Dr Bugi
La
Pologne

Dr V. BUGIEL

# LA POLOGNE ET LES POLONAIS

AVEC UNE CARTE

ÉDITIONS BOSSARD
43, RUE MADAME, 43
PARIS
1921

# LA POLOGNE

ET

# LES POLONAIS



EX-LIB. ISABELLE PILINSKA

91


Dr V. BUGIEL


# LA POLOGNE

ET

# LES POLONAIS

*AVEC UNE CARTE*


ÉDITIONS BOSSARD

43, RUE MADAME, 43

PARIS

1921


A ma ~~distinguée~~ compatriote, fille et petite fille des deux grands artistes polonais Mademoiselle Isabelle Pilinska avec l'assurance de tous mes respects et souvenir très vif de son cher Père à qui j'ai fermé les yeux

Dr V. Bugiel

Paris le 21.9.921

PREMIÈRE PARTIE

# GÉOGRAPHIE ET ETHNOGRAPHIE

## CHAPITRE PREMIER

### TERRITOIRE. — FRONTIÈRES.

La Pologne présente au point de vue géographique une particularité fort intéressante. C'est le pays d'*un* fleuve. Sur la longueur de 1.068 kilomètres la nation polonaise s'est groupée autour de la Vistule dès sa source dans les Carpathes silésiennes jusqu'à son embouchure dans la Baltique, à Dantzig. Le puissant cours d'eau aux flots bleuâtres passant aux portes des deux capitales : Cracovie et Varsovie, est l'aorte du pays.

Cette particularité nous donne d'emblée l'image essentielle de la Pologne. C'est une plaine avec un contrefort montagneux au sud, avec la mer au nord. Au sud se dressent les Carpathes, au nord la nation polonaise s'est étendue, tel un estuaire, sur le littoral de la Baltique. Ce

dernier point est à retenir : les Polonais sont bien les autochtones de la côte balte. En longeant les bords du fleuve ils sont arrivés à une époque immémoriale sur la mer, ayant à leur gauche des Poméraniens, à leur droite des Prussiens. Les deux peuples susnommés n'étaient nullement germaniques, ce n'est qu'au cours des siècles qu'il ont été subjugués, puis exterminés par les Allemands et le présomptueux conquérant s'est affublé de leur nom en guise de trophée. Les Poméraniens parlaient une langue très proche du polonais, le nom de leur pays n'est que la transcription latine du mot polonais Pomorze (lisez : Pomojé), c'est-à-dire « littoral ». Quant aux Prussiens ils parlaient un idiome lithuanien.

Les Allemands étendirent dès le moyen âge leur lourde main aussi sur le littoral polonais. Mais ils s'y heurtèrent contre une résistance victorieuse. Bien qu'en 1310 ils réussirent à s'emparer de Dantzig dont les habitants, au nombre de 20.000, furent passés tous, hommes, femmes et enfants, au fil de l'épée, ils ne purent conserver la belle ville polonaise qu'un peu plus d'une centaine d'années. En 1454 la Pologne, sur les instances des Dantzicois, reprit aux Allemands son principal port. Alors l'élément teuton essaya son deuxième mode d'envahissement : la colonisation. Il s'infiltra à Dantzig, couvrit de ses ramifications les environs et créa ainsi une colonie qui cependant jusqu'à la fin de la République n'a jamais dépassé 50.000 hommes.

Dantzig a été toujours une ville où l'élément allemand ne représentait lors de l'indépendance polonaise qu'un tiers des habitants. Même à l'époque actuelle, après cent quarante ans de germanisation intensive, la statistique officielle de la Prusse signalait en 1905 dans la régence de Dantzig 511.423 Allemands et 133.272 Polonais. Ces derniers représentaient encore près d'un tiers de la population. En 1910 toujours la même germanisation acharnée (ajoutons-y tous les subterfuges du recensement) put porter le chiffre des Allemands à 532.620, celui des Polonais à 107.764. Reculons en arrière, vers 1772, puis vers 1310 et nous serons édifiés sur la provenance et la densité de l'élément allemand à l'embouchure de la Vistule.



A l'ouest et à l'est de Dantzig l'élément polonais occupe une bande de terrain beaucoup plus large que celle reconnue par l'Entente à la République polonaise. Elle va jusqu'aux villes de Butow, Lauenbourg et Stolp. A l'est, le glaive polonais ayant arraché au XVI^e siècle aux terribles aventuriers allemands, dits Chevaliers teutoniques, le territoire de la Prusse orientale (les autochtones lithuaniens étaient déjà complètement exterminés), une poussée de colonisation polonaise se produisit de ce côté. C'est ainsi que furent peuplés les districts méridionaux de la Prusse orientale par des immigrés polonais des environs de Varsovie, dits Masures. Leur pays prit le nom de Masurie.

La colonisation allemande réussit beaucoup mieux sur les territoires baltes habités par les Lettons et Esthoniens. Les indigènes y furent repoussés et supplantés par les Allemands, grâce à quoi put se former cette Néo-Allemagne balte qui avant 1914 faisait partie de

la Russie sous le nom des Provinces baltiques, qui comptait 3 millions d'Allemands et que le gouvernement vaincu de l'Allemagne essayait en 1918 et 1919, avec la collaboration de von Goltz, de conserver de toute force à la pseudo-République teutonique.

Toujours est-il que sur l'étendue considérable allant de la ville d'Elbing jusqu'au delà du lac Leba l'élément polonais a su résister au flot allemand. Même après les partages de la Pologne il ne se laissa pas submerger totalement par les Teutons.

En soulignant la prépondérance de la Vistule dans l'image géographique de la Pologne, nous avons simplifié la description de ce pays. Force nous est de dire que les Polonais ne vivent pas qu'au bord de ce fleuve et de ses affluents. Au cours de l'histoire, la nation polonaise s'est trouvée à l'étroit dans les limites du bassin vistulien. Nous avons déjà vu une poussée colonisatrice vers les territoires de la Prusse orientale. D'autres poussées se produisirent et aboutirent à l'expansion de l'élément polonais dans les sens les plus divers.

Les sources de la Vistule se trouvent près d'un autre grand fleuve septentrional : l'Oder. Sur un certain parcours, les deux cours d'eau sont presque adossés. Rien d'étonnant donc que les riverains vistuliens déversèrent le trop-plein de leur population sur le versant de l'Oder. En effet, jusqu'au XIIIe siècle, le territoire situé entre la Vistule et l'Oder est peuplé par les Polonais ou bien se trouve sous l'influence immédiate de la Pologne.

Ce territoire comprend d'abord la Silésie. Là, dans les



premiers siècles de l'histoire de la Pologne, le pays entier (non seulement comme aujourd'hui la partie orientale et méridionale surnommée Haute-Silésie) était foncièrement polonais. Breslau, Glogau et même Görlitz, ville située fort loin de la rive gauche de l'Oder, n'étaient habitées que par les Polonais. La première infiltration allemande s'y produisit au XIIIe siècle. Plus au nord s'étend le bassin de la Wartha, affluent principal de l'Oder ; ce bassin avec les villes de Posen et Gnesen est resté polonais. Toutefois près de l'embouchoure de la Warta à Küstrin et à Francfort-sur-Oder, puis en longeant l'Oder jusqu'au littoral, c'est la langue allemande qui l'emporte. Or jusqu'au roi Casimir le Juste (1177-1194), le duché de Stettin et l'île de Rügen faisaient partie de la Pologne. Ce n'est que dans les sanglantes guerres de succession que ce souverain fut forcé de livrer, que les Allemands arrivèrent à arracher Stettin, tandis que les Danois s'emparèrent de Rügen.

Les terres entre l'Oder et la Vistule ont été pendant de longs siècles la lice de combats sanglants entre l'autochtone polonais brave et résistant et l'envahisseur allemand impétueux et persévérant. Ce dernier réussit au début à détacher de la Pologne une étendue considérable de terrain, mais à partir du XIVe siècle la frontière polono-allemande ne changea pas. Jamais, jusqu'en 1772, l'Allemand ne put atteindre la Vistule. Vainqueur ensuite, il imposa au peuple polonais sa domination, mais non pas sa mentalité. Malgré les persécutions, malgré la colonisation forcée, l'élément polo-

nais ne subit entre 1772 et 1918 qu'une perte minime du côté de ses frontières occidentales.

L'expansion polonaise fut bien moindre du côté méridional, mais elle s'y produisit tout de même. La chaîne des Carpathes qui enserre la Pologne au sud fut légèrement dépassée par les Polonais et les versants méridionaux du massif portant le nom de « Tatra » sont peuplés sur une assez grande étendue de villages polonais. On évalue à 300.000 le nombre de montagnards polonais occupant les territoires jadis hongrois. Cette région constitue les provinces de Zips et Orava réclamées à juste raison par la République Polonaise. Toutefois l'Entente n'en accorda qu'une partie à la Pologne; une autre partie fut, pour des raisons stratégiques, jointe à la Tchéco-Slovaquie. On espère malgré tout en Pologne une rectification de ces frontières à la suite d'un accord amiable entre les deux États limitrophes.

Le déplacement de la population polonaise vers le côté oriental fut bien plus considérable. Les circonstances politiques le secondèrent d'ailleurs d'une façon inattendue.

Au XIII^e siècle se produisit l'invasion de l'Europe orientale par les Mongols. L'altière nation asiatique, après s'être emparée des trois quarts de l'Asie, déboucha du Caucase dans les plaines situées entre la mer Noire et la Caspienne et les conquit avec une rapidité vertigineuse. Ces plaines, habitées par des populations inaptes à créer elles-mêmes des États solides, avaient été subjuguées par les Normands, qui y fondèrent au



IX^e siècle de nombreuses principautés. Du golfe bothnique jusqu'à la Crimée, et du Volga jusqu'au Dniester une quarantaine de duchés gouvernés par les suzerains normands existèrent. Toute cette étendue appelée ensuite Russie et Ukraine devint entre 1224 et 1300 la propriété des Mongols.

Mais l'énorme étendue de leur empire, les dissensions intestines et enfin la résistance vigoureuse de la Pologne et de la Lithuanie les empêchèrent d'organiser ces provinces en fiefs durables. Seule la Russie du nord leur resta pour deux siècles. Les trois-quarts des territoires méridionaux furent arrachés aux Mongols par les Lithuaniens.

La Pologne nettoya de l'élément asiatique seulement une marche limitrophe répondant aujourd'hui aux noms de Volhynie et de Podolie. Mais quand en 1386 s'opéra l'union de la Pologne et de la Lithuanie, les territoires ukranien, blanc-russien et lithuanien même, entrèrent complètement dans l'orbe polonais. La Pologne y porta la civilisation latine et, comme ces territoires présentaient après les tourmentes passées de grandes étendues désertes, elle les colonisa. C'est ainsi que se forma un nombre de provinces mixtes où l'élément polonais tantôt entre en phalange, tantôt s'éparpille en nombreux groupements et forme de fortes minorités. Lesdites minorités, habitant surtout les villes, représentent l'élément le plus cultivé: on dirait un faisceau de rayons qui pénètrent dans un milieu hétérogène, intéressant mais encore fort opaque...

Au moment de la guerre, ces territoires portaient le

nom de gouvernements de Vilno, Kovno, Grodno, Minsk, Vitebsk, Volhynie et Podolie. Dans le premier, les Polonais représentaient 26,5 %; dans le deuxième, 11,4; dans le troisième, 17; dans le gouvernement de Minsk, 10,3; dans ceux de Vitebsk, 8,6, de Volhynie, 10, de Podolie, 8,71, de Mohylev et Kiev, 3 %.

Sur les deux tiers supérieurs du parcours du Dniester se trouve une terre similaire : la Galicie orientale. Toutefois ici l'élément autochtone est polonais. Cette province, qui faisait partie de la Pologne au xe siècle, fut arrachée par les princes normands, puis reconquise et perdue à plusieurs reprises par la Pologne. Finalement en 1350 elle revint définitivement à sa patrie. Mais déjà l'élément étranger, en particulier ruthène, israélite et allemand, s'y était infiltré. Malgré cela les Polonais y représentent 40 % et dans certaines villes, comme à Lemberg, 90 %.

En résumé, le territoire polonais est limité à l'ouest par la Tchéco-Slovaquie et la Prusse, au sud par les Carpathes, au nord par la mer Baltique, à l'est par les provinces bolchévisantes : Lithuanie, Ruthénie Blanche, Ukraine. Ses frontières sont fort festonnées, résultat de la mêlée des peuples à travers les âges. Nous ne parlons que des frontières ethnographiques : les frontières politiques ne sont encore que vaguement indiquées. A l'ouest elles sont à délimiter par les commissions; à l'est elles ne seront fixées qu'une fois terminée la guerre de la Pologne contre la barbarie bolchéviste. Les braves soldats polonais qui, en 1919 et 1920, ont combattu souvent le ventre vide et les pieds nus, vêtus en



civils et armés insuffisamment, ont libéré une grande partie des territoires que nous avons appelés mixtes. Il est probable que les populations de ces territoires délivrés de l'oppression communiste demanderont à faire partie de la République polonaise sur des bases fédérales. Tel est le désir ardent du président Pilsudski et de tous les patriotes polonais.

Tel devait être aussi le souhait de l'Entente et surtout celui de la France, car plus que jamais s'affirme l'ancien adage vieux de bientôt deux siècles : « Français et Polonais toujours amis ». Pour qu'existe une France forte il faut qu'il y ait une Pologne forte. Plus puissants seront ces deux boulevards de la liberté, plus matées seront les hydres du prussianisme et de l'anarchie et plus proche l'avènement de la véritable société des Nations.

## CHAPITRE II

ASPECTS DU PAYS. — PROVINCES, VILLES.

Les beaux sites abondent en Pologne, et le jour où la circulation normale des trains sera rétablie, les charmes de sa nature attireront certainement de nombreux visiteurs.

La plaine occupe au moins la moitié de la superficie polonaise. Le voyageur qui vient de la France y pénètre peu après avoir traversé Berlin. Fatigué de la monotonie du paysage westphalien qui se déroulait devant ses yeux pendant des interminables heures et dont il ne fut sevré que sur les bords de la Sprée, il y éprouve un soulagement. Ce ne sont plus des jachères sur lesquelles broutaient par-ci par-là de maigres vaches et que piquaient de leurs points noirs les villages allemands. Le pays se fait plus vert, plus succulent, plus boisé. Des cours d'eau apparaissent bordés de rangées de peupliers, des étangs miroitent au milieu des prairies. Le paysage de la Posnanie que j'ai parcouru à plusieurs reprises m'a fait songer surtout aux plaines de la Sarthe. Pays fertile, d'un aspect varié, où les pâturages, les champs de blé et les sous-bois s'allient d'une façon des plus heureuses.



A partir de Mlava, première petite ville de la Pologne russe (pays que j'ai visité en 1903), les champs prennent le pas sur le reste. A perte de vue ondulent des froments aux reflets dorés, des seigles blonds, des orges d'un vert pâle. Le tout pailleté de bleuets et de pieds d'alouette, rehaussé d'éclat par des coquelicots. Je voyais là devant moi la Beauce, le grenier du pays, baigné de la lumière douce du soleil de la mi-juin et où les cailles et les alouettes entonnaient la ravissante chanson de l'été.

Cette plaine plus ou moins belle s'étend loin au-delà de Varsovie, remonte vers le nord jusqu'à Dobrzyn et Thorn, occupe la Galicie septentrionale.

Plus à l'est, en Podlachie et Volhynie, la configuration du sol reste la même, mais le paysage change. Des bois, des forêts surgissent. Des rûs, des ruisseaux, des rivières courant vers la Vistule et son grand affluent, le Bug, tracent leurs méandres argentés. En Podlachie — patrie de Henri Sienkiewicz — le terrain est souvent sablonneux ; aussi le pin y forme-t-il de vastes colonies. Le hêtre, l'aune, en partie le bouleau et le chêne y constituent de larges massifs ; et ces fourrés et les rives des cours d'eau sont l'Eden des chasseurs. Les loups et les sangliers y foisonnent ; les chevreuils, les renards et les blaireaux y sont nombreux ; le castor y paraît sporadiquement et les oiseaux aquatiques forment en certains endroits de véritables républiques.

En avançant vers la Lithuanie on trouve la forêt de Bialowieza (lire Bialovieja). C'est la plus grande forêt de l'Europe. Elle occupe 125.000 hectares (forêt de Fontainebleau 17.000 hectares). Une de ses curiosités principales est

l'aurochs : bison européen qui autrefois répandu dans toute l'Europe septentrionale fut exterminé partout et ne dut sa conservation en Pologne qu'au bon sens des rois polonais, lesquels voyant la proche disparition de cette noble bête édictèrent des ordonnances spéciales concernant sa chasse. D'ailleurs la forêt de Bialovieja était le domaine royal. Après le troisième partage de la Pologne ce domaine devint la propriété des Tzars, lesquels maintinrent les sages mesures des princes polonais.

Puisque nous parlons de la chasse, ajoutons que dans certains coins de la Pologne, surtout du côté de la Lithuanie, on rencontre l'élan et le lynx, que l'ours est fréquent dans les Carpathes, que la Podolie connaît l'outarde, cet oiseau si estimé en Algérie et dont la chasse fut décrite avec tant de talent par le général A. Margueritte, dans ses « Chasses d'Algérie ».

Le littoral de la Baltique avec la vaste rade de Dantzig, avec les plages dont la plus connue est celle de Sopoty, ne manque pas de charme. La petite presqu'île de Hela, habitée par de vaillants marins que la germanisation n'a pu entamer, puis au sud une série de lacs méritent d'être visités. Le point d'attraction de la région c'est la contrée surnommée « Suisse cachoubienne ». Elle rappelle les Alpes mancelles de la Sarthe et la Suisse normande près de Caen. Des collines boisées et assez élevées s'y dressent, surtout près de la délicieuse petite ville de Kartuzy, « la Chartreuse », où un beau couvent gothique des Chartreux évoque le souvenir des imposantes Chartreuses de la France.

La Masurie est aussi un beau pays. Sur une étendue



relativement restreinte s'éparpille une quarantaine de lacs de diverses dimensions. Le plus grand, celui de Smiardwy, baptisé par les Allemands Spirding, a cent deux kilomètres carrés. C'est la zone des lacs qui a fait tant parler d'elle lors des victoires de Hindenburg dans la Prusse orientale.

La région où les sites se gravent d'une façon indélébile dans la mémoire du voyageur est la chaine des Carpathes. Les aspects y varient selon qu'il s'agit de la partie orientale ou occidentale.

Depuis une trentaine d'années existe un chemin de fer qui, partant de Lemberg, vous conduit dans une jolie ville de province, Stryj, et là, engagé en pleine montagne, et longeant l'axe des Carpathes, vous emmène à travers une zone d'une beauté rare.

J'ai fait ce voyage jusqu'à la frontière occidentale de la Galicie, il y a quelque vingt ans de cela, et pendant plusieurs jours j'ai vécu un rêve des plus exquis.

J'ai été au large d'un océan de verdure sur lequel le soleil estival posait des plaques d'or plus ou moins puissantes, selon l'heure de la journée. Comme essence y régnait le sapin. Droits, tels des mâts de navire, les admirables arbres jaillissaient vers le ciel en formant un manteau impénétrable aux montagnes qui s'élevaient tantôt en pics isolés, tantôt en chaines interminables. Quelquefois les arbres s'écartaient pour faire place aux tapis des pâturages, mais c'était assez rare. Quelquefois un couvent ou une église profilaient leur silhouette. Toutefois les habitations humaines étaient peu nombreuses. Les villes et les villages disparaissaient

dans la verdure, comme un oiseau dans la haie. Seulement les rivières empruntaient fréquemment les bords de la route ou même la route tout entière. Ce sont du reste plutôt des torrents que des rivières qui se jettent dans le Dniester d'abord, puis dans le San ou la Vistule. Et on aurait dit qu'elles en voulaient aux rails qui troublaient leur solitude, car souvent elles endommageaient les remblais et rognaient les talus.

Ce voyage ne peut être comparé qu'à un autre à travers la Norvège. En effet ce n'est que dans le pays d'Ibsen et de Knut Hamsun, grand chantre des ermitages silvestres, qu'on peut trouver une chaîne de montagnes d'une longueur pareille, couverte sans interruption de forêts.

Certaines parties des Vosges y font songer, mais leur étendue et leur hauteur sont bien moins considérables.

La ville de Stryj n'est qu'un point de départ. Vers l'est, les Carpathes se dirigent du côté de la Roumanie en gardant le même caractère. Au contraire vers l'ouest, après le col de Dukla, le roc se fait de plus en plus abondant. Bientôt surgit le massif du Tatra. L'aspect des montagnes s'y rapproche de celui des Alpes suisses et tyroliennes. Les cascades, les lacs (dont le plus célèbre porte le nom d'Œil de la mer [Morskie-Oko]), les cimes nues font leur entrée triomphale dans le paysage. Aussi des centres très importants d'alpinisme commencent-ils à se former dans ces contrées. Le plus renommé et le plus beau est Zakopane.

Nous pourrions relever encore nombre d'autres régions en Pologne, dignes d'être vues. En premier lieu il faudrait nommer les monts Chauves (Lysogory) étendus entre Kielce et Sandomierz. Mais force nous est d'être bref. Pour terminer la géographie de la Pologne nous allons donner une courte liste des noms de rivières, de monts, de provinces et de villes.



La Vistule a comme affluents principaux : sur sa rive droite, la Biala, la Raba, le Dunajec (avec le Poprad), le San (avec le Wislok), le Bug (avec le Styr) et la Narew ; sur la rive gauche, la Pilica. L'Oder tire de la Pologne son grand affluent la Warta, puis la Notec. A Grodno et Kovno passe le Niemen (850 km.), sur un de ses affluents, la Wilija, est situé Vilno. Witebsk et Dvinsk sont arrosés par la Dzwina (949 km.). Dans les Carpathes jaillissent le Pruth et le Dniester. Le premier, après avoir traversé la Galicie orientale, entre en Bukovine, puis en Roumanie et finit dans un bras du Danube. Le Dniester (1.372 km.), encaissé dans une vallée profonde sur le territoire polonais, passe après un parcours fort sinueux dans la plaine de la Bessarabie et se jette dans la mer Noire non loin d'Odessa. Il tire des Carpathes d'innombrables affluents dont les plus importants sont : la Bystrzyca, la Swieca, la Lomnica, le Stryj. A gauche il reçoit le Séret avec le Zbrucz. La Volhynie et la Ruthénie blanche sont tributaires surtout du Dnieper (2.073 km.) et de ses puissants affluents, Pripet et Bérésina. La Podolie longe en grande partie le Boh (773 km.), fleuve placé entre le Dniester et le Dniéper.

Les Carpathes présentent les cimes les plus élevées dans le massif du Tatra (Gerlach, 2.663 m. ; Lomnica, 2.634 m.). Au nord et à l'ouest du Tatra elles portent le

nom de Beskides (Babia Gora, 1.625 m.) et de Pienines. Dans les Carpathes de l'est le groupe le plus renommé est celui de la Montagne Noire (Czornohora, 2.000 m.).

Les provinces de la Pologne sont : la Silésie (principales villes : Cieszyn, Opole), la Posnanie (principales villes : Posen, Gnesen, Inowroclaw), la Prusse occidentale (Thorn, Dantzig, Grudziadz), la Masurie (Olsztyn [Allenstein]), le Royaume (Varsovie, Lodz, Czestochowa, Sandomierz, Lublin, Piotrkow, Kalisz, Lomza, Modlin), la Galicie (Cracovie, Wieliczka, Przemysl, Léopol [Lwow, Lemberg]), le Zips (Lubowla).

Les provinces mixtes portent les noms de la Ruthénie blanche (Minsk, Mohylew, Dwinsk), Lithuanie (Vilno, Grodno, Kowno), Volhynie (Zytomierz), Podolie (Kaminiec Podolski, Winnica, Bar).

Ces noms de provinces appartiennent à l'époque d'avant 1918 et seront peut-être modifiés par la nouvelle administration. Les frontières n'étant pas encore fixées, des réserves peuvent être faites sur quelques provinces mixtes. De même Dantzig est pour le moment une ville libre rattachée seulement par une série de liens à la République polonaise. On espère dans les milieux polonais que d'ici un certain nombre d'années l'élément polonais y sera en prépondérance et que la ville, grâce à un plébiscite concluant, fera retour à la mère-Patrie.

Dans les provinces mixtes, l'élément polonais est le plus cultivé et le seul capable d'assurer la stabilité de l'ordre et de la civilisation. Seule leur adjonction à la Pologne sur des bases fédératives, semblables à celles de la Confédération suisse, peut garantir leur tranquillité et



les préserver de la ruine définitive qui les menacera tant qu'elles seront sous la domination des bolcheviks ou des bolchévisants.

## CHAPITRE III

### PEUPLE

De même qu'en France nous distinguons des Normands, des Bretons, des Limousins ou des Provençaux, la population polonaise a aussi des subappellations selon la région habitée.

En Silésie, nous avons les Silésiens (Slonzatzy). Plus au nord, dans le grand-duché de Posnanie, le Polonais se dit Wielkopolanin (grand Polonais). Dans la région d'Inowroclaw (baptisée récemment par les Allemands Hohensalza) vivent les Couïaviens.

La Masurie est habitée par des Masoures. Ce sont des colons polonais qui immigrèrent, aux XIVe, XVe et XVIe siècles, du grand-duché de Masovie et qui embrassèrent, au moment de la Réforme, la religion luthérienne. Le littoral de la mer Baltique, avec Dantzig et Koscierzyna (en allemand Berent) comme centres, héberge les Kachoubes. Ils sont par excellence marins et pêcheurs. En Poméranie, entre le lac de Leba et celui de Garde, sur le même littoral, vit encore un groupe de Polonais, entouré de tous les côtés par les Allemands. Il porte le nom de Slovinntzes et ne dépasse pas 3.000 individus. Il fut laissé par l'Entente à l'Allemagne, donc sacrifié...



Les Silésiens et les Kachoubes parlent un dialecte. Le gouvernement prussien a fait tout son possible pour mettre à profit cette circonstance. Vers 1850, il a essayé de créer une nation silésienne, il faisait même publier des traductions de Schiller et de Uhland dans le patois de la région. Ses tentatives ayant échoué, il créa dans la statistique officielle une rubrique séparée pour les Masoures et pour les Kachoubes. Or le patois des Masoures est celui qu'on parle à quelques kilomètres de Varsovie; celui des Kachoubes présente, avec le polonais, les mêmes rapports que le patois wallon avec le français littéraire.

Dans les Carpathes vivent les Gourales (montagnards) et les Podhalanes. Une étendue dépassant très largement les environs de Cracovie occupe des Cracoviens, excellents soldats et cavaliers, très vifs et épris du pittoresque.

La littérature populaire de ces populations polonaises est excessivement riche. Comme les rosiers grimpants qui entourent quelquefois le tronc entier d'un arbre contre lequel on les a plantés, la chanson populaire enlace la vie entière des Polonais. Le chant populaire accompagne la naissance, l'enfance, la jeunesse et l'âge adulte du paysan polonais; il plane encore sur son char funèbre. Autrefois les musiciens ambulants — d'ordinaire au nombre de trois : l'un avec un violon, l'autre avec une cornemuse, le troisième avec une lyre — passaient d'un village à l'autre et divertissaient la population en lui chantant de vieilles ballades, des romances pleines de sentiment ou en jouant des airs de

danse. Actuellement, cet usage a disparu ; néanmoins, chaque village possède ses musiciens, qui se produisent dans toute fête locale, dans tout banquet de noce.

Les contes populaires foisonnent ; les proverbes sont si nombreux qu'un savant distingué, M. Adalberg, en a publié un in-quarto comptant 100.000 numéros. Les devinettes, qui occupent un rôle très honorable dans la littérature populaire des primitifs et qui, chez les peuples européens, ne sont devenues qu'une rare survivance, sont encore très aimées dans le home polonais.

Les villages présentent des caractères qui les différencient nettement des villages allemands. Le village des colons allemands consiste, le plus souvent, en un groupe de maisons irrégulièrement disséminées et rattachées entre elles par des sentiers (la grand'route ne joue qu'un rôle secondaire). Dans le village polonais au contraire, les maisons se rangent d'abord autour de la vaste place du marché, puis s'alignent le long du chemin qui est, pour ainsi dire, leur artère vitale. Toutes les maisons orientent leur façade vers la rue : un enclos ou une haie séparent la cour de la voie de circulation. Un coin de la cour est quelquefois transformé en un parterre de fleurs. On ne voit nulle part de murs qui cachent plus ou moins l'habitation.

Les habitations sont oblongues, assez basses — plus d'une maison sarthoise ou limousine en rappelle les formes. — Une entrée divise la maison en deux parties : à droite il y a, d'habitude, une grande salle à manger ; à gauche, deux chambres à coucher. Au-dessus se trouve le grenier. L'entrée même est divisée en deux dans son



milieu, par la cuisine : c'est le plus souvent une petite pièce construite autour de l'ancien foyer. Parfois ce foyer persiste, tout en étant souvent remplacé par une cuisinière en fonte.

L'écurie, l'étable, le grand grenier, le poulailler sont situés à côté de la maison d'habitation, ou bien sont disséminés dans la cour. Derrière la maison s'étendent le jardin et le verger.

La maison montagnarde présente un caractère à part. A Zakopane et aux environs on lui découve même une série de traits caractéristiques telle que l'ensemble dénote presque un certain style. Des variétés architectoniques se remarquent ailleurs. Ainsi, dans la petite ville de Rakowiec (Rackwitz) en Posnanie, les maisons sont précédées d'une colonnade qui, réunie au marché en un carré imposant, excite l'admiration des voyageurs. En Masourie, comme dans la ville de Lyck (en polonais Elk), très éprouvée par la guerre de 1914, les maisons sont placées au milieu de charmants petits jardins. En Kachoubie, pays pauvre, elles ont quelques caractères primitifs. La cave, surtout, qui est une construction particulière, rappelle la période initiale des habitations humaines. C'est une vaste excavation dans le sol, surmontée d'une construction qui n'est pas plus haute qu'une niche de chien. Survivance des premiers âges, comme le sont, dans le midi de la France, les abris des pâtres !

Le costume polonais présente une grande variété. Rien de plus pittoresque que le costume d'une paysanne polonaise des environs de Posen. Jupon de couleur vive,

corselet brodé, rubans multicolores dans les cheveux, foulard jaune, bleu, rouge écarlate ou vert émeraude, jeté négligemment autour du cou, belle et fine chaussure au pied. C'est le costume du dimanche; celui de la semaine est moins coquet. Les hommes ont de longues lévites bleues, des bottes, pantalon vert ou noir, gilet boutonné sous le cou, la tête couverte d'un chapska (en polonais czapka, lisez tchapka), couleur grenat. D'ailleurs, de la Silésie aux Slovinntzes, il y aurait à relever une dizaine de types de costumes. Au Musée polonais des Mielzynski, à Posen, la Société des Amis des Sciences a réuni une belle collection à cet égard. Très jolis sont aussi les costumes des Cracoviens.

Le peuple qui porte ces costumes a de très réelles dispositions naturelles artistiques. Avec des découpures de papiers multicolores, la paysanne polonaise crée de jolis tableaux dont elle orne l'intérieur de sa maison. Avant la guerre, on a publié un intéressant album de ces « wycinanki » (découpures). Pour Pâques, elle peint des œufs qui rutilent de couleurs et qui ont une réelle valeur artistique. Elle exécute de belles broderies dignes d'être mises à côté de celles des Moraviennes et des Tchèques. Le mari met de l'art dans la construction de sa maison, surtout si elle est en bois, comme c'était généralement le cas autrefois. Les pignons, entre autres, sont très soignés et constituent de gracieux échantillons de la sculpture populaire de la Pologne. Cette sculpture a pris un essor très intéressant à Zakopane.

La Kachoubie produit de très artistiques poteries et vanneries. Elles ont eu un réel succès à l'Exposition ethnographique kachoube qui eut lieu en 1914 à Koscierzyna.



Le peuple est loyal, doux, vaillant et gai. Il adore la danse. Le grand ethnographe Kolberg, qui a publié quarante volumes de matériaux ethnographiques polonais et qui était doublé d'un musicien averti, donne, rien que pour la petite région de Couïavie, six danses locales ; de plus la population en danse encore treize autres importées soit des régions polonaises voisines, soit de l'extérieur. Pour la région posnanienne Kolberg apporte quatre autres danses locales.

Comme tous les peuples européens, mais certainement à un degré plus prononcé que les peuples de l'Europe occidentale, les Polonais possèdent des mœurs et coutumes folkloristes fort curieuses, qui trouvent leur application d'un bout de l'année à l'autre. Mais pour entrer dans ces particularités il faudrait plus d'un volume. Contentons-nous de souligner qu'elles ont constitué un facteur de plus pour développer chez les fils de la Pologne l'amour de leur chez-soi, l'amour de leur langue et de leur nationalité. C'est ainsi que le flot germanique, autrichien et moscovite s'est brisé contre le roc de l'âme polonaise.

## CHAPITRE IV

### STATISTIQUE

La population parlant polonais fut évaluée en 1910 à 22.769.000. Ce chiffre se décomposait de la façon suivante :

| | |
|---|---|
| Royaume de Pologne . . | 9.100.000 |
| Galicie . . . . . . . . | 4.672.000 |
| Zips . . . . . . . . . | 300.000 |
| Posnanie . . . . . . . | 1.291.000 |
| Prusse occidentale . . . | 604.000 |
| Prusse orientale. . . . | 286.000 |
| Silésie . . . . . . . . | 1.573.000 |
| Provinces mixtes . . . | 2.438.000 |
| Empire russe, Bukovine, Westphalie, Vienne . . | 1.076.000 |
| Europe occidentale. . . | 100.000 |
| Colonies aux États-Unis d'Amérique du Nord. . | 3.100.000 |
| Colonies au Brésil et ailleurs . . . . . . . . | 130.000 |

En admettant l'augmentation annuelle de la population de 12,5 pour mille, on obtenait pour le 1er janvier 1915 26.092.000. Ce chiffre n'a pas dû augmenter depuis, la guerre ayant fait de terribles brèches dans la population mobilisée et civile.



Toutefois ces chiffres ne donnent pas le nombre de la population qui habite le territoire de la Pologne. Il en faut d'abord retrancher 3.230.000 Polonais vivant en Amérique et 1.176.000 dispersés en Westphalie (population ouvrière travaillant dans les mines), Russie et autres pays d'Europe. Avec l'augmentation annuelle ce chiffre se monte au total de 4.670.000. Restent 21.422.000.

Par contre il faut y ajouter les chiffres représentant les autres populations qui vivent sur le territoire polonais. La Pologne a toujours été un pays très hospitalier et l'étranger y fut accueilli avec grâce et bienveillance. D'autre part elle subit une immigration des Prussiens et des Moscovites. De cette façon sa population allogène devint considérable. Le Royaume seul avait en 1910, à côté de 9.100.000 Polonais, 3.376.000 non Polonais. C'étaient les Israélites (14 %), les Allemands (5 %), autres (6 %). En maintenant pour le reste de la Pologne ce pourcentage de l'élément hétérogène (les Israélites y représentent 12-14 %) nous obtenons pour la population actuelle de la Pologne 27.000.000. Ce chiffre pourrait être porté au moins à 32.000.000 si les territoires mixtes libérés par l'armée polonaise se joignaient sous la forme fédérative à la jeune République.

Il y aura certainement aussi un retour des colons européens et américains à prévoir ; ceci fera 1 à 2 millions de plus.

Même avec ses 27 millions la Pologne ne sera pas

seulement une écharde, mais un épieu dans le flanc du fauve pangermanique. Et c'est pour cette raison que l'Allemagne fait des efforts désespérés pour diminuer la Pologne, l'affaiblir et même la faire écraser de nouveau.

*DEUXIÈME PARTIE*

# HISTOIRE

## CHAPITRE PREMIER

### FORMATION DE L'ÉTAT

Le rideau de l'Histoire se lève sur la Pologne à la deuxième moitié du x^e^ siècle. La scène se remplit incontinent du cliquetis d'armes. Un jeune prince, Miécislas I^er^, régnant sur les terres échelonnées le long de la Warta et de la Vistule, est aux prises avec le comte Géron, un preux de l'empereur Otton I^er^. Il fléchit dans la lutte et, pour sauver son existence, est obligé de se faire tributaire du Saint-Empire. Il le reste jusqu'à la fin de ses jours, en 992.

Mais, si son front a dû se courber, son âme demeure droite et rétive. Il ronge le frein qu'on lui a imposé. Durant son règne de 30 ans il sait si bien organiser les ressources de son État, il sait si bien consolider sa situation à l'intérieur et à l'extérieur que peu de temps

après sa mort, son fils Boleslav, surnommé le Grand, peut non seulement secouer le joug allemand, mais encore infliger de lourdes défaites à son oppresseur et créer un État qui arrêtera définitivement la marche des Germains vers la Vistule.

Miécislas était le véritable *right man* du moment. Se rendant compte que le prétexte le plus dangereux invoqué par le Germain contre la Pologne était d'ordre religieux, il se fit baptiser chrétien. Toutefois ce ne fut pas en Allemagne qu'il alla chercher les eaux du baptême. Il s'adressa à la Bohême, chrétienne déjà depuis un siècle. Il épousa en 966 la princesse tchèque Dombrowka, se fit chrétien lui-même et fit entrer toute sa nation dans le giron de l'Église catholique. A Posen fut érigé le premier évêché de la Pologne.

En s'associant à l'Église romaine, Miécislas adhéra à la civilisation latine, à l'opposé des princes normands de la Russie et de l'Ukraine qui eux se firent orthodoxes et se joignirent de cette façon à la décrépitude byzantine. Cet événement a eu une portée immense pour la Pologne. Désormais mille liens rattacheront la nation polonaise au monde occidental. Les Polonais deviendront les Latins de l'Orient, ils entreront en contact intime avec l'Italie et la France, y enverront les essaims de leurs étudiants, iront y chercher leur science et leurs arts. Ils boiront à l'Hippocrène latine et occidentale leur inspiration poétique. Ils finiront par devenir presque Latins de langue. Au XVI^e siècle ils donneront naissance à une lignée de poètes latins de valeur, aux XVII^e et XVIII^e siècles ils feront du latin leur langue de



conversation. Un Polonais de cette époque parlera avec ses compatriotes plutôt latin que polonais. L'étude des philosophes et jurisconsultes helléno-latins exercera une influence considérable sur la législation et l'organisation politique de la nation polonaise et, lorsque à la fin du XVIII^e siècle les trois partages détacheront la Pologne du monde occidental et la jetteront dans la géhenne du byzantinisme moscovite et du germanisme, ils se réclameront sans cesse de la culture latine, de la communauté d'idées avec l'Occident, de la communion d'âmes avec le monde helléno-latin, tolérant et libéral. En souffrant de la persécution religieuse sous les tzars, en se raidissant de toute son énergie contre le Kulturkampf de Bismarck, la Pologne ne luttera pas exclusivement pour la religion. On s'est mépris en Europe sur le caractère de cette lutte. On a supposé à la Pologne plus de religiosité qu'elle n'en a de fait. Les Polonais (en parlant des pratiquants) ne sont pas plus pieux que les autres. Mais, dans le large flot de la religion qui couvre la Pologne, coule un Gulfstream de la vieille civilisation latine qui a réchauffé toujours la nation polonaise et ce sera à la défense de ce puissant courant de culture qu'ira (peut-être même un peu inconsciemment) l'effort de la nation polonaise, quand elle protestera contre les massacres des catholiques uniates en 1832 et 1870 en Russie ou contre les sévices non sanglants, mais fort vexatoires de la Prusse en 1872 et après.

Dans le latinisme, dans la culture helléno-latine, la Pologne puisera des forces innombrables. Et après tout

cela il faut dire qu'il devait y avoir une puissante étincelle de génie dans le cerveau de Miécislas Ier quand, au lieu d'aller chercher le baptême à Constantinople, il le fit quérir à Prague, c'est-à-dire à Rome.

Nous insistons sur ce point tout en concédant une large part aux tendances naturelles et aux penchants innés de la Pologne en ce qui concerne son affinité avec le monde latin. Certes les Scandinaves, les Allemands, les Croates se firent aussi catholiques romains et malgré cela leur affinité avec les latins est infiniment moindre. Il faut qu'aient existé de multiples facteurs pour que les Polonais aient pu prendre une telle ressemblance avec les Français qu'on les appelât les « Français du Nord ». Mais il est certain que, si la Pologne au premier siècle de son histoire n'avait pas été orientée dans le sens latin, ces facteurs n'auraient pu s'épanouir et devenir prépondérants.

C'est ici qu'il faut chercher la raison, grâce à quoi la Pologne actuelle est bien plus latine que slave. Au point de vue du caractère et de la mentalité il y a une différence bien plus grande entre un Polonais et un Ukranien, Russe ou autre Slave, qu'entre un Polonais et un Français, Italien ou Portugais.

Pour en revenir au règne de Miécislas Ier nous devons dire que son baptême a eu encore deux autres conséquences politiques.

La première fut qu'à la suite du baptême de la Pologne, la chrétienté ne pourra plus considérer un conflit polono-allemand comme intéressant le domaine religieux, ce qui veut dire à cette époque : international.



Ce conflit aura un caractère purement local. Donc la Pologne n'aura pas à craindre de croisades dirigées contre elle, comme en subirent plusieurs fois les Poméraniens et les Lithuaniens.

La deuxième était l'inauguration de l'amitié polono-tchèque. Miécislas voyait encore ici très juste. Contre l'Allemand il lui fallait réunir les frères par la ressemblance de la langue et des origines. Certes, ladite amitié ne deviendra parfaite qu'au bout d'une période assez longue. Ce même Miécislas aura contre les Tchèques une guerre dans laquelle il perdra la terre de Cracovie ; ce ne sera que Boleslav le Grand qui récupérera cette belle province. Les dynasties tchèques allongeront à plusieurs reprises leurs griffes du côté de la Pologne, mais leurs tentatives échoueront piteusement, et à partir de la période hussite le peuple tchèque cherchera en Pologne l'appui et le secours. Au XIVe et au XVe siècle sera débattue à plusieurs reprises la question de l'union tchéco-polonaise, au XVIe siècle les rois de la même famille régneront sur les deux pays. N'eût été un fâcheux concours de circonstances, la Bohême se serait probablement rapprochée de la Pologne. Elle aurait imité l'exemple de la Lithuanie, puis de la Livonie, en entrant dans une sorte de fédération avec la Pologne.

Si actuellement, après la guerre de 1914-1918, l'amitié polono-tchèque refleurit un jour (ce que désireront tous les amis de la paix et de l'humanité), ce ne sera que la continuation de l'œuvre de Miécislas Ier.

Vassal de l'Allemagne, Miécislas songeait toujours à

diminuer son ennemi. Aussi en saisissait-il toutes les occasions. Quand les comtes allemands se mirent à entreprendre, malgré son baptême, des incursions dans son territoire et que l'empereur Otton Ier se déclara non solidaire avec eux, il écrasa les deux plus hargneux, Wichman et Odon. Odon trouva même la mort dans la défaite de Cydyn. Après le décès d'Otton Ier, puis d'Otton II, Miécislas prit part aux luttes intestines de l'Allemagne et en retira de notables profits.

En même temps il rattachait progressivement à son pays des territoires situés sur l'Oder et dont les habitants non baptisés étaient tout désignés pour devenir la proie des Allemands. Pendant une des expéditions de ce genre, il mourut au camp de Branibor en Brandebourg.

Miécislas fut le fondateur moral de l'État polonais. Son fils Boleslav (992-1025) en devint le fondateur politique. Ce grand guerrier, infatigable, hardi, persévérant, stratège de premier ordre, en même temps sagace et doué d'une intelligence rare, peut être qualifié de Charlemagne polonais.

Les douze premières années du règne de Boleslav se passèrent sans lutte armée contre les Teutons. Même en l'an 1000 l'empereur Otton III fit une visite au maître de la Pologne ; il fut tellement ébloui par l'accueil fastueux à la cour polonaise de Gnesen qu'il offrit à Boleslav deux dons d'une valeur exceptionnelle à cette époque : la lance avec laquelle saint ~~Maurice~~ avait percé le flanc de Jésus sur la croix, et un clou de ladite croix. En plus il lui posa sur la tête sa propre

Longin



couronne et l'appela ami, allié et patricien du peuple romain. Preuves suffisantes de la puissance accrue de la Pologne et du respect qu'elle inspirait !

De 992 à 1004 Boleslav conquit et organisa la Poméranie jusqu'au delà de l'Oder, et, en plantant les jalons de sa puissance dans les territoires des Prussiens, il devint maître de la moitié du littoral méridional de la Baltique. Il s'empara aussi de la Silésie et dans une autre guerre victorieuse contre les Tchèques libéra la terre cracovienne (appelée alors Chrobatie blanche). Puis il joignit à son vaste État la Slovaquie.

Ensuite ce fut le tour de la Lusace qui forme actuellement une partie de la Saxe prussienne et du royaume de Saxe.

L'Allemagne, voyant échapper à ses prises les territoires slaves, s'émut et s'ébranla. Il s'ensuivit une guerre de quatorze ans. Boleslav y fit preuve d'une vaillance et d'une sagacité hors ligne. En défendant les gués, en se cachant dans les bois, il essayait toujours de tenir jusqu'à l'hiver ; alors il fonçait avec toutes ses forces sur les Allemands fatigués et démoralisés par suite du froid et du manque de ravitaillement. Il s'évertuait à diviser leurs armées pour en écraser les fragments. Et avant que Henri II ne pût réunir de nouveaux régiments, il passait de la défensive à l'offensive.

Les chroniqueurs allemands n'ont pas d'épithètes assez violentes pour vilipender le grand roi de Pologne. Diethmar l'appelle « un lion rugissant », « un renard rusé et retors », « un serpent venimeux ». Ce serpent imposa à l'Allemagne en 1018 la paix de Bautzen qui lui

assura la Silésie, la Poméranie, la Lusace et même une partie des territoires limitrophes.

Aux princes russo-normands Boleslay arracha la Galicie orientale.

Ses victoires aboutirent à un acte triomphal : en 1025 il se fit couronner roi des Polonais.

Le bras de la mort arrêta l'élan de cette personnalité extraordinaire. En 1025 même Boleslav cessa de vivre.

Mais déjà son royaume reste inébranlable. Déjà l'État polonais et avec lui la nation polonaise sont définitivement formés. Des tourmentes nombreuses vinrent ensuite. Des périodes troublées surgirent à plusieurs reprises. Elles ne purent saper l'édifice polonais. La Pologne resta telle que la firent Miécislas et Boleslav. Elle resta une digue insurmontable contre la fureur allemande, un État moitié latin, un organisme qui ni du côté oriental, ni du côté méridional ne puisse être tourné.

## CHAPITRE II

### MOYEN AGE. — DYNASTIE DES PIASTES.

Parmi les orages qui se sont déchaînés sur la Pologne à peine constituée, il faut citer surtout les guerres intestines caractérisant la période féodale de toute l'Europe en général, et les invasions mongoles.

Le pays était considéré à cette époque comme propriété du souverain et celui-ci, au moment de sa mort, le partageait à ses fils. Ces partages donnèrent lieu à des altercations et à des conflits sanglants. Déjà Miécislas Ier avait commis l'erreur de faire un partage pareil. Mais Boleslav le Grand chassa immédiatement ses compétiteurs. Pendant quelque temps ses successeurs conservèrent l'unité de l'État polonais. La première grande lutte pour l'héritage eut lieu après le décès de Vladislav Ier Herman entre ses deux fils : Zbigniev et Boleslav Bouche-Torse (1102-1138). Boleslav fut vainqueur. Toutefois, bien qu'ayant appris par sa propre expérience combien le principe des partages était néfaste, il ne le supprima pas. Au contraire il divisa son territoire entre ses quatre fils, en laissant en plus le cinquième de ses descendants à la charge de ses

frères. Ces partages aboutirent à d'autres partages et chacune de ces interventions juridiques fut suivie d'une guerre plus ou moins intense. Cette situation tragique dura jusqu'à l'avènement de Vladislav l'Aune (1306-1333), homme doué d'une énergie de fer et qui en unifiant la Pologne devint pour elle le deuxième Miécislas Ier.

L'invasion mongole fut plutôt un triomphe pour la Pologne.

Nous avons vu, au premier chapitre de ce livre, les Mongols apparaître en Europe vers 1224 et infliger sur la Calca une terrible défaite aux princes normands de la Russie. De la plaine ukranienne, les Mongols se dirigèrent vers l'Occident.

La Pologne leur opposa une résistance héroïque. Il leur fallut conquérir le pays lentement, forteresse par forteresse. Près de Sandomir, puis près de Cracovie l'armée polonaise combattit vaillamment contre les Mongols. Obligée de céder, elle se refit pour la troisième fois et, sous le commandement du roi Henri le Pieux, elle barra à Liegnitz en Silésie le chemin à l'invasion. Les Mongols furent encore vainqueurs, mais ce fut une victoire à la Pyrrhus. Leurs rangs se trouvèrent si éclaircis qu'ils ne se sentirent pas en mesure de continuer leur chevauchée lugubre vers l'Occident. Ils tournèrent bride, et, à travers la Hongrie et la Roumanie, ils retournèrent dans les steppes du littoral de la mer Noire et de la mer Caspienne.

Henri le Pieux, qui trouva la mort dans la terrible mêlée de Liegnitz (1237), rendit à l'humanité occidentale le même service que lui avait rendu Charles Martel en repoussant les Arabes à Poitiers. Sans lui, comme sans Charles Martel, l'Europe chrétienne était anéantie. A sa place, aujourd'hui, du Volga à Paris, et à Londres, en passant par Rome, il n'y aurait probablement qu'un État musulman, pareil à la Turquie ou aux anciens États barbaresques de l'Afrique du Nord.



Deux fois encore les Mongols renouvelèrent leur tentative contre la Pologne sans réussir davantage. Bien plus, ils durent reculer devant les armées polonaises, et ce sont les régiments polonais qui leur reprirent une grande partie de la Ruthénie.

Sur les pages que la destinée inséra dans le livre de l'histoire médiévale de la Pologne, à côté des passages teintés de larmes et de sang, combien n'y en a-t-il pas d'autres tissés d'or rutilant ! Après la mort de Boleslav le Grand, son fils Miécislas II perd une grande partie de ses États et est chassé de son royaume. Il meurt en 1034, de désespoir, paraît-il. Une puissante révolte des adversaires du christianisme mine les bases mêmes de la civilisation polonaise. Les Tchèques envahissent le pays jusqu'au delà de la capitale. Surgit alors (1040) la figure d'un jouvenceau, Casimir le Restaurateur. Ce jeune homme, fils de Miécislas II, qui n'a pas beaucoup plus de vingt ans, ramène l'ordre dans le pays, arrête la révolte, repousse l'ennemi extérieur et laisse son royaume (1058) restauré et rétabli. Bien intéressant également, son fils, Boleslav le Hardi (1058-1080), dont la vie étincelle de gestes chevaleresques.

Le règne de Boleslav Bouche-Torse (1102-1138) rappelle par plus d'un côté celui de Boleslav le Grand. La lutte contre l'Allemagne est reprise avec vigueur par cet énergique souverain, l'empereur Henri V subit une défaite sanglante près de Glogau (selon la légende quarante mille chiens accoururent pour dévorer les cadavres des Teutons occis ; de là le nom du champ de la bataille : Champ des chiens — « Psié polé »). La Poméranie avec ses deux villes principales, Usedom et Stettin, devient polonaise ; sur l'île de Rügen flotte le drapeau de la Pologne.

Les historiens polonais considèrent cette période des XII^e^ et XIII^e^ siècles comme triste et désolante. Nous ne partageons pas leur avis. L'œil du penseur saisit dans cet enchevêtrement de combats et de conflits une suite de faits suggestive. Cette période lui apparaît comme une période d'épreuve. Quand le chimiste a jeté dans le creuset un produit nouvellement découvert, il y ajoute à tour de rôle des réactifs qui serviront à préciser la valeur et les caractères de ce produit. L'État fondé par Miécislas I^er^ et Boleslav le Grand était aussi une nouvelle formation. La main de l'histoire a voulu éprouver sa stabilité et sa vigueur. On sait que les empires les plus grands s'écroulent parfois peu après leur fondation ; celui d'Alexandre le Grand en fournit l'exemple. Devait-il en être ainsi de celui des deux rois de Pologne ?

Le bouillonnement du métal polonais dans le creuset répondit : non. Les luttes féodales, l'invasion des Mongols, des Tchèques, des Allemands n'eurent pas raison



du jeune État. La Pologne sortit victorieuse de ces épreuves et confirma de cette façon son incontestable droit à l'existence.

Et voici venir deux autres grands modeleurs de cet État : Vladislav l'Aune (1306-1333) et son fils Casimir le Grand (1333-1370).

Vladislav l'Aune est une figure shakespearienne. D'une taille minuscule, ne dépassant pas une aune (de là son nom polonais « Lokietek », l'Aune), il commença par être prince d'un pays tout petit. Après mille luttes et vicissitudes, il réunit presque toute la Pologne sous son sceptre. Il régnait d'abord à Brest (Brzesc) couïavien, une ville secondaire située à l'est de Posen. La Pologne à ce moment formait vingt-deux duchés. En 1288 mourut son frère Leszek le Noir. C'était déjà un prince énergique qui avait manifesté des tendances à la réunion dans un ensemble de tous les territoires morcelés. Vladislav hérita d'une partie de ses terres et de la totalité de ses penchants.

Il augmenta donc son petit duché de la principauté de Sieradz. Mais Leszek avait possédé en plus Sandomir et Cracovie. Sandomir fut pris par le prince Boleslav de Plock ; à Cracovie la bourgeoisie au milieu de laquelle l'élément allemand était fortement représenté (vu le dépeuplement de nombreuses villes par les longues guerres on avait fait venir de l'Allemagne des colons auxquels on accorda de nombreux privilèges) appela sur le trône (1289) le prince de Breslau, Henri IV Probus, Polonais germanisé qui dans ses loisirs composait des lais en allemand. Henri IV représentait à ce

moment une puissance si considérable que même Boleslav de Plock évacua Sandomir à son approche. A Cracovie tout se courba devant le nouveau souverain.

Vladislav n'en tint pas compte. Ayant fait ses preuves dans les guerres contre les Tartares et les Lithuaniens, il n'avait pas peur des Allemands. Il chercha des subsides à Posen et en Masovie, battit Henri à Siewierz et s'empara de Cracovie. La trahison ouvrit la porte aux Allemands. Les bouchers, en grande partie germains, firent entrer nuitamment leurs compatriotes dans la ville polonaise et Vladislav ne dut la vie qu'à de fidèles partisans qui le cachèrent dans un couvent. Et bien que les soldats teutons aient redoublé les sentinelles autour des sorties, bien qu'ils se fussent répandus à travers la ville pour chercher l'adversaire de leur prince, celui-ci conduit par ses adhérents s'échappa par une voie souterraine et put regagner Sieradz.

Henri IV mourut quelques mois après (1290) et les bourgeois de Cracovie appelèrent au pouvoir le roi tchèque Vaclav, presque aussi germanisé que Henri. Vladislav songe à entamer la lutte avec lui et ses préparatifs sont secondés par le concours des circonstances. Le trône de Posen devient vacant, les Brandebourgeois en ayant assassiné le détenteur, le prince Przemyslas II (1296). Les Posnaniens, appréciant la valeur de Vladislav, lui offrent leur province accrue en plus de Dantzig et de toute la Poméranie. Vladislav accepte l'offre, hérite de son frère Casimir la principauté de Leczyca et devient en peu de temps le prince le plus puissant de la Pologne.



Mais Vaclav veille. Il noue des intrigues avec quelques seigneurs de la Posnanie qui s'insurgent contre Vladislav, ébranle ses régiments, prend entre deux feux son compétiteur, l'écrase et l'expulse de tous ses territoires.

Le voilà presque un *outlaw*. Avec quelques cavaliers Vladislav fuit en Hongrie, et Vaclav, en fidèle vassal de l'Allemagne, s'empresse de rattacher la Pologne au Saint-Empire.

L'empereur Albert II lui donne la permission de déclarer Vladislav déchu de son pouvoir.

Depuis quatre ans, le prince nain errait à travers l'Europe. Mais ce corps petit avait une volonté de fer. La Hongrie, Rome, puis la France, donnèrent refuge à l'exilé. Vladislav demandait une intervention diplomatique pour le moins : on la lui refusa. Il revint en 1303 en Pologne, prit contact avec ses quelques fidèles, puis résolut d'agir coûte que coûte.

Son vieil ami, Amédée, palatin d'une partie de la Hongrie, lui offrit un petit détachement de cavalerie. Vladislav y ajouta quelques transfuges polonais et avec ces forces lilliputiennes avança vers la Pologne. Son premier coup de main réussit ; il s'empara de la petite forteresse de Pelczyska (1305). Ce fut le signal de l'embrasement de tout son ancien royaume. Vaclav se mourait d'une longue maladie, son fils Vaclav III s'amusait. Les Polonais en avaient assez de la domination étrangère. Vladislav eut certes de durs combats à livrer encore ; mais ses progrès étaient incessants et en 1310 il était redevenu le maître des deux tiers de la Pologne.

Cependant les influences allemandes s'exerçaient fortement. La Posnanie était minée par la propagande germaine, Cracovie se souleva. Vladislav mata les derniers adversaires, le territoire de la Pologne entière (sauf la Masovie, petite principauté ayant Varsovie pour capitale) fut survolé par l'aigle blanc.

Vladislav l'Aune dirigea maintenant ses coups de bélier contre les Allemands. Parmi ceux-ci un adversaire terrible avait surgi. En 1225 le prince de Masovie, Conrad, avait appelé dans ses domaines l'Ordre Teutonique. Cet ordre fut fondé en Palestine en 1128 sous le nom de la Confrérie de l'Hôpital Allemand à Jérusalem, puis à la troisième croisade (1190) élevé par Frédéric de Souabe au rang d'ordre de chevalerie. Les chances de victoire chrétienne diminuant de plus en plus en Terre Sainte, il accepta volontiers de créer une succursale en Pologne. Là il devait combattre les Prussiens, population de souche lithuanienne, guerrière, pillarde et païenne. Conrad lui accorda la terre de Chelmno et l'autorisa à conquérir les districts prussiens tout en s'en réservant la suzeraineté.

Les chevaliers teutoniques trouvant ces conditions bien avantageuses effectuèrent bientôt le transfert de tous leurs contingents en Pologne. Ils combattirent en effet avec succès les Prussiens, leur arrachèrent le territoire situé au nord-est de Thorn jusqu'au delà de Kœnigsberg et devinrent les propriétaires d'un pays fort étendu. Mais leurs appétits germaniques se firent incontinent jour. Non seulement ils ne se mirent pas sous la suzeraineté polonaise, mais encore ils devinrent



les ennemis les plus acharnés de la Pologne. Peu importait que celle-ci fût chrétienne et catholique : elle n'était pas tudesque, et cela seul les intéressait. Les couleurs de leurs manteaux, blanc et noir, étaient bien l'annonce du deuil pour tous les non-Germains entrés en leur contact. Ils dénationalisèrent les Prussiens à l'aide de persécutions odieuses ; ils infestèrent les terres polonaises en y portant l'incendie et la mort. Admirablement organisés, alimentés au point de vue hommes par l'apport que leur donnèrent les éléments aventuriers allemands, augmentés de quelques Anglais et Français, ils finirent par constituer la Marche la plus menaçante de l'Empire germanique. Trois siècles après ils deviendront le pivot de l'Allemagne en donnant naissance à la Prusse.

Pendant les guerres féodales des principicules polonais, ils réussirent à s'emparer de Dantzig et de la Poméranie. Vladislav engagea alors une lutte pour ces territoires. Lutte fort longue et qui ne fût terminée à l'avantage des Polonais que cent trente ans après.

Vladislav s'adressa d'abord au pape Jean XXII demeurant alors à Avignon. Il établit que la Poméranie en qualité de province polonaise était chrétienne, et que par conséquent les Teutoniques n'avaient aucun droit sur elle. Le pape lui donna raison et ordonna aux moines allemands de restituer le pays polonais. Il ne fut jamais écouté.

Alors Vladislav se fit couronner roi de la Pologne réunie, puis partit en guerre contre l'Ordre. En 1331 il lui infligea une cruelle défaite à Plowce. Plus de

quatre mille Teutons jonchèrent le sol. Quand on lui amena un contingent de prisonniers, il s'écria : Tuez-les tous ! Il préparait une nouvelle expédition contre eux lorsque, au commencement de 1333, la mort le terrassa.

Rêvant la destruction du pouvoir allemand il avait cherché des alliés partout, même parmi les Prusso-lithuaniens qui harcelaient d'une façon continue ses frontières. En effet : il avait marié son fils Casimir à la fille du grand-duc de Lithuanie, Gedymin. Il prépara ainsi un des actes les plus mémorables de l'histoire de la Pologne : l'union fédérative de la Pologne et de la Lithuanie.

Ce fut certainement un des plus grands maîtres des pays polonais ; la puissance de son individualité fera toujours l'admiration des historiens.

Son fils Casimir le Grand (1333-1370) est le polisseur de la précieuse gemme créée par l'énergie du père.

Au point de vue politique son règne marque un certain recul. Il interrompit la guerre avec les Chevaliers Teutoniques par le traité de Trenczyn (1331) et céda aux rois tchèques ses prétentions sur la Silésie. En conséquence la Silésie alors divisée en une dizaine de principautés fut aliénée définitivement à la Pologne. Seuls trois petits duchés : ceux de Siewierz, d'Oswiecim et de Zator revinrent deux siècles après à la République Polonaise.

Les autres principautés silésiennes tombèrent dans la zone d'influence tantôt tchèque, tantôt allemande.



Ce qui fut pire, c'est que leurs souverains, cependant tous d'origine polonaise, de plus en plus germanophiles, favorisèrent largement la colonisation germanique. Ils laissèrent finalement l'élément tudesque envahir les deux tiers de leur beau pays. Et au fur et à mesure que leurs familles s'éteignaient, la Bohême, l'Autriche ou la Prusse s'incorporaient leurs territoires.

Par contre, du côté oriental, Casimir agrandit son royaume. Il récupéra la Galicie orientale et conquit sur les Mongols la Volhynie et une partie de la Podolie. Diplomate habile il assura aussi à la Pologne le retour du duché de Masovie : le duc masovien Ziemovit III le reconnut suzerain. Au XVI[e] siècle la Masovie, après l'extinction de la famille régnante, se joignit au royaume de Pologne.

Toutefois l'effort principal de Casimir le Grand visa le développement culturel de son pays et l'augmentation de sa richesse et de son bien-être. On a dit de lui qu'ayant pris à son avènement la Pologne en bois, il l'a laissée en pierre au moment de sa mort. Il jeta les larges bases de la civilisation polonaise et à cet égard nul de ses successeurs n'a égalé son mérite.

Il construisit d'innombrables routes, bâtit des ponts, organisa les gués. Il fonda nombre de villes en accordant à leurs habitants des privilèges. Il fit édifier des usines, des dépôts de marchandises, des brasseries, des scieries, des moulins. Il favorisait l'industrie et le commerce, entourait les marchands de sa bienveillance paternelle.

Il assura la tranquillité des habitants, fit pendre des légions de sacripants, et lorsqu'une troupe de nobles de la Posnanie vivant de brigandage et de rapines s'organisa sous Mathée Borkowic, il extermina cette lie, appréhenda Borkowic et le fit mourir de faim dans un cachot. Il prit la défense des paysans contre les seigneurs et diminua leur servitude. Dans les domaines appartenant à la couronne, il leur octroya des privilèges qui firent d'anciens serfs des gens presque libres. Il se mêlait volontiers au peuple, fut souvent parrain chez les cultivateurs, assista plus d'une fois à des noces paysannes, entendit — déguisé à ce que raconte la légende — bien des plaintes et des revendications de campagnards et y porta remède chaque fois qu'il le put. Et voilà bien pourquoi il passa à la postérité sous le nom de « Roi des paysans ».

Les villes étaient l'objet de sa sollicitude. Il en organisa la juridiction et multiplia les marchés, il construisit dans chaque centre un peu important un château qui servait à la défense de la cité et hébergeait en même temps les autorités qui protégeaient le bourgeois contre l'arbitraire de la noblesse et contre tout trouble de la sécurité. On compte quarante-six châteaux qu'il fit construire, vingt-cinq qu'il fit élargir et consolider ; ces chiffres sont certainement au-dessous de la réalité. Il se montra assez rude envers le clergé. En effet il ne voulut admettre, de la part des prêtres, ni l'oppression du laïque, pas plus qu'une organisation judiciaire indépendante de celle du pays.

Soucieux du bonheur de ses sujets, il ne perdait



cependant pas de vue l'idée de patrie. C'est pour cela qu'en fondant des villes il ne négligeait pas de préciser leur rôle dans la défense du pays. C'est pour cela aussi qu'il supprima dans ses États la juridiction allemande. Les bourgeois polonais étant parfois d'origine allemande recouraient dans leurs procès en dernière instance au tribunal de Magdebourg. Casimir fonda à Cracovie un tribunal suprême allemand et empêcha ainsi ses sujets d'une langue hétérogène d'extérioriser leurs démêlés. En les soumettant aux lois du pays il prépara la polonisation de ses citadins.

Non moins grands furent les mérites de Casimir au point de vue de la culture supérieure.

Il favorisa l'art et construisit en dehors des châteaux précités nombre d'églises dont quelques-unes, comme la cathédrale catholique de Lemberg, constituent de remarquables spécimens de l'art polonais. En 1347 il fit rédiger aux deux congrès des dignitaires laïques et religieux, celui de Wislica et celui de Piotrkow, le premier code polonais. Il prit comme point de départ le droit coutumier. Le corollaire de ses beaux actes fut la fondation de l'université de Cracovie (1364). Elle contribua puissamment à relever le niveau intellectuel du pays. La Pologne avait de nombreuses écoles, car déjà Miécislas Ier et Boleslav le Grand avaient organisé les écoles de couvents en recourant au concours de moines italiens et français. Le synode de Latran ayant décrété en 1215 la création d'écoles paroissiales, la Pologne en fonda un grand nombre. Elle envoya aussi de nombreux étudiants aux universités de Paris,

de Montpellier, d'Avignon, d'Orléans, de Padoue et de Bologne.

L'université de Cracovie fut avec celle de Prague, un peu antérieure (1340), la première école de hautes études en Europe centrale. L'Allemagne n'avait à ce moment encore aucune université !

Par toutes ces réformes Casimir assura à la Pologne un grand prestige. Puissante au point de vue militaire et social, unifiée par Vladislav l'Aune, libérée des discordes intestines, la Pologne devenait un centre de civilisation qui exerça une attraction indéniable sur ses voisins.

Vers 1900, pendant la restauration d'un palais médiéval à Cracovie, on découvrit une clef de voûte qui avait conservé le visage de Casimir le Grand. On fut étonné de lui trouver le caractère excessivement moderne. On croit avoir devant soi une de ces physionomies contemporaines d'artiste, gaie, au front dégagé, à la mine souriante, aux yeux francs et pétillants de vie. Ce ne fut pas un despote atrabilaire ni un ermite sombre. Sous son crâne habitait un génie lumineux, clair, un génie quelque peu hellène. La Renaissance n'existait pas encore et pourtant dans son visage se précisent déjà les traits des chefs de cette grande période du renouveau du monde européen.

Avec lui s'est éteinte sur le trône polonais la dynastie des Piastes à laquelle la Pologne devait tout et dont les premiers membres furent Miécislas Ier et Boleslav le Grand.

## CHAPITRE III

### TEMPS MODERNES. — PÉRIODE DE LA GLOIRE.

Pendant les deux siècles qui suivent, la Pologne se trouve à l'apogée de la puissance. Florissante et riche, rayonnante de l'éclat des armes, elle devient l'arbitre des destinées de l'Europe orientale. Elle porte la culture latine dans les forêts de la Lithuanie, les plaines de l'Ukraine, les vallons de la Roumanie et les étendues neigeuses de la Russie. Elle maintient l'équilibre de l'Europe et se place au premier rang des États du continent.

Le fait principal de cette époque est l'union avec la Lithuanie et l'humiliation consécutive de l'Allemagne.

La Lithuanie était une principauté féodale perchée sur les rives du Niemen. Ses habitants parlaient une langue complètement différente de la langue polonaise ; leurs mœurs, cependant, se rapprochaient beaucoup des mœurs de la Pologne. Les recherches ethnographiques ont établi qu'il y a bien plus d'affinité ethnographique et folkloriste entre les Lithuaniens et les Polonais qu'entre les Polonais et les Wendes de la Lusace qui cependant parlent une langue plus proche.

Cette population, encore payenne, guerroyait depuis le XIe siècle avec les Polonais et les princes normands

de la Russie. Au XIIIe siècle, après la destruction presque complète de l'indépendance de ces derniers, elle conquit sur les Mongols une grande partie de leur territoire. Les princes Gedymin (1315-1341) et Olgierd (1344-1377) devinrent les maîtres de l'Ukraine, de la Ruthénie blanche, et d'une partie de la Volhynie et Podolie.

Mais les armes lithuaniennes, heureuses du côté oriental, connurent de gros échecs du côté occidental. Là les Chevaliers Teutoniques parvinrent à germaniser totalement la tribu lithuanienne dite « Prussiens » et menacèrent sérieusement la Samogitie, terre située sur l'embouchure du Niemen. La vaillance lithuanienne céda le pas à la supériorité des armes et de la culture teutonique.

Les Polonais, qui avaient ébréché l'épée germanique par la bataille de Plowce, semblèrent aux Lithuaniens des alliés naturels. De là vint le mariage d'Aldone avec Casimir le Grand, suivi en 1386 du mariage de la reine polonaise Hedvige d'Anjou avec le prince lithuanien Vladislav Jagellon. Mais, tandis que le premier mariage ne fut que l'union des deux conjoints princiers, le deuxième aboutit aux épousailles des deux nations.

Détail à souligner : ce fut une délicieuse Française qui mit l'anneau nuptial au doigt des deux peuples.

La Pologne avait passé après la mort de Casimir le Grand sous le sceptre d'une famille française. La sœur de Casimir, Elisabeth, avait épousé Charobert, roi de la Hongrie, un des descendants de Charles d'Anjou, fils de Louis VIII. Elle eut comme fils Louis. Casimir, n'ayant



pas d'héritiers mâles, nomma son neveu son successeur. Il désirait ardemment une stable union polono-hongroise. Mais Louis n'avait pas le vaste esprit de son oncle. Il se contentait de poursuivre ses vues dynastiques. Désireux avant tout d'assurer à ses deux filles, Marie et Hedvige, sa succession, il partagea son domaine. La Pologne fut de nouveau détachée de la Hongrie et placée sous la domination d'Hedvige, âgée alors de 13 ans (1384).

Cette fillette était douée d'une intelligence peu commune et d'un cœur si noble que la population polonaise finit par l'adorer comme une sainte. Élevée avec Guillaume, prince d'Autriche, elle lui fut fiancée ; elle l'aimait passionnément. Mais voilà que le prince de Lithuanie pressent sa mère au sujet de la main d'Hedvige. Celle-ci refuse et court dans la nuit au rendez-vous de son bien-aimé qui vient d'arriver aux environs de Cracovie. La municipalité de Cracovie ferme les portes de la ville à sa reine ; une scène pathétique se déroule sous les murs de la capitale polonaise. On supplie la jeune souveraine de sacrifier son bonheur et d'accepter le souverain lithuanien. On l'implore au nom de la chrétienté.

La jeune enfant cède et fait sacrifice de son amour. Elle en portera la plaie béante durant toute sa courte vie, puisque à l'âge de 19 ans elle n'est déjà plus.

Mais le mariage avec Vladislav Jagellon rattache à la société chrétienne toute une nation et donne à la Pologne un vaste pays. Les deux États réunis vont bientôt parer aux nouveaux coups que leur ménage l'Ordre Teutonique ; ce qui est plus important, c'est

qu'ils feront sonner le glas de cette paradoxale et terrible organisation monastique.

Vladislav Jagellon (1386-1434) baptisa tout son peuple. En embrassant la religion catholique, il se joignit au monde latin. Son pays organisé sur les bases féodales subit peu à peu l'influence de l'organisation libérale de la Pologne. En 1413, par le pacte de Horodlo, cent principales familles polonaises firent entrer dans leur sein cent familles lithuaniennes ; cet acte d'adoption fut une des dernières manifestations de la vie des clans en Europe. En 1432 s'opéra à Grodno la nivellation complète des deux peuples au point de vue étatique.

Et en 1400 Jagellon reprend la lutte avec les chevaliers de la Croix. En 1404 il leur enlève la terre de Dobrzyn ; en 1410 il leur inflige la défaite de Tannenberg-Grunwald après laquelle l'Ordre ne se relèvera plus. Le grand-maître des Teutoniques, Ulric Jungingen, avec la fleur de ses chevaliers, restent sur le champ de bataille ; tous les drapeaux ennemis tombent aux mains des Polonais. L'Ordre aurait été écrasé déjà à ce moment si la diplomatie teutonique n'avait su aliéner, à Vladislav, son frère Vitold, commandant en chef des forces lithuaniennes. La même ruse que les Allemands ont essayée en 1918 avec les Alliés, leur réussit en 1410. Il fallut donc encore de nouvelles luttes et de nouvelles guerres pour les achever. Vladislav leur reprit par la paix de Thorn (1411) la Samogitie, les vainquit de nouveau à Wilkomierz, en 1434. Son fils Casimir leur arracha en 1466 la Poméranie, Dantzig et la Prusse occidentale et ne leur laissa que Königsberg avec une partie de la Prusse orientale. Mais ce territoire ne leur fut confié qu'en fief. Tout grand-maître devait, six mois après sa nomination, en offrir l'hommage au roi de Pologne. Il fut interdit aux Teutoniques d'entrer en alliance ni de commencer une guerre sans la permission du roi des Polonais. Virtuellement l'Ordre cessa d'exister.



Il disparut totalement en 1525 par la sécularisation. En effet, ces pseudo-défenseurs du catholicisme embrassèrent la religion protestante dès que le changement de confession put leur être profitable. Le grand-maître Albert de Brandebourg se fit protestant, supprima son ordre, et joignit son territoire — toujours fief de la Pologne, — au grand-duché de Brandebourg.

La faute capitale du roi de Pologne à cette époque, Sigismond le Vieux, consiste à ne pas avoir incorporé à la Pologne les territoires de l'Ordre. Cette mesure aurait permis d'éviter l'augmentation de la principauté de Brandebourg, berceau de la Prusse actuelle. Mille malheurs qui s'abattirent sur l'humanité à la suite de la formation de ce néfaste État eussent été évités.

En tout cas reste un fait certain : sous le règne des Jagellons, l'Allemagne — dans la personne de son représentant le plus venimeux — a été cruellement humiliée par la Pologne.

L'union de la Pologne et de la Lithuanie, d'abord personnelle, fut renouvelée à chaque nouveau règne et devint définitive et indissoluble par le pacte de Lublin (1569).

Ce fut la plus considérable et la plus durable fédé-

ration constitutionnelle que l'Europe ait jamais vue se produire. Une autre union déjà s'était opérée dans les pays scandinaves, et l'on en avait auguré le plus grand bien : c'était l'union de Calmar (1307) formée par la reine Marguerite II de Danemark. La Suède, la Norvège et le Danemark s'engagèrent à avoir le même roi choisi tour à tour dans chacun des trois royaumes et fixant successivement sa résidence en Suède, en Danemark, en Norvège. — Mais en même temps les trois États conservaient chacun ses lois, ses usages, ses privilèges. Cette union n'eut qu'une durée éphémère. Elle fut rompue en 1448 et les tentatives faites pour la rétablir n'aboutirent qu'à une terrible effusion de sang. En 1520 elle reçut le coup de grâce par la révolte de Gustave Vasa.

Au contraire, la Pologne et la Lithuanie, une fois rapprochées, resserrèrent de plus en plus les liens de leur amitié. Jamais aucun nuage ne vint troubler l'horizon de leur vie commune. Le mérite principal en revient à la nation polonaise. Par la sauvegarde de tous les droits de la Lithuanie, par son esprit accueillant, par son dévouement à la cause commune, elle triompha des scrupules et de l'intransigeance de quelques esprits revêches du camp lithuanien, soudoyés souvent par les États voisins hostiles et jaloux.

Ce brillant couronnement de la réunion, d'abord passagère, de deux États fort étendus et habités par des populations variées, doit être particulièrement souligné. Il fait ressortir le caractère de la nation polonaise et constitue une des meilleures garanties pour l'avenir. Par ses procédés nobles, tolérants et conciliants, la



Pologne a prouvé que le rêve de Henri IV, la formation d'États-Unis de l'Europe, ou ce qu'on appelle maintenant la Société des Nations, est réalisable. Seulement, il faudrait, pour y arriver, suivre l'exemple de la République polonaise, c'est-à-dire respecter la liberté de chacun, ne pas empiéter sur les desiderata des autres, enfin s'envelopper du manteau royal d'un idéal élevé, de cet idéal qui s'appelle l'amour de l'humanité.

Conformément à l'édit de tolérance publié en 1432 à Grodno par Vladislav Jagellon toutes les religions de l'Europe étaient librement pratiquées sur le territoire de la Pologne et de la Lithuanie réunies. La religion catholique, le rite grec orthodoxe, le rite arménien, la religion juive, le mahométisme (il y a encore des colonies tartares en Lithuanie) y étaient reconnus et ne subissaient aucune entrave. Les sectaires russes, que leur gouvernement envoyait en Sibérie, après les avoir mutilés en leur coupant le nez et les oreilles et en les marquant au fer rouge, se réfugiaient en Pologne et y trouvaient un accueil favorable. Les vestiges de ces colonies existent encore dans la Prusse orientale et en Bukovine, deux pays qui appartenaient alors à la République polonaise.

Ce libéralisme bien compris, l'organisation intelligente de l'État polonais, sa puissance, influèrent d'une façon tout à fait particulière sur les esprits des voisins. L'idée de la fédération commença à germer dans tous les États limitrophes. Dans les républiques russes de Pskov et de Novgorod un parti se forma qui envisagea l'union avec la Pologne sur les mêmes bases que celle de la Lithuanie.

Ce n'est qu'à la suite de scrupules religieux que ces tendances n'aboutirent pas. Mais par contre, en 1561, la Livonie (Lettonie et en partie Esthonie actuelle) appela la Pologne à son secours contre ses envahisseurs moscovites et lui proposa son incorporation dans les conditions accordées aux Lithuaniens. Cette incorporation eut lieu après les victoires des armes polonaises et la Livonie conserva tous ses droits et tous ses privilèges.

La Bohême aussi fut sur le point d'entrer dans les États-Unis de la Pologne. Le mouvement hussite, très antigermanique et anticlérical, a trouvé de nombreux adeptes en Pologne. Jean Hus était en correspondance avec le roi Vladislav Jagellon. Jérôme de Prague était venu personnellement en Pologne pour y propager les doctrines de Wicleff. Le célèbre général hussite Jean Zyska combattit à Grunwald dans les rangs polonais. Un fort parti hussite se constitua en Pologne, ses chefs Spytek de Melsztyn et Abraham de Zbaszyn demandaient la liberté du prêche, la communion utraquiste, la punition publique des péchés mortels.

Après l'exécution de Hus, la révolution tchèque appela sur le trône de Prague Vladislav Jagellon. Sans Rome l'union tchéco-polonaise était œuvre accomplie. Mais l'action diplomatique du pape et de ses adhérents renversa tous ces projets. De 1419 jusqu'à la mort de Jagellon (1434) la question de ladite union revenait périodiquement sur le tapis et toujours les intrigues de Rome la faisaient échouer. Le second fils de Jagellon, Casimir, eut plus de perspicacité politique que son père : sur les instances tchèques il envoya sur le trône de Prague son



fils Vladislav (1471) qui fut aussi élu roi de Hongrie en 1490. La dynastie polonaise régna sur les deux pays jusqu'en 1526, date à laquelle le roi de Bohême et de Hongrie, Louis Jagellon, périt dans la bataille de Mohacs.

Certes, avoir fourni des rois à la Bohême et à la Hongrie n'avait pas, pour la Pologne, la même valeur que d'avoir englobé ces États dans sa fédération. On ne saurait jamais dire assez quelle aurait pu être l'importance de la formation d'une ligue des nations à laquelle auraient participé, à côté de la Pologne, la Lithuanie, la Livonie, la Bohême, les républiques de Pskov et Novgorod et peut-être la Hongrie et la Roumanie.

C'est que cette dernière avait aussi reconnu la suzeraineté de la Pologne. En 1440 le fils aîné de Vladislav Jagellon, Vladislav III, fut appelé en Roumanie par les fils du duc roumain Alexandre récemment décédé. Il les mit d'accord au sujet de leur héritage et donna à Élie la Valaquie, à Étienne la Moldavie, toutes les deux comme fiefs polonais. Pendant plus de deux cents ans la Roumanie était tantôt sous la dépendance de la Pologne, tantôt sous son influence très marquée. Les malheurs de la Pologne au XVIII<sup>e</sup> siècle brisèrent ces liens.

La famille des Jagellons donna à la Pologne sept rois : Vladislav II Jagellon ; ses deux fils : Vladislav III dit de Varna à cause de la bataille contre les Turcs dans laquelle il périt (1435-1444) et Casimir (1447-1492) ; les trois fils de Casimir : Jean Albert (1492-1501), Alexandre (1501-1506), Sigismond le Vieux (1506-1548), puis le fils de ce dernier,

Sigismond II Auguste (1548-1572). Sous leur règne la Pologne ne faisait qu'augmenter en bien-être, en étendue, en importance. En 1572 elle était le pays le plus vaste de l'Europe. Si le roi d'Espagne pouvait dire que le soleil ne se couchait pas dans ses domaines, le roi de Pologne pouvait lui répondre que dans la partie européenne de ses domaines un cavalier qui serait parti de Saint-Sébastien à Cadix, ou de Coruña à Barcelone, dans le sens du nord au sud ou de l'ouest à l'est, aurait pu accomplir deux fois chacun de ses voyages avant qu'en Pologne son camarade ne soit arrivé des frontières septentrionales aux frontières méridionales, ou du ponant au levant. La mer Baltique et la mer Noire ourlaient les rivages polonais. Les frontières de la Pologne commençaient tout près de Stettin et longeaient la Baltique jusqu'aux portes de Riga. Dantzig, Kœnigsberg, la Courlande se dressaient comme autant de vedettes polonaises. A l'ouest la capitale prussienne était aussi loin des territoires polonais que Paris l'est d'Orléans, à l'est les sentinelles polonaises postées aux environs de Smolensk étaient distantes de Moscou comme l'est en France Paris du Havre. L'immense vide qui sépare Berlin de Moscou était comblé par la Pologne. Au sud les terres entre le Danube inférieur et le Dniéper, par conséquent l'Ukraine, la Bukovine, la Bessarabie, puis la Moldavie et la Valachie faisaient partie de l'empire des rois de Cracovie.

Seule la Turquie était plus vaste : et encore sa partie européenne n'égalait-elle pas la superficie de la Pologne. L'Espagne, la France, l'Autriche venaient ensuite ; cette



dernière n'avait d'ailleurs atteint ces dimensions que grâce à l'extinction des rois d'origine polonaise occupant le trône de Bohême et de Hongrie. L'Allemagne et l'Italie ne comptaient pas, morcelées qu'elles étaient en nombreuses principautés qui s'entredéchiraient.

Le commerce polonais se développait de plus en plus, des champs immenses en Podolie, Ukraine, Ruthénie blanche ayant été colonisés ou rendus à la culture. Les haches avaient ouvert les flancs des forêts denses et multiples. De Wieliczka, on descendait le long de la Vistule des blocs de sel gemme ; à Olkusz travaillaient les mines d'argent ; à Checiny celles de marbre. Une nombreuse flotte polonaise entretenait les échanges entre la Pologne et l'Europe. Les villes florissaient ; les bourgeois de Cracovie, de Lemberg, de Posen abondaient en richesses. Parlant d'une Dantzicoise, une reine de Pologne aurait pu répéter ce qu'une reine de France a dit des bourgeoises de Bruges : « Elles sont plus somptueusement vêtues que moi ! »

A l'essor financier correspondait l'essor intellectuel. L'université de Cracovie était devenue une pépinière de savants. Un de ses élèves, l'immortel Copernic, a révolutionné l'astronomie en renversant l'omnipotent système de Ptolémée. La médecine polonaise produisait des cliniciens de premier ordre, tel Joseph Struthius qui, nommé professeur à l'université de Padoue et reconnu comme la plus grande autorité dans la science du pouls, fut appelé au lit du sultan et à la cour de Philippe II. De plus en plus nombreuses, les imprimeries, dont la première fut instituée en 1465 à Cracovie, pu-

blièrent une quantité imposante de volumes. La littérature et les arts s'épanouissaient.

Délivrée de l'Ordre Teutonique, la Pologne put porter ses armes à l'ouest et tenir en respect deux grands ennemis de l'intégrité européenne : la Turquie et la Moscovie. Ces États de formation récente représentaient pour la Pologne un nuage qui devait obscurcir singulièrement son horizon. Mais pour le moment ils n'étaient qu'une menace. Un soleil intense et opulent inondait encore le ciel de la sérénissime république polonaise.

## CHAPITRE IV

### TEMPS MODERNES. — DÉCLIN.

Nous venons d'appeler la Pologne des Jagellons, république. Nous suivons ici tout simplement l'exemple des écrivains latins de la Pologne du XVI[e] siècle. Ils appliquent constamment à leur pays l'appellation « Res publica ». D'ailleurs désormais, jusqu'à la fin de leur existence politique, les Polonais, tout en gardant leurs rois, surnommeront leur État République aussi bien dans la vie quotidienne que dans les actes de diplomatie.

C'est que pendant la période angevine et jagellone la patrie polonaise a évolué nettement dans le sens démocratique et républicain. Après la mort de Sigismond Auguste elle parachèvera cette évolution. Sans effusion de sang, rien que d'une façon progressive, elle transforma son régime féodal en une organisation constitutionnelle des plus libérales. Elle devint de fait une république comme Venise ou Gênes, sauf que son chef d'État garda le nom de roi et que ses lois furent bien plus libérales.

Au moyen âge, la Pologne en était comme tous les États d'Europe au stade féodal. Toutefois, déjà à ce

moment, son régime présentait des caractères particuliers. Le roi ou le duc était bien le maître du pays, il donnait à ses barons leur domaine à titre de fief. Mais ces barons (auxquels il faut ajouter les dignitaires de l'Église, à savoir les évêques, les chanoines et les prieurs des couvents), n'étaient pas, comme par exemple en Lithuánie ou dans les duchés normands de la Ruthénie, de simples sujets. Ils jouissaient du régime représentatif. Ils constituaient une sorte de « colloque » (colloquium) sans lequel aucune affaire publique grave ne pouvait être expédiée. Dès qu'il s'agissait d'une déclaration de guerre, d'une conclusion de paix, de nouveaux impôts ou privilèges, d'édits importants, le duc rassemblait le colloque. Sans colloque aucune décision de poids ne sortait de la chancellerie ducale. Les membres du colloque étaient de véritables collaborateurs du duc ; ils avaient compétence aussi bien dans les questions politiques que dans les affaires juridiques. Le « colloquium » se transforma sous les Jagellons en sénat.

Toutefois le colloquium n'était composé que de magnats et de dignitaires. Ni les chevaliers, ni le peuple n'étaient admis au gouvernail.

Mais en 1373, lorsque Louis d'Anjou voulut assurer le trône de la Pologne à sa fille Hedvige, la petite noblesse qui était fort nombreuse en Pologne (en 1790 elle représentait 9 % de la population totale) n'accepta cette proposition qu'à la condition d'être égalisée dans ses droits avec les magnats. Les pourparlers furent très longs ; finalement Louis céda. Par le pacte de Kaschau il satisfit complètement auxdites exigences.



A partir de cette date les libertés de la nation polonaise s'épanouissent. Le régime parlementaire se précise d'abord. Les citoyens libres de chaque terre se réunissent en diétines, c'est-à-dire parlements locaux de chaque palatinat (département) et décident de leurs affaires. Casimir II qui s'inspirait des principes humanistes (sa cour était un centre considérable de réunion des humanistes de l'Europe) lutte contre l'aristocratie, attire de son côté la petite noblesse en convoquant en 1453 la première grande diète dont les membres sont les députés élus par les diétines.

Ces diètes se réunissent désormais régulièrement tous les ans jusqu'à la fin de la République. Elles durent six semaines. Elles ont comme annexe consultative le sénat composé des dignitaires de l'État et dont l'importance est fort réduite.

Maintenant se succèdent les conquêtes de la liberté dans le domaine des droits. En 1422 le privilège de Czerwinsk garantit l'inviolabilité des biens fonciers qui ne peuvent être confisqués qu'en vertu d'une condamnation judiciaire. En 1420 se trouve garantie l'inviolabilité de la personne du citoyen. Ce n'est qu'en Angleterre, au XVII^e^ siècle, que reparaît cette loi sous le nom fameux de *Habeas corpus*. L'arrestation d'un citoyen ne peut être opérée qu'à la suite d'un verdict. La suppression de la censure et la liberté de réunion sont votées en 1539, la liberté des cultes, en 1561. En 1505 la diète de Radom fait passer une loi selon laquelle le roi ne peut rien entreprendre sans le consentement de la Chambre des Députés.

La séparation des pouvoirs, que Montesquieu estimait être un des plus beaux côtés de la constitution anglaise, existe en Pologne depuis 1422. Elle interdit de conférer à la même personne les fonctions de gouverneur royal et de juge. La juridiction du clergé fut supprimée en 1561.

Une des lois les plus curieuses était le « liberum veto » (liberté de la protestation). Les décisions du parlement devaient être unanimes. S'il y avait une seule voix contre un projet, celui-ci était rejeté ; et puis les séances ultérieures ne pouvaient plus avoir lieu. Ce principe peut paraître exagéré, mais il est indéniable que le législateur polonais, en l'admettant, manifestait d'une façon merveilleuse le respect de l'opinion des minorités. Il faut supposer tout de même une tendance nette à la concorde plutôt qu'à la discorde chez la nation polonaise, puisque, de 1438 à 1652, donc pendant 114 sessions parlementaires, on ne signala aucun protestataire. Ceux qui s'opposaient à une loi et qui brandissaient la menace du veto étaient entourés de camarades, suppliés ; on leur faisait des concessions et le conflit finissait par s'aplanir.

D'ailleurs, dans les cas où on prévoyait une opposition, la majorité de la chambre des députés avait le droit de se constituer en une « fédération » où le « liberum veto » était aboli et où les décisions étaient prises à la majorité des voix. On ne recourait à cet expédient que dans les cas d'extrême urgence.

Toujours est-il que la première dissolution de la diète n'eut lieu qu'en 1652.



Le « liberum veto » et l'éligibilité des rois ont été très critiqués par les historiens de la Pologne et de l'extérieur. On a écrit qu'ils avaient été la cause prépondérante de la chute de l'indépendance polonaise. Or c'est une grosse erreur. En réalité le roi n'était en Pologne qu'un président de république. Il ne disposait que d'une voix consultative et s'il prenait un ascendant sur son peuple, c'était seulement grâce à sa valeur personnelle. Est-ce étonnant qu'on nommât à la mort d'un président un autre président ? Et la liberté de protestation fut elle donc si monstrueuse ? Les minorités doivent donc être écrasées ? Ne sont-ce pas les minorités qui guident le monde, qui dirigent l'évolution de l'humanité ? Le « liberum veto » pur était certainement à limiter un peu, à entourer de certaines restrictions ; mais en principe, il était juste. A notre avis il devrait — adapté toutefois aux conditions actuelles — être introduit dans toutes les législations modernes.

Si le « liberum veto » et les élections des rois ont attiré des malheurs sur la Pologne, c'est que ce pays se trouva pris sous l'avalanche de circonstances spéciales. Ce sont elles qui affaiblirent l'organisme de la Pologne et qui permirent à ses ennemis de tourner à leur profit les particularités bien secondaires.

Ces circonstances, les voici :

Jusqu'à la fin du moyen âge, l'ennemi le plus dangereux de la Pologne était l'Allemagne. Les voisins, Hongrois, Bohémiens, Normands, Lithuaniens n'étaient précisément pas des agneaux ; toutefois, quand ils devenaient trop insupportables, un coup de patte judicieuse-

ment donné les assagissait pour longtemps. Mais au XVe siècle surgirent à l'orient de la Pologne des adversaires très menaçants. Victorieuse du côté de l'Allemagne, donc relativement inoccupée à l'ouest, la République Polonaise releva hardiment le gantelet qu'ils lui jetèrent dans la lice de l'histoire et pendant plus de deux siècles elle leur tint tête d'une façon admirable. Hélas ! lorsque à la faveur de ces luttes, d'autres compétiteurs surgirent et que toute cette tourbe s'abattit sur le gladiateur polonais, il fléchit. *Nec Hercules contra plures*.

Telle est la véritable cause de la chute de l'indépendance de la Pologne. Ce n'est cependant pas la chute de la nation, car la nation, bien que mise aux fers, bien que piétinée et opprimée, a vécu toujours, a manifesté toujours sa vitalité et a fini par recouvrer l'indépendance après avoir consenti mille sacrifices et subi mille tortures.

Au chapitre précédent, nous avons mentionné ses deux adversaires. Ce sont la Turquie et la Moscovie.

Les Turcs, originaires des plaines situées au pied de l'Altaï, chassés du Turkestan par les Mongols, apparurent en Europe en 1356. Maîtres déjà des États musulmans des Seldjoucides, de la Bithynie, puis de presque toutes les villes grecques de l'Asie mineure, ils s'emparèrent en cette année de la ville de Gallipoli. Ayant ainsi enjambé le détroit des Dardanelles, ils envahirent sous les sultans Orkan (1326-1360) et Mourad Ier (1360-1389) tout le pays entre les Dardanelles et le mont Balkan. En 1389 la résistance serbe fut brisée



à la bataille de Kossovo. Andrinople devint la capitale des envahisseurs. Puis Bajazet Ier (1389-1402), poursuivant les victoires de son père avec une rapidité qui le fit surnommer l'Eclair, conquit la Macédoine, la Thessalie et presque toute la Grèce. Une croisade organisée par l'Occident chrétien subit une lourde défaite à Nicopolis (1396), après quoi les Turcs annexèrent la Bosnie.

L'assujettissement de l'empire Turc par le roi mongol Tamerlan (1402) arrêta pour quelques années le danger ottoman. Mais, en 1421, Mourad II reconstitua son empire. Dès lors l'empire grec fut réduit aux murailles de Constantinople et paya tribut aux Turcs.

La Moscovie fut un des rares duchés normands qui après 1224 échappèrent à l'anéantissement par les Mongols. Toutefois pendant plus de deux siècles le prince moscovite (dont la capitale était au début Souzdal) payait tribut aux Mongols. Mais au XVe siècle Ivan III se libéra définitivement et inaugura en même temps une grande politique de conquêtes. Elle devait rester l'apanage de la Russie tzarienne jusqu'à nos jours. La Moscovie commença par dévorer les trois républiques que la Russie était arrivée à former, celles de Novgorod, Perme, Pskov. Vint le tour des princes à apanages, princes de sang norvégiens qui s'étaient rendus indépendants à Tver, à Véréia, à Iaroslav. Ivan III alla jusqu'à tuer un de ses frères. Il subjugua aussi les Tartares de Kazan, puis se tourna vers le pays qui bridait son expansion : la Pologne.

Sous le règne des Jagellons une seule guerre impor-

tante eut lieu contre les Turcs. C'était celle de Vladislav III, fils de Vladislav II Jagellon.

Élu roi de Pologne et de Hongrie, âgé de vingt ans, il combattit pour la liberté de la Hongrie et de sa protégée, la Serbie. Il vainquit le sultan Amourad I[er] à Szegedin et le poussa devant lui jusqu'à la ville bulgare de Varna. Mais il périt dans la bataille qu'il y livra, bataille, qui peut-être sans sa mort aurait été victorieuse et aurait sauvé Constantinople ainsi que les peuples des Balkans.

En 1526, Louis, le dernier Jagellon tchéco-hongrois, tomba aussi dans une bataille livrée aux Turcs, mais la Pologne n'avait pas pris part à son expédition.

Avec la Moscovie, les Jagellons soutinrent des guerres plus nombreuses. C'étaient surtout les terres lithuaniennes qui excitaient la convoitise des tzars. La guerre de 1503-1514 aboutit même à la perte pour quatre-vingt-seize ans de la ville de Smolensk. Par contre, en 1561, les armées moscovites qui avaient envahi la Livonie furent victorieusement repoussées par la Pologne.

Les guerres ouvertes avec la Turquie et la Russie étaient moins dangereuses pour l'État polonais que le conflit permanent avec leurs alliés secrets. Car chacune de ces deux nations trouva un collaborateur obscur, fuyant, mais tenace et persévérant qui, telle la goutte proverbiale d'eau, suintait constamment sur la pierre polonaise et finissait par en user et perforer les assises. Ces collaborateurs étaient : pour la Turquie, les Tartares, pour la Russie, les Cosaques Zaporogues.

Les Tartares n'étaient en réalité que des Mongols



islamiques. Ils s'étaient répandus dans les pays situés entre le Volga et la Crimée tout en se scindant en plusieurs hordes. Celle de la Crimée en particulier se distingua par sa sauvagerie. Tous les ans de petits détachements ou bien de grandes masses de ces pillards traversaient les steppes qui bordaient les confins méridionaux de la République et infestaient les territoires de la Pologne. C'étaient en somme des razzias semblables à celles que connaissent si bien les officiers français du Sahara et du Soudan.

Seulement ces razzias prenaient très souvent des proportions démesurées. Dix ou vingt mille Tartares faisaient une incursion, et sans aucune déclaration de guerre. Par plusieurs routes déterminées, dont la plus fréquentée portait le nom significatif de la Route Noire, ces bandes pénétraient dans les terres habitées. Arrivées là elles s'éparpillaient telle une nuée de termites, et incendiaient, tuaient, massacraient tout ce qui ne pouvait être emporté comme butin. Un petit château, une petite ville leur inspiraient le respect ; ils ne les attaquaient que lorsqu'ils étaient en majorité écrasante. Mais malheur à ceux qui étaient isolés ou disséminés.

La Pologne leur infligeait de lourdes défaites, quelquefois les deux tiers d'une bande tombaient sous les glaives des hussards ou des fantassins polonais (1), mais

(1) Le « Combat d'Achovat », dans les si intéressantes « Epopées Africaines » du général Baratier (Paris, 1912, p. 120-126), dépeint des épisodes absolument identiques de la vie coloniale française.

quelques années plus tard l'invasion se répétait. Les colons polonais qui civilisaient l'Ukraine, la Podolie, la Volhynie, s'organisaient eux-mêmes militairement ; les grands propriétaires avaient leurs petites armées. Grâce à ces expédients la trombe tartare était plus ou moins maintenue et n'arrivait jamais à pénétrer jusqu'au centre de la Pologne. Mais les provinces orientales en souffraient beaucoup. L'œuvre civilisatrice de la République était ainsi entravée d'une façon permanente.

Malgré tout la Pologne manifestait une grande vitalité. Après l'incursion d'une bande de pillards, les maisons et les manoirs se relevaient ; après l'invasion d'une horde, les villages et les villes se reconstruisaient. Des châteaux de plus en plus nombreux s'érigeaient et la phalange de colonies solides avançait toujours, de plus en plus serrée vers les embouchures du Dniester, du Dnieper et du Boh. Mais le peuple polonais perdait beaucoup de forces et beaucoup de sang.

Les Cosaques (nom tartare désignant un cavalier léger) furent des aventuriers du même genre que les Tartares. Concentrés autour du Dnieper, derrière les rapides dits « Porogues », ils prirent le nom de Zaporogues, c'est-à-dire : ceux derrière les rapides. En qualité de chrétiens, ils combattaient les musulmans. Des formations militaires semblables à la leur existaient, lors de la domination turque, en Serbie et en Bulgarie sous le nom de heïdouques, en Grèce sous le nom de Klephtes. L'Espagne, pendant ses guerres contre les Maures, connut des demi-brigands,



demi-héros similaires ; le Cid en fut un des plus célèbres. Utiles en tant qu'adversaires des hordes islamiques, ils étaient nuisibles à cause de leur manque de discipline et de leurs penchants pillards. En organisant des incursions sur les côtes de l'Asie Mineure, ils provoquaient des conflits avec la Turquie. La Pologne, désireuse d'éviter à tout prix les guerres avec les Turcs, les enrégimenta et en forma une petite armée de quatre ou cinq mille hommes. Mais, bien que devenus soldats de la République, ils n'obéissaient pas aux ordres de celle-ci. Les punitions (ainsi, l'un de leurs chefs, Ivan Pidkova, fut en 1582 puni de mort pour avoir envahi la Roumanie) les exacerbèrent et bientôt les émissaires russes qui avaient échoué en Lithuanie se glissèrent dans le camp cosaque (dans l'intervalle celui-ci avait beaucoup augmenté). Ils surent merveilleusement mettre à profit le mécontentement des Zaporogues et y fomentèrent des troubles qui dégénérèrent en sanglantes révoltes et amenèrent l'immixtion russe.

C'est avec ces quatre boulets au pied que devaient, à partir de 1572, évoluer les rois de Pologne. Ils surent néanmoins atteindre, avec des pertes relativement petites, le seuil du XVIIIe siècle.

Le premier roi élu après le décès du dernier Jagellon fut Henri III de Valois (1573). Il resta à peine quelques mois en Pologne qu'il quitta dès que lui parvint la nouvelle du décès de son frère Charles IX.

Son successeur, Étienne Bathory, duc de Transylvanie (1576-1586), comprit admirablement sa tâche de roi. Plein de tolérance et de douceur à l'intérieur, il se

montra héroïque à l'extérieur. Attaqué par le tzar Ivan le Terrible il repoussa victorieusement cette agression ; et en trois expéditions, admirablement conduites, s'empara de la moitié de l'empire d'Ivan. L'intervention du pape Grégoire XIII, à qui Ivan promit d'embrasser la religion catholique s'il lui obtenait une paix avec les Polonais, eut pour résultat l'arrêt de la marche de Bathory. La Russie tzarienne à deux pas de sa chute perdit seulement Polock et Wieliz. Mais, une fois le danger écarté, Ivan tira sa révérence au pape. Sa mort ayant suivi la paix de près, Bathory prépara une nouvelle guerre contre la Moscovie. Il entrait en pourparlers avec Rome et avec Philippe II d'Espagne pour organiser une ligue contre les Turcs, lorsqu'une hémorragie cérébrale l'enleva à Dantzig à l'âge de 54 ans.

Les descendants du célèbre roi de Suède, Gustave Vasa, succédèrent au génial Hongrois. Le premier de la lignée, Sigismond III (1587-1632), en même temps prince héritier de Suède, promit à la Pologne de lui joindre l'Esthonie. Hélas ! il se borna à lui attirer une longue guerre (1592-1629) avec son compétiteur Charles de Suderman. Bientôt la guerre avec la Moscovie (1609-1618) survint ; à peine celle-ci fut-elle finie que s'alluma la guerre avec la Turquie. En même temps la Russie était arrivée à susciter des troubles graves en Ukraine où les Zaporogues fomentèrent deux révoltes, la République les empêchant de continuer les invasions en Asie Mineure.

Ayant à soutenir la guerre au nord, au sud, à l'est et même à l'ouest (car les Suédois avaient envahi le littoral dantzicois), la Pologne sut non seulement résister, mais vaincre. Charles Chodkiewicz remporta sur les Suédois une victoire brillante à Kirchholm (1605) : un Polonais luttait là contre dix Suédois. Stanislas Zolkiewski écrasa les cosaques Zaporogues à Lubny (1596). Le même général défit les Russes à Kluszyn (1610), prit consécutivement à cette victoire Moscou, reconquit Smolensk et fit prisonnier le tzar même, Vassilli Chouïski. C'est encore lui qui arrêta sur les bords du Prut l'immense armée turque et périt à Cecora (1620) à l'âge de 80 ans. Charles Chodkiewicz lui succéda comme généralissime et comme élu de la gloire : retranché à Chocim avec 68.000 Polonais, il opposa une résistance si opiniâtre à 400.000 Turcs qu'après six semaines d'assauts le Sultan Osman entama les pourparlers et signa une paix (1621) selon laquelle les Tartares devaient cesser leurs invasions, à condition que les Zaporogues cessassent les leurs.



La Russie restitua à la Pologne Smolensk et Tchernigov.

Sous le fils de Sigismond, Vladislav IV (1632-1648), les attaques des voisins contre la République continuèrent. A peine fut-il couronné que le tzar Michel assaillit avec 100.000 soldats Smolensk, que les Tartares envahirent toute la Pologne sud-orientale et que les Turcs entrèrent en Podolie. Alors se produisit un fait qui se répéta soixante-quinze ans plus tard dans l'histoire de la Suède, lors de l'avènement de Charles XII : la jeunesse du nouveau souverain excita violemment les appétits des deux voisins. Vladislav fit mentir leurs

espérances. Rapide comme l'éclair il délivra Smolensk, attaqua le généralissime russe Sehin et l'obligea à capituler. Sehin fut puni de mort par le tzar qui fit la paix. Koniecpolski réduisit à néant les Tartares à Sasowy Rog ; les Turcs à Paniowce. Une ère de tranquillité régna de nouveau sur la Pologne.

Semblable à plus d'un égard à Bathory, le vaillant roi pensait d'abord conquérir sur l'Autriche, la Silésie, mais avec l'aide de la France. Faute d'appui français il prépara une ligue contre les Turcs. Venise devait y jouer un des principaux rôles. Mais au milieu de ses préparatifs, de même que Bathory, Vladislav mourut subitement.

Le règne du frère de Vladislav, Jean Casimir (1648-1668), fut encore plus tourmenté. Depuis l'avènement de ce roi, jusqu'en 1709, la Pologne eut à soutenir des guerres continuelles. Sur une période de 60 ans, elle en compta 15 à peine où ses armées restèrent en repos. Elles opérèrent de véritables miracles militaires. Sortie glorieusement de la terrible guerre tartaro-cosaque, dirigée par l'acolyte moscovite Bohdan Chmielnicki et le Khan de Crimée, Islam Girej, guerre où, dans la bataille principale de Beresteczko, 100.000 Polonais terrassèrent 300.000 Ukraniens et Tartares, la Pologne fut trois ans après (en 1654) assaillie par quatre nouveaux ennemis : Russes, Suédois, Prussiens et Transylvaniens. En 1655 son territoire tout entier, aussi grand que celui de la France actuelle, était entre les mains de l'ennemi. Un seul endroit, le couvent de Jasna Gorä près de Czestochowa, abritant 2.000 défenseurs, avait osé opposer une résistance acharnée aux Suédois qui l'assiégeaient avec une puissante armée et une artillerie formidable. Alors se produisit un fait inouï, comparable au miracle de Jeanne d'Arc ; les 2.000 défenseurs repoussèrent l'ennemi ; et, sous l'influence de ce succès, l'insurrection générale présidée par un des plus grands preux de la Pologne, Étienne Czarniecki, éclata dans les terres polonaises, deux ans après la Pologne entière était libre. Les Transylvaniens s'étaient enfuis, les Suédois avaient été chassés par Czarniecki jusqu'en Danemark. Alliés avec eux les Prussiens demandèrent la paix et la Russie essuya de sanglantes défaites à Lachowice et à Cudnow. La Pologne ressuscita de ses cendres comme le phénix.



Cette guerre était à peine terminée que l'empereur des Turcs porta le feu et la mort dans les provinces polonaises. Le génie militaire de Sobieski eut raison du puissant adversaire.

Ce petit-fils de Zolkiewski auréola d'un éclat merveilleux le dernier quart du XVII[e] siècle en Pologne. En 1672 les Zaporogues, mécontents de la Pologne, mécontents de la Russie, se firent vassaux des Turcs et favorisèrent une expédition des Tartares et Turcs contre la République. Kamieniec Podolski fut pris. Lemberg ne dut son salut qu'à la défense héroïque d'Elie Lacki. Un traité de paix rapidement conclu assura aux Turcs la possession de l'Ukraine et de la Podolie, moyennant un tribut annuel.

Jean Sobieski dépensa toute sa vie à laver cette tache sur l'écusson de la Pologne.

Mis à la tête de l'armée polonaise peu après la néfaste paix (ayant en plus donné déjà de nombreuses preuves de sa valeur personnelle lors des guerres précédentes), il prit d'assaut le camp turc à Chocim et jongha le sol de 60.000 cadavres turcs. Cette victoire lui valut l'élection au trône de Pologne (1674-1696). Remettant le sacre à plus tard, il reprit la Podolie, battit les Turcs et les Tartares à Lemberg, bouta toutes les armées d'invasion hors de Pologne et, lorsque Ibrahim le Diable reparut avec 100.000 Turcs en Galicie Orientale, il lui barra la route à Zorawno. Après des combats héroïques, il l'obligea à conclure la paix (1676). Les deux tiers de l'Ukraine revinrent à la Pologne.

Tout n'était pas reconquis. Aussi Sobieski accepta l'alliance défensive et offensive contre la Turquie que lui offrait l'Autriche et c'est à titre d'allié qu'il sauva Vienne en 1683. On connait cet important événement historique qui au XVII<sup>e</sup> siècle fit l'admiration de l'Europe entière. Le grand vizir turc Kara Mustapha, maitre déjà de la Hongrie entière, assiégea avec 200.000 hommes la capitale autrichienne. Les défenseurs voyaient avec frayeur s'approcher l'heure de la défaite ; alors l'empereur Léopold dépêcha le comte tchèque Wilczek à Varsovie. Le délégué autrichien se traina à genoux aux pieds du souverain polonais ; celui-ci mit immédiatement ses régiments en branle et, à marches forcées, arriva devant Vienne à temps. Le 12 septembre 1683 il tomba sur l'ennemi comme la foudre, tout en ne disposant que de 50.000 hommes. Les hussards polonais, — armée d'élite, bardée de fer, — ayant



des ailes d'aigle sur leurs épaules pour effrayer les chevaux de l'ennemi, foncèrent sur le centre du camp ottoman, renversèrent tous les obstacles et prirent la tente du généralissime lequel ne dut sa vie qu'à la fuite. Le camp avec un butin immense devint la proie des vainqueurs. Sobieski s'élança à la poursuite et, à Gran, remporta une nouvelle victoire.

La guerre continua encore durant quelques années. Finalement, en 1699, la paix de Karlowitz rendit à la Pologne le restant de l'Ukraine et toute la Podolie. Mais le grand capitaine polonais n'était plus. Il avait fermé ses yeux avant d'avoir contemplé le couronnement de son œuvre.

La bataille de Vienne marque un tournant dans l'histoire de la Turquie. Depuis 1683 la marée turque recule sans cesse, depuis 1683 la Turquie a cessé d'être un danger pour l'Europe. Tous les vingt ou trente ans on l'amputera d'une province, l'œuvre de destruction de Sobieski ne fera que continuer.

La Pologne a jeté à terre son terrible adversaire.

Encore une guerre se déchaina sur la Pologne. Le successeur de Sobieski, Auguste II de Saxe (1699-1733), l'entraîna dans la coalition contre Charles XII. La Pologne refusa de prendre part à cette guerre de rapine où le Danemark, la Russie et la Saxe essayaient de profiter de la jeunesse du roi de Suède pour dépecer son royaume. La diète de 1701 protesta même contre le passage des troupes saxonnes à travers la Pologne. Mais, bien que l'armée polonaise ne combattit pas avant 1704, date du détrônement par la diète du roi Auguste II

et de l'alliance avec la Suède contre la Saxe et la Russie, la Pologne servit dès 1700 de théâtre de guerre entre Charles XII et la Russie et la Saxe. Le pays fut dévasté, pillé, mis à feu et à sang. Le nouveau roi Stanislas Leszczynski, se rangea du côté de Charles XII ; durant son court règne (1704-1709) la Pologne continua à être victime de Bellone.

Ces guerres presque ininterrompues, tellement continues qu'on pourrait les appeler en bloc la guerre de 150 ans, épuisèrent entièrement la République polonaise. Ses plus belles villes gisaient en ruines, le nombre de villages détruits était incalculable. Un chroniqueur dit que dans la ville de Gniezno (Gnesen), siège de l'archevêque primat de la Pologne, l'herbe haute jusqu'à la ceinture couvrait les rues principales. Et les habitants décimés, incertains de leur lendemain, avaient abandonné la culture.

Cet état de Gniezno symbolisa l'état de la Pologne entière.

## CHAPITRE V

### DIX-HUITIÈME SIÈCLE. — PERTE DE L'INDÉPENDANCE.

Malgré ce dénùment et cette prostration, la Pologne inspirait encore assez de craintes pour que le fait qui se produisit en 1772, soit le premier partage, ne s'effectuât pas après l'échec de Charles XII à Pultawa. Mais il faut dire qu'à ce moment ses ennemis principaux : la Turquie et la Russie, étaient divisés et que des deux autres États qui exécutèrent ensuite le partage, l'un, à savoir l'Autriche, avait des embarras avec la France, l'autre, la Prusse, n'était pas assez fort pour entreprendre seul une action énergique contre les Polonais.

Toutefois ni la Russie, ni la Prusse, ni même l'Autriche, ne perdirent de vue les affaires polonaises. Ces trois États se rendaient compte de la faiblesse momentanée de la Pologne. Il se promirent donc de la mettre à profit. Cependant, pareils aux vautours qui, dès qu'ils voient une gazelle blessée, décrivent dans les airs des orbes de plus en plus étroits, mais ne foncent sur la victime que lorsqu'elle est aux abois, ils épiaient le moment où leur méfait pût être perpétré avec l'effort minime. La Russie porta avant tout un rude coup à la

République en intervenant en 1716 dans la discussion entre Auguste II et les Polonais qui réclamaient l'évacuation de leur pays par les troupes saxonnes. Pierre le Grand s'imposa comme médiateur. Il ordonna en effet l'évacuation, mais réduisit en même temps l'armée polonaise à 18.000 hommes, l'armée lithuanienne à 6.000. En outre il supprima les « confédérations » ; c'est-à-dire une manière de levée en masse, qui existait en Pologne depuis les temps immémoriaux, qui faisait de tout Polonais libre un soldat et qui sauva la République dans toutes les tourmentes.

Trois ans plus tard la Russie et la Prusse conclurent à Berlin un traité aux termes duquel elles devaient s'opposer à tout changement dans l'organisation politique de la Pologne. En 1732 l'Autriche notifia son accès audit traité.

A la suite de ces circonstances l'Europe assiste pendant cinquante ans à un spectacle pénible. Elle voit en Pologne se trouver face à face, d'un côté : les patriotes d'un pays glorieux, mais épuisé à l'excès aussi bien au point de vue militaire qu'économique (la Pologne fut entre autres inondée de fausse monnaie — le roi de Prusse en avait fait frapper pour plus de 20 millions) ; d'un autre côté, trois États rapaces, guerriers, augmentant sans cesse leur armée et usant de tous les moyens pour s'assurer la possibilité d'arracher un morceau de chair à cette proie qui leur semble destinée. Pendant cinquante ans les ambassadeurs des trois États, dont l'alliance prit en 1732 le nom de l'alliance des trois aigles noirs, semaient l'ivraie à travers



les champs polonais. Ils entretenaient l'état d'âme pathologique qui fut le résultat de cette guerre de 150 ans : le désir exagéré de la paix. Ils flattaient l'amour-propre de quelques individus faibles, et plus par ces flatteries que par la concussion, ils arrivaient à se créer un nombre considérable de partisans.

La correspondance secrète de Frédéric II, publiée vers la fin du XIX[e] siècle, établit quels efforts désespérés faisait le fondateur de la puissance prussienne pour empêcher la Pologne d'augmenter son armée. Surtout pendant la guerre de Sept ans, le despote berlinois tremblait à chaque communication de son ambassadeur lui annonçant qu'il y avait à craindre que, cette fois-ci, la diète polonaise ne fût pas dissoute et que l'augmentation de l'armée proposée tous les ans par le gouvernement de la république y fût votée. C'est que la Pologne constituait pour lui la menace de l'échec dans l'âpre duel qu'il avait livré à Marie-Thérèse et qui devait aboutir au gain de la Silésie et à l'accroissement si considérable de son pays élevé depuis 1701 à la dignité de royaume. Le jour où la Pologne aurait pu prendre une part active à cette lutte, les chances de Frédéric II, si incertaines déjà à plusieurs reprises, auraient pu sombrer complètement.

Mais la fortune lui souriait. Excepté en 1736 toutes les diètes polonaises entre 1734 et 1764 furent dissoutes. C'est là que le « liberum veto » se montra néfaste. Il devint le signe pathognomonique de la maladie de la paix. Les diétines ne voulaient pas de guerre et leurs représentants se laissaient convaincre par des émis-

saires de Frédéric II qui leur assuraient que la Pologne n'avait pas besoin de songer à un effort guerrier, car ses bons voisins veilleraient toujours à l'intégrité de ses droits et de son territoire... Donc on votait contre toute charge militaire.

Les deux bons voisins parvinrent ensuite à asseoir sur le trône de la Pologne le fils d'Auguste II, Auguste III (1735-1764), individu ignoble qui passait son temps à boire, à chasser et à tirer sur les chiens qu'il se faisait amener devant les fenêtres du château royal. Stanislas Leszczynski, élu à la place du goinfre allemand, fut chassé de la Pologne par le voisin russe. La France seule essaya de le soutenir en lui envoyant un petit détachement de marins avec l'héroïque ambassadeur Plélo à leur tête. Cela ne servit qu'à faire exterminer la poignée de Français; leur chef périt un des premiers. Les deux bons voisins introduisirent leurs armées dans le territoire de la République et pendant trente ans y levèrent la dîme et même des recrues. Ils protestèrent contre toute tendance à la réforme de l'organisation politique, firent élire, sous leur pression militaire, en 1764, comme successeur d'Auguste II, l'ex-amant de Catherine II, Stanislas Auguste Poniatowski, assumèrent la direction des diètes sous le prétexte de la protection de leur coreligionnaires et finalement, voyant que l'esprit d'opposition contre leurs procédés augmentait, appréhendèrent en 1768 quatre chefs de cette opposition et les envoyèrent en Sibérie.

Cette goutte d'eau fit déborder le verre polonais. Le parti patriotique qui, depuis 1709, progressait de plus en plus, donna le 29 février 1768 le signal d'une confédération. Celle-ci prit le nom de confédération de Bar, d'après la petite ville en Podolie où son manifeste fut signé. Son but fut de chasser les Russes et de détrôner Stanislas Auguste qui tolérait toutes les ignominies moscovites.



Hélas! la Pologne vit alors combien pernicieuse avait été sa politique pacifiste. Certes la République leva plus de 100.000 hommes, mais ils n'étaient ni exercés ni équipés. Leur bravoure et leur feu sacré ne purent remplacer ni l'artillerie ni l'organisation des armées russe et prussienne. La France envoya aux confédérés le général Dumouriez, puis de Vioménil, avec une poignée de soldats et d'officiers. La Turquie alla jusqu'à déclarer la guerre à la Russie. Mais la Turquie était déjà une vaincue et toutes ses guerres devaient désormais aboutir à un échec. Et le génie de Dumouriez ne pouvait pas s'épanouir là où il y avait de la place seulement pour une guérilla, où les plus grands détachements armés ne dépassaient pas plusieurs milliers d'hommes, et où le pays entier était depuis de longues années occupé par l'armée ennemie. Toute action de quelque envergure y était paralysée d'avance.

Malgré tout la nation polonaise a lutté pendant plus de trois ans. Mais peu à peu les confédérés furent anéantis, leurs détachements furent décimés ou capturés et déjà en 1770 Frédéric II proposa à la Russie et à l'Autriche un partage de la Pologne. En février 1772 cette proposition fut définitivement acceptée; le 5 août 1772 parut la notification de l'occupation par les trois

larrons de plus d'un quart de la République. Sur ses 13.000 lieues carrées, la Pologne en perdait 3.860. La Russie s'attribua la Ruthénie Blanche (1.692 lieues carrées), l'Autriche une grande partie de la Galicie (1.508 lieues carrées) et la Prusse les territoires contigus allant jusqu'à la rivière de Notec (660 lieues carrées).

La confédération même fut noyée dans le sang. Cent mille Polonais périrent sur le champ de bataille ; 30.000 femmes et enfants furent égorgés à Houman par les paysans ukraniens excités par la Russie ; beaucoup de familles émigrèrent en Hongrie et en Bohême. Les prisonniers de guerre peuplèrent la Sibérie ; un grand nombre furent vendus aux Prussiens qui les enrôlèrent de force dans leurs régiments. Le général russe, Dréwicz, en vendait par détachement de trois cents au bon « protecteur » des libertés polonaises, à l'ami royal de Voltaire, Frédéric II.

Alors commença « le grand carême » de la nation, suivant l'expression du barde polonais, Adam Mickiewicz. Ce furent des années de souffrance et de martyre uniques dans l'histoire moderne. L'Irlande seule a connu un sort pareil et encore son histoire n'a-t-elle pas été ensanglantée ni endeuillée avec la même cruauté.

Mais aussi cette période devint une période de relèvement moral et de revirement psychique pour les Polonais. Elle prouva surabondamment que le cataclysme de 1772 n'avait atteint que l'écorce de l'arbre polonais et non pas sa moelle. Malgré la perte de son indépendance, la nation polonaise ne perdit pas sa vitalité. Elle



résista victorieusement à toutes les intempéries politiques, et quand vint le jour du renouveau son tronc regorgeait de sève et ses branches étaient couvertes de frondaison.

Les vingt ans qui s'écoulèrent depuis 1772 sont caractérisés par le relèvement. La Pologne fit un grand effort du côté culturel. En 1783 elle acheva d'organiser la « Commission éducatrice » qui fut en réalité le premier ministère de l'Instruction publique en Europe. L'activité de ce ministère fut appréciable. La Pologne améliora son industrie nationale, ses champs se recouvrirent de moissons, le commerce refleurit, sur les rivières réapparurent les péniches. On creusa un grand canal, le canal d'Oginski, qui réunit la mer Noire et la mer Baltique. L'exportation qui, en 1776, était de 20 millions de florins, monta en 1790 à 150 millions.

Le roi, absolument nul au point de vue politique, mais pourtant très instruit et très cultivé, attira à sa cour tout ce qu'il y avait de plus éclairé en Pologne. Il fit venir de France l'illustre pédagogue, Pierre-Samuel Dupont de Nemours, et les peintres Lebrun et Norblin, d'Italie le portraitiste Bacciarelli et le peintre des marines Bernard Bellotto, dit Canaletto. Tous les jeudis se réunissait à son déjeuner l'élite des écrivains et philosophes polonais. En attendant l'amélioration des lois concernant la bourgeoisie, Stanislas améliora sa situation par voie administrative. Il organisa même une école d'officiers.

C'est que, aux points de vue militaire et législatif, la Pologne restait toujours sous la tutelle moscovite.

L'ambassadeur tzarien ayant à sa disposition une forte armée stationnant dans les environs de la capitale polonaise veillait à ce que la Pologne ne touchât pas à son organisation intérieure.

Malgré cela l'esprit de réforme hantait tous les cerveaux polonais. Deux partis s'agitaient en Pologne, partis dont ont exagéré l'importance quelques historiens. C'est le parti des Czartoryski et des Potocki (leur nom vient des deux familles magnates placées à leur tête). Ces partis différaient au point de vue de la politique extérieure : l'un — celui des Czartoryski — opinant qu'il fallait, en attendant l'amélioration du sort de la nation, s'appuyer sur les « bons voisins » ; l'autre niant cette nécessité. Mais tous les deux étaient d'accord qu'il fallait apporter des réformes à la vie de la nation.

Une activité littéraire excessivement vive se développa à cet égard. Brochures sur brochures, pamphlets sur pamphlets, volumes sur volumes parurent, tous plus ou moins ardents, tous réclamant l'amélioration de l'état de choses. Mais la réalisation des idées soulevées tardait toujours, le gouvernement moscovite rayant impitoyablement du programme des diètes toute velléité y relative.

Alors, par bonheur, la Russie s'engagea dans une nouvelle guerre avec la Turquie. La lutte prit une tournure favorable pour les musulmans. Les patriotes de la diète de Varsovie décidèrent d'en profiter. Réunis en comité secret, ils votèrent la prorogation de la diète qui normalement ne devait durer que six semaines et qui fonctionna à la suite de ce vote pendant près de



quatre ans. Au bout de cette période ils présentèrent le 3 mai 1791 un projet de nouvelle constitution.

Le projet fut voté à l'écrasante majorité de 122 députés contre 27.

La constitution du 3 mai devrait s'appeler plutôt la réforme du 3 mai. Le mot « constitution » pourrait faire présumer qu'elle apportait à la Pologne le régime constitutionnel ; ce ne fut pas le cas. La Pologne possédait le régime constitutionnel depuis le XV^e^ siècle, comme nous l'avons suffisamment établi au chapitre précédent.

Cet acte important abrogeait tout simplement le « liberum veto » et l'élection du roi (il instituait la monarchie héréditaire). En plus il confirmait l'ancienne liberté des cultes et toutes les concessions octroyées au tiers état. Il portait le nombre des soldats polonais à 100.000 et contenait aussi une clause tout à fait remarquable : selon l'article VI la constitution devait être revisée tous les vingt-cinq ans. Ainsi les réformes ébauchées en 1791 pouvaient évoluer librement en 1816. Cette clause préparait les modifications les plus heureuses et toujours pacifiques.

La réforme du 3 mai fut obtenue sans effusion de sang. Elle était si libérale que le fameux orateur et homme d'État anglais, Burke, put dire en parlant d'elle, qu'elle était « le plus pur, le plus noble bienfait que jamais une nation ait obtenu sur la terre ». Cette réforme donna à songer aux trois bons voisins.

En plus ils se rendirent compte de l'immense portée morale qu'avait la « constitution » pour la Pologne. En

effet, au point de vue psychologique, elle marqua une étape fondamentale.

A partir de cette date, l'âme polonaise se ressaisit, revit, reprend son ancienne vigueur, sa souplesse, sa vitalité. C'en est fait de l'époque de dépression, de quiétisme, d'égoïsme maladif qui caractérise la période de 1710 à 1760. Il ne reste plus aucune trace de cette veulerie qui la déshonorait, de ce ploiement de l'échine devant les voisines fortes et puissantes, de ces concessions à leurs appétits féroces, à leurs insolences, à leur oppression. La Pologne lève son front, raidit son bras, saisit les armes, se remonte, espère et lutte. Elle déclare vouloir se débarrasser de ses oppresseurs, augmenter son armée, statuer elle-même sur ses destinées, reconquérir son indépendance ; elle veut récupérer ses droits.

Il fallait arrêter le plus tôt possible un élan pareil. Il fallait profiter du fait que l'armée nouvellement votée n'était pas encore levée. Donc la Russie conclut, précipitamment le 9 janvier 1792, la paix avec la Turquie, organise les vingt-sept députés de l'opposition en une confédération, dite de Targowica, ordonne à cette confédération de l'appeler au secours et envahit avec 96.000 hommes divisés en quatre armées le territoire polonais.

Trente mille soldats polonais levés tout récemment s'éparpillèrent sur les frontières de la Pologne pour se faire hacher sur dix ou douze champs de bataille. Ils remportèrent même quelques succès, mais ne furent pas capables d'arrêter l'avalanche des bataillons tza-



riens aguerris, et toujours complétés par de nouveaux hommes, revenant d'une guerre victorieuse et parfaitement équipés. Les Russes prirent bientôt Vilno, tandis que la Prusse menaçait d'attaquer la Pologne à l'ouest. Et un an après le début de la guerre fut effectué par les vainqueurs le deuxième partage de la Pologne qui apporta à la Russie 4.550 lieues carrées, et à la Prusse 1.060. La partie indépendante de l'État polonais avec Varsovie comme capitale occupait encore 3.830 lieues carrées et comptait quatre millions d'habitants.

La nation polonaise ne voulut pas se croire vaincue. Nombre d'officiers obligés de fuir à l'étranger après la défaite organisèrent par leurs émissaires une conspiration sur la terre natale. L'action secrète de celle-ci semblait permettre quelque espoir de succès et le 24 mars 1794 la Pologne proclama à Cracovie son insurrection. Elle élit comme chef le général Thadée Kosciuszko, officier du génie, homme très capable qui s'était distingué déjà en 1792 et antérieurement (en 1777–1784) aux États-Unis, où avec Casimir Pulaski il s'était rendu au premier moment de l'insurrection américaine et avait offert ses services à Washington. Comme auteur du camp retranché de Saratoga il avait contribué à une des victoires les plus importantes de la guerre d'indépendance des États-Unis et rentra en Pologne avec le grade de général de brigade.

L'insurrection de 1794 eut le sort de la confédération de Bar. Kosciuszko remporta de fort beaux succès, battit les Russes à Raclawice, délivra des Prussiens Varsovie d'où l'insurrection du 17 avril avait chassé les

Moscovites et que les Prussiens vinrent assiéger ensuite, organisa une armée de 70.000 hommes et aurait probablement remporté la victoire définitive, malgré l'échec de quelques-uns de ses généraux, s'il n'avait pas été blessé grièvement et fait prisonnier à Maciejowice. Son successeur, Wawrzecki, n'eut ni son talent, ni son énergie. Le 4 novembre, Souvarof qui quelques années après combattit la révolution française, prit d'assaut le faubourg de Varsovie, Praga, en massacra les habitants et sur 23.000 cadavres de femmes et d'enfants entra dans la capitale polonaise. Le roi Stanislas Auguste se rendit sans conditions, fut détrôné et envoyé à Petrograde où il mourut deux ans après. Son petit royaume se vit partagé en trois — cette fois-ci l'Autriche s'était mise aussi de la partie — Varsovie devint une ville prussienne.

Le drame polonais semblait terminé. Heureusement il n'en fut rien.

## CHAPITRE VI

### RETENTISSEMENT DE LA CHUTE DE LA POLOGNE SUR LE DAMIER EUROPÉEN.

C'EST après la chute de la Pologne qu'on put s'apercevoir combien son existence avait été utile et nécessaire à l'Europe. Napoléon Ier, en déclarant à Sainte-Hélène que la Pologne était la clef de voûte de l'Europe, a trouvé le mot juste.

Étendue sur une vaste plaine qui ne confine qu'au sud à une chaîne élevée de montagnes, la Pologne a abrité l'Europe non pas grâce à une frontière géographique nettement tracée, mais grâce à la vaillance et à l'héroïsme de son peuple. Ce n'était que sa poitrine et son bras qui constituaient pour l'Europe ce rempart inexpugnable, derrière lequel tous les États de l'Occident et du Centre européen pouvaient vivre leur existence de tous les jours. Michelet a dit au sujet de la lutte de la République de Pologne avec les Turcs :

« La Pologne se mit devant l'Europe, elle sauva l'humanité. Pendant que l'Europe oisive jasait, disputait sur la Grâce, se perdait en subtilités, ces gardiens héroïques la couvraient de leurs lances. Pour que les femmes de France et d'Allemagne filassent tranquille-

ment leur quenouille et les hommes leur théologie, il fallait que le Polonais, toute sa vie en sentinelle, à deux pas des barbares, veillât le sabre en main. Malheur s'il s'endormait, son corps restait au poste, sa tête s'en allait au camp turc. »

Le sens de ces paroles peut être sensiblement élargi et rapporté à tous les ennemis de l'Équilibre européen. Dès que la Pologne tomba, l'Équilibre européen fut rompu.

En possession d'un nouvel et immense réservoir d'hommes d'une vaillance éprouvée, la Russie et la Prusse acquirent tout d'un coup un accroissement démesuré de forces ; leurs instincts envahisseurs purent donc se donner libre carrière. En effet, l'histoire de ces deux États depuis 1772 ressemble à l'histoire de deux avalanches qui couchent par terre les plus puissantes forêts et dont le poids broie tout ce qui se rencontre sur leur passage.

Depuis 1772, les domaines de la Russie ont plus que doublé, ceux de la Prusse ont quadruplé.

En 1774 le traité de Kaïnardji accorde à la Russie Ienikalé et Kertch et détache de la Turquie la Crimée qui ensuite se joint à l'empire des Tzars. En 1792, tout le littoral de la mer Noire entre le Boh et la Roumanie tombe dans les mains de la Russie. En 1809, la Finlande, en 1828 l'Arménie deviennent russes. Dans l'intervalle, d'énormes contrées en Sibérie, le long de l'Amour, ainsi que le Turkestan, perdent leur indépendance pour être dévorés par la Russie tzarienne.

La Prusse qui, avant le premier partage de la Pologne, comptait à peu près quatre millions d'habitants, devient plus de deux fois aussi grande après les trois partages. En 1814 et en 1815, elle obtient le bassin de la Sarre, la Poméranie suédoise, la moitié du royaume de Saxe, les principautés de Julich et Berg, les évêchés de Trèves et de Cologne. Après la guerre de 1866 elle s'augmente du Hanovre, de la Hesse électorale, de Hambourg, Francfort-sur-le-Mein, Nassau et des deux provinces de Slesvick-Holstein. Elle devient une formidable puissance européenne de 6.303 lieues carrées et de 24 millions d'habitants.



Ces deux États qui, avant 1772, jouaient dans l'histoire de l'Europe un rôle effacé, y passent maintenant au contraire au premier plan. La Russie tzarienne qui, avant 1772, n'avait qu'une seule fois, dans la guerre de Sept ans, participé aux démêlés européens, fait retentir depuis les trois partages le bruit de ses armes dans l'Europe entière. Après la chute de Napoléon Ier, elle devient pendant une quarantaine d'années l'arbitre du continent. Elle étouffe jusqu'aux plus faibles mouvements révolutionnaires européens, elle débarque ses troupes à Naples qui a quelques velléités constitutionnelles, elle s'arme contre la Révolution de Juillet et celle de la Belgique et n'abandonne ses projets d'expéditions qu'à la suite de l'insurrection polonaise de 1830. C'est elle qui écrase l'insurrection hongroise de 1848, qui fait décapiter dans le centre de l'Allemagne, à Mannheim, l'étudiant allemand Sand qui avait offensé sa majesté en poignardant l'espion russe Kotzebue. Cet état de choses aboutit à la coalition de la France, de

l'Angleterre, de la Sardaigne, de la Turquie et de l'Autriche et à la guerre de 1854.

La Prusse qui, jusqu'au dernier partage de la Pologne, entreprenait toutes ses guerres de connivence avec les autres, commence désormais à attaquer toute seule. En 1866 elle humilie l'Autriche, en 1870 elle envahit la France. Depuis elle est hantée du rêve d'un empire mondial.

L'Autriche même n'aurait pu résister aux coups portés par Napoléon, si en Galicie et dans les territoires annexés en 1795, elle n'avait pas trouvé une puissante pépinière de soldats.

Bref, l'histoire de l'Europe depuis 1772 a prouvé avec une évidence sanglante de quel terrible appoint furent pour les trois copartageants les vingt-cinq millions de Polonais et jusqu'à quel degré l'équilibre européen fut bouleversé par le démembrement de la Pologne. Cet équilibre ne pourra être rétabli que si la Pologne dans ses anciennes-frontières est reconstituée.

## CHAPITRE VII

### LUTTE ARMÉE POUR L'INDÉPENDANCE. — PÉRIODE FRANCO-POLONAISE (1795-1815).

Les trois larrons ayant accompli les partages s'imaginèrent en avoir fini avec la conquête de la Pologne. En réalité ils n'en étaient qu'au début.

Certes, le territoire était à eux, mais la nation polonaise se regimbait contre toute tentative d'assimilation.

Le sentiment national en Pologne était trop développé pour que les Polonais se résignassent à subir le joug étranger. Et pendant que leur cou ensanglanté pliait sous le harnais de la servitude, leurs pensées tournaient, telle la terre autour du soleil, autour de l'idée de la liberté.

Ils se disaient qu'il leur fallait rejeter de leurs propres bras la pierre tombale qui pesait sur eux, mais ils se rendaient compte qu'il leur fallait aussi trouver quelqu'un qui les secondât. Leurs regards se fixèrent sur trois États : les deux puissances antagonistes de la Russie : la Suède et la Turquie, et l'État opposé à toute l'Europe rétrograde, monarchique et couronnée : la France. La Suède vaincue par les Russes était trop faible. En Turquie on essaya d'organiser un corps expéditionnaire qui avait pour but de soulever la

Pologne (1797) ; malheureusement l'appui du sultan fut trop insignifiant. Cette tentative, dirigée par Jean Xavier Dombrowski, échoua. Les Autrichiens, attaqués les premiers, eurent facilement raison de la poignée de patriotes polonais.

Restait la France. Ce fut elle qui devint pour la Pologne le Persée libérateur d'Andromède, ce fut elle qui sur le cheval ailé de ses triomphes militaires arriva jusqu'aux plaines de la Vistule et leur rendit au moins pour quelques années le soleil de la liberté.

Par suite de la connexion étroite entre la chute de la Pologne et les modifications profondes de la configuration de l'Europe, les politiciens français étaient forcés, à un certain égard, de porter leur attention du côté de la Pologne. La question polonaise était devenue par excellence internationale ou, comme l'a dit plus tard Henri Martin, européenne. Mais ce détail n'était que secondaire. D'autres raisons plus tangibles réunirent la France et la Pologne, et cette union se fit si intime que quelquefois on est tenté de considérer l'histoire de la Pologne après 1772, comme une partie de l'histoire de la France.

Les rapports entre la France et la Pologne étaient depuis longtemps cordiaux. Au moyen âge la jeunesse polonaise étudiait à Paris. De nombreux religieux français vinrent à cette époque en Pologne. Le premier historien polonais était un anonyme français. Les sculpteurs français appelés en Pologne par le roi Casimir le Grand y créèrent une école importante. Au XIVe siècle la dynastie d'Anjou donna à la Pologne un roi et une



reine ; cette dernière, Hedvige, devint la femme adorée par-dessus tout dans son pays d'adoption. Plus tard Henri III fut un roi éphémère de la Pologne et deux Françaises épousèrent des rois polonais : Marie Gonzague de Nevers, le roi Vladislas IV, puis son successeur, Jean Casimir ; Marie d'Arquien, Jean III Sobieski. Inversement, au XVIIIe siècle, une Polonaise régna sur les Français : Marie Leczinska, épouse de Louis XV. Son père devint le duc de Lorraine et inscrivit son nom d'une façon durable dans l'histoire de ce beau pays, joint après sa mort à la France.

Les relations diplomatiques entre la France et la Pologne étaient non moins vivaces. A chaque élection des rois polonais, aux XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles, la France eut son candidat ou du moins son protégé. Vladislav IV et Jean Sobieski firent en plus tous leurs efforts pour donner une forme solide à l'amitié franco-polonaise. Jean Sobieski conclut même avec Louis XIV à Jaworow une alliance secrète anti-allemande ayant pour but la collaboration étroite de la France et de la Pologne et le retour de la Silésie à cette dernière. Mais l'insouciance du Roi Soleil fit que cette alliance resta lettre morte.

Au XVIIIe siècle le mouvement des idées créa un lien de plus. La constitution du 3 mai 1791 est en relation avec la Révolution française de 1789. Elle est la conséquence des rapports amicaux des intellectuels polonais avec Rousseau et Mably ainsi qu'avec les hommes de 1789. Le 3 mai 1791 est le 4 août 1789 de la Pologne ; il présente seulement à Varsovie un caractère moins pathétique qu'à Paris. Plus tard l'insurrection de 1794

s'opère en liaison avec les guerres de la Révolution contre la coalition des rois. C'est une diversion effectuée par des gens qui sont continuellement, soit en contact, soit en correspondance, avec les chefs de la Révolution et les recherches de Sorel ont établi indiscutablement que sans cette diversion la Révolution française courait les plus grands risques.

Les historiens allemands, Sybel et Zeissberg, nous fournissent ici d'autres preuves documentaires.

L'insurrection polonaise éclata le 23 mars 1794, le 4 avril fut remportée la victoire de Kosciuszko sur les Russes à Raclawice (lisez Ratzlavitzé), le 17 avril eut lieu l'expulsion des Russes de Varsovie et le 23 avril de Vilno. « A dater du 20 avril — dit Sybel — les nouvelles de ces événements étaient arrivées coup sur coup à Berlin, d'heure en heure on y apprenait le développement de l'insurrection. Il était évident qu'il se présentait là des éventualités tout aussi graves pour l'Europe et bien autrement inquiétantes pour la Prusse, que les conséquences de la guerre de France. »

Ce fut le général prussien Manstein, qui « jugea que l'heure de la crise était arrivée. Il s'assura en secret des sentiments de Gensau et du Ministre des affaires étrangères, puis le 5 mai il déclara au roi humblement, mais avec fermeté, que Sa Majesté ne pouvait se rendre sur le Rhin, avant que tout ne fût fini en Pologne. Il n'était pas possible d'hésiter davantage, la plus grande énergie était nécessaire. Il fallait que le roi quittât Berlin le 12 et rejoignît son armée le 14, afin de commencer le 15 les opérations contre la Pologne. »



« Tout — continua Manstein avec véhémence, — tout nous porte à prendre l'offensive sur la Vistule et sur la Vistule seulement ; dès que la lutte aura commencé, nous déclarerons à l'Autriche qu'à notre tour, conformément à notre traité, nous avons besoin d'un corps de secours de vingt mille hommes ; si elle nous le refuse, comme cela n'est pas douteux, nous rappellerons vingt mille hommes de notre armée du Rhin, et nous pourrons alors attendre les événements de pied ferme. » Ici le roi s'emporta, mais Manstein resta inébranlable. Le roi résista encore quelque temps, puis il finit par se rendre aux raisons de son adjudant. Il décida en soupirant qu'il partirait le 12 pour la Pologne et ordonna à Mœllendorff de prévoir, en prenant ses dispositions, le cas où vingt mille hommes seraient rappelés de l'armée du Rhin.

L'attaque de la Pologne porta ses fruits. Sybel établit plus loin que le plan d'une invasion de la France par 140.000 soldats de la coalition, divisés en huit colonnes, a été rapporté par Thugut après l'arrivée des nouvelles de l'expulsion des Russes de Varsovie, le 18 avril 1794. Frédéric-Guillaume II de Prusse et l'empereur d'Autriche François donnèrent à Cobourg l'ordre de s'éloigner des frontières de France. C'est en profitant de cette heureuse circonstance que Jourdan attaqua les alliés le 25 juin, à Fleurus, où quelque quinze jours auparavant l'armée française avait subi un revers. La victoire française de Fleurus eut pour suite l'évacuation définitive de la Belgique et le premier acheminement de ce malheureux pays vers l'indépendance. L'historien

autrichien Zeissberg a publié des documents qui expliquent pourquoi François II permit cette évacuation et pourquoi il n'envoya pas de troupes fraîches dans les Flandres. C'est parce qu'il dépêchait tous ses bataillons et tous ses canons sur la frontière galicienne.

« Lorsqu'en 1794 — disent les traités classiques allemands — la Pologne se souleva sous Kosciuszko, les Prussiens furent obligés d'évacuer les rives du Rhin, car l'Autriche et la Russie menaçaient leurs intérêts en Pologne. Finalement, pour avoir les mains libres dans la question polonaise, la Prusse conclut au mois de mai 1795 la paix de Bâle. »

Forte de son amitié séculaire et de cette récente fraternité d'armes la nation polonaise, une fois privée de son indépendance, se tourna résolument vers la France. Championne des idées libérales, lésée profondément par trois États rétrogrades, qui au point de vue de l'évolution politique étaient de plusieurs siècles en arrière d'elle, elle ne voyait nulle part d'autre organisme social congénère. Aussi c'est par un mouvement des plus spontanés et des plus instinctifs qu'elle se serra contre la hampe du drapeau tricolore.

Déjà avant le troisième partage, des officiers polonais combattirent dans les rangs français. Le général Mionczynski, après avoir vaillamment lutté à Valmy et en Belgique en 1792 et 1793, commanda une partie des troupes qui étaient aux prises avec les Vendéens. Il suivit, hélas ! l'exemple de Dumouriez et subit pour cette trahison la peine capitale à Paris. Un autre général de brigade polonais, Adalbert Turski, fut envoyé par la



Révolution à Constantinople pour y organiser la cavalerie turque. Hamilcar Kosinski et François Strzalkowski se battirent en novembre 1795 comme volontaires à Logano en Italie. Un autre officier polonais, né en France, et dont le nom devait un jour être inscrit à l'Arc de Triomphe, Lazowski, cueillait déjà depuis longtemps des lauriers dans les rangs de sa nouvelle patrie.

En 1798 les émigrés polonais affluèrent à Paris et à Venise (Venise venait d'être occupée par Napoléon Bonaparte) pour se joindre aux armées françaises. Les différents groupes proposaient la formation de légions polonaises qui combattraient à côté des Français contre les rois. Les pourparlers aboutirent à un résultat positif en 1797. Les lois françaises d'alors s'opposaient à l'admission à l'armée des soldats non français ; aussi Napoléon fit-il accepter par la république Cisalpine à la solde lombarde les deux légions polonaises dont l'organisation et le commandement furent confiés à Jean Henri Dombrowski, un des meilleurs généraux de Kosciuszko, héros de l'insurrection posnanienne en 1794.

Les légions atteignirent bientôt le chiffre de 7.000 hommes et se distinguèrent brillamment en Italie. Elles prirent part à la prise de Rome et combattirent ensuite dans la république Parthénopéenne. Le général Championnet pour faire ressortir les mérites des alliés polonais chargea le chef de la deuxième légion, le général Kniaziewicz, de la remise des drapeaux ennemis au Directoire. En 1799 elles furent presque totalement détruites. Des 7.000 hommes, 950 seulement restèrent en

vie. Les autres périrent à Legnago, Magnano, Mantoue et Trebbia. Leur état d'esprit fut le mieux caractérisé par la lettre d'un de leurs généraux, François Xavier Rymkiewicz, datée de 1797 :

« Je pense — écrit-il — que nos militaires n'hésiteront pas entre le despotisme et la liberté, si ce mot sacré n'est pas une vaine phrase dans leur bouche. Entre la liberté et la liberté il n'y a pas de différence. La liberté est une et indivisible. Avant qu'elle n'arrive chez nous, combattons pour elle n'importe où. » Ceux qui l'obtiendront grâce aux armées polonaises — dit Rymkiewicz — aideront la Pologne à la récupérer pour eux.

En 1799 Napoléon abolit la loi qui empêchait les non-Français de combattre pour la France. Immédiatement Kniaziewicz et Dombrowski furent autorisés à organiser de nouvelles légions polonaises. Le premier réunit bientôt 1.500 hommes, à Kehl, qui formèrent la légion du Danube ; le second atteignit le chiffre de 7.000. La légion du Danube contribua puissamment à la victoire de Hohenlinden. Au moment où Moreau fléchissait, Kniaziewicz arriva et, avec ses forces fraîches, culbuta l'ennemi. Mais après la paix de Lunéville (1801) où pas un mot ne fut soufflé de la Pologne, l'envoi de la légion du Danube à l'île de Haïti où on lui imposa la répression de la révolte des noirs et où elle fut exterminée, jeta un grand froid dans le cœur des Polonais.

Toutefois les légions eurent pour effet d'éveiller du côté de la France plus d'intérêt pour la liberté de la Pologne. Cinq ans après, Napoléon, victorieux de la Prusse,



libéra une partie des territoires polonais pris par les Hohenzollern et en forma un petit État, le grand-duché de Varsovie.

Cet État ne comprenait qu'une partie du territoire accaparé par la Prusse, lors des deuxième et troisième partages de la Pologne. Les territoires du premier partage restèrent acquis aux Prussiens. Les provinces polonaises annexées par la Russie et l'Autriche gardèrent leurs nouveaux maîtres. En totalité le Grand-Duché dont les villes principales étaient Posen et Varsovie comptait 2.400.000 habitants disséminés sur 1.860 lieues carrées.

Tout exigu qu'était ce pays, il rendit de signalés services à la France.

Au bout de deux ans d'existence, il subit l'invasion autrichienne. L'empereur François II ayant déclaré de nouveau la guerre à Napoléon et par conséquent à la Pologne, alliée de la France, le grand-duché de Varsovie leva 30.000 hommes. Sur ce nombre, 8.000 partirent immédiatement en Espagne, organisés en deux groupes : la légion de la Vistule et les uhlans de Krasinski. Dix mille autres occupèrent les forteresses, le reste (12.000) avec 1.200 Saxons, aussi alliés de Napoléon et dont le roi avait été nommé par Bonaparte chef du grand-duché Varsovien, barrèrent le chemin à l'envahisseur à Raszyn, petite ville près de Varsovie. Une bataille de dix heures s'engagea et, bien que trois fois plus nombreux, les Autrichiens ne réussirent pas à mettre les Polonais en déroute. L'archiduc autrichien Ferdinand proposa les pourparlers après lesquels l'armée polonaise

évacua la rive de la Vistule et remit la capitale à l'Autriche, mais partit intacte, le fusil à la bretelle, vers le sud du Grand-Duché.

Conduite par le neveu du défunt roi Stanislas Auguste, Joseph Poniatowski, qui se révéla merveilleux tacticien et organisateur, elle conquit toute la Galicie et força ainsi l'archiduc Ferdinand à évacuer Varsovie. La paix conclue bientôt rendit à la Pologne renaissante 919 lieues carrées du territoire pris autrefois par l'Autriche. Sa population s'accrut d'un million et demi. Toutefois, comme en 1806 à la Prusse, Napoléon laissa encore à l'Autriche une partie des territoires polonais.

Pendant ce temps la légion de la Vistule, ainsi que les uhlans de Krasinski se couvraient de gloire en Espagne. Les chevau-légers et lanciers polonais ainsi que l'infanterie polonaise prirent part à la victoire de Bessières à Rioseco, aux deux batailles de Tudela, à la bataille de Mallen. A Epila, conduits par le général Chlopicki, ils dispersèrent sans coup férir, à la baïonnette, les insurgés espagnols qui accouraient à la rescousse de Saragosse. Au siège de Saragosse, l'héroïsme des soldats polonais brilla de toutes ses facettes. Un détachement de 400 Polonais (avec Chlopicki comme chef) prit d'assaut le couvent de Saint-José, qui était en réalité une formidable forteresse. Un autre détachement de 80 soldats s'empara de la porte de Carmen ; sur ces 80 soldats, 27 seulement revinrent vivants. Au deuxième siège de Saragosse, sur 3.000 soldats de Napoléon tués, il y eut 700 Polonais.



Le défilé de Somo-Sierra qui ouvrait la route de Madrid et qui résistait victorieusement aux deux régiments d'infanterie du maréchal Victor et à ses douze canons, défilé dont la prise avait été déclarée impossible par le général Montbrun au moment où Napoléon lui en avait ordonné l'attaque, fut forcé par l'escadron de Kozietulski. Sur les cent cavaliers polonais qui opérèrent cette glorieuse charge, quelques-uns seulement restèrent en vie. Mais les batteries espagnoles composées de 16 canons furent prises et, quelques jours après, Madrid était entre les mains des Français.

Dans aucun combat on ne vit reculer les Polonais et les innombrables champs de bataille leur valurent chacun une couronne de gloire. Almaraz, le passage de la Guadiana, Ciudad-Real, Almonacid où le colonel Sobolewski frappé à mort proféra : « En avant, mes enfants, je meurs heureux si la victoire est à nous. » Ocana, Fuengirola, Cullar, Albuhera, sont autant de colonnes commémoratives sur lesquelles le nom de la Pologne se détache en caractères lumineux.

Fin 1811, ces héros quittèrent l'Ibérie pour s'engager dans les neiges moscovites.

Pendant que l'armée versait généreusement son sang, les autorités civiles du Grand-Duché fournissaient journellement des preuves de la valeur de ceux qui étaient à leur tête. Presque tous ces chefs étaient des anciens députés de la diète qui avait proclamé la constitution du 3 mai. Malgré les guerres continuelles, ils relevèrent considérablement le pays ; grâce à eux, les écoles primaires, qui n'étaient qu'au nombre de 147 au moment

de la libération du territoire, furent portées à 640 en 1811, à 750 en 1812 et à 1.110 en 1814. Furent encore organisées : une école de droit et de médecine à Varsovie, deux écoles d'officiers selon le modèle de Saint-Cyr à Kalisz et à Chelm. Le prince Joseph Poniatowski fournit les fonds pour l'entretien à Varsovie de l'école supérieure d'artillerie et de génie.

La constitution du Grand-Duché abolit le servage des paysans.

La lamentable fin de la guerre de 1812 sonna le glas du beau rêve de la résurrection de la Pologne.

Le Grand-Duché fournit à l'armée de Napoléon 85.700 hommes et 25.000 chevaux. Cela faisait un huitième de la totalité de l'armée française (620.000 hommes), chiffre considérable, car la superficie du Grand-Duché ne représentait même pas un trentième de la superficie de tous les États alliés qui prirent part à la guerre de 1812 sous les ordres de l'Empereur. Sur ces 85.700 hommes 36.711 formaient le V^e^ corps commandé par le prince Joseph Poniatowski, tandis que le reste était dispersé dans les dix autres corps d'armée.

Les régiments polonais prirent part à toutes les batailles et à toutes les souffrances de la Grande Armée. Si d'autres alliés de Napoléon se ménageaient, si les Autrichiens ou les Allemands fléchissaient, si, devant leurs adversaires, ils oubliaient leur devoir de soldats loyaux, les Polonais n'épargnaient ni leur sang, ni leur bravoure, ni leur dévouement. En commençant par les deux premières grandes saignées, celles d'Ostrovno et de Smolensk (dans cette dernière tombèrent 1.200 soldats polonais et 46 officiers), en terminant par le retour au bord du Niémen dont les flots furent bercés par un chant joyeux de 400 chevau-légers survivants à la mêlée, et qui ne pouvaient croire à la défaite tant que vivaient leur prince Poniatowski et leur divin Napoléon, à travers toute cette tragédie de combats, de famine et de froid, les Polonais marchaient la tête droite, le front levé, le glaive serré à la main. Ils n'ont jamais forfait à leur honneur.



« De tous les étrangers — écrit à ce moment le baron Fain, secrétaire de Napoléon — qui suivent l'étoile de Napoléon, il faut placer au premier rang les Polonais. Les uns nous devancent pour nous frayer le chemin, les autres restent en arrière pour couvrir notre retraite. Ceux-ci exposent leur vie en transportant nos dépêches, ceux-là servent de guide à nos colonnes. Il sont partout. Leur cause est perdue, et pourtant ces nobles alliés semblent le savoir moins que nous. Ils ne pensent qu'à une chose, à former autour de nous une muraille avec leurs sabres, leurs baïonnettes et au besoin leurs poitrines, quittes à rendre pour nous leur dernier soupir. »

Borodino, Chévardino, Tcharikoff, Spas-Koupla, Taroutine, le passage de la Bérésina, Stachow, voilà les grandes tombes des soldats polonais de 1812. Vastes tombes, car à Spas-Koupla le V^e^ corps ne comptait déjà plus que 8.000 soldats contre 36.711 au début de la campagne. A la fin de la guerre, il restait juste 16.000 des 85.700 Polonais embrigadés en 1812.

La trahison de l'Autriche dont le corps auxiliaire, peu entamé, aurait complètement suffi pour arrêter sur les

frontières du Grand-Duché la poursuite russe de plus en plus faible, obligea Napoléon à évacuer le Grand-Duché et à passer en Allemagne. Pourtant, lors des quelques semaines de son séjour en Pologne, Joseph Poniatowski parvint à y lever 6.000 soldats auxquels s'ajoutèrent bientôt un nombre à peu près égal de transfuges. La victoire de Napoléon à Lutzen lui ouvrit la route à travers l'Autriche ; sans cette victoire le corps polonais était arrêté et désarmé. Avec la division de Dombrowski, les débris de la division Girard et de la légion de la Vistule, avec les lanciers franco-polonais et chevau-légers de la garde, les Polonais, qui combattirent en 1813 en Allemagne, sous les ordres de Napoléon, étaient 24 ou 25.000. Il faudait y ajouter 15.000 soldats polonais qui défendaient encore, contre la coalition, les forteresses de Dantzig, Modlin et Zamosc.

Comme pendant la campagne russe, pendant la campagne allemande, la loyauté et la bravoure des soldats polonais ne se démentirent jamais. Le 17 août 1813 les « Krakus » — cavalerie cracovienne récemment créée par Poniatowski et rendue fameuse par la petitesse de ses chevaux — chargèrent les coalisés pour ouvrir, aux troupes de l'Empereur, un passage par les territoires allemands. A Dresde, l'armée polonaise couvrit la concentration des troupes françaises. A Dennewitz, les uhlans polonais amoindrirent, grâce à leur charge désespérée, la défaite ignominieuse de Ney. A Lœben et Ebersdorf, Poniatowski battit les Russes commandés par Langeron ; en d'autres circonstances, ce fut la cavalerie polonaise qui arrêta et décima les Hongrois. Sur la rive gauche de l'Elbe, ce furent eux qui protégèrent l'arrière-garde de la Grande-Armée contre les Prussiens et les Cosaques. Sur la Mulde, Sokolnicki avec 3.000 Polonais repoussa les 12.000 Autrichiens de Mohr. Le 13 septembre les Polonais sauvèrent par leur charge le grand parc d'artillerie française ; deux jours après ils prirent à l'ennemi des canons à Peterswille, puis le 17 septembre, Séverin Fredro attira les Prussiens dans une embuscade et, à la tête de 200 hommes, écrasa un régiment de hussards brandebourgeois. Le fils de Blücher y fut fait prisonnier. La brigade de Weyssenhoff (arrière-grand-père d'un des meilleurs romanciers polonais contemporains) massacra, formée en carré, des nuées de bachkires et cosaques, et à Pirna, le 17 octobre, les lanciers polonais de Tanski firent prisonniers deux bataillons ennemis.



Dans la journée tragique de Leipzig, leurs régiments formèrent un rempart de fer que n'arrivèrent à ébranler, ni les attaques ennemies, ni les intrigues des émissaires de l'Autriche, de la Russie et de la Prusse, intrigues qui finirent par amener la défection de tous les autres alliés du Nord : des Bavarois et des Wurtembourgeois, des Saxons, des Badois. Le corps de Poniatowski occupait l'extrémité de l'aile droite appuyée contre le lit marécageux de la petite rivière de Pleisse avec le front tourné vers le Sud. A l'aile gauche se trouvait le petit corps d'observation de Dombrowski. En tout, 20.000 Polonais bravèrent la mort à côté des soldats de Napoléon, au nombre de 150.000.

Le premier jour de la bataille, le 16 octobre 1813,

Poniatowski, appuyé par une division de la jeune garde, écrasa le général autrichien Mehrfeldt qui traversa la Pleisse et, à Délitz, attaqua les flancs polonais. 2.000 Autrichiens et Mehrfeldt même furent faits prisonniers. Poniatowski, nommé sur le champ de bataille maréchal de France, sauva l'honneur de la journée. Le 18 octobre la mêlée recommença. A Hallerthor, Dombrowski repoussa l'avalanche russe et n'abandonna sa position que sur l'ordre exprès de Napoléon. La moitié de son infanterie resta sur le champ d'honneur. Avec la même ténacité, Poniatowski résista aux Prussiens à Probstheida ; la cavalerie polonaise sous Kwasniewski prit un canon aux Autrichiens. Le 19, Poniatowski reçut l'ordre de couvrir la retraite de Napoléon. Il dut défendre les ponts sur les marécages de la Pleisse et de l'Elster ; pendant ce temps quatre régiments polonais, réunis au nombre de 500 soldats, ayant déjà perdu leur général en chef Malachowski, fait prisonnier, luttaient avec ardeur à la porte de Peter. Cernés, débordés par la fourmilière ennemie augmentée encore des Saxons, des Wurtembourgeois, des Badois qui braquèrent leurs canons contre les alliés de la veille, ils furent bientôt réduits en une poignée de braves. Ceux-ci, sommés par le tzar Alexandre, déclarèrent par la bouche de leur parlementaire, Rybinski, qu'ils ne déposeraient les armes que si on leur laissait leurs aigles. Cette condition fut acceptée.

Sur les bords de l'Elster, la retraite napoléonienne, masquée par Poniatowski, s'opéra sans incidents. Les cavaliers polonais avec leur héroïque chef chargèrent avec vigueur à plusieurs reprises quand, vers midi, on



fit sauter prématurément le pont sur l'Elster. On conjurait le prince Poniatowski, blessé déjà deux fois, de sauver son existence. Il refusait : « Il faut mourir en brave », dit-il. Mais les tirailleurs ennemis menaçant de l'envelopper, il passa la Pleisse. Dans les jardins, entre la Pleisse et l'Elster, une nouvelle balle lui traversa la poitrine. Soutenu par ses fidèles aides de camp, qui tombaient l'un après l'autre, il arriva à pied sur l'Elster. Les Allemands accouraient ; il monta alors un cheval, sauta dans la rivière, mais n'eut pas la force de s'y tenir. Il glissa dans les flots. Avec lui mourut son aide de camp, le Français Bléchamp, qui était accouru à son secours.

Ainsi périt le Roland polonais, un preux qui représente une des plus belles figures de l'histoire de la Pologne moderne. Chevaleresque, aimable, travailleur, mettant l'honneur par-dessus tout, il fut le vrai roi de la Pologne à la période du Grand-Duché, comme est roi du désert le lion, sans être couronné. Quand tous les maréchaux de Napoléon fléchissaient, quand plus d'un ourdissait la trahison, Poniatowski repoussait les offres au trône dont le tentaient les coalisés, repoussait même la capitulation. Il vécut sans tache et mourut en héros.

Les Polonais suivirent Napoléon. Ils traversèrent le Mein où tomba leur colonel Radziwill, puis le Rhin. Sur les instances de Napoléon, ils restèrent avec lui jusqu'au bout. Ils firent toute la campagne de 1814. A Brienne le 29 janvier, le 3e chevau-léger de la garde entra le premier dans la ville. A La Rothière, les Polo-

nais écrasèrent la cavalerie russe. Ils chargèrent à Champaubert ; à Montmirail ils battirent la brigade prussienne de Ziethen. A Soissons, le colonel Kosinski s'opposa de toutes ses forces à la capitulation honteuse de Moreau. Viennent encore les charges célèbres des lanciers polonais, à Berry-au-Bac, à Craonne, à Laon ; à Reims, ils prennent le camp prussien et des canons et font 1.600 prisonniers. A Arcis-sur-Aube, le carré de fer de l'infanterie polonaise arrête la fuite des lanciers de la jeune garde, sauve la vie à Napoléon, repousse les hussards et les cosaques, et amène le revirement complet de la bataille. A Claye et à Saint-Dizier, les Polonais collaborent aux victoires françaises.

La défense des Buttes-Chaumont est la dernière manifestation du dévouement polonais. Vient l'abdication de Napoléon ; les débris de l'armée polonaise disent adieu à leurs compagnons d'armes français et en sanglotant reprennent la route du Rhin, sous les ordres de Sokolnicki. Pourtant 109 Polonais avec le commandant Jerzmanowski partirent avec Napoléon, comme garde, pour l'île d'Elbe. Ce sont eux qui descendront les premiers à Toulon pour prendre part à l'épopée des Cent jours. A la première nouvelle du débarquement de Bonaparte à Toulon, les convalescents, les anciens blessés polonais accourent en foule et, à la bataille de Waterloo, ils sont 800 et forment le troisième régiment étranger; ils livrent leur dernier combat le 3 juillet 1815 à Sèvres.

Léon Bernardin évaluait à 200.000 le nombre des Polonais qui entre 1795 et 1815 tombèrent pour la France. Même en réduisant à la moitié cette hécatombe, on ne peut pas réprimer l'admiration pour cette superbe jeunesse et pour ces hommes mûrs qui, mus par l'idée de sauver leur patrie, semèrent de leurs os tous les champs de bataille de l'Europe et qui, en immolant leur existence pour la France, quittaient la vie avec cette pensée que, dans leur sang versé pour la grande alliée, pousseraient un jour les églantiers de l'indépendance de la Pologne d'avant 1772.

# CHAPITRE VIII

LUTTE ARMÉE POUR L'INDÉPENDANCE : CONSPIRATIONS ET INSURRECTIONS (1815-1863). — PÉRIODE INTERMÉDIAIRE (1864-1914).

La chute de Napoléon marqua la fin de toutes les espérances de la Pologne relatives à la reconstitution définitive de la République polonaise. Ce qui plus est, même cette petite partie du territoire qui venait d'être libérée, le Grand-Duché de Varsovie perdit son indépendance. Le congrès de Vienne rendit à la Prusse la Posnanie, à l'Autriche la Galicie, le restant, avec Varsovie comme capitale, fut octroyé à la Russie sous le nom de Royaume du Congrès.

Seule Cracovie fut érigée en république minuscule, gouvernée par des représentants des trois maîtres.

La nation polonaise n'accepta pas ces dispositions. Elle protesta énergiquement par les paroles et par des faits. Depuis 1815, elle opposa à ses envahisseurs une résistance tenace. Cette résistance attira sur la nation des souffrances indicibles, mais elle contribua en même temps à maintenir la vitalité polonaise. Aussi les trois copartageants peuvent-ils dire que jamais ils n'ont possédé la Pologne. Ils ont été obligés de lutter toujours



contre le patriotisme polonais ; dans cette guérilla d'un siècle, la Pologne l'emporta.

De 1815 à 1863 la nation polonaise est plus ou moins en lutte armée contre ses oppresseurs. Si ce ne sont pas de vastes mouvements insurrectionnels, ce sont des conspirations. Dans la période qui vient après et va jusqu'à la grande guerre, la résistance est pacifique, presque passive, mais indéniable.

Tel est le caractère général du dernier segment de l'histoire de la Pologne. Voyons maintenant les détails.

Scindée en trois, la nation polonaise subissait les variations diverses du sort, selon son maître et selon l'époque. A un certain moment, c'était un lambeau qui souffrait le moins, et réciproquement. Mais au total tous les trois copartageants poursuivaient le même but : la dénationalisation des habitants de la Pologne et l'envahissement du sol polonais par leurs colons. Les uns réussirent moins bien, les autres mieux. Et contre tous les trois se dressait la conscience de la nation polonaise, subissant les persécutions, bravant la mort et le martyre, encourant le risque des cachots et de l'exil, soulevant comme le légendaire Sisyphe le roc qui lui écrasait les pieds, le montant en ahanant, le voyant s'échapper de nouveau de ses mains crispées et retomber sur ses pieds, recommençant encore la lutte contre l'impitoyable destinée. Une légende médiévale dit que la Vierge voyait dans chaque arbre le bois sur lequel on ferait périr son fils, dans chaque morceau de fer le clou et la lance qui devaient blesser ses mains et son flanc, dans chaque branche d'aubépine la couronne d'épines qui devait

faire saigner son pauvre front. Or, la mère polonaise devait aussi s'attendre au martyre de son enfant, à sa mort violente, et tous ses jeux devaient évoquer dans ses pensées les ignominies et les mauvais traitements auxquels il devait être un jour exposé pour son amour de la patrie.

Entre 1815 et 1830 le Royaume du Congrès était le moins à plaindre. On lui avait conservé le régime constitutionnel et l'autonomie. Mais au bout de peu de temps l'autocratie moscovite commença à empiéter sur ce faible faisceau de libertés. La Chambre de députés finit par ne plus être convoquée, car elle faisait de l'opposition au tzar. L'armée était bafouée et maltraitée par son chef, le grand duc Constantin. Des persécutions violentes des Polonais, habitant la Lithuanie et les provinces limitrophes, exaspérèrent encore plus les cerveaux polonais et aboutirent à l'insurrection.

Celle-ci éclata le 29 novembre 1830. Elle aurait pu être facilement victorieuse, si ses chefs Chlopicki, puis Skrzynecki, pourtant excellents officiers napoléoniens, avaient eu autant d'énergie et de capacités stratégiques qu'ils avaient de vaillance personnelle. Mais tandis que le soldat se montrait toujours très brave, les généraux faisaient preuve d'une insuffisance absolue. Au moment où les Russes quittaient précipitamment la Pologne, effarés rien que par le fait de l'insurrection, on pouvait les désarmer et les faire prisonniers avec leurs chefs. Chlopicki les laissa s'échapper. Ils revinrent avec de nombreuses réserves, mais ne se rendirent maîtres de l'insurrection qu'au bout de dix mois. L'armée polonaise, qui ne comptait pas plus de 40.000 hommes, infligea aux Russes, au moins deux fois plus nombreux, les défaites de Stoczek, Boremle, Wawer, Debeielkie, Iganie. En réalité elle ne fut jamais écrasée, car les deux victoires principales des Russes, celles de Grochow et d'Ostrolenka, étaient des victoires à la Pyrrhus. Les Polonais évacuèrent le champ de bataille et ce fut tout.



Même quand Varsovie capitula, les rangs polonais comptaient encore plus de 20.000 soldats. Un Poniatowski aurait peut-être, avec eux, repris la capitale et sauvé la Patrie. Les successeurs de Skrzynecki (lequel entre autres, par son hésitation, sauva le corps des gardes russes, fort de 22.000 hommes, corps qui aurait été anéanti en agissant avec décision), Krukowiecki, Malachowski, Gielgud, Rybinski, abandonnèrent le combat, traversèrent la frontière prussienne et firent déposer les armes à leurs braves.

Ce fut la même histoire tragique que celle de Sedan et de Metz. Soldat merveilleux, général nul, presque criminel.

Les combattants et officiers se dispersèrent ensuite dans le monde entier ; ce fut l'époque de la grande émigration polonaise. On peut dire que la fleur de la nation quitta alors la Pologne. Elle tramait à l'étranger de nouvelles conspirations contre l'ennemi et, jusqu'au dernier souffle, les émigrés dont le nombre atteignait des milliers gardaient la haine de l'ennemi et l'amour ardent de la patrie.

Pendant ce temps la Russie sévissait en Pologne, abolissait la constitution, supprimait toutes les libertés,

punissait d'exil et de prison la lecture d'un livre polonais. La mort et les travaux forcés étaient le couronnement de toute velléité patriotique plus sérieuse. Nicolas Ier enleva leur fortune à 45.000 familles polonaises établies dans les provinces lithuaniennes, blancrussiennes et ukrainiennes et les exila dans les steppes du Volga et du Coubân et sur le littoral de la mer Noire. Il fit arracher du foyer familial plusieurs milliers d'enfants polonais de 7 à 10 ans et les remit entre les mains des popes et tchinovniks russes pour qu'ils en fissent des Moscovites.

En Autriche et en Prusse, on germanisait à outrance et remplissait les cachots de patriotes polonais. En 1846, l'Autriche, craignant un mouvement insurrectionnel polonais, organisa contre les Polonais une jacquerie à la tête de laquelle elle plaça des criminels relâchés des prisons dans ce but. Puis elle annexa Cracovie.

L'émigration organisa nombre de conspirations, mais toutes finirent par être éventées, ou échouèrent dès leur début. La répression était des plus barbares ; ainsi à un des émissaires de l'émigration des plus remarquables, Simon Konarski, les autorités russes firent subir les tortures suivantes : on lui faisait des entailles sur lesquelles on laissait tomber de la cire à cacheter brûlante ou de l'alcool enflammé, on lui plantait des clous derrière les ongles. Konarski supporta la question avec un courage surhumain et ne trahit personne. Après ce martyre il fut fusillé.

Les bolcheviks avaient dans le tzarisme un prototype parfait des atrocités.



En 1848 les Polonais fomentèrent une insurrection contre les Autrichiens et les Prussiens. Le succès parallèle de la révolution à Vienne et à Berlin leur donna quelque espoir, mais bientôt la réaction prit le dessus et l'horizon de la cause polonaise s'assombrit. Ce furent de nouveaux échecs et de nouvelles persécutions. La Hongrie s'étant soulevée contre l'Autriche, les Polonais fournirent aux Hongrois en 1848-49 des subsides importants. Une légion polonaise se forma, les généraux Dembinski, Joseph Wysocki et Bem offrirent leurs épées à ceux qui combattaient leur ennemi commun. Dembinski fut pendant quelque temps le généralissime de l'insurrection hongroise. Bem organisa d'une façon merveilleuse la révolution en Transylvanie. C'est lui qui fut chef du plus grand poète hongrois Petœfi qui périt dans une bataille contre les Russes.

Le tzar Nicolas Ier aida l'Autriche à écraser l'insurrection et bientôt furent pacifiés le Danube et la Pologne.

Mais en 1854 la Pologne fournit de nouveau des hommes à la France qui, avec l'Angleterre, la Sardaigne et la Turquie, avait déclaré la guerre à la Russie. Dans la Dobroudja s'organisèrent des détachements polonais. Puis le soleil de la liberté se couvrant toujours de nuages, les souffrances de la Pologne s'exacerbant toujours, une nouvelle insurrection secoua l'organisme de l'ancienne République.

Celle-ci éclata le 22 janvier 1863 et dura près de deux ans. Son caractère différait de celle de 1830. La première fois c'était une guerre, ici une guérilla. Les insurgés armés de fusils de chasse et de vieux sabres s'organisaient

en détachements dans les bois, produisaient la terreur dans les villes. Au premier moment ils jetèrent un véritable affolement parmi les Russes. Huit mille insurgés forcèrent les Russes à évacuer nombre de villes et de villages et à se concentrer dans trente-deux localités fortifiées. Mais le secours de la France, que Napoléon III avait fait miroiter devant les yeux des insurgés, n'ayant jamais été réalisé ; les émissaires polonais qui étaient porteurs de plusieurs millions de francs destinés à l'achat des armes en Belgique ayant même été arrêtés et dépouillés de leurs sommes par Napoléon III à Paris, l'insurrection, malgré les innombrables faits d'héroïsme, sombra au bout d'un an et demi. Le dernier insurgé, Stanislas Brzoska, tint avec son détachement dans les bois de Lithuanie jusqu'à 1865. Ensuite la ruine et la désolation s'abattirent sur l'organisme de la Pologne.

L'immortel burin de Félicien Rops a gravé le symbole des événements de 1863-1864. Sur un corps prostré un vautour couronné est perché et son bec ensanglanté arrache morceau par morceau la chair pantelante. Ses ailes portent l'inscription : « L'ordre règne à Varsovie. »

Cachots, gibets, confiscations, amendes, sang figé, sanglots innombrables, tel fut le bilan de l'insurrection de 1863.

La Pologne se releva tout de même. On se remit au travail, on proclama la nécessité de la production intense dans tous les domaines de la vie. Production industrielle, production agricole, production littéraire et artistique. Une phase semblable à celle que traversent maintenant après la guerre les sociétés civilisées



en général et la société française en particulier, voilà ce qu'on put remarquer aussi en terres polonaises.

Cette période de reconstitution aboutit à la victoire de l'élément polonais.

En parlant de la culture polonaise, nous examinerons en détail l'effort qu'a donné la nation polonaise, saignée cependant à blanc par ses luttes armées. Nous mentionnerons seulement ici que, malgré quelques modifications de sa situation politique, la Pologne resta toujours le souffre-douleur des trois copartageants. L'Autriche, après sa défaite de 1866, se donna une constitution ; la Prusse aussi se transforma après 1863 en État demi-constitutionnel, mais malgré ces changements la situation de la Pologne autrichienne et prussienne n'en fut nullement améliorée.

En Autriche les persécutions cessèrent. Ce pays avait accordé une députation aux Polonais, une organisation quasi autonome à la Galicie, et un ministre spécial pour le même pays. Mais en réalité l'intérêt que portait le gouvernement autrichien à la Pologne autrichienne était bien moindre que celui qu'il vouait aux autres pays. La Galicie venait toujours après les autres, ses besoins, ses nécessités n'étaient étudiés qu'à demi. Ses routes, ses richesses naturelles, les rives de ses fleuves débordant à tout instant, ses écoles étaient négligés. On faisait risette aux Polonais quand on avait besoin de leurs votes ; une fois ceux-ci obtenus, on les évinçait. Le pays ne se développait pas au point de vue économique, une misère affreuse faisait émigrer tous les ans des milliers d'habitants, et le suprême désir de tout Galicien fut de

trouver à se caser dans l'administration. Le cancer de la bureaucratie rongea toute la société, et il faudra de longues années avant que la Pologne galicienne se débarrasse de cette plaie. Au total l'Autriche ne fit pas grand'chose pour ses pays de langue polonaise et, au point de vue ethnique, elle les corrompit.

Si elle cessa la persécution, c'est qu'elle ne pouvait pas s'attirer l'inimitié des Polonais dont les votes avaient du poids à la Chambre des Députés de Vienne. Mais elle fit tout son possible pour attiser les animosités des allogènes ukraniens en Galicie. En Silésie et en Bukovine où les Polonais étaient en minorité, elle favorisait de son mieux la germanisation.

La Pologne prussienne eut aussi des députés. Mais comme les Polonais représentaient une fraction faible comparativement à la masse allemande de la Prusse, on put ne pas tenir compte de leurs votes et on leur déclara une guerre sans merci. Petit à petit on supprima le polonais dans les tribunaux, dans les écoles, dans l'administration. On remplaça les noms polonais des localités par des noms allemands. La langue polonaise fut jetée au rebut comme un vieil outil cassé, aucun bon Prussien n'en avait besoin. Quand, lors d'un de mes voyages, je demandais à Posen en polonais à un Allemand où se trouvait une rue, trois fois sur quatre je n'obtenais pas de réponse. A Thorn, à la gare, les employés faisaient les sourds quand je leur posais une question en polonais. En 1913, à Posen, les cochers de fiacre et les chauffeurs, d'origine polonaise, n'osaient parler leur langue qu'à trois ou quatre kilomètres de



la gare et encore à condition de ne pas être entendus, autrement ils risquaient de voir supprimé le permis d'exercer leur métier. La langue polonaise était proscrite, maudite, huée.

Il était interdit aux enfants de la parler en classe, il leur était défendu de prier en polonais. C'était pour avoir enfreint cette interdiction qu'ils furent fustigés jusqu'au sang à Wreschen, ce qui donna lieu à une émeute des femmes polonaises et provoqua un scandale dans le monde entier. C'était pour ces crimes que plusieurs écoliers polonais ont été battus jusqu'à la mort...

Les Prussiens n'oubliaient toujours pas que les territoires polonais n'étaient qu'à quelques heures de Berlin et ils s'évertuaient à les transformer en territoires boches. Depuis 1772 le gouvernement prussien avait organisé une active politique d'expropriation. Il achetait des terrains appartenant aux Polonais, les faisait lotir et vendait les lots aux Allemands. En 1873 il nomma une commission de colonisation. C'était une « Kolossale » machine administrative qui prit avec une énergie sauvage ces affaires entre ses mains. Le 26 avril 1886, la diète de Prusse mit 100 millions de marks à sa disposition, d'autres fonds y furent ajoutés ensuite. Une société fondée exprès dans ce but, l' « Ostmarkenverein », seconda la commission avec zèle. Voyant que le cultivateur polonais s'accrochait désespérément à la terre, que l'ouvrier mettait toutes ses économies dans un lopin de champ, on fit passer la loi, d'après laquelle un Polonais ne pouvait construire une maison que sur un lot portant déjà un bâtiment pourvu d'une

cheminée. C'était rendre impossible tout lotissement sérieux. Les malheureux acheteurs d'une parcelle, d'un parc ou d'un vaste champ étaient obligés de se loger dans des roulottes, le droit de construire une maison leur étant impitoyablement refusé.

Enfin, voyant que les propriétaires polonais, grands, petits et moyens, tenaient à leur sol, le Landtag prussien vota le 20 mars 1908 une loi donnant au gouvernement le droit d'acquérir les terres par voie d'expropriation forcée. Les quatre premières victimes à qui on devait enlever leur patrimoine pour y mettre des colons boches furent désignées en été 1914, lorsque soudain, la guerre éclatant, elle arrêta ces exactions.

En Russie la persécution était moins systématisée, mais plus brutale. Les écoles, l'administration, la vie politique entière furent russifiées. L'expropriation prit une forme spéciale. Dans toutes les contrées polonaises, excepté dans le Royaume du Congrès, il fut interdit à un Polonais d'acheter des terres. Ceux qui en possédaient acquises avant 1863 n'avaient pas le droit de les vendre, faute de quoi la propriété était irrémédiablement perdue pour l'élément polonais. A la suite de cette interdiction, le surcroît de la population était obligé de s'expatrier aux États-Unis d'Amérique, puis au Brésil. En Prusse et en Russie la liberté de conscience était violée ; la religion catholique servant de distinction entre les Prussiens protestants et les Russes orthodoxes était bridée, bâillonnée, moins comme religion que comme caractère national. En Prusse et en Russie les expulsions des lycées de la jeunesse patriotique créaient une légion



de déclassés, en Prusse et en Russie les amendes et les années de prison pleuvaient sur tous les Polonais sincères. Puis en 1905, au moment des troubles qui suivirent la guerre russo-japonaise, la main du gouvernement moscovite pesa plus lourdement sur les pays polonais que sur les russes et, de nouveau, de nombreux révoltés qui n'étaient la plupart du temps que de simples manifestants (tels Okrzeja, Zielinski, etc.), s'affaissèrent sous les balles tzariennes, fusillés sur les versants de la fameuse citadelle de Varsovie.

Dans la vie publique l'élément polonais était frappé d'ostracisme ; on le privait de toutes façons de son gagne-pain. Peu avant la guerre, l'État russe expropria le chemin de fer de Varsovie-Vienne, appartenant à une compagnie polonaise. Plus de 100.000 employés furent alors jetés sur le pavé parce que Polonais. Dans l'industrie on reléguait de toutes manières l'élément polonais au deuxième plan.

En Autriche, en Prusse et en Russie, la vie polonaise se confina dans la vie intérieure, dans la littérature, dans la production économique. Elle y bouillonna d'autant plus intensément qu'on l'effaçait davantage ailleurs. Les Polonais utilisaient toutes les voies légales pour se maintenir et durer. Et, malgré son air de soumission, la Pologne ressemblait toujours à un coursier enfiévré qui ronge son frein avec fureur et attend avec énervement le moment où il pourra jeter par terre son cavalier détesté.

## CHAPITRE IX

GRANDE GUERRE. — PROCLAMATION DE L'INDÉPENDANCE.

Les signes précurseurs de cette secousse libératrice ne manquaient pas. Vers 1890 la Pologne entière fut couverte du réseau d'une société secrète « Zwionzek » (l'Union) ayant pour but l'indépendance du pays. L'auteur de ces lignes a eu l'honneur d'en faire partie. Elle avait de nombreuses ramifications à l'étranger ; en 1891, les deux futurs délégués à la conférence de la Paix : Dmowski et Dr. Dluski, appartenaient à notre section de Paris. Nous eûmes de nombreux camarades, morts victimes de la persécution russo-prussienne, et dans nos réunions nous discutions longuement sur l'attitude que la Pologne aurait à prendre au moment de la guerre européenne.

En même temps que cette organisation républicaine et radicale, l'organisation socialiste prenait de l'extension. Le parti socialiste se divisait en plusieurs groupes, les uns internationaux, les autres patriotiques (d'ailleurs le Zwionzek aussi avait une teinte socialiste). C'est lui surtout qui dirigea la série de manifestations révolutionnaires en 1905. C'est de ses rangs que sortit Joseph Pilsudski, citoyen du plus grand mérite, actuellement généralissime et président de la République Polonaise.



Fils d'une famille connue pour son patriotisme, frère d'un explorateur et ethnographe polonais éminent, Bronislas, décédé tragiquement en 1918 et dont j'ai eu la joie d'avoir été un des amis intimes, Joseph Pilsudski fut, ainsi que Bronislas, déporté en Sibérie pour son action patriotique. Une fois libéré il passa à Cracovie et y créa les légions polonaises.

Il prévoyait, comme nous autres, la grande guerre européenne et estimait que la Pologne aurait, à ce moment, aussi voix au chapitre. Mais pour donner de l'importance à cette voix, il fallait une armée à la nation polonaise. L'organiser sous n'importe quel prétexte et, à un moment donné, libérer avec son concours la Pologne, tel fut le but du vaillant patriote, qui, faible de constitution et d'une santé précaire, eut véritablement une âme d'une forte trempe.

En 1912 et 1913 la guerre entre l'Autriche et la Russie semblait imminente. Pendant plus d'un an, l'armée autrichienne restait mobilisée ; le conflit sanglant ne fut évité que grâce à l'intervention personnelle de François-Joseph. En prévision de cette guerre, Pilsudski, qui était lui-même lieutenant de réserve russe, organisa les formations dites « détachements de chasseurs ». C'étaient des jeunes gens de quatorze à dix-huit ans, qui apprirent, sous sa direction, le service militaire. En cas de guerre ces détachements devaient former un corps, entrer en Pologne russe et y provoquer l'insurrection.

La guerre n'eut pas lieu, mais bientôt après la déflagration des poudres emmagasinées dans les soutes de

l'Europe devait se produire. L'attentat de Sarajévo la détermina.

La grande guerre ne trouva qu'un nombre minime de Polonais libres de disposer d'eux-mêmes ; c'étaient des émigrés domiciliés en France et aux États-Unis d'Amérique. Ils n'hésitèrent pas un instant, ils volèrent au combat contre les envahisseurs de l'Europe.

Le vendredi 31 juillet 1914, la société des gymnastes polonais, « Sokol » (le Faucon), qui est la plus importante de toutes les sociétés polonaises en France, décida l'enrôlement de tous ses sociétaires dans l'armée française. Le 1er août partirent du siège central à Paris les appels aux Sokols polonais du Nord et du Pas-de-Calais, ainsi que de la Belgique ; au bout de huit jours 2.000 jeunes gens polonais portaient les armes françaises. Ils furent dirigés sur Bayonne où une solide instruction militaire leur fut donnée. Leurs trois chefs : le colonel Pain, le commandant Noiret et le lieutenant instructeur Max Doumic, tous trois véritables pères de leurs soldats, laissèrent un souvenir impérissable parmi les enfants de la Pologne.

Cette poignée de braves qui fut décimée le 9 mai 1915 à Arras (où tombèrent aussi Pain et Noiret) constitua le noyau de l'armée polonaise en France. Ensuite sous le général Haller, elle atteignit le chiffre de 80.000 hommes. Mais — chose peu connue et fort bizarre — la création définitive de cette armée était entravée par le gouvernement russe ; la tâche ne put être menée à bonne fin qu'après la chute du tzarisme.

Voici un exemple typique : l'auteur de ces lignes



— alors aide-major au Mans — avait commencé en automne 1914 avec son vénérable chef, le médecin principal Mickaniewski, une propagande parmi les prisonniers de guerre allemands, d'origine polonaise, dans le but de les faire enrôler dans l'armée française (nous espérions toujours la formation d'une légion polonaise autonome) ; bien que les autorités militaires du Mans nous y aient encouragés, celles de Paris nous interdirent de continuer notre action. L'ambassade russe voyait d'un mauvais œil tout groupement militaire de Polonais.

La Russie en fit autant en Pologne russe où une ébauche de légion polonaise organisée à Varsovie fut rapidement dissoute.

Toutefois le 4 juin 1917 une armée polonaise fut instituée par un décret signé par M. Ribot, comme président des ministres, et M. Painlevé, comme ministre de la guerre.

Cette armée fut créée pour la durée de la guerre et placée sous les ordres du haut commandement français, sa mise sur pied et son entretien étant assurés par le gouvernement français. Elle devait se recruter parmi les Polonais servant alors dans l'armée française et parmi les Polonais d'autre provenance. Les prisonniers de guerre allemands d'origine polonaise apportèrent immédiatement un fort contingent ; à eux se joignirent les Polonais nés ou séjournant aux États-Unis d'Amérique et non naturalisés (les naturalisés servaient dans l'armée américaine et l'on évalue leur nombre à 100.000. Ils étaient 15.000 dans l'armée canadienne). Les vic-

toires des alliés en Italie ayant abouti à la capture de nombreux soldats autrichiens, tous les Polonais trouvés parmi eux furent triés, réunis dans plusieurs camps et rattachés quelque temps après à l'armée polonaise, organisée en France. Les contingents russes qui se trouvaient en France et qui comptaient beaucoup de Polonais, donnèrent un certain nombre de soldats à ladite armée.

Deux merveilleux chefs furent placés à la tête de cette armée : le général Archinard et le général Haller. Le premier représentait le gouvernement français ; ses mérites pour l'organisation et l'administration des troupes polonaises restèrent inoubliables. Le deuxième venait des légions de Pilsudski et constituait un chaînon entre les formations militaires françaises et la formation militaire polonaise. Ce héros était parvenu en France après avoir bravé mille dangers et l'histoire de ses aventures est en même temps l'histoire d'une partie des légions du généralissime actuel de la Pologne.

Au début de la guerre, Pilsudski essaya de provoquer l'insurrection contre la Russie. Ce n'était nullement pour servir l'Autriche, au contraire, son souci principal était de soustraire à la contrainte autrichienne le nombre le plus considérable des jeunes gens polonais et d'en former une armée indépendante qui, au moment des pourparlers de la paix, aurait pesé dans la balance. Pilsudski était ennemi de la Russie tzarienne, mais n'en voulait pas à la Russie libérale ; d'autre part il haïssait la Prusse et tous ceux qui entraînaient l'Autriche dans l'orbe pangermaniste. Il le prouva au fur et à mesure que les événements se déroulèrent.



Il eut toutes les peines du monde à obtenir de l'Autriche la reconnaissance de l'autonomie de sa petite armée. On lui permit de rassembler 15.000, puis 25.000 hommes, mais tous ses soldats ne furent que des fantassins. Pas d'artillerie, pas d'aviateurs.

Nommé général de brigade, puis chef de son armée, il s'opposa avant tout à ce qu'on utilisât ses soldats contre la France. Au moment de l'évacuation du Royaume du Congrès par les Russes, il obtint qu'une partie des légions fût utilisée à la sauvegarde du pays. Le restant de ses troupes combattit contre les Russes et, il faut le dire franchement, se distingua brillamment dans les combats de Bukovine, Galicie et Volhynie.

Mais elles conservèrent nettement le caractère polonais. Ceci rendit leurs relations avec les Austro-Germains de plus en plus tendues. Le fil se cassa lors de la paix de Brest. Les Boches ayant cédé aux Ukraniens une partie du Royaume du Congrès (terre de Chelm), les légionnaires polonais se sentirent soulevés d'indignation. Postés à ce moment en Bukovine ils levèrent l'étendard de la révolte. Ayant à leur tête justement Joseph Haller, à ce moment encore colonel, ils se jetèrent sur les Autrichiens, les battirent à Rarancze et en marches rapides s'élancèrent vers la Pologne. Mais à Kaniow, en Ukraine, ils furent cernés par les Allemands et par les bolcheviks ukraniens. Après un combat désespéré de quatre jours et quatre nuits, n'ayant plus une seule cartouche, ils se rendirent. On leur garantit le libre retour avec conservation des

armes. Cependant, dès qu'ils se divisèrent en détachements, ils furent assaillis par les Ukraniens. Plusieurs détachements furent exterminés de la façon la plus barbare. On leur arracha les yeux, d'autres furent écorchés vivants. Une vingtaine d'officiers ont été littéralement hachés en morceaux. Lorsque ensuite le gouvernement polonais voulut enterrer ces derniers avec les honneurs militaires, il lui fut impossible de reconstituer les corps.

Inutile de dire que les blessés furent achevés.

Haller put échapper au massacre. Avec quelques officiers et soldats, toujours courant de grands dangers, il pérégrinait vers la côte mourmane, occupée déjà à ce moment par les Alliés. Là il se fit connaître, s'embarqua sur un navire et arriva en France. Dans l'armée polonaise on le reçut à bras ouverts. Il combattit avec elle contre les Allemands pendant plusieurs mois, puis le 6 octobre 1918 prit le commandement de toute l'armée polonaise. Ceux de ses anciens légionnaires de la Bukovine et de la Galicie, qui n'avaient pu échapper avec lui, furent licenciés par l'Autriche. Les soldats et les officiers, nés en Galicie, se virent incorporés dans les régiments autrichiens et envoyés aux bords de la Piave, d'autres, provenant de la Pologne autrefois russe, durent retourner au Royaume du Congrès. Les plus compromis dans le mouvement de révolte furent incarcérés, puis transportés à Marmaros en Hongrie pour y être jugés. Nous nommerons dans cette élite le chef de la révolte, le capitaine Gorecki, qui se montra aussi bon soldat que patriote avisé.



Le deuxième régiment de légionnaires cantonné au Royaume du Congrès reçut l'ordre de prêter le serment de la « fraternité d'armes » avec les Austro-Allemands. Les jeunes gens refusèrent. Ils se déclarèrent soldats polonais qui devaient veiller à l'intégrité de leurs frontières, mais qui n'avaient nullement à conclure une alliance, ni avec l'Autriche, ni avec l'Allemagne. Ils furent alors emmenés de force en Allemagne ou bien internés, dans les camps de Benjaminow et Szczypiorna. Ils y souffrirent les misères que connurent tous ceux qui ont été dans les camps allemands de représailles.

En même temps le général Pilsudski refusa de donner l'ordre à ses fidèles de combattre la Russie. Le gouvernement tzarien, allégua-t-il, n'existait plus, ce fut contre lui que s'était dressé l'effort militaire de la Pologne. Le gouvernement libéral qui lui avait succédé, reconnaissant le bien-fondé des tendances polonaises pour l'indépendance, la Pologne ne voyait donc aucune raison de combattre. Le refus du général avait été suivi de son incarcération à la forteresse de Magdebourg. Avec lui fut arrêté son fidèle collaborateur Sosnkowski.

A un moment donné, on s'attendait à voir une armée polonaise se former sur les débris de l'armée russe. En effet le général Dowbor-Musnicki avait réuni autour de lui de nombreux détachements polonais et si Kerensky ne s'était pas opposé à la formation d'une armée polonaise, dans peu de temps le million de Polonais servant dans les rangs russes aurait constitué une puissante force militaire. Ils auraient même sauvé l'ordre en Russie, ayant tous des opinions nettement anti-bolche-

vistes. Le gouvernement de Kerensky laissa passer cette occasion unique et les Allemands qui ensuite entrèrent en Russie, désarmèrent à Bobrujsk, en Ruthénie blanche, le gros de l'armée polonaise. Parmi les détachements plus petits dont les plus importants étaient celui de Mikhaélis (12.000) en Ukraine et Stankiewicz (5.000) en Bessarabie, quelques uns subirent le même sort, d'autres au contraire arrivèrent à se maintenir.

Ce fait fut toujours d'une grande utilité pour la Pologne. Car l'avenir le plus proche prouva que, sans l'organisation militaire, la Pologne n'aurait jamais été reconstituée ; ou, en précisant, reconstituée théoriquement par l'Entente, elle aurait été pratiquement dévorée par les bolcheviks russes et ukraniens, ainsi que par les Allemands.

On se demandera maintenant quels étaient pendant ce temps l'attitude et le sort de la population civile de la Pologne ?

En Prusse et en Autriche, il n'y eut pas de grands changements. L'invasion de la Masourie et de la Galicie par les Russes, les nombreuses batailles qui y furent livrées en 1916 et 1917 y amenèrent la ruine et la désolation. Certains endroits en Galicie furent pris et repris par les combattants jusqu'à sept fois. Les musées et les collections artistiques, les bibliothèques privées et publiques de ces malheureuses localités furent anéantis, ou fortement endommagés, et la perte qui en résulta pour la culture polonaise a été très considérable. Quant à la population, réduite à la gêne et presque à la famine, elle souffrait et espérait.



En Pologne russe, la face des choses changea davantage.

On n'y aimait pas les Moscovites, mais on détestait les Prussiens. C'est pourquoi on y resta en expectative, désireux de voir les destinées de la guerre tourner en faveur de la nation. On y aimait passionnément la France et on pensait toujours qu'à un moment donné ce pays de la liberté et de la générosité tendrait la main à son ancienne alliée si fidèle et si dévouée lors de la grande épopée de la grande Révolution et de Napoléon.

« C'était le 6 août 1914 — dit le général Du Moriez — au moment où le premier détachement de mobilisés français, placé sous le commandement d'un jeune lieutenant d'artillerie, qui m'est très cher, traversait fièrement, drapeau tricolore déployé, les rues de Varsovie pour aller rejoindre les armées françaises ; parmi les cris enthousiastes de « Vive la France ! » et « Vive la Pologne ! » au milieu d'une indicible émotion populaire, le même chant grave de Foi et d'Espérance, si durement proscrit jusqu'alors, mais jamais oublié, jaillit spontanément, pour la première fois, depuis tant d'années, de toutes les lèvres de la foule électrisée, se fiant à la protection des couleurs de France : « Jeszcze Polska nie zginela... Non, la Pologne n'est pas morte... »

« C'est ainsi que le peuple polonais rendit au Drapeau français le suprême honneur de placer en lui, avant tous les autres, sa confiance et son espoir. »

Durant quelques mois les hordes allemandes avançaient lentement. Elles envahirent d'abord la coquette

ville frontière de Kalisz et y commirent leurs atrocités habituelles. Pour un hypothétique coup de fusil — m'a dit un Kaliszien échappé au massacre — ils firent fusiller plusieurs centaines de jeunes gens. Mon interlocuteur, plus tard soldat dans l'armée polonaise en France, que j'ai rencontré en 1918, faisait partie des condamnés. Les Prussiens tuaient les malheureux par escouades de 10-20; chaque escouade creusait d'abord sa propre fosse. Tous les jours, plusieurs escouades trouvaient la mort. Mon engagé volontaire était déjà sur la place d'exécution, lorsque tout à coup l'ordre vint d'arrêter les massacres. Le jeune homme fut envoyé aux mines de Westphalie, puis à Essen, de là il se sauva avec quelques camarades en Hollande, et parvint par mer au Havre pour s'y enrôler dans les rangs polonais.

Après Kalisz, Czestochova, puis le bassin minier de Dombrowa tombèrent entre les mains allemandes. La bataille de Lublin qui dura trois semaines eut pour résultat le recul des Austro-Allemands jusqu'aux Carpathes. Mais après la bataille de Lodz, qui devait être une grande victoire, mais qui tourna en défaite, le front russo-allemand s'immobilisa près de six mois sur les bords de la Bzura — affluent de la Vistule — à environ 50 kilomètres à l'ouest de Varsovie. Au bout d'un an, malgré la prise de Przemysl (prononcez Pchemisl), malgré les formidables défenses de Modlin au nord de Varsovie, la capitale et la Pologne russes, faute de munitions, durent être abandonnées par les Russes le 5 août 1915. Les récoltes furent en grande partie détruites, et cette destruction fut une perte sérieuse pour nos Alliés.



Le prince Léopold de Bavière et les troupes bavaroises occupèrent Varsovie sans résistance. Le général von Beseler fut nommé gouverneur.

Sous l'occupation, les administrations civiles furent généralement remplacées par des autorités militaires sous le pouvoir effectif absolu de von Beseler. Décrets sur décrets pleuvaient. Les usines durent travailler. Les ouvriers n'eurent pas le droit de refuser leur coopération. Dans les usines besognant pour les Allemands, les ouvriers étaient logés et ne pouvaient sortir sans l'autorisation du commandant. Pendant le travail, ils ne pouvaient parler que pour les besoins du service. En cas d'infraction aux règlements, la garde devait tirer sur eux. Les directeurs et ingénieurs étaient remplacés généralement par des Allemands.

L'ouverture et la fermeture des magasins étaient réglementées, de même que la circulation dans les rues. Le cuivre fut réquisitionné et les occupants réclamèrent les objets en cuivre des églises. Il y eut intervention du haut clergé, promesse d'une liberté relative, etc.; mais finalement les Allemands continuèrent leur pillage systématique.

La ville de Lublin, pour n'avoir pu organiser en quelques jours un lazaret de 2.000 lits, fut frappée d'une amende de 350.000 roubles, dont 100.000 en or.

La capitale fut administrée par une Commission municipale composée de Polonais, d'Israélites et d'Allemands.

Un emprunt de 5 millions de roubles à 6 % fut contracté, grâce au concours de la Banque de Commerce de

Varsovie, pour secourir les chômeurs et les nécessiteux.

Les journaux polonais et russes cessèrent de paraître. Un journal allemand vit le jour.

La grande artère Marszalkowska (prononcez : Marchalkovska) fut dénommée « Hindenbourg ».

La Pologne russe ayant été conquise par les forces coalisées de l'Allemagne et de l'Autriche-Hongrie, l'occupation fut mixte, mais avec prédominance de l'Allemagne. Les Autrichiens occupèrent les provinces de Lublin et de Kielce et la partie sud-est de celle de Piotrków. Les Allemands se réservèrent le Centre, le Nord et l'Ouest, c'est-à-dire les centres populeux et industriels de Varsovie, Girardow, Lódz, Tomaszew, Kalisz, Czestochova et le bassin houiller de Dombrowa-Sosnowice.

Le 5 novembre 1916, les Austro-Allemands reconnurent, par un rescrit signé des deux empereurs, l'indépendance du Royaume du Congrès ; le 12 septembre 1917, ce rescrit reçut quelques compléments. A la tête du Royaume fut placé un Conseil de Régence composé de trois membres : Mgr Kakowski, archevêque de Varsovie, le prince Zdislaw Lubomirski et M. Joseph Ostrowski.

Le premier est Primat du Royaume du Congrès – à défaut de l'Archevêque de Posen et Gniezno, Primat de Pologne avant l'asservissement de la Posnanie : or, d'après une ancienne tradition polonaise, le Primat est, de droit, premier Régent en cas d'interrègne. Pas plus que Sa Grandeur, les deux autres régents n'étaient des créatures de la Prusse, c'étaient des Polonais éminents,



dont le choix avait été imposé par l'opinion publique, à un moment où l'Etat-Major prussien voulait à tout prix éviter une puissante insurrection dans la vaste région polonaise qu'il occupait, et que traversaient toutes ses lignes de communications avec ses armées de l'Est.

Depuis l'arrivée au pouvoir de ces trois hommes, une lutte sourde s'est poursuivie entre les Prussiens, militaires et diplomates, s'efforçant par tous les moyens d'imposer à la Pologne une alliance qui leur aurait permis de disposer de plusieurs millions d'admirables soldats, — et le gouvernement polonais, — tantôt brutalisé, tantôt flatté par son tyran, le général von Beseler, qui lui dépeignait sous les couleurs les plus sombres la situation de l'Entente, pour lui démontrer clairement que le salut de la Pologne était aux mains des Empires centraux. Or, dans cette lutte inégale, c'est le Conseil de Régence qui, par son inébranlable fermeté, a pu avoir le dernier mot...

Ni le Conseil de Régence, ni le président des ministres, Kucharzewski, un jeune historien polonais qui, en 1915, avait publié en français d'excellentes brochures sur la Pologne, ne cédèrent aux instances austro-allemandes ! La Pologne recevait avec indifférence les quelques concessions que les coalisés lui octroyaient, forcés par l'état de choses. Le Conseil de Régence refusait de voter la mobilisation générale en Pologne, déclarant aux Allemands que seule la Chambre des Députés polonais pouvait le faire. Or la Pologne n'étant pas organisée en État, cela était impossible. Les Allemands essayèrent alors de

créer une armée de volontaires polonais : 300 individus poussés par la faim répondirent à l'appel de Beseler ! La nation même resta taciturne et sombre, tel un lac alpestre avant l'orage.

C'est, qu'en sourdine, elle préparait une insurrection. Et ici surgit de nouveau Pilsudski.

Dans l'impossibilité d'organiser ouvertement une armée polonaise indépendante, il créa une association secrète, désignée en polonais par des lettres P. O. W., c'est-à-dire « Organisation militaire polonaise » (Polska Organizacya Wojskowa). Cette association utilisa, pour ses communications, la faculté dont jouissaient les officiers des légions polonaises, de circuler librement à travers la Pologne, barrée littéralement à chaque pas par les soldats prussiens. Les officiers de la Légion, propagandistes par excellence de P. O. W., participaient aussi aux frais en offrant leur solde à l'organisation : le chiffre ainsi obtenu s'éleva à plusieurs millions de couronnes.

La « P. O. W. » dirigeait tous les mouvements protestataires des légions. Elle continua son action même après l'arrestation de Pilsudski et Sosnkowski. Elle entra en rapports avec des formations polonaises en Russie et Ukraine, noua des intelligences avec la France et prépara une insurrection générale contre les Allemands pour janvier 1919.

La ruée estivale des Allemands « nach Paris » précipita en 1918 la suite des événements.



En 1918, l'armée polonaise prit sa place sur le front formidable des Alliés. Le 23 juin, le Président de la République, M. Poincaré, lui remit les quatre drapeaux qui lui avaient été offerts par Paris, Belfort, Nancy et Verdun. Ce don des quatre villes héroïques symbolisait l'estime de la France pour le nouvel État.

On peut juger de la valeur de ces soldats polonais, honorés d'une façon si flatteuse, par l'histoire d'un de leurs volontaires tué à Schirmeck. Cette histoire appartient encore à l'an 1914, néanmoins elle est à retenir :

En octobre 1914, un volontaire polonais, Lewicki, combattit dans l'artillerie légère postée au col de Schirmeck. Ce jeune homme, artilleur merveilleux, pointait depuis le début de l'action son canon de 75 et à chaque coup faisait merveille. Un éclat d'obus dans le bras gauche ne l'arrêta pas et, malgré son sang qui coulait, il continuait à pointer. Mais un obus prussien, mieux dirigé, atteignit son canon, le détruisit et fracassa les deux jambes de l'artilleur. Ce brave, blessé à mort, suppliait qu'on lui confiât un autre canon d'une batterie dont le tir était défectueux. Il y arrive et pointe quatre fois avec une justesse mathématique ; il s'apprêtait à tirer une cinquième fois quand il expira dans les bras d'un camarade.

L'armée polonaise de 1918 ne dépassait pas au début le chiffre de 20.000 hommes. Elle se montra bientôt digne d'être placée à côté des merveilleux vainqueurs de la Marne, de l'Yser, de Verdun. Elle combattit vail-

lamment contre les Allemands, les 14, 15 et 16 juillet, et se distingua dix jours après comme en témoigne la citation suivante à l'ordre du 21e corps d'armée français décernée à la 5e compagnie du 1er Régiment de Chasseurs Polonais et aux compagnies françaises qui avaient été engagées dans la bataille :

« Après avoir brisé la violente offensive du 15 juillet « 1918, ont, dans la nuit du 24 au 25 juillet, après « une courte préparation d'artillerie, enlevé d'un seul « élan, malgré la vigoureuse résistance de l'ennemi, les « objectifs qui leur avaient été assignés sur un front de « plus de 2 kilomètres et à une distance d'environ « 1 kilomètre de leur base de départ, capturant plus de « 200 prisonniers et un important matériel. »

Jusqu'à la fin de cette courte, mais merveilleuse campagne de trois mois où l'envahisseur allemand grâce au génie puissant de Foch fut chassé hors de France et de Belgique, les soldats polonais collaboraient à l'œuvre de la Libération. Le 11 novembre l'armistice arrêta leur élan. Aux mois qui suivirent, ils s'organisèrent ; leur noyau s'accrut et finalement au cours de 1919 ils regagnèrent la Pologne où ils apportèrent les méthodes et les idées françaises. Leur arrivée fut d'un appoint considérable pour la Patrie.

En 1918 se constitua à Paris une organisation politique appelée « Comité National Polonais ». Un de ses mérites principaux fut la collaboration très active à la formation de l'armée polonaise en France. C'est lui ensuite qui représenta la Pologne au moment de l'élaboration des conditions de paix. Son président, M. Dmowski, fut avec M. Paderewski (que remplaçait souvent le Dr Dluski) le délégué de la Pologne à la Conférence de la Paix. Une fois la paix conclue, le Comité fut dissous.



En Pologne, dès le 20 juillet 1918, la cause des Austro-Allemands fut jugée perdue. Le cœur plein d'espérances, l'esprit joyeux, la Pologne voyait le flot allemand refluer dans le nord de la France, puis l'anneau turco-bulgare se briser. Le *7 octobre* le Conseil de Régence de Varsovie proclama l'indépendance de la Pologne. S'inspirant des principes de Wilson, il signifia au monde civilisé sa décision de réunir les trois tronçons de la Pologne. Il introduisit dans l'armée le serment de fidélité à la Patrie. Le joug fut ainsi secoué et les Austro-Allemands qui, dans les derniers temps, avaient imposé à la Pologne comme président des ministres une de leurs créatures, Steczkowski, n'osèrent entreprendre de mesures coercitives contre l'élément polonais. Ils préparaient l'évacuation du pays tout en le pillant soigneusement.

En Autriche l'attitude hostile des députés polonais avait renversé déjà le 22 juin le cabinet du Dr. Seidler qui avait été un des artisans de la paix de Brest. Le 1er octobre, les députés polonais à Vienne votèrent la déclaration exigeant la conclusion de la paix sur la base des quatorze principes de Wilson et proclamèrent l'indépendance de la Pologne. Le 18 octobre cette proclamation fut répétée ; la Galicie et la Silésie autrichienne déclarèrent se joindre au Royaume du Congrès. Le 28 octobre les députés galiciens et silésiens nommèrent

la « Commission de liquidation », destinée à élaborer les détails de cette séparation de la Pologne et de l'Autriche. Elle prit immédiatement entre ses mains l'administration de la Galicie et de la Silésie autrichiennes. L'armée autrichienne ne se retirant pas assez vite, le 31 octobre les soldats polonais, commandés par Roja et Stachiewicz, désarmèrent les Autrichiens à Cracovie, puis le lendemain dans le reste de la Pologne autrichienne.

De cette façon tous les liens entre l'Autriche et la Pologne autrefois autrichienne furent rompus. L'Autriche évacua aussi la partie du Royaume du Congrès qu'elle avait administrée. Le 31 octobre, le gouverneur autrichien Liposzczak déposa son pouvoir entre des mains polonaises.

A Varsovie, von Beseler avait régné jusqu'au 30 octobre. Mais à cette date il remit les rênes du gouvernement au Conseil de Régence. Toutefois, rien qu'à Varsovie, il y avait encore 27.000 soldats allemands. Le 12 novembre l'Organisation Militaire Polonaise décida de mettre fin à cet état de choses. Six mille membres de l'Organisation, secondés par les débris des légions de Pilsudski et commandés par les colonels Barbecki et Minkiewicz, désarmèrent les envahisseurs tudesques, en leur enjoignant l'ordre de partir. En 24 heures la capitale polonaise était débarrassée des Prussiens. A cette occasion les soldats polonais délivrèrent 200 Alsaciens-Lorrains incorporés dans les rangs de leurs ennemis. M. Neibecker, de Metz, ramena ses compatriotes jusqu'en France à travers les pays tchèques, yougo-slaves



et italiens dans une discipline et un ordre admirables.

Provisoirement deux gouvernements existèrent au Royaume du Congrès : à Varsovie, Conseil de Régence ; à Lublin, un gouvernement improvisé, formé après le départ des Autrichiens et composé surtout de socialistes. Mais le 10 novembre arriva en Pologne libre Pilsudski, relâché, sur l'ordre de l'Entente, des cachots de Magdebourg. Immédiatement la nation le proclama dictateur. Lublin et Varsovie lui confièrent le pouvoir. Moraczewski, chef du gouvernement de Lublin, fut nommé président des Ministres. La Galicie et les tronçons du Royaume du Congrès se réunirent.

La République polonaise était virtuellement assise, grâce aux armées de l'Entente. Mais pour que l'État ressuscité fût fortement établi et qu'une Pologne réelle se formât, il fallait encore un grand effort des Polonais eux-mêmes. Cet effort se produisit, grâce à l'organisation secrète de Pilsudski et de ses collaborateurs.

## CHAPITRE X

### 1918-1920. — FORMATION DE LA RÉPUBLIQUE POLONAISE. GUERRE SUR TOUS LES FRONTS.

Chose étrange, l'Entente a complètement omis la Pologne dans les conditions de l'armistice. Pas un mot ne concerne les terres polonaises. Certes, par la déclaration de Versailles du 3 juin 1918, l'Entente a reconnu à la Pologne le droit à l'existence et l'accès à la mer. Mais n'eût-il pas été préférable de préciser au moment de l'armistice ? Or, si les conditions de l'armistice exigeaient nettement l'évacuation de l'Alsace-Lorraine par les Allemands, et du Trentin par les Autrichiens, elles ne soufflaient mot de l'évacuation des pays de langue polonaise par les gouvernements de Berlin et de Vienne.

Cette omission n'est pas imputable à la mauvaise volonté des quatre puissances qui présidaient à la rédaction de ces conditions. Elle a eu pour cause — disons-le franchement — au peu de cas que ces puissances faisaient en général de l'Est Européen. Il leur semblait une nébuleuse où prenaient naissance quelques vagues planétoïdes. Elles en méconnaissaient l'importance, elles l'ignoraient. Lloyd George ne s'est-il pas vanté publiquement dans un de ses discours de 1918 d'avoir ignoré jusque-là jusqu'au nom de Teschen, capitale de la Silésie Autrichienne. Et cependant ce nom était gravé depuis des années dans le cœur de la Pologne, en caractères indélébiles, aussi profondément qu'était gravé, dans le cœur de Marie Tudor, le nom de Calais. Cette ville, que les Autrichiens avaient essayé pendant trois cents ans de germaniser, était pendant plus d'un quart de siècle le point de mire de l'effort national de la Pologne : par des cotisations allant de centaines de francs aux pièces de deux sous et d'un sou, la Pologne réunit les sommes nécessaires pour organiser à Teschen même un lycée polonais et, aux environs de la ville, des écoles primaires polonaises privées.



Grâce à cet élan merveilleux elle a arraché aux Germains cette ville et cette région. Au point de vue économique, elle a bien mérité de l'Entente, car, en enlevant à l'élément austro-allemand les environs de Teschen, qui constituent un centre de charbonnage, elle l'affaiblissait sensiblement au point de vue financier. Mais comme cet effort national n'était pas du domaine franchement commercial, l'Angleterre crut indiqué de l'ignorer.

On peut dire qu'en général l'Entente méconnaissait la vie de la Pologne. D'ailleurs les affaires de la Pologne, comme les affaires de l'Orient européen en général, l'ont prise entièrement au dépourvu.

Si la Russie n'avait pas sombré, l'Entente aurait chargé la Russie de soulever, ou même de liquider ces questions orientales. Elle aurait résolu la question polo-

naise d'une façon très simple : elle aurait donné à la Russie toutes les terres polonaises en leur octroyant une espèce d'autonomie. Tel fut le sens de la proclamation du Grand-Duc Nicolas au commencement de la guerre. Mais la Russie étant tombée en ruines, il fallait que les Alliés précisassent leur attitude envers la Pologne.

Or, la France seule a su s'orienter promptement dans le chaos des événements. Elle comprit que, l'ancienne Russie n'existant plus, il fallait créer à sa place un autre État qui formerait contrepoids à l'Allemagne et qui avec la France veillerait à l'équilibre européen. Tandis que Wilson nageait dans son idéologie d'illuminé et que l'Angleterre ne s'occupait que de la question des plus grands bénéfices mercantiles à retirer de la guerre, la France comprit l'élan et les tendances de la Pologne et les seconda autant que cela lui fut possible.

Elle laissa faire la Pologne, et à chaque progrès de sa nouvelle alliée elle lui accorda son loyal appui.

Les Polonais, voyant que l'armistice n'obligeait nullement les Allemands à quitter leur pays, prirent la décision de les faire partir. Moitié ouvertement, moitié en secret, la Pologne prussienne mobilisa sa jeunesse et, six semaines après l'armistice, elle procéda à la Libération.

Ce fut le général Dowbor-Musnicki qui dirigea brillamment ces opérations.

Elles ont commencé par une contre-offensive. En effet les Polonais ayant eu la majorité dans les conseils d'ouvriers et de soldats, qui s'étaient formés dans toutes les provinces polonaises faisant partie de la Prusse, les



Allemands s'empressèrent de constituer dès le 15 novembre un corps de volontaires destiné à sauvegarder la frontière orientale. Le 22 novembre, la 2[e] division de la garde prussienne partit dans le grand-duché de Posnanie pour l'enchaîner, d'autres régiments la suivirent de près. Arrivés à leur lieu de destination, les soldats pseudo-révolutionnaires instituèrent immédiatement un régime de vexations. L'élément polonais réagit d'abord dans quelques localités de la province, puis le mouvement anti-allemand éclata avec toute la vigueur nécessaire à Posen même.

Le 26 décembre 1918, on fêtait dans cette ville le retour d'un grand patriote qui, connu déjà auparavant comme musicien exquis et, comme fils dévoué de la Pologne, avait passé trois ans aux États-Unis à faire de la propagande pour son pays. Nous avons nommé Ignace Paderewski. Orateur brillant, homme intègre, et, grâce à sa fortune personnelle, vrai Mécène, il avait toutes les sympathies. C'est après trois années d'absence qu'il franchit les frontières de la Pologne prussienne. Il apportait avec lui la bonne nouvelle de la ferme décision des Alliés de délivrer la Pologne et il était accompagné d'une mission anglaise qui venait se renseigner sur les lieux de l'état des choses polonaises. Le capitaine anglais Wace était assis à sa droite dans le train qui l'amenait de Dantzig et dans le carrosse qui, de la gare de Posen, les conduisait à leurs appartements,

Il y avait des raisons suffisantes pour que les deux hommes fussent reçus de façon enthousiaste. Aussi

toute la population polonaise d'une ville de 200.000 habitants sortit dans la rue, et à peine Paderewski et Wace eurent-ils fait une centaine de mètres que les Posnaniens, transportés de joie, dételèrent les chevaux de leur carrosse et traînèrent eux-mêmes la voiture jusqu'à destination.

Un pareil accueil blessa l'orgueil prussien. Et les régiments de Noske se mirent à mitrailler la population. Une centaine de victimes (dont trente-sept femmes et enfants) jonchèrent de leurs corps les rues de la ville en fête.

Immédiatement les volontaires polonais sortirent de leur calme. Bien qu'inférieurement armés, ils mirent à raison les assaillants. En moins d'une journée, la capitale de la Pologne prussienne était entre leurs mains. Sur le donjon du château royal que Guillaume II avait fait construire en plein centre de Posen, comme pour faire sentir à la Pologne que, sur son thorax, il posait lourdement sa botte éperonnée, flotta le drapeau polonais.

Et puis ce fut la traînée de poudre. Dans les villes, dans les villages, dans les bourgs surgissaient, tels des spectres, les membres de l'organisation militaire polonaise. Ils culbutaient les Prussiens, comme autrefois le général Lasalle culbutait avec ses 600 cavaliers tous les défenseurs de Magdebourg et des environs. D'après certaines légendes populaires, les démons se sauvent en hurlant devant quelques gouttes d'eau bénite : c'est ainsi que pendant le premier semestre de 1919 se sauvèrent, devant les volontaires polonais, les anciens oppresseurs.



En avril dernier — racontait tout récemment le général Henrys, chef de la mission française en Pologne — j'ai assisté sur le front de Posnanie à des choses vraiment fantastiques ; les Polonais, à mesure qu'ils combattaient, levaient leur armée. En 24 heures une bande de paysans d'un village libéré était baptisée du nom de compagnie et servait à chasser les Allemands d'un village voisin où l'on procédait de la même manière et ainsi de suite. C'est ainsi que le front polonais s'allongeait chaque jour un peu plus et finit par détacher de l'Allemagne toute la Posnanie. C'est ainsi également que morceau par morceau a été constituée l'armée polonaise qui maintenant, au point de vue numérique, du moins, représente une des plus grandes masses mobilisées de l'Europe.

Et plus tard ces soldats improvisés, mal équipés, mal chaussés, mal nourris, armés de fusils de toute provenance, ont remporté partout des victoires. Voyez la carte des fronts polonais de l'an dernier et celle d'aujourd'hui. Il y a un an, les bolcheviks étaient à Lemberg et à Vilna, aujourd'hui ils sont rejetés au delà de Kamenetz-Podolsk, et de Dvinsk ; c'est une avance considérable.

Dans ces conditions, il est difficile de ne pas être optimiste. Cette armée tiendra le coup.

Avec une aide un peu plus active des Alliés, la Pologne aurait repris tout son territoire envahi par les Allemands. Mais Lloyd George vint au secours des pauvres Germains. Sur ses instances des commissions et des ordres furent dépêchés pour arrêter la poursuite

des Prussiens. Ces commissions fixèrent les limites occidentales de la Pologne libérée, limites provisoires, car le referendum des habitants doit décider si la Silésie prussienne, le sud de la Prusse orientale et la Prusse occidentale, vont faire partie de la Pologne ou de la paisible république allemande qui a déjà maintenant plus d'un million de soldats sous les armes.

Comme par le passé la Pologne espère. Mais déjà maintenant il faut reconnaître que ce n'est que grâce à son soulèvement que le terrritoire occupé par plus de trois millions d'habitants fut détaché de la Prusse. Sans l'organisation secrète militaire des Polonais, Posen aurait gémi encore sous la férule boche tout en attendant sans doute aussi pour lui un referendum !

Tandis que d'un côté la Pologne guerroyait contre les Allemands, aux frontières orientales de la jeune République s'allumait le brasier d'une autre guerre. L'Autriche et l'Allemagne suscitèrent à la juvénile alliée de l'Entente de grosses difficultés en Galicie orientale.

Cette vieille marche de la Pologne, arrachée à la mère-patrie au x<sup>e</sup> siècle par les Normands fixés à Kiev, reprise au xi<sup>e</sup> siècle, reperdue ensuite pendant 200 ans et finalement récupérée par le roi Casimir le Grand (elle lui fut léguée par le dernier prince Boleslav Trojdenovicz), subit pendant ces années de luttes, comme nous l'avons déjà exposé dans la première partie de cet ouvrage, une forte infiltration ukranienne, allemande et israélite. C'est sur ces éléments d'infiltration que se sont appuyés les Autrichiens, dès le premier partage de



la Pologne ; ce sont ces éléments qui furent ensuite minés par la propagande prussienne. On en eut des preuves irrécusables, en 1913, lorsqu'un journaliste polonais, M. Krysiak, parvint à obtenir des clichés photographiques des documents de l'Ostmarkenverein de Berlin. Un grand nombre de ces documents secrets, publiés ensuite par la presse polonaise, se rapportent à la propagande prussienne parmi les Ukraniens.

Le 1<sup>er</sup> novembre 1918, l'Autriche qui venait de rendre gorge, devait, selon l'entente entre les Polonais et les Autrichiens, remettre les territoires galiciens aux représentants de la Pologne. Or le général Pfeffer, qui commandait les forces autrichiennes à Lemberg, après avoir assuré, la veille, les Polonais de sa loyauté, fit entrer la nuit, dans la capitale de la Galicie, les troupes ukraniennes et le matin la Galicie orientale fut proclamée comme faisant partie de la république ukranienne. République alliée aux Austro-Allemands, car le 3 novembre, dans une réunion secrète des officiers, Pfeffer engagea une dizaine de ceux-ci à prendre le commandement des troupes ukraniennes.

Lemberg, qui est un centre intellectuel polonais d'une grande importance et qui compte 85 °/₀ d'habitants polonais, se vit tout d'un coup séparé de la Patrie et envahi par le flot bolchéviste. Alors un fait des plus remarquables s'y produisit. Dans une des casernes se trouvaient encore 64, nous disons soixante-quatre, soldats polonais. Sommés de se rendre, ils déclarèrent ne pas vouloir déposer les armes, ni reconnaître l'invasion bolchéviste. Les habitants des rues voisines armés de

haches, de gourdins et de quelques revolvers se joignirent à ces braves. Un noyau d'anciens légionnaires de Pilsudski devint la cheville ouvrière du mouvement et les mitrailleuses de 6.000 Ukraniens ne purent en avoir raison. Chaque jour, presque chaque heure, le cercle de l'insurrection polonaise de Lemberg s'élargissait, et chaque jour les combats de rues se terminaient à l'avantage des Polonais qui s'emparaient des armes de leurs adversaires tués ou faits prisonniers. La lutte dura trois semaines. Les atrocités qu'y commirent les bolcheviks ukraniens furent innombrables. Le 22 novembre, enfin, arriva le général Roja qui repoussa l'ennemi hors des barrières de la ville. Puis la banlieue fut libérée.

Mais les Austro-bolchévistes ne lâchaient pas prise. Ils assiégèrent Lemberg; les régiments allemands et autrichiens qui évacuaient la Russie leur cédèrent leur artillerie lourde et, pendant six semaines encore, l'épée de Damoclès bolchéviste oscilla au-dessus des têtes des malheureux citadins. Communiquant seulement par une mince bande de terrain avec le reste de la Pologne, encerclés presque entièrement par l'ennemi, dépourvus de charbon, de lumière et d'eau, — les Ukraniens occupant tous les chemins de fer, — les habitants de Lemberg tenaient bon toujours. Les secours purent être enfin organisés. La Silésie autrichienne envoya un régiment de volontaires qui nettoya la ligne de chemin de fer et rendit possible l'envoi par les Posnaniens de vivres, d'habits et de munitions. L'arrivée, le 8 janvier 1919, de 2.000 soldats, sous les



ordres du général Romer, amena la détente. Les Ukraniens levèrent le siège.

Cependant la libération de Lemberg n'était pas définitive. Les Ukraniens, dont les forces étaient à peu près dix fois plus nombreuses, disposèrent sur un large cercle autour de la ville trois corps d'armée commandés presque tous par des Allemands. Le chef d'état-major du 1er corps était Herr Wurmser; du 2e, Herr Papp; du 3e, Herr Dolezal, un Tchèque germanisé. A la tête de la 1re brigade du 1er corps était Herr Klee; de la 2e, Herr Hoffman. Au 3e corps, les mêmes postes étaient occupés, à la 1re brigade par Herr Bisanz Falkenhayn, à la 3e par Herr Kraus. Tous les aviateurs (champ d'aviation : Krasne) étaient boches.

L'intervention des Silésiens à Lemberg entraîna des suites fâcheuses en Silésie autrichienne. Elle favorisa la naissance du conflit polono-tchèque.

Dès l'armistice, les Tchéco-Slovaques firent, avec les Galiciens, une répartition des territoires silésiens en s'adjugeant Troppau et Frydek, où ils ont une grande majorité, et en reconnaissant à la Pologne Teschen, Karwina et Oderberg, où la majorité est nettement polonaise. Pendant deux mois, cette répartition fut maintenue. D'autre part, les Teschenois qui, dès la chute de l'Autriche, avaient créé leur armée en gardant sous les drapeaux leurs compatriotes faisant partie de l'armée autrichienne, protégeaient jalousement leur frontière. Mais le jour où Lemberg lança son cri d'alarme et où les Silésiens coururent à la rescousse de leurs frères, ce rideau militaire s'éclaircit. Immédiatement un revire-

ment s'opéra dans les dispositions des voisins tchèques. Ils trouvèrent que la Tchéco-Slovaquie n'avait pas assez de mines de charbon, et que la Silésie polonaise en possédait par contre beaucoup. Donc, sans nier le caractère polonais de Teschen et des environs, ils invoquèrent les raisons de la nécessité pour eux de disposer de charbonnagse correspondants à leur intense production industrielle, et ils revinrent sur leurs décisions de novembre 1918. Les troupes tchéco-slovaques envahirent la Silésie polonaise et s'emparèrent après des combats sanglants des villes de Karwina et Bogumin (en allemand Oderberg).

Dans un de ces combats périt, en février 1919, un des meilleurs officiers polonais, Cesaire Haller, frère du général. Député au Reischsrath, il avait pris une part très active à l'organisation secrète de l'armée polonaise. Le lendemain de l'armistice, il avait sauvé, avec quelques centaines de ses volontaires, la ville polonaise d'Oswiecim, attaquée par 5.000 bolchévistes autrichiens. Les Tchèques rendirent son corps ; son enterrement à Cracovie fit autant pour la propagande patriotique que toute son existence, belle et sans tache.

La guerre tchéco-polonaise menaçait de prendre des proportions considérables lorsque l'Entente s'interposa. Elle ordonna la cessation des hostilités et porta de nouveau la question sur le domaine des nationalités. Conformément à sa décision la population de Teschen et des environs dut recourir à un referendum.

Cet arrangement provisoire fut, malgré tout, utile. Il permit à la Pologne de se tourner de nouveau vers les frontières orientales. La République polonaise par-



cheva la libération de la Galicie orientale et put repousser au loin les armées de Trotsky dont les flots, de connivence avec les Allemands et les bolchévistes ukraniens, déferlaient vers la Pologne.

De quelle importance était, pour les Allemands, la diversion ukranienne en Galicie, dont témoignent les nombreux documents trouvés par les Polonais sur les prisonniers de guerre? Un Habsbourg, le prince Guillaume, fils de Charles Etienne, aspirait à la royauté du nouvel État, surnommé, par ses partisans, Ukraine occidentale. Certes, cette Ukraine occidentale, tout en écoutant les ordres du jeune prétendant, se proclamait république ; mais chez les Boches tout est chiffon de papier, et la république, créée au moment où l'Allemagne entière devenait « Republik », ne traversait qu'une phase transitoire devant aboutir à la royauté.

Le mémoire secret du ministre Erzberger, datant des premiers mois de 1919 et publié le 5 juin 1919 au *Chicago Tribune*, édition de Paris, fait ressortir fort nettement l'importance qu'attachaient et qu'attachent les Allemands aux difficultés créées en Galicie à la Pologne. L'infatigable meneur de l'intrigue allemande esquisse un plan par lequel la définitive revanche de l'Allemagne serait préparée :

« Nous avons été très heureux d'apprendre que nos « ennemis mortels, les Tchèques, combattaient les Polo- « nais dans le district de Teschen. Nous n'avons plus « à redouter une alliance entre ces deux races, toutes « deux ennemies de la nôtre. Un autre élément anti- « polonais peut nous rendre aussi de grands services ;

« ce sont les Ukraniens et les Lithuaniens. Notre appui « a permis d'arracher aux Polonais la presque totalité « de la Galicie orientale, et de la donner à nos amis « de l'Orient. Des publications de toutes sortes sur les « questions lithuaniennes et ukraniennes seront dis- « tribuées par nous dans les pays neutres et les pays « ennemis. La création d'une nouvelle Ukraine et d'une « nouvelle Lithuanie représente pour nous un gain « immense. Toutefois, il ne faut pas oublier que nous « devons prendre soin de ces jeunes nations. Notre pro- « pagande doit développer leur conscience nationale et « l'orienter contre la Pologne. Ce doit être la tâche des « années à venir. Toutes ces questions orientales sont « solidaires. Le problème russe n'est, en fait, qu'une « des parties du grand compte que nous sommes en « train de régler avec les Anglo-Saxons pour la domi- « nation du monde. Nous avons besoin de la Lithuanie « et de l'Ukraine en Russie. Ce seront des avant-postes « de l'Allemagne. La Pologne doit être affaiblie. Si nous « ne tenons pas la Pologne, le chemin de la Russie nous « est barré.

« La Pologne, à l'est, joue le même rôle que la « France à l'ouest : elle est la pierre angulaire de « la puissance continentale de l'Angleterre. Si nous « réussissons à écarter ce danger, le gain pour nous « sera énorme, car, d'une part, à la longue, la posi- « tion de la France ira en s'affaiblissant, et, d'autre « part, la route de la Russie nous sera ouverte. La « Russie, ensemencée par nous, sera à nous. Qui ne « voit pas que l'avenir de l'Allemagne est dans cette



« voie ? *La Pologne est le seul, l'unique obstacle*...

« Si nous réussissons à empêcher la création d'une « Pologne forte, l'avenir est bien net pour nous. Les An- « glo-Saxons ne pourront pas nous fermer la porte de la « Russie. Nous entreprendrons la reconstitution de la « Russie ; avec un tel appui, nous serons en mesure, « dans dix ou quinze ans, d'avoir la France à notre « merci. La marche sur Paris sera plus facile qu'en 1914, « et le continent nous appartiendra... »

Les espoirs d'Erzberger et de Guillaume Habsbourg ne se réalisèrent pas. Le 12 mars le général Alexandrowicz amena en Galicie orientale une armée polonaise qui sauva définitivement la situation. Il était temps. Les Austro-Ukraniens s'étaient déjà emparés de plus de la moitié de la Galicie orientale et partout leur passage était marqué par la ruine et les atrocités. Lemberg était de nouveau presque entièrement isolé ; en même temps les troupes autrichiennes et ukraniennes occupaient des territoires jusqu'à la frontière hongroise et recevaient de la Hongrie et de la république autrichienne voisine les munitions ainsi que des officiers instructeurs. Maîtres des puits de pétrole situés aux environs de Boryslav et Drohobycz, les bolchévistes ukraniens approvisionnaient la Hongrie en essence et en pétrole.

C'était par leur territoire que Bela Kuhn espérait voir arriver les troupes que Lénine avait promis d'envoyer à sa rescousse. L'Europe était de nouveau immédiatement menacée par le flot bolchéviste qui cette fois-ci aurait contourné la Pologne.

L'armée d'Alexandrowicz déjoua les grands projets. Le 12 mars 1919 elle attaqua les Ukraniens près de Lemberg; les régiments posnaniens, amenés au moment précis, par le colonel Konarzewski, y rendirent de signalés services. Lemberg fut délivré; en même temps les généraux Romer et Minkiewicz débarrassèrent de l'ennemi les territoires situés au nord de la capitale.

Les Ukraniens, voyant la victoire leur échapper, entamèrent les négociations. Ils trouvèrent même de l'appui auprès de l'Entente, toujours aussi bien informée des affaires polonaises que Wilson l'était au sujet des militarismes français et allemand à la veille de la contre-révolution de Kapp et Luttwitz. Tour à tour le général français Barthélémy, le général américain Kernan, puis le général anglo-boër Botha présidaient aux négociations, lorsque subitement les Ukraniens, ayant reçu des renforts considérables, interrompirent les négociations. Se croyant assez forts, ils réattaquèrent, en pleins pourparlers, le 14 mai 1919, pour la troisième fois, l'héroïque ville de Lemberg.

Ils échouèrent. Les troupes régulières secondées par des volontaires de Lemberg, parmi lesquels il y avait un régiment de femmes, les repoussèrent et bientôt la défaite ukranienne se transforma en débâcle. Le général Iwaszkiewicz chassa l'ennemi devant lui, tel un troupeau de moutons, reprit en peu de jours tous les centres de l'industrie polonaise en Galicie : Drohobycz, Boryslav, Sambor, le nœud important de chemins de fer Stryj et coupa les communications entre les bolchévistes ukraniens et Bela Kuhn.



Ceci facilita énormément la tâche des Roumains et des Tchéco-Sloyaques qui réduisirent ensuite définitivement au néant les velléités panbolchévistes du dictateur de Budapest.

L'armée polonaise passa alors à une vigoureuse contre-offensive sur une étendue de 400 kilomètres. Dans cette belle avance se firent partout remarquer des généraux français qui, sur leur désir personnel et celui de la République française, avaient offert leur épée à la Pologne. Le général Bernard, chef de la 1re division des chasseurs polonais, se distingua dans la prise de Luck (Volhynie), exécutée sous les ordres du général Karnicki. Le général Aubry avec le général Minkiewicz, que nous avons déjà vu à Varsovie et à Lemberg, brisèrent la très forte résistance de l'ennemi sur la ligne Poryck-Sokal-Zolkiew. Ce sont eux qui occupèrent toute la partie sud-est de la Galicie. Le général Modelon, secondé encore de Minkiewicz, infligea, avec ses chasseurs, de grosses pertes à l'ennemi à Kamionka Strumilowa et prit un matériel considérable de chemins de fer ainsi qu'une forte quantité de munitions. Dans l'état-major l'ordre du jour du général en chef Haller, daté du 26 mai 1919, met à la place d'honneur les noms du lieutenant-colonel Allegrini, du chef du 3e bureau, lieutenant-colonel Noël, du lieutenant-colonel Kessler et du colonel Moineville.

Depuis cette date le péril ukranien a cessé d'exister pour la Pologne. Les Polonais, avançant sans cesse, reprirent Zloczow (21 mai), puis Tarnopol (15 juillet), deux villes où les persécutions et cruautés des bolché-

vistes ukraniens avaient fait de nombreuses victimes. Ensuite ils entrèrent en Volhynie et Podolie. Du 11 au 17 juillet, ils firent 6.560 prisonniers dont 65 officiers et s'emparèrent de 41 canons, 105 mitrailleuses et 2.600 wagons. L'ennemi s'enfuit sans pouvoir détruire les ponts ni les chemins de fer. Le général Rydz-Smigly qui déjà, le 8 février, avait pris Kowel et, le 19, dispersé les Ukraniens à Maniewicze, put assister au couronnement de ses victoires. Bientôt l'armée polonaise se trouva sur le front sud-est, à 180 kilomètres de son point de départ primitif, et occupa la presque totalité de la Volhynie et de la Podolie. Elle maintint le contact avec l'armée roumaine.

Plus au nord, la Pologne entama la lutte contre les armées de Lénine et Trotsky.

Dès les premiers jours de leur arrivée au pouvoir, les bolchévistes vouèrent une haine aveugle à la Pologne. Fin 1918, les journaux américains ont publié une quantité de documents secrets bolchévistes tombés entre les mains d'un des représentants des États-Unis en Russie, M. Edgar Nisson. Deux surtout établirent avec évidence que la Pologne était considérée par les acolytes de Lénine comme un État qui les gênait beaucoup.

« Les commandants autrichien et allemand — dit le premier, daté du 19 janvier 1918 et signé par le chef « du contre-espionnage » Kalmanovitch — ont « appris que les soldats d'origine polonaise ont la ten- « dance prononcée à se joindre à l'armée Alexéïeff qui « combat les bolcheviks. D'autre part, en Pologne, aug- « mente la tendance à défendre les frontières natio-



« nales : cette tendance est aussi bien celle des terriens « que des partis populaires et démocrates. Cette situa- « tion a été dévoilée par le major von Bohlke, envoyé « par le gouvernement allemand ; elle a nécessité « des mesures nombreuses. »

Déjà ce passage nous montre combien étroits étaient les liens entre les bolcheviks et les Austro-Boches. Quant aux mesures, elles se résumèrent dans la mise sous surveillance de tous les Polonais disséminés sur le territoire russe ; dans l'envoi de propagandistes, aussi bien parmi eux qu'en Pologne indépendante, et dans la lutte contre les soldats antibolchévistes. Ce dernier point fut précisé dans le document du 28 janvier 1919, signé par le commissaire Mocholoff qui, en même temps, accusait réception de fonds boches remis par le major Bayermeister. Les bolcheviks y décident qu' « une partie des troupes destinées à combattre la contre-révolution sera destinée à la lutte contre la Pologne et la Roumanie. »

Depuis, les bolcheviks n'ont fait qu'exécuter leur programme. Le martyrologe des soldats polonais pris par par eux isolément, les combats acharnés contre les détachements polonais qui voulaient se joindre soit aux ententistes russes, soit aux Tchéco-Slovaques, soit à l'armée franco-anglaise en Mourmanie, les exécutions de nombreux civils polonais (entre autres celles des deux frères Lutoslawski — encore deux de mes camarades du Zwionzek coupables — selon l'acte d'accusation — de sympathies exagérées pour l'Entente confirment cela amplement. Il faudrait traiter à part les innom-

brables atrocités commises contre les Polonais en Volhynie, Podolie et Ukraine ; les bolcheviks s'y assurèrent la collaboration des foules ukraniennes.

Parallèlement à cette action d'assassins, les bolcheviks développèrent en Pologne leur propagande.

Ce sont surtout les israélites russes qui se chargèrent d'y porter la bonne nouvelle bolchéviste. Nous citerons quelques noms pris au hasard.

A Lublin vint, au mois d'octobre 1918, Furstenberg (pseudonyme Hanecki) avec une forte somme d'argent. Il fonda une feuille bolchéviste « Gromada » (La Commune). Le 24 octobre, des émissaires similaires firent leur apparition à Sosnowice, munis cette fois-ci de 500.000 marks. Le « camarade » Judenherz y développa son action. A Cracovie, Abrahamer se mit à vanter les réformes des camarades Lénine et Trotsky. A Varsovie, le 10 novembre 1918, on a découvert une imprimerie secrète des bolcheviks, desservie par sept israélites et deux chrétiens. On trouva chez eux un cachet russe avec l'inscription : « République russe sociale et fédéraliste des soviets. »

Entre les 10 et 25 décembre 1918, a séjourné à Varsovie l'émissaire bolchéviste Appelboum. Les visites des bolchévistes n'ont pas cessé ensuite ; le fameux Radek surtout (pseudonyme de l'israélite Sobelson) a essayé à plusieurs reprises de gagner la Pologne à la cause du paradis de Lénine.

Ayant échoué dans sa méthode d'infitration, le bolchévisme recourut à la manière forte. Il commença la guerre.



Les vicissitudes de cette guerre ont été aussi multiples qu'étranges.

Avant tout, nous sommes obligé de souligner qu'elle n'a jamais été provoquée par la Pologne et qu'elle a été imposée de force à la République polonaise par les Soviets. L'éminent membre de la Commission des Affaires Étrangères, M. Lucien Cornet, a bien voulu prendre la défense des Polonais à cet égard et c'est dans sa brillante apologie « La Pologne n'a pas attaqué », publiée dans le *Journal* du 8 septembre 1920, que nous puiserons les principaux faits mettant au point la question de culpabilité ou de non-culpabilité de la Pologne dans la guerre russo-polonaise de 1919-1920.

« On ne peut qu'être indigné. — dit le sénateur Cornet — de l'injustice et de la mauvaise foi avec lesquelles de trop nombreux journaux de l'étranger — et aussi de France — ont traité la Pologne au moment où la Russie semblait sur le point de remettre les griffes sur sa proie. « C'est bien fait », tel était le thème des diatribes qui couraient la presse, « c'est là juste punition de l'impérialisme polonais ».

« Il faut en finir avec cette accusation sans fondement. Si ceux-là seuls sont impérialistes qui déchaînent la guerre, par ambition, ce n'est pas la Pologne, c'est la Russie bolchéviste qui mérite ce reproche. Qui a commencé ? Les soviets.

« L'histoire mérite d'être contée, car elle est merveilleusement révélatrice de la manière boche. Le 15 décembre 1918, le sieur Kessler, par qui Pilsudski avait eu la mauvaise inspiration de se faire accompagner à

son retour d'Allemagne et qui prenait à Varsovie le titre d'ambassadeur allemand, fut prié de regagner sa patrie.

« Cinq jours après le départ de Kessler, le gouvernement *socialiste* de Varsovie se décida à prendre des mesures. Dans la nuit du 19 au 20 décembre, il fit arrêter trente-six individus suspects, en majorité israélites russes, israélites polonais et allemands. La capture la plus intéressante était celle d'une certaine Masza Dombrouski, dont le vrai nom était Bronstein, et qui était la sœur de Trotsky. L'enquête préliminaire suffit à montrer que les bolcheviks entretenaient des relations étroites avec Kessler ; l'intermédiaire était précisément cette sœur de Trotsky, qui vivait à Varsovie avec un juif du nom de Lemow. Celui-ci disposait de sommes énormes.

« Nous pourrions citer cent autres preuves de l'accointance entre Allemands et bolcheviks ; d'ailleurs, on disait couramment à Moscou que la Pologne était un bouchon qui empêchait le bolchevisme d'entrer dans la bouteille allemande et qu'il fallait à tout prix extraire ce bouchon. De leur côté, les Allemands, pour toutes sortes de raisons — militaires et commerciales — estiment depuis le XVIII[e] siècle que la seule existence de la Pologne est pour leur puissance une menace mortelle. L'alliance était fatale ; elle se fit.

« Comment se manifesta-t-elle ? Voici : on se rappelle que les Allemands, qui au moment de l'armistice occupaient Vilno, Riga, Kovno et la plus grande partie de la Lithuanie et de la Russie blanche, ne mettaient aucun



empressement à obéir aux injonctions de l'Entente et à évacuer ces pays ; ils ne se décidèrent que quand l'accord eut été conclu avec les bolcheviks : alors ils reculèrent en abandonnant leurs armes aux Russes.

« Le 15 janvier, l'agence Wolff signalait que les bolcheviks étaient à 45 kilomètres de Kovno : peu après, ils occupaient Vilno et Riga et l'on savait qu'ils appelaient des troupes de toutes les régions de la Russie. Le 17 janvier 1919, les bolcheviks se livraient à un attentat que les Polonais considérèrent — ils étaient, dans ces conditions, en droit de le considérer — comme une déclaration de guerre. Un jour, ils notifièrent au ministre polonais, par sans fil, qu'ils avaient fait procéder à l'arrestation des fonctionnaires de la représentation polonaise (donc revêtus du caractère diplomatique qui les faisait sacrés) et du comité d'assistance aux prisonniers qui étaient encore en Russie et dont le départ devait avoir lieu à bref délai.

« A quel propos cette atteinte sauvage au droit des gens ? C'était, à les en croire, un acte de représailles « en raison du fait que les membres de la mission russe de la Croix Rouge auraient été massacrés, le 2 janvier, au sud-est de Lomza, par des malfaiteurs inconnus ». Or, le gouvernement polonais avait fait escorter cette mission jusqu'au point où le territoire était encore occupé par les Allemands ; il était donc en droit de décliner la responsabilité de ce crime, ce qu'il fit. »

Nous avons cité une grande partie de l'article de M. Cornet, car ainsi nous pensons avoir fourni les preuves les plus éloquentes de la mauvaise foi des bol-

chévistes et de leurs tristes alliés, les Boches. Nous continuons maintenant le récit de la guerre.

Il y eut un moment où l'Europe avait réellement à craindre. En décembre 1918 les bandes bolchévistes avaient atteint le voisinage immédiat de Riga et de Mitau. Ce sont là déjà des terres autrefois polonaises. Grâce à la trahison des Allemands, Minsk passa entre leurs mains. Les habitants de tous les parages menacés s'enfuyaient en masse, la plupart par mer, et les bolcheviks ravageaient tout sur leur passage.

Ce flot se brisa contre une digue : la petite armée polonaise composée encore en grande partie de volontaires, forte alors à peine de 80.000 hommes et occupant Bialystok, à 180 kilomètres de Varsovie vers le Nord-Est. Elle protégea le pays contre l'ennemi rouge.

Les hordes bolchévistes pouvaient être médiocres au point de vue militaire, mais elles étaient nombreuses et de plus commandées par des officiers boches. Les Boches leur avaient fourni l'artillerie, les avions et les armes. Leur victoire aurait eu des suites néfastes. C'est là que le communisme russe aurait tendu la main aux spartakistes de Berlin et seule la barrière du Rhin l'aurait arrêté pour quelque temps. Les pires éventualités menaçaient la culture européenne.

La Pologne à peine ressuscitée, reprit son ancien rôle de paladin de l'Europe de Michelet. Elle barra la route à l'invasion de la barbarie.

Depuis la fin de 1918 jusqu'au printemps 1920 elle ne connut pas de défaillance dans sa lutte contre le bolchévisme. Son chef, Pilsudski, comprit qu'il présidait au combat des deux mondes. Socialiste par ses opinions et, au début, peu au courant des événements nouveaux à cause de sa longue réclusion à Magdebourg, il s'était orienté d'abord un peu trop à gauche. Mais il s'aperçut bientôt qu'on ne saurait gouverner un pays selon des principes exclusivistes.



Son socialisme déteignit considérablement et bientôt Pilsudski arriva à conclure que si la Pologne — comme tous les pays civilisés — a besoin de larges réformes, elle a besoin aussi de l'ordre. Aussi épousa-t-il les idées de l'Entente. Son appel aux Alliés lui fait honneur. En décembre 1918 il demanda à l'Entente de ne pas lui refuser une aide effective et son appui moral, car son prestige réel sur les masses pouvait seul combattre d'une manière efficace les menées bolchévistes qui constituaient le plus grave danger pour la Pologne. Puis de nouvelles levées successives, ainsi que l'arrivée de 80.000 soldats de Haller lui ayant permis de porter le chiffre de ses braves à 700.000, il rejeta depuis le 11 novembre 1918 jusqu'au 31 mai 1919 (en comptant la distance de Bialystok) les bolchévistes de 320 kilomètres, dans la direction de Swienciany, de 310 dans la direction de Minsk, de 195 dans la direction de Pinsk.

Au cours des mois de décembre et de janvier, les bolcheviks russes avançaient de plus en plus vers les frontières de la Pologne Ayant occupé Wilno (5 janvier), Lida et Orany, ils poussèrent jusqu'à Mosty, localité située à 250 kilomètres de Varsovie. Les Polonais,

commandés par le général Iwaszkiewicz, passèrent à l'offensive au début du mois de mars, prirent Slonim et Skidel (5 mars) et remportèrent une victoire à Mosty sur le Niemen.

Le deuxième épisode des opérations polonaises sur ce front eut lieu au mois d'avril. Les troupes polonaises du général Szeptycki occupèrent, en présence du général Pilsudski, Lida, Nowogrodek, Vilno et Baranowicze, malgré une résistance désespérée de l'ennemi. Les bolcheviks se retirèrent en hâte dans la direction de Minsk, poursuivis par les Polonais victorieux (20 avril).

Ils tentèrent pourtant de reprendre Vilno quelques jours après, en déclanchant leurs attaques du nord-est et du sud-est de la ville.

C'est ainsi qu'ils réunirent dans les environs de Podbrodzie, au nord-est de Vilno, un corps d'armée composé d'un régiment letton, de détachements communistes et de formations ouvrières nouvellement arrivées de Moscou. Simultanément, au nord de Vilno, à Uciany, une division de bolcheviks lithuaniens reçut l'ordre d'appuyer l'attaque partant de Podbrodzie. Tous les efforts bolchévistes ayant néanmoins échoué, le groupe de Podbrodzie se replia et se fortifia sur la ligne de la rivière Vilejka, continuant de la sorte à menacer Vilno du nord-est. Les troupes polonaises ont cependant réussi à avancer vers le nord. Elles ont pris Giedrojcie, Inturki et Swienciany (16 mai) après des luttes très sérieuses et ont obligé les bolcheviks à se replier sur Dvinsk (Dunabourg).

Au sud-est de Vilno, les bolcheviks ont été forcés de



se retirer de Smorgonie. Ils continuèrent néanmoins à rassembler des forces à Molodeczno. Les troupes polonaises se sont avancées depuis dans la direction de Minsk, occupant, le 12 mai, Naliboki et Derewna qui se trouve à une distance de 75 kilomètres de Minsk.

Une nouvelle victoire a été remportée par le général Szeptycki les 2 et 3 juillet à Wilejka et Molodeczno où trois brigades bolchévistes ont été détruites malgré une résistance opiniâtre. De nouvelles avances s'ensuivirent; bientôt Luniniec fut pris par les Polonais, puis ce fut le tour de Minsk. Vers la fin de 1919 la Pologne occupa les territoires de Podolie et de Volhynie abandonnés par Denikine, sous la pression bolchéviste (31 décembre). Puis en coopération avec les troupes lettonnes, elle marcha sur Dvinsk.

Le 3 janvier, le général Rydz-Smigly, commandant des troupes polono-lettonnes, s'empara de la grande ville de Dvinsk (Dunabourg) assise sur la Dvina, au nord de ce fleuve, large de trois à quatre cents mètres.

Poursuivant leurs succès, les troupes polono-lettonnes se sont avancées dans la direction de Pskof, le long de la voie de Pétrograd. Elles ont pénétré plus avant dans la province de Vitebsk et atteint Rzezyca le 15, Lucyn le 18. La partie de la province de Vitebsk où se trouvent les trois districts de Dvinsk, de Rzezyca et de Lucyn, porte le nom de Livonie polonaise. C'est une région où la population catholique, polonaise et lettonne l'emporte sur la population orthodoxe, blanc-ruthène et moscovite.

Grâce à ces succès commença au mois de janvier 1920

la période d'un rapprochement très actif entre la Pologne et tous les petits États limitrophes. En Lettonie, la prise de Dvinsk par les troupes polonaises produisit une satisfaction immense. Les Lettons formèrent le projet de constituer une union des États septentrionaux comprenant la Finlande, l'Esthonie, la Lettonie, et éventuellement aussi la Lithuanie. Ce bloc prendrait appui sur la Pologne au point de vue militaire et économique. Un échange de vues très actif eut lieu entre les hauts commandements des troupes lettones et polonaises, comme aussi entre les représentants diplomatiques des deux États.

Puis du 15 au 22 se tint à Helsingfors une conférence des États baltiques à laquelle prirent part les représentants de la Finlande, de l'Esthonie, de la Lettonie et de la Pologne.

Les séances plénières et celles des quatre commissions ont eu lieu au siège du parlement. Les délégués sont arrivés à un accord de principe sur les questions politiques, militaires et économiques entre les quatre États. Comme résultat pratique de la conférence, des institutions permanentes de liaison auraient été établies, ayant un caractère militaire et économique. On décida aussi de convoquer sous peu une autre conférence à Riga.

En présence de leurs échecs, Trotsky, Lénine et Tchitchérine firent des propositions de paix. Selon le procédé des bolchévistes ukraniens qui avaient attaqué Lemberg en pleins pourparlers, ils préparèrent pour ce moment aussi une nouvelle offensive. Pilsudski déjoua leurs



plans. Tout en remettant la proposition à la Chambre des députés à Varsovie, il enfonça la ligne ennemie à l'endroit qui servait de point de concentration bolchéviste, prit le 12 mars 1920 Mozyr et marcha de plus en plus de l'avant. Peu après, Kiew était entre les mains des Polonais.

Nous le répétons encore une fois : lorsque au printemps les Polonais prirent l'offensive, ils n'obéissaient pas, contrairement à ce qu'on a soutenu, à des préoccupations impérialistes. Leur offensive avait un caractère essentiellement défensif. En dernier lieu, leur marche sur Kief était destinée à prévenir l'agression en masse que les bolchévistes préparaient en concentrant des troupes devant les points les plus vulnérables des lignes polonaises.

D'ailleurs, en poussant jusqu'à Kief, les Polonais agissaient d'accord avec les Ukraniens qui, dans l'intervalle, s'étaient rangés avec leur chef Petlioura du côté polonais. La Pologne leur promit de les aider à reconquérir leur indépendance et, aussitôt Kief pris, Pilsudski leur remit la ville comme capitale de la nouvelle république.

Dès la seconde quinzaine de juin, pourtant, la situation devint critique ; les armées polonaises furent obligées de se replier en hâte en subissant au cours de cette retraite précipitée des pertes sensibles. Dans les premiers jours de juillet, la Pologne se trouvait envahie de fait et la menace contre Varsovie se précisait dans des conditions vraiment tragiques. C'est alors que Lloyd George, qui conservait encore toutes ses illusions quant

à la sincérité des bolchévistes, qui avait foi en leur désir de conclure une paix juste et durable, proposa aux deux parties la conclusion d'un armistice immédiat — les Polonais devant se retirer derrière une ligne située à l'ouest de leurs frontières naturelles — et l'ouverture à Londres, sous les auspices des puissances de l'Entente, de négociations en vue d'une paix générale.

L'accueil que le gouvernement de Moscou fit à cette suggestion britannique fut bien décevant. Les soviets exigèrent que les préliminaires de paix fussent signés en même temps que l'armistice. Ils entendirent traiter directement avec la Pologne en dehors de toute intervention de la Grande-Bretagne et de l'ensemble de l'Entente. La République de Lénine et Trotsky se proposa — tout simplement — d'écraser la Pologne et d'en faire un centre révolutionnaire d'où la propagande bolchéviste eût pu rayonner sur toute l'Europe centrale. A Minsk, où les pourparlers furent entamés tandis que les opérations militaires continuaient à se développer, les délégués de Moscou exigèrent le désarmement de la Pologne, la réduction de l'armée à 50.000 hommes et l'organisation d'une force armée de travailleurs qui eût servi à soviétiser le pays. D'ailleurs, à l'arrière des lignes russes, un gouvernement révolutionnaire polonais composé de créatures de Lénine fut formé, prêt à s'affirmer comme seul gouvernement de la Pologne, le jour où Varsovie aurait été prise.

Dès ce moment, l'Europe entière se déclara plus ou moins nettement contre la Pologne. Le lapin du proverbe allait être mangé : n'était-ce pas lui qui avait



commencé ?... Et voilà que la propagande secrète et très adroitement menée par les Germains et les bolchévistes indisposait le monde ouvrier de l'Europe et de l'Amérique contre les Polonais ; on les représentait comme ennemis de la liberté ; cette campagne obtenait des résultats qui se manifestaient par les refus sporadiques, mais de plus en plus fréquents, de charger ou de transporter des munitions pour la Pologne ; les gouvernements se rangèrent aussi l'un après l'autre contre les Polonais. Le gouvernement belge refusa de laisser passer les chevaux et les obus destinés à la Pologne ; en Italie, M. Giolitti gourmanda publiquement la République polonaise et le lion anglais fit douter de la réputation de noblesse qu'on attribue au roi des animaux. Bonar Law, Lloyd George et une kyrielle d'hommes d'État anglais déclarèrent sans ambages que, même si la Pologne était écrasée, l'Angleterre ne sacrifierait pas un seul homme au salut de la malheureuse république. L'Europe officielle regardait la Pologne sombrer sans dépêcher une seule chaloupe à son secours.

Certes, les gouvernements anglais, belge et italien ne constituaient pas les nations anglaise, belge et italienne, et partout il y avait une minorité qui sympathisait avec le pays polonais en détresse. Mais à ce moment l'avis de ces minorités était loin de l'emporter.

Seule la France se rangea du côté polonais, seule la France tendit la main à la Pologne, seule la France la sauva. L'élan et la vaillance de l'armée polonaise firent le reste. Comme en 1914 après Charleroi, Virton, Ethe, après le recul jusqu'aux abords de Paris, les merveilleux

soldats français obtinrent leur Marne, les Polonais eurent leur bataille de Varsovie. Au moment le plus critique, l'aide tactique de la France, les conseils géniaux du maréchal Foch et du général Weygand provoquèrent le revirement de l'âme polonaise et les élèves moscovites des Boches, conduits par les Boches, soutenus par les Boches, trouvèrent, sous les remparts de Varsovie, leur perte et leur déshonneur.

Au fur et à mesure que le danger bolchéviste en Pologne augmentait, l'opinion publique française réclamait le concours actif de la France. Le chef du cabinet, ministre des Affaires Étrangères, M. Millerand, le véritable homme providentiel de la République au moment où la félonie et la ruse allemandes commençaient à user de tous les expédients possibles pour battre en brèche le traité de Versailles, donna une satisfaction complète aux vœux de son pays. Il multiplia les envois de munitions, accorda à la Pologne de forts subsides, puis dépêcha un nombreux corps d'officiers et de sous-officiers pour encadrer les jeunes armées polonaises. Le couronnement de cette œuvre de salut fut l'envoi à Varsovie d'une commission militaire et diplomatique à la tête de laquelle se trouvaient M. Jusserand, et le bras droit du maréchal Foch, le général Weygand.

La journée la plus critique fut celle du 1er août. L'armée bolchéviste avait atteint les avancées de la forteresse de Modlin ; elle était parvenue, par la prise de Radzymin, jusqu'à 4 ou 5 kilomètres de Praga, le faubourg de Varsovie, situé sur la rive droite de la Vistule.



D'autre part, ses éléments d'aile droite poussaient à marches forcées sur le cours inférieur de la Vistule, vers Plock, Wloclawek et Graudenz, menaçant, et le couloir vers Dantzig, et les communications occidentales de Varsovie, si le passage du fleuve avait pu être réalisé.

L'action du général Weygand et des officiers français permit de consolider le front à quelques kilomètres de la capitale, de réorganiser les forces démoralisées par une retraite accomplie dans les conditions les plus pénibles ; enfin l'intervention des réserves au moment le plus opportun détermina le renversement complet de la situation.

La nomination du général Haller au commandement de l'armée de choc qui devait opposer la résistance principale aux bolcheviks attaquant Varsovie, la valeur de cette armée, composée presque exclusivement de volontaires, dont seuls les bureaux militaires de Varsovie avaient inscrit 300.000 dans le délai de quelques jours, faisaient espérer un succès. Toutefois le 14 août le plan que le général Weygand, à force de ténacité et de persuasion, était parvenu à faire adopter par l'état-major général polonais, commençait à peine à produire ses effets. Des transports militaires ramenaient les troupes vers la capitale, les unes au nord, à la 5e armée, les autres au sud-est, à la 4e, pour constituer les deux pinces de la tenaille dans laquelle le général français avait prévu le coincement de l'armée bolchéviste. Mais il fallait gagner 48 heures, et chacun se demandait si les troupes polonaises, qui depuis un mois reculaient au début de

+ dont faisait partie le futur G. de Gaulle

chaque engagement, pourraient tenir devant la capitale pendant un laps de temps nécessaire.

La journée dominicale du 15 fut une journée de fièvre. La lutte avait commencé autour de la ville. Le canon s'était fait entendre dans la matinée, mais dans des proportions qui ne rappelaient en rien les batailles de la grande guerre.

C'est dans cette journée que les officiers français payèrent le plus vigoureusement de leur personne, disposant eux-mêmes, sur le terrain, les unités — dont ils n'étaient pourtant que les conseillers techniques, — réconfortant le commandement polonais à tous ses degrés par leur confiance et leur calme ; maintenant, par leur exemple, les troupes polonaises sur le champ de bataille. Tous, sans distinction de grade, étaient sur la ligne de feu. Les généraux Henrys et Billotte conduisirent eux-mêmes chacun une vague d'assaut à l'attaque.

Le résultat fut que, pour la première fois depuis un mois, l'armée polonaise tint sur ses emplacements de combat. Le lendemain, la 5[e] armée, au nord de Varsovie, prenait l'offensive. Les bolchévistes n'attendaient pas son choc, et, à part ceux qui se rendirent, reculèrent de plus de 20 kilomètres.

Le 17 août, ce fut la pince droite de la tenaille qui se mit en mouvement vers le nord, direction Nowo-Minsk, après avoir parcouru une formidable étape de 40 kilomètres.

La résistance bolchéviste ne fut ni plus sérieuse ni plus prolongée que la veille. Le soir, la 4[e] armée polonaise avait gagné 25 kilomètres dans la direction du nord et ramassé plus de 2.000 prisonniers.



Le 18, la marche des 5[e] et 4[e] armées s'accentua. L'armée bolchéviste, accrochée aux défenses du camp retranché de Varsovie, dut commencer son mouvement de retraite. La 1[re] armée polonaise la suivait ; bientôt Siedlce était repris dans la soirée et la capitale entièrement dégagée.

Le plus important résultat de la manœuvre fut peut-être la situation critique dans laquelle furent placés tous les éléments bolchévistes qui, le long de la frontière allemande, glissaient vers le couloir de Dantzig.

Le commandement des armées rouges tenta alors, le 19, la seule manœuvre qui aurait pu lui permettre de rétablir la situation : l'attaque de Plock, pour forcer la Vistule, se rabattre sur la ligne de chemin de fer Varsovie-Lowicz et prendre à revers la ville coupée de ses voies de communication. Mais il ne put réunir des forces suffisantes. Plock, héroïquement défendu par deux régiments et par sa population civile, qui soutint un dur combat de rues, résista. Dès le 20 août, sous la menace d'un encerclement auquel elles n'échappèrent qu'en se réfugiant sur le territoire allemand, les troupes bolchévistes cessèrent leur pression sur ce point.

« Sur le front central, dit un correspondant de guerre (H. Maton : En Pologne, une semaine de victoire. *Écho de Paris* du 27 août 1920), l'avance des troupes polonaises s'accentue, les bolchévistes, en voiture comme ils sont venus, repartent à toute allure

Une grande partie se rend. Les habitants des villages polonais les traquent, prennent les convois, font des prisonniers. Il n'y a presque plus de combats, rien qu'une retraite éperdue des troupes soviétistes et des israélites qui, dès l'arrivée des bolchévistes, avaient constitué des soviets communaux et procédé aux pires excès envers la population polonaise. »

La marche des armées polonaises a été si rapide que les correspondants de guerre, admis à suivre les négociations de Minsk, et qui avaient quitté Varsovie, le 17, ont été rejoints par les troupes polonaises à Miedzyrzec.

Ce n'étaient pas les soldats polonais seuls qui combattaient contre l'invasion, c'était la nation tout entière. Le correspondant militaire du *Daily Chronicle*, M. A.-A. Davidson, qui visita les lignes avancées de l'armée polonaise sur la Narew, eut l'impression que, en dehors des combats que livrait l'armée polonaise, une vraie guerre de guérillas se préparait contre l'envahisseur. « Partout on voit des fils barbelés barrant les routes qui entourent les villages. Partout on creuse des tranchées. Chaque maison de campagne devient ainsi un fortin, où les femmes et les enfants se préparent à résister jusqu'à la mort, pendant que leurs maris et leurs pères combattent dans les rangs de l'armée régulière. Les paysans préparent des embûches pour la cavalerie rouge.

« Décidément, — dit le correspondant, — les troupes rouges auront devant elles une tâche ingrate. Quant à l'armée polonaise, elle est incontestablement très forte et animée du meilleur esprit. Les soldats polonais chantent en face de l'ennemi les mêmes chansons qu'ils chantaient en traversant Varsovie, il y a quelques jours. »



Des régiments de femmes et de jeunes filles s'organisèrent lors de cette campagne et de nombreux actes d'héroïsme se produisirent. Un des plus remarquables fut le fait d'armes de l'aumônier militaire Skorupka. Faisant partie du régiment qui devait reprendre Radzymin, presque un faubourg de la capitale, il vit tous les officiers de son régiment tués ou mis hors combat. Une hésitation courut le long des rangs. Alors Skorupka, ayant le rang de sous-lieutenant comme aumônier, sa croix seule à la main, s'élança au-devant des troupiers et les entraîna à l'assaut. Il périt sous les balles bolchévistes, mais pendant ce temps la position fut prise, les renforts arrivèrent et, à travers la brèche faite dans le cercle de fer bolchéviste, l'armée polonaise put avancer et hâter la victoire.

La bataille de Varsovie eut des résultats décisifs. Les troupes bolchévistes furent culbutées sur toute l'étendue du front et refoulées sous la pression d'une poussée irrésistible. Plus de 150.000 bolchévistes faits prisonniers et un butin énorme en munitions et en matériel de guerre, tels furent les résultats obtenus en quelques semaines par les Polonais victorieux. Le rêve allemand d'un contact direct avec les Russes s'évanouissait ; le rêve bolchéviste d'une coalition russo-allemande portant les hordes révolutionnaires jusqu'au Rhin et réalisant universellement le monstrueux régime des Soviets, s'écroulait.

Bientôt Pilsudski entra à Bialystok et Brest-Litovsk, bientôt l'avance polonaise reprit presque tout le territoire perdu. Boudienny, qui avec ses cosaques avait tenté une diversion sur les frontières est de la Pologne, fut chassé de la Galicie orientale et des environs de Lublin et ne conserva que les débris de ses régiments pillards et barbares. Dans ces combats de frontière 43.000 bolchévistes furent faits prisonniers. Bouches inutiles, mais que la Pologne se mit à nourrir de son mieux et qui furent mieux alimentées, dans la captivité, que lors de la grandiloquente période d'invasion.

Les Polonais s'approchant de Minsk, le siège des pourparlers fut transporté à Riga. Le chef des diplomates bolchévistes, Joffe, fit preuve, à la conférence de Riga, d'une souplesse déconcertante. La Russie des Soviets consentit à tous les sacrifices ; elle souscrit à toutes les conditions, pourvu qu'on lui accordât la suspension des hostilités.

« Quel renversement des rôles et comme le salut de l'Europe, dans tout cela, a tenu à peu de chose ! » remarquait-on à ce moment avec justesse. Mais il suffit de considérer l'ensemble des phases de la lutte russo-polonaise pour comprendre que le gouvernement de Moscou n'agit pas avec le désir sincère de conclure une paix juste et durable ; il s'est résigné simplement à se plier aux nécessités impérieuses résultant des circonstances. La Russie des Soviets avec ses armées rouges désorganisées, son matériel perdu et impossible à remplacer actuellement, est incapable de soutenir une campagne d'hiver. Les forces dont elle dispose encore, elle en a



besoin pour faire face à Wrangel et pour essayer de réprimer la contre-révolution qui gronde dans toutes les régions de la République rouge. La paix avec la Pologne, c'est le répit indispensable pour concentrer toutes les forces dans la résistance au péril intérieur, c'est la dernière chance offerte aux dictateurs de Moscou de se maintenir et de consolider leur domination. A un point de vue général, on doit craindre que cette paix ne retarde encore la chute du régime bolchéviste ; au point de vue de la Pologne, il est à craindre qu'elle ne soit plus lourde d'épreuves et de déceptions que la guerre elle-même. Cinq mois d'hiver peuvent suffire pour permettre aux bolchévistes de réorganiser les armées rouges, de reconstituer leur matériel de guerre, de rétablir leurs ressources et leurs moyens d'action. Or, s'ils peuvent se ressaisir de la sorte, les bolchévistes ne renonceront pas à leur idéal révolutionnaire, et au printemps prochain, ils essayeront, par une nouvelle agression contre la Pologne, de se frayer un chemin, à travers ce pays, vers l'Allemagne complice et vers l'Europe occidentale pour essayer de courber celle-ci sous le joug communiste.

Ainsi la paix signée à Riga ne saurait marquer que le début d'une trêve sur l'issue de laquelle il n'y a pas à se faire beaucoup d'illusions. Si le régime bolchéviste ne s'effondre pas cet hiver à Moscou, la guerre reprendra dès les premiers jours du renouveau, et cette perspective fait au peuple polonais un devoir de se préparer en conscience à toutes les éventualités de demain, comme elle fait aux alliés un devoir d'aider

efficacement la Pologne, dernier rempart couvrant l'Europe centrale et occidentale contre la monstrueuse vague rouge de l'anarchie russe.

Le danger bolchéviste n'est pas le seul récif sur lequel doit être fixé le regard de ceux qui détiennent en leurs mains le gouvernail de la nef polonaise. La question de la Haute-Silésie n'est pas encore résolue. Le gouvernement polonais a accordé d'ores et déjà l'autonomie aux territoires silésiens qui se joindront à la Pologne; il les a exemptés en outre du service militaire pour des années. Mais les armements continus des Allemands, les troubles sanglants à Katowice (Kattovitz) qui ont coûté la vie à 9 soldats français, prouvent que de ce côté aussi la Pologne aura des difficultés.

La question de Dantzig n'est pas réglée et, sans l'intervention française, cette lézarde dans l'exécution du traité de Versailles aurait coûté cher à la Pologne. Le représentant de l'Entente, Réginald Tower, s'est montré nettement germanophile et, après avoir manifesté de toutes façons ses sympathies pour Berlin, il finit par empêcher les navires alliés de décharger à Dantzig des munitions envoyées pour la Pologne. Seule l'attitude de la France, dictée par la ferme volonté et le lucide bon sens de M. Millerand, fit changer d'attitude à Herr von Tauer, comme les Polonais appellent cet étrange Anglais.

La question de Dantzig est toujours d'une haute importance.

Tous les hommes prudents, tous les écrivains connaissant un peu l'Allemagne, n'ont pas manqué, au lendemain de l'armistice, de recommander aux Alliés l'occupation militaire de Dantzig et de la basse-Vistule. En outre ils ont conseillé aux Alliés d'élargir le plus possible, au profit de la Pologne, le couloir de Dantzig.



Les Polonais réclamaient à l'ouest de cette ville les deux districts poméraniens de Lauenburg et de Butow, qui appartinrent à la Pologne jusqu'en 1661 et qui comptent encore une minorité importante de Polonais.

La Pologne réclamait en outre le port d'Elbing qui lui assurerait tout le delta de la Vistule et qui permettrait d'éloigner de ce fleuve la frontière de la Prusse Orientale, demeurée allemande.

La « fenêtre » polonaise sur la mer Baltique était ainsi normalement élargie. Elle aurait même été suffisante pour les besoins maritimes de la Pologne, à la condition que Dantzig eût été purement et simplement annexé à la Pologne.

Cette annexion était préconisée par les représentants des Alliés chargés d'étudier la question sur place. Pour l'obtenir, la Pologne aurait même consenti à l'Allemagne des avantages équivalents sur d'autres points de la frontière germano-polonaise.

M. Lloyd George ne voulut rien entendre. Malgré ses propres experts, il restreignit le couloir polonais et il s'efforça même d'en boucher l'issue en refusant à la Pologne la propriété de Dantzig et en plaçant dans cette ville un Commissaire britannique dont les sympathies germanophiles étaient notoires.

Sir Reginald Tower travailla consciencieusement en faveur des Allemands; et non seulement il s'efforça

d'organiser à Dantzig une « ville libre » (libre des Polonais), mais un « État libre » contrairement à la lettre et à l'esprit du Traité de Versailles.

En présence d'une telle aberration, les Alliés ne pouvaient demeurer indifférents. A la conférence de Spa, où il avait été appelé, Her von Tauer fut sévèrement admonesté par M. Millerand. Mais le mal était fait, et il était trop tard pour réparer les fautes du commissaire anglais.

Sir Reginald est d'ailleurs retourné à Dantzig. Toutefois, si les Alliés voulaient occuper en force la ville libre de Dantzig et son territoire, ils seraient dans leur droit, et l'on peut même dire que la stricte application du Traité de Versailles leur fait une obligation d'agir.

La Pologne a encore le conflit lithuanien. Ces frères fidèles de la nation polonaise pendant plus de 400 ans, ont été circonvenus par les Boches et on peut dire que les Allemands n'ont pas, parmi les petits États baltes formés sur les ruines de la Russie, d'alliés plus dévoués... Depuis 1914 les sympathies lithuaniennes pour l'Allemagne se sont manifestées de façons multiples ; dès 1917 elles se reportèrent en plus sur les bolcheviks. En septembre 1920, les Lithuaniens n'ont pas hésité d'accorder libre passage aux armées rouges en défaite et, grâce à leur concours, 80.000 soldats bolcheviks qui, après la débâcle de Varsovie, se sauvèrent sur le territoire allemand en Prusse Orientale, purent ensuite se réorganiser et regagner la Russie en empruntant des territoires lithuaniens. Cette attitude n'a pas été improvisée. Elle était préméditée de longue date, témoin, par exemple, l'interview que donnait le 16 avril dernier à la *Kœnigsberger Allgemeine Zeitung* M. Purickis, alors ministre de Lithuanie à Berlin. M. Purickis y célébrait avec chaleur la cordialité des relations de la Lithuanie avec l'Allemagne. Il s'y élevait contre la politique française tendant à rendre impossible un contact entre l'Allemagne et les bolcheviks et se livrait à des protestations de sympathie pour le *Reich*. M. Purickis est aujourd'hui ministre des affaires étrangères de Lithuanie...



On connaissait de longue date à Varsovie les menées allemandes destinées à contrebattre les tentatives du chef d'État polonais pour créer une fédération où auraient pu vivre en commun les Polonais, les Lithuaniens et les Blancs-Russiens. Les propositions qui auraient rendu possible la collaboration de deux nations avaient été faites et renouvelées au gouvernement lithuanien. Mais les hommes politiques de Kovno rejetèrent toutes les avances ayant pour but une entente, qui eût été dans les traditions des deux peuples, pour se laisser séduire par les Soviets ; ceux-ci offraient généreusement des territoires incontestablement polonais. Ils allèrent même jusqu'à collaborer avec les armées rouges dans leur lutte contre la Pologne. La présence d'officiers allemands dans les cadres des trois divisions lithuaniennes, le fait qu'elles disposent de canons, de fusils et de munitions allemands, sont des preuves que les incidents actuels sont une œuvre germanique.

La Pologne est persuadée qu'une entente avec la Lithuanie est indispensable en face du danger mutuel que présente le voisinage de l'ouest et suppose que

cette entente sera possible lorsque le gouvernement de Kovno se libérera des influences de Berlin.

Il serait à souhaiter pour la Pologne et pour la Lithuanie que l'ancienne fédération polono-lithuanienne revécût et que les deux peuples s'unissent de nouveau indissolublement pour renouer les belles traditions de civilisation, de culture et de fraternité.

Toutes ces questions sont certainement secondaires; néanmoins toutes doivent être envisagées avec le plus grand soin. Et toutes imposent à la Pologne une organisation solide et une orientation politique ferme. Le général Weygand, à qui la Pologne reconnaissante, outre un hommage public, a offert un de ses plus précieux trophées : le sabre du roi Étienne Bathory, a précisé, avec une admirable justesse, la situation :

« Je quitte — dit-il — Varsovie, ma mission terminée, en emportant une impression très favorable et un plein espoir. L'armée polonaise a montré de quoi elle était capable, et la victoire qu'elle vient de remporter peut lui donner et nous donner confiance. Toutefois, j'estime qu'il serait dangereux de considérer sa tâche comme terminée. Si l'espoir nous est permis que la paix sera signée avant la mauvaise saison, nous devons envisager aussi l'éventualité de la continuation des opérations. L'heure n'est donc pas au repos, mais au travail. L'armée polonaise a besoin d'être sérieusement organisée, équipée et dotée de cadres d'officiers et de sous-officiers. Ce sera, avec la constitution de réserves, l'œuvre de l'état-major. »



Le général Joseph Haller, dans une déclaration qu'il a bien voulu faire à un correspondant de guerre français, M. Louis Legly, a développé cette idée :

« Nous avons — dit-il — le même intérêt que la France à surveiller l'Allemagne ; donc une collaboration étroite s'impose ; seulement, pour conclure une alliance sérieuse, il faut bien se connaître et avoir la confiance réciproque. Il faut aussi la même méthode de travail, le même esprit, le même idéal. Or, pendant des siècles, la France et la Pologne ont constamment eu des affinités les attirant l'une vers l'autre. La Pologne a toujours été à l'avant-garde du progrès dans l'est de l'Europe. Aujourd'hui, la Pologne ressuscitée cherche une alliance avec la France, dont elle admire les grandes idées, et la puissance, et dont elle veut suivre l'exemple. »

« L'Union populaire nationale polonaise », un des partis les plus considérables de la Pologne, s'est déclarée dans le même sens. Le 28 septembre 1920, au moment de la rentrée de la Diète, elle a voté les deux résolutions suivantes :

1° S'efforcer inlassablement d'arriver à la paix, tout en continuant à ne rien négliger de ce qui est nécessaire pour assurer la défense de l'État ;

2° Préserver l'État du danger des guerres et des invasions futures, et ceci en réorganisant l'armée à fond et en contractant une alliance militaire avec les États de l'Entente, et en premier lieu avec la France.

Oui, tel est l'avis de toute la Pologne. La Pologne doit, tout en pensant à la paix, ne pas négliger les questions de la défense nationale. Et alliée, comme

au moment de la Révolution, à l'héroïque France, elle remplira ses devoirs envers l'humanité si elle se transforme en une digue contre le militarisme prussien à l'est, comme la France en est une à l'ouest. Avec la Russie, dès que celle-ci sera débarrassée du cauchemar bolchéviste et dès qu'elle aura abandonné l'impérialisme, la Pologne pourra vivre en paix et en amitié. La Pologne ne demande pas de territoires qui ne lui ont jamais appartenu et si la Russie, ordonnée et démocratique, n'empiète pas sur son sol, elle trouvera dans la République polonaise une amie.

## CHAPITRE XI

### 1918-1920. — VIE INTÉRIEURE DE LA POLOGNE LIBÉRÉE. TACHES INCOMBANT DORÉNAVANT AU NOUVEL ÉTAT.

Tout en fournissant depuis vingt mois un grand effort militaire, la Pologne a travaillé activement à l'organisation de sa vie intérieure.

Le premier fait à relever dans ce domaine est la rapidité avec laquelle s'est opérée en Pologne l'union sacrée. Le lendemain de l'armistice c'étaient les socialistes qui étaient arrivés au pouvoir. L'Entente n'en semblait pas satisfaite. L'appui de l'Entente — alors non déchirée encore par la discorde — était pour la Pologne une question de vie ou de mort ; il a suffi d'une entrevue entre Pilsudski et Paderewski, pour que les socialistes se démettent et pour que tous les partis opèrent une fusion. Un ministère fut formé ayant, comme président, Paderewski, patriote et démocrate modéré, et comme membres, les représentants de tous les partis. Et lorsque Paderewski fut remplacé par Skulski, puis Grabski et finalement Witos, les rapports entre les partis restèrent les mêmes. La Pologne démentit ainsi les bruits qu'on répandait dans le monde civilisé sur sa désunion et sur l'animosité entre ses partis.

Le deuxième trait remarquable dans l'existence de la

jeune République, est son attachement au régime parlementaire. Ce pays jouissant du système représentatif depuis le moyen âge a prouvé qu'il avait dans le sang des tendances constitutionnelles. A peine l'armistice était-il conclu, à peine l'indépendance de la Pologne fut elle proclamée, qu'on procéda aux élections à la Chambre des Députés. Le pays se serait refusé à n'importe quelle entreprise, si sa Constitution n'était pas entrée en action.

Les malheurs qu'a subis la Pologne pendant la grande guerre sont immenses.

Rien que dans les premiers six mois de la guerre furent détruits en partie ou totalement 11.500 villages, 300 villes, 9.000 fermes et châteaux isolés, 1.800 églises. Multiplions ce chiffre par 8 et nous reculerons d'épouvante devant l'énormité de ces dévastations et de ces ruines que n'égalent que les dévastations et les ruines du nord de la France.

Comme dans la zone des armées française, d'un grand nombre de villages, il ne subsiste plus rien. Un poteau et une planchette avec le nom de la localité détruite, indiquent l'endroit où grouillait la vie, où bruissait le travail, où jouaient les enfants et fleurissaient les vergers. Comme le soldat du « Feu » qui, ne trouvant rien, pas même les assises de l'église de son hameau près de Carency, pleure des larmes de sang, des milliers de soldats polonais sentent leurs cœurs s'étreindre d'une immense douleur devant la destruction de tout ce qui leur était cher.

D'incalculables richesses ont été anéanties. L'industrie



polonaise a été méthodiquement saccagée par l'Allemand. Plus de 700.000 Polonais ouvriers et ouvrières, ont été retenus ou déportés en Allemagne, condamnés aux travaux forcés à l'usine ou aux champs, dans des conditions plus ignominieuses que celles de l'esclavage antique. Des milliers de kilomètres carrés ont été dépouillés. En janvier 1915, le kaiser disait dans une proclamation à ses troupes de l'Est : « Si vous êtes contraints de vous retirer de la Pologne, n'épargnez ni une ville, ni une maison. Que la terre soit nue sous le pied. » L'infernale consigne a été exécutée.

Au cours des délibérations de la Diète de Varsovie en mai 1919 au sujet des crédits à accorder à l'industrie, le député Brun, grand industriel, a donné lecture d'un document oublié par l'état-major allemand dans sa fuite et contenant une liste des réquisitions effectuées en Pologne. Selon cette liste, rien qu'à Varsovie et aux environs, on a enlevé sans aucune indemnité :

| | | |
|---|---|---|
| Fer . . . . . . . . | 81.838.000 | kilos |
| Étain, zinc, plomb. . . | 19.300.000 | — |
| Cuivre . . . . . . . | 7.600.000 | — |
| Cuirs de bestiaux . . . | 1.126.000 | pièces |
| Cuirs pour les semelles . | 2.000.000 | kilos |
| Courroies de transmission . . . . . . . | 890.000 | — |
| Graisses, huiles. . . . | 1.000.000 | — |
| Coton . . . . . . . | 9.500.000 | — |
| Laine . . . . . . . | 9.800.000 | — |
| Locomotives et grandes machines . . . . . | 150 | pièces |

| | | |
|---|---|---|
| Moteurs électriques. . . . | — 150 | pièces |
| Machines-outils . . . . | 3.500 | — |

A Lodz, on a emporté 1.400 kilomètres de courroies. Dans sept propriétés seulement, les Allemands ont enlevé 44.700 wagons de bois.

Il ne faut pas oublier qu'avant l'invasion allemande, à la suite des ordres émanant des autorités russes, des milliers de wagons de matières premières avaient déjà été expédiés de Pologne en Russie.

Écoutons encore la voix impartiale d'un Américain, délégué de l'Administration du Ravitaillement des États-Unis, M. Walcott :

« ... Il y a un an je suis allé en Pologne pour recueillir des faits sur ce qui restait d'un peuple qui avait été décimé par la guerre. Le pays avait été dévasté deux fois. D'abord c'est l'armée russe qui l'a pillé d'un bout à l'autre, ensuite c'étaient les Allemands. Sur toute la longueur d'un chemin de 280 milles, de Varsovie jusqu'à Pinsk, qui marque la présente ligne de feu, plus d'un demi-million d'habitants ont trouvé la mort de faim et de froid. La route était jonchée de leurs os nettoyés par les corbeaux. Avec l'économie qui leur est habituelle, les Allemands ramassaient les ossements les plus gros pour les faire moudre et les utiliser comme engrais, mais les doigts et les orteils restaient éparpillés sur le sol avec des vêtements couverts de boue et gavés de pluie. Des paniers d'osier étaient jetés le long de la voie, paniers dans lesquels les bébés sont suspendus aux solives dans



tout intérieur de paysan polonais. Il y en avait des vingtaines à chaque mille, et chaque panier annonçait une mort. J'ai commencé à les compter : mais, au bout de peu de temps, j'ai dû y renoncer, tant il y en avait... »

Eh bien, la Pologne se relève rapidement, grâce certes aux concours de l'Entente, mais aussi grâce à cette vitalité qui lui est inhérente et au patriotisme dont ses fils sont débordants. Les déprédations allemandes en portant un coup terrible à l'industrie polonaise ont laissé 750.000 ouvriers (sans compter leurs familles) sans travail et sans pain. Le gouvernement fit l'impossible pour les secourir ; le patriotisme de ces gens admirables de dévouement et de résignation l'a d'ailleurs secondé. Neuf cents millions de couronnes ont été dépensés dans la seule Galicie ; 40 % des maisons détruites vont être reconstruites aux frais du gouvernement. Plusieurs milliers de kilomètres de travaux de voirie ont déjà été exécutés ; les ouvrages riverains n'ont pas été négligés non plus. Hélas ! il faudra, pour toutes les dépenses qui incombent à la Pologne, des dizaines de milliards.

Le président de cabinet Skulski a exposé aux représentants de la presse la situation économique de la Pologne. Il dit d'abord que la Pologne serait forcée pendant quelque temps d'importer d'Amérique des denrées alimentaires et de réglementer sévèrement leur répartition afin de subvenir à l'alimentation du pays jusqu'aux récoltes. L'industrie s'est relevée à son avis merveilleusement ; grâce à l'initiative privée, 40 % d'ou-

vriers étaient déjà occupés en février 1919. De grosses difficultés venaient du manque de charbon : la Pologne en a besoin mensuellement de 2 millions de tonnes environ, et actuellement elle ne dispose que de 250.000 tonnes importées de Haute-Silésie, de 500.000 de Silésie (de Teschen), et de 500.000 d'autres charbonnages. Le gouvernement fit des démarches afin d'obtenir davantage de la Haute-Silésie. Le matériel de chemin de fer était également très insuffisant, on avait 60.000 wagons contre 180.000 indispensables. Les Allemands avaient enlevé tout le matériel roulant des territoires récemment cédés. Pour améliorer le change, la Pologne contracta un emprunt de 250.000.000 de dollars aux États-Unis et s'efforça d'augmenter l'exportation, surtout celle du pétrole, du bois, du sucre.

L'invasion bolchéviste a produit depuis d'autres malheurs, d'autres dévastations et d'autres vides...

Aux prises avec la gêne et la misère la Pologne n'a pas oublié la vie intellectuelle. Dès que le territoire posnanien fut libéré, le conseil administratif de la Posnanie créa à Posen une université. Un des plus éminents médecins de la Pologne (dont l'œuvre très intéressante, « L'esthétique en médecine » fut présentée au public français par l'auteur de ces lignes en 1912), le Docteur Héliodore Swiecicki, en fut élu recteur. En quelques mois plus de 2.000 étudiants s'y inscrivirent. A peine Vilno fut-il libéré des bolcheviks, qu'on y ouvrit une deuxième université. La troisième fut organisée à Lublin. L'université de Varsovie, jusque-là russe, fut polonisée. Les deux universités



de la Galicie, celle de Cracovie et de Lemberg, ont repris leur vie normale. On prépare l'ouverture d'autres écoles supérieures en divers endroits de la République.

La Chambre des députés a voté, en dehors d'une série de lois réglant les circonstances courantes, une loi agraire d'un caractère peut-être trop outré, car en réduisant les limites légales de l'étendue des propriétés foncières à 30 et 60 hectares (selon la région) et en ordonnant l'expropriation du surplus, elle risque d'affaiblir l'agriculture. En tout cas elle peut être modifiée : son principe visant la garantie au peuple de la possession de la quantité raisonnable de la terre est juste. Elle est par excellence individualiste ; elle favorise non pas la socialisation du sol, mais sa possession plus facile pour chaque individu qui travaille.

A un moment, on pensait que la Pologne serait peut-être la première à promulguer une loi contre les mercantis. Paderewski, qui avait fait pendre haut et court un banquier convaincu de malversations dans ce sens, fit preuve d'une intelligence rare.

L'éloge venant de la bouche d'un adversaire, le Dr Buschl du *Koelner Tageblatt*, nous fera apprécier à sa juste valeur le prodigieux effort de la renaissance de la Pologne.

Ce journaliste allemand écrit :

« La nouvelle Pologne, en se reconstituant sur les ruines des trois puissances, a eu à surmonter d'immenses difficultés. Ses terres avaient été dévastées et dépeuplées pendant la guerre. Elle n'avait ni armée, ni finances, ni administration. Par contre, un ennemi

redoutable l'attaquait à l'est, le bolchévisme la menaçait également à l'intérieur, propagé par certains milieux cosmopolites qui voulaient mettre à profit le chômage forcé des ouvriers et la ruine de l'industrie polonaise. Eh bien, malgré cela, l'ordre a été partout maintenu ; malgré cela, l'État polonais est plus solide que l'État allemand. Une forte armée a surgi. On a formé tous les services publics en dépit du fait qu'en Posnanie et dans l'ancienne Pologne russe, les Polonais n'étaient pas admis aux fonctions de l'État. Une Constituante s'élabore qui garantit leur droit aux minorités nationales. Ces résultats témoignent du talent des hommes d'État polonais et de la haute conscience politique de la nation tout entière. »

*TROISIÈME PARTIE*

# LITTÉRATURE

## CHAPITRE PREMIER

### LITTÉRATURE MÉDIÉVALE.

La littérature polonaise prend naissance au moyen âge.

Ses débuts consistent en quelques chants d'église, en une série de légendes et un certain nombre de poèmes didactiques et philosophiques. Dans le premier groupe, une litanie à la Vierge, intitulée « Bogarodzica », est devenue célèbre. Les régiments polonais l'entonnaient en s'ébranlant pour la bataille ; c'est ainsi que ce chant plein d'archaïsmes linguistiques a plané au-dessus des combats les plus sanglants, a traversé des siècles et fut chanté encore sous les derniers rois de Pologne.

Parmi les légendes, celle concernant la vie de saint Alexis ; parmi les poèmes philosophiques, le Dialogue du Docteur et de la Mort, méritent la place d'honneur.

On a encore un poème sur le choix de l'épouse, sur l'orthographe polonaise, sur la façon de se conduire en société. Quelques chansons d'amour bruissent comme des abeilles d'or dans ce chœur si grave.

Une des œuvres les plus intéressantes de cette période est la cantilène d'Andrée Galka en l'honneur de Wicleff.

Galka lui-même était agrégé (magister artium) à l'université de Cracovie et, énonçait-on, dans ses cours des opinions bien rapprochées de la doctrine du réformateur anglais du XIVe siècle. Cela allait bien tant qu'il ne nommait pas Wicleff. Mais un jour, pendant son absence, on trouva dans sa cellule les œuvres du hardi fils d'Albion. Pour éviter un procès disciplinaire qui aurait pu se terminer par une punition sévère, Galka se sauva en Silésie. De là il écrivit une lettre à l'un des magnats polonais et joignit à cette lettre une cantilène en l'honneur de Wicleff.

C'est un poème savoureux, tellement plein de force et de détermination qu'on songe en le lisant aux épîtres les plus énergiques de Luther, ainsi qu'aux chansons acérées des Albigeois, des Hussites et des Anabaptistes. Il est bien polonais cet auteur qui jette le froc aux orties parce qu'il lui pesait sur les épaules, et qui crie aux quatre vents la protestation contre l'oppression de sa conscience. Son langage est encore bien naïf, sa strophe ne vaut pas une terce du Dante, ni une octave d'Arioste, mais ses accents sont tellement francs et justes qu'on garde pour elle une sincère estime.

Un théâtre polonais disparu, presque jusqu'aux



derniers vestiges, a existé entre le XIIe et le XVe siècle. Le pape Innocent III écrivant vers l'an 1200 à Henri, archevêque de Gniezno, blâmait la licence des drames polonais. « On donne quelquefois, dit-il, dans les églises, des représentations théâtrales, où figurent non seulement des masques bouffons et des figures monstrueuses, mais encore parfois des diacres, des sous-diacres, des prêtres, qui ne craignent pas de rendre leur aveuglement public et de se donner eux-mêmes en risée aux spectateurs. »

On a conservé un fragment d'une pièce de théâtre représentée par les grands du royaume à la mort du roi Casimir le Juste en 1194. Des personnages allégoriques, la Joie, la Tristesse, la Liberté, la Justice et la Prudence y devisent sur les vertus du roi défunt et sur les destinées futures de son royaume. Ce dialogue est mené adroitement sans être inférieur au dialogue des célèbres *Autos Sacramentales* de l'Espagne, remplis aussi de personnages d'allégorie. Le texte est latin, mais il est hors de doute que sa place est parmi les œuvres dramatiques polonaises, comme celles dont parle Innocent III, ou bien comme d'autres qu'on représentait à la Noël, à Pâques et aux pardons et dont nous sont parvenues seulement de fugaces mentions.

La prose se résume en quelques livres de piété. Ce sont les psautiers (celui de la reine Kinga de 1240, l'autre de la reine Hedvige, se trouvant actuellement au couvent de Saint-Florian en Autriche [il a appartenu d'abord peut-être à sa sœur Marie. A cause d'un *M* inscrit à la première page on l'appela le psautier de la

reine Marguerite], un troisième d'une dame Nawojka), traductions des ouvrages des Pères de l'Eglise, sermons. Chose intéressante, ce groupe presque entier doit son origine aux dames polonaises. C'est sur leur désir que ces traductions ont été faites. Parmi les sermons (qu'on écrivait d'habitude en latin mais qu'on prononçait en polonais), ceux de Nicolas de Blonie ont connu la célébrité. Sous le titre de Viridarium ils furent réimprimés à Cologne encore au XVIIe siècle.

Une lignée d'historiens commence au XIIe siècle. Celui qui l'inaugura est Gallus. La critique historique le considère comme un moine français anonyme; il se dit lui-même « exul patriæ delatus in Poloniam ». C'est un esprit cultivé et critique. Dans son histoire écrite entre 1110 et 1135, il embrasse la période de 825 à 1118. Il élague presque tout ce qu'il y a de fabuleux dans l'histoire de la Pologne et dénote de vastes connaissances en histoire et en géographie.

Divers annalistes suivirent le maître français : Mathieu Cholewa († 1165), Vincent Kadlubek (1160-1225), Boguchwal (vers 1221), Baszko (1227 à 1273). Le dominicain Martin, connu dans la littérature du moyen âge sous le nom de Martinus Polonus, de 1243 à 1254 dignitaire des papes Innocent IV, Alexandre IV, Urbain IV et autres jusqu'à Jean XXI, nommé par Nicolas III primat de Pologne, a donné une série d'ouvrages d'histoire universelle fort appréciés à son époque. Ce sont : « Chronique des papes et des empereurs » (traduction française de Verneron), « Sur quatre grands empires : Babylone, Carthage, Macédoine et Rome », « Histoire du schisme de l'Église », « Histoire des Guelfes », « Miracles et faits extraordinaires ». Sa « Perle des décrets », un compendium des décrets papaux depuis les temps les plus anciens jusqu'à son époque a été réimprimée jusqu'au XVIIe siècle, 1486-1489-1492 (Strasbourg), 1500 (Paris), 1545 (Paris), 1560 (deux fois : à Lyon et à Paris), 1584 (Venise), 1612 (Paris). On a encore de cet écrivain remarquable un recueil de sermons « Sermones de tempore et de sanctis » qui fut réimprimé trois fois en quatre ans (Strasbourg 1484-1486-1488) et un manuscrit sur la Palestine.



Jean le Silésien (vers 1359), l'Anonyme, archidiacre de Guesen (période 1289-1384), Jean de Posnanie, Janko de Czarnkow, tous historiens de Pologne plus ou moins estimables, nous conduisent au seuil du XVe siècle. Là surgit une grande figure, celle du maître d'histoire : Jean Dlugosz.

Cet écrivain, surnommé en latin *Longinus*, naquit en 1415. Il ouvrit une ère nouvelle à la littérature historique de son pays.

Elève brillant de l'université de Cracovie, il fut obligé de cesser ses études à cause de la mort de son père. Il se fit prêtre et, aussitôt ordonné, il entra dans le service du tout-puissant évêque de Cracovie, Zbigniew Olesnicki, homme d'État de la taille d'un Richelieu. Administrateur d'abord de quelques villages appartenant à Olesnicki, il fit preuve de tant de capacités que peu après l'évêque le nomma régisseur de tous ses biens dont l'étendue égalait celle d'un département en France.

Puis découvrant à Dlugosz des talents diplomatiques, son maître recourut à son intervention dans plusieurs cas politiques graves. C'est à lui qu'il confia, en 1449, la mission de le faire rentrer dans les bonnes grâces du pape Eugène IV. Dlugosz revint en effet avec le chapeau de cardinal pour son protecteur. C'est lui aussi qui mit d'accord Jean Hunyady, gouverneur de Hongrie, avec Giskra, gouverneur de Bohême, au moment où ces deux généraux, à la tête de leurs armées, étaient sur le point de foncer l'un sur l'autre. En 1467 il fut nommé par le roi Casimir précepteur de ses six fils et inculqua ainsi son patriotisme ardent à toute la lignée des rois. Il mourut en 1480 au moment où il préparait son départ pour Lemberg où il venait d'être nommé archevêque.

Travailleur infatigable, il avait de quoi remplir son existence en se consacrant uniquement à ses nombreux emplois. Il trouva encore le temps d'ériger, à lui et à sa nation, un *monumentum aere perennius*.

Au début de sa carrière, en qualité de régisseur d'Olesnicki, il se vit obligé de dresser une liste des villages et hameaux de son maître. Il écrivit ainsi son premier ouvrage : Inventaire des possessions de l'évêque de Cracovie. Ce fut bien un ouvrage littéraire : en cataloguant ses localités, Dlugosz rencontra de nombreuses pièces archivales remontant de quelques siècles, les incorpora dans son inventaire, les commenta et les enrichit de nouvelles données. De cette façon, au lieu d'une simple liste, il fit une véritable œuvre d'histoire. Ainsi, notre auteur entra dans le grand



fleuve de recherches historiques et, une fois dans le courant, il fut entraîné plus loin et toujours plus loin.

Ce premier ouvrage se perdit. Par bonheur les volumes suivants de Dlugosz sont venus nous dédommager de cette perte.

Dlugosz, désireux de se rendre compte de l'état économique et statistique des communes avec lesquelles il était en contact continuel, entreprit alors un deuxième ouvrage : « Liber beneficiorum diocesis cracoviensis ». Ce livre est une monographie soignée de toute une province de la Pologne du XV<sup>e</sup> siècle. Toutes les possessions et dotations de la moindre commune et de la plus petite église y sont consignées, cet aperçu est accompagné de pièces à l'appui, des documents historiques aussi nombreux qu'il fut possible à l'auteur d'en recueillir, de données statistiques, précises et menues.

Comme les biens du roi, des nobles et des paysans payaient tous la dîme à l'église, ils sont tous décrits aussi d'une façon détaillée. Ainsi donc le moindre hameau a sa description dans cet ouvrage de bénédictin comprenant quatre énormes in-folio.

Le « Livre des bénéfices » aurait suffi à assurer à Dlugosz une des premières places parmi les historiens médiévaux, non seulement de la Pologne, mais de l'Europe entière ; car c'est là une source inestimable pour la connaissance de la vie intérieure et surtout économique de la Pologne du moyen âge, et aucune littérature contemporaine ne possède d'ouvrage similaire.

A force de compulser les pièces d'archives, Dlugosz se sentit naître le désir de donner un tableau plus vaste du passé de son pays. Mêlé aux événements les plus importants, en sa qualité de diplomate et négociateur dans les affaires dont nous venons d'en énumérer une partie, il crut d'un intérêt considérable de raconter ce qu'il avait vu. De cette façon deux plans germèrent dans son cerveau : d'un côté l'intention de donner une histoire de la Pologne, depuis ses origines jusqu'à l'époque de Dlugosz ; de l'autre, l'idée d'écrire des sortes de mémoires se rapportant aux événements contemporains.

Il travailla avec acharnement à la réalisation de ces deux plans pendant plus d'un quart de siècle. Il scruta toutes les archives qui lui étaient accessibles. Et lesquelles pouvaient être inaccessibles à un si haut dignitaire ? Il compulsa des dossiers dont plusieurs se sont perdus depuis.

Ceux qu'on a retrouvés confirment amplement sa véracité et son honnêteté d'historien. Il menait de front les deux parties : l'ancienne et la contemporaine, et il vit enfin le jour où la lacune qui les séparait fut définitivement comblée. Mais il ne publia pas son ouvrage dont certains cahiers furent refondus par lui à plusieurs reprises, dont certaines pages furent refaites jusqu'à six et sept fois. Ce n'est qu'en 1615 qu'Herburt en publia une partie, puis Groddeck le donna en totalité en 1711. Ce sont deux gros in-folio contenant 13 livres allant jusqu'à 1480.

Dlugosz fit encore publier une vie de S[t] Stanislas, une autre de S[te] Kinga, femme du roi de Pologne, Boleslav le Chaste, puis « Vitæ episcoporum Posnaniensium », un autre volume sur les évêques de Silésie, un troisième sur tous les évêques de la Pologne. Ce n'étaient que des monographies préparatoires de sa grande Histoire de Pologne. Son Traité sur les armoiries de la Pologne ainsi que la « Banderia Pruthenorum », recueil où il a fait peindre les 101 drapeaux pris aux Chevaliers teutoniques, à la bataille de Grunwald, sont des ouvrages d'érudition historique.

Dans le traité sur les armoiries, il a fait ressortir, en vrai précurseur, le rôle de l'hérédité dans les caractères de différentes familles. La Banderia Pruthenorum est une contribution de valeur pour l'archéologue, lesdits drapeaux ayant ensuite été détruits au cours des siècles.

Quant à l'histoire de Pologne, par sa documentation soigneuse, par son envergure, par le fini des détails, par les aperçus généraux, par le rattachement de l'histoire polonaise à l'histoire universelle, par la place accordée à la géographie, elle s'élève au-dessus de tout ce qu'on trouve dans l'historiographie de l'Europe du XV[e] siècle. Ce grand travail dépasse de beaucoup les travaux d'Enéas Sylvius, de Bonfinius, de Jean de Ségovie et Théoderik de Nieheim, écrivains historiques les plus en vue du XV[e] siècle. L'auteur, nourri de Tite-Live et désireux de l'égaler, respire le même patriotisme que l'écrivain latin. Au point de vue technique il atteint souvent à son niveau.

Ajoutons encore que le grand historien a dépensé toute sa fortune en bourses pour les étudiants pauvres.

## CHAPITRE II

### POÉSIE POPULAIRE.

C'EST au moyen âge aussi qu'a germé et s'est épanouie la poésie populaire polonaise, appartenant aux plus belles productions de la littérature orale de l'Europe.

La poésie populaire pénètre la vie d'un campagnard polonais si intimement qu'on peut dire que pas un détail de cette existence n'a manqué d'y trouver une répercussion. La vie d'un individu de la campagne, sa naissance, son enfance, ses jeux, sa jeunesse, son âge adulte, sa vieillesse et sa mort se mirent dans les strophes populaires. Le premier balbutiement de l'amour, les innombrables nuances de ce puissant sentiment, ses joies et ses tristesses, puis le mariage et la vie de ménage s'y profilent avec une netteté rare. C'est la partie lyrique pure de la poésie orale polonaise.

La partie épique embrasse les ballades et les romances, ainsi que les chansons animales. A ce groupe s'ajoutent les poésies historiques. La grande épopée est étrangère au génie populaire polonais, mais par contre les courts poèmes y sont ciselés avec maîtrise. On dirait de petites figurines de Tanagra d'un modelé très vivant et d'une grâce enchanteresse.

Puis vient la longue théorie des coutumes de l'année.



Les coutumes sont les vestiges ou les exordes de la religion primitive. Ce sont les rites dans leur phase première et en qualité de rites elles sont accompagnées de chansons. Lesdites chansons abondent en Pologne. Vers le commencement de l'année, à la période entre la Noël et les Rois, la jeunesse du village circule de maison en maison en chantant des chansons de vœux, qui resplendissent souvent d'un véritable éclat poétique. C'est un vieux rite : au commencement de l'année, chez beaucoup de peuples, on procède à l'expulsion solennelle des mauvais esprits, en prononçant des vœux rythmés ; c'est un acte magique très important. Aux premiers jours du printemps on apporte dans le village, sous l'emblème d'un arbrisseau dit « arbre de mai », ou « petit bois », la vigueur printanière de la sève ainsi que la fertilité. Ce rite étrange s'accompagne de nombreux chants. L'approche du printemps, puis la germination des blés appellent d'autres rites et d'autres mélopées. Le commencement de la maturation des moissons rend nécessaire l'exorcisme des sorciers et de sortilèges pouvant en empêcher l'accomplissement ; cet exorcisme consiste en chants magiques et en allumage de grands feux, souvent mal odorants. Une fête populaire s'ensuit où des strophes chantées ont un caractère nettement libidineux. La moisson est le point de départ d'autres rites et chansons ; il en est de même pour l'ensemencement des blés d'hiver accompagné autrefois, sans doute dans la Pologne entière, actuellement seulement dans quelques contrées, de l'allumage d'autres feux rituels et exorcisants et d'autres chansons et fêtes.

C'est la lyrique rituelle remontant au paganisme, donc au moins au moyen âge. C'est une survivance des siècles passés qu'il serait ridicule de qualifier de superstition.

L'acte du mariage donne lieu à un rite à part. La noce polonaise est un bouquet touffu de chants. Depuis la demande en mariage, jusqu'au lendemain de noces, la chanson plane au-dessus de ce grand événement social. Elle est tour à tour tendre, grave, touchante, solennelle, quelquefois humoristique. Elle reflète toutes les nuances, comme miroite l'étendue glauque d'un étang par une journée d'été. Mais sa note dominante est rituelle. La cohésion avec la *gens*, avec les divinités de la maison, avec la grande nature lui imprime un caractère antique.

Et voici une autre coutume excessivement curieuse : les chants populaires entonnés lors de l'enterrement. A travers les siècles, jusqu'à nos jours, s'est perpétuée dans ces chants la vieille religion primitive, telle qu'on la retrouve chez les Fidjiens ou chez les Iroquois. Là-dessus s'est greffé le dogme chrétien ; il a provoqué dans cette « épopée de l'âme » — c'est bien là le mot qui conviendrait — un mélange infiniment intéressant.

D'autres incidents de la vie de tous les jours sont chantés et célébrés dans la poésie populaire ; la chasse, la vie militaire, les travaux des champs, la maternité. Les berceuses polonaises sont exquises.

La dernière catégorie, et certes la non moins belle, est celle des chants religieux. Le peuple polonais a composé des chants de processions et de fêtes. La Passion a inspiré plus d'une fois le poète populaire. Mais où ses chansons ont jailli surabondamment, tels les innombrables petits ruisseaux qui sillonnent les plaines de la Pologne, c'est pour exalter la Nativité. La fête de Noël a été pour le chanteur populaire de la Pologne le point de départ de poèmes d'une grâce infinie. Toutes les littératures orales de l'Europe connaissent le ravissant groupe des Noëls, dans lesquels la naïveté de l'inspiration, l'amour de l'enfant et de la famille et la piété simple et humble fleurissent en lys odorants, en festons aromatiques de roses ; or dans cette floraison délicate, les Noëls polonais occupent, aussi bien par leur nombre (dépassant considérablement celui des Noëls composés dans d'autres pays) que par leurs qualités artistiques, une place prépondérante.



Il ne faut pas s'imaginer que les cultivateurs seuls, les paysans seuls, ont travaillé à tisser ce délicieux gobelin qu'est la poésie populaire de la Pologne. Cette poésie est l'œuvre commune de toutes les classes : du laboureur, du pâtre, du citadin, et du châtelain. La société médiévale polonaise et même celle des siècles suivants jusqu'au XVIII^e^ vivait, au point de vue littéraire, l'existence commune. La vie de la cour et du couvent, deux foyers où les lettres et les arts suivaient une évolution différente, ne s'infiltrait presque pas dans sa masse compacte et, dans la chaumière du paysan aussi bien que dans le manoir du châtelain, on conservait les mêmes croyances, les mêmes coutumes, ainsi que les mêmes sujets de la littérature orale. Les choses se pas-

saient ainsi dans l'Angleterre shakespearienne et dans les coins retirés de la province française, avant la Révolution.

La littérature orale de la Pologne, dont les textes publiés forment plus d'une centaine de volumes, embrasse encore les contes populaires, les devinettes et les proverbes. Ici, comme dans les chansons populaires, un certain nombre de productions datent des temps modernes, mais la grande majorité remonte à la période moyenâgeuse.

Au total la littérature du moyen âge polonais est largement dépassée par la littérature médiévale de la France, de l'Italie, ou de l'Allemagne. La France avec ses innombrables poèmes, avec sa Chanson de Roland, avec ses fabliaux, l'Italie avec la triade immortelle du Dante, Pétrarque et Boccace, l'Allemagne avec le grand lyrique Walther von der Vogelweide, les épiques Wolfram von Eschenbach, Godefroy de Strasbourg et Hartmann von der Aue sont pareilles à des cimes alpestres, aux fronts couronnés de glaces, aux flancs frangés de nuages.

Toutefois la littérature de la Pologne médiévale ne me semble pas à dédaigner. Elle est moins puissante, moins escarpée. Mais elle possède beaucoup de charme et me fait songer par son caractère moelleux et doux à certains gracieux vallons des Vosges.

J'en vois un dans mes souvenirs ; il n'est pas loin du petit lac de Retournemer. Un rû babillard y descend une pente assez rapide et son eau chante d'une façon continue une mélopée de sons cristallins. Des salicaires aux hampes rosées se massent le long de ses flots, les belles



de nuit violettes y balancent leurs clochettes, les reines des prés blanches, les digitales pourprées, les soucis d'eau couleur d'or y mêlent leurs teintes baignées de soleil, enserrent le ruban argenté du ruisseau et descendent jusqu'à ses ondes. Un vallonnement de montagnes ferme ce petit cirque, des sapins s'élancent de leur sol rocailleux. C'est un coin retiré et doux où l'oiseau trouve son paradis, et où les saphirs ailés de libellules et les papillons multicolores forment une vaste république.

Un poète et un rêveur y peuvent trouver aussi un moment de bonheur.

## CHAPITRE III

### LA RENAISSANCE

On appelle le XVI[e] siècle, le siècle d'or de la littérature polonaise. En effet la période de la Renaissance en Pologne mérite ce nom.

Elle a produit d'abord le prince des poètes polonais avant Mickiewicz : Jean Kochanowski. Né en 1532 à Sycyn, il fit ses études à Cracovie, puis les compléta à Paris où il resta plusieurs années. Selon une légende difficile à contrôler il se lia ici d'amitié avec Ronsard. Il partit ensuite à Rome et à Padoue où son séjour n'a pas été moins long. Fin connaisseur des littératures antiques ainsi que des littératures française et italienne, très instruit, il fut nommé après son retour en 1557 secrétaire du roi. Le chancelier de Pologne, Jean Zamoyski, non seulement grand général, mais aussi grand humaniste et érudit, l'engageait à rester à la cour. Mais Kochanowski préféra bientôt un Tusculum retiré aux délices de la capitale. Un bien agreste, Czarnolas, lui étant échu en héritage, il s'y fixa. Il y vivait heureux, marié en 1575 à Dorothée Podlodowska et, tel le poète persan Sadi au milieu des roses, il filait des journées heureuses à l'ombre d'un séculaire tilleul



dont il a chanté à de nombreuses reprises la beauté, quand le décès de sa fillette bien-aimée Ursule sonna le glas de sa vie idyllique ; peu après survint l'assassinat de son beau-père par les Tartares. Il avait à peine surmonté ces deux grandes tristesses que la mort vint le frapper à son tour le 22 août 1584.

Son œuvre est très variée. Comme beaucoup de contemporains il a écrit en latin et en polonais. En latin il donna *Elegiarum libri tres* et *Lyricorum libellus*. Les premières surtout contiennent des pièces de vers pleines de grâce. Les publications polonaises sont plus nombreuses. Il y a là d'abord les « Coquecigrues », un recueil de poésies moitié badines, moitié épigrammatiques. Le « Satyre ou l'homme des bois » renferme des imprécations contre les défauts nationaux, les « Epodes » et l' « Hommage de la Prusse » valent les odes de Victor Hugo. Ajoutons-y un drame dans le genre antique : « Le renvoi des ambassadeurs grecs » et les poèmes descriptifs : « La fête de la Saint-Jean » et « La chaste Suzanne ».

Mais ses deux œuvres principales sont la paraphrase des Psaumes, sous le titre de « Psautier de David » et « Les Thrènes ». Le Psautier est pour ainsi dire la Bible de la poésie polonaise. S'inspirant de l'exemple de Georges Buchanan qui, dans sa célèbre *Paraphrasis psalmorum* (1566), donna à l'Europe une belle traduction latine en vers des Psaumes, Kochanowski paraphrasa aussi en vers (1580) tous les psaumes. Il développa à cette occasion un faste royal de forme. Jamais aucun poète polonais avant lui, jamais aucun contem-

porain, ni pendant 250 ans aucun de ses successeurs, ne firent montre d'une pareille richesse de formes poétiques. Dans ces 150 poèmes lyriques tous les rythmes, toutes les strophes se donnent rendez-vous. Les chants longs et brefs, majestueux comme l'entretien avec un roi, haletants comme la plainte d'une âme endolorie, langoureux là où le cœur s'épanche, concis quand le poète passe à l'invective, semblables à une chanson quand la joie exulte, élégiaques et sombres quand la mélancolie roule ses flots, les strophes rapides comme les torrents, lentes comme un fleuve dans son estuaire, coquettes comme les dames de la suite d'une reine, ou simples telles les fillettes de la campagne, s'alignent d'une façon ininterrompue dans une variété chatoyante. Ce livre a pour la littérature polonaise une immense portée. Les architectures les plus diverses des vers s'y entrechoquent, poussées toujours à la perfection. Même le XIXe siècle, avec sa pléiade de poètes polonais, n'a apporté que fort peu au point de vue de la forme, après Kochanowski ; il lui resta peu à glaner dans ce domaine.

Si le Psautier rend à merveille tous les vertiges et toutes les pâmoisons de l'âme qui réfléchit, qui pense, qui médite, les « Thrènes » lancent le cri d'un cœur qui souffre sans bornes. C'est l'inéluctable de la mort qui le fait saigner. Le poète vient de perdre sa fillette de quatre ans très intelligente, poétesse déjà à son âge, et autour de cette petite tête blonde enlevée à tout jamais à ses caresses paternelles se lève, tel un vol de phalènes, la longue théorie de ses chansons endeuillées. Jamais la douleur n'a été exprimée d'une façon plus simple et



plus sincère, que dans cette trentaine de pièces lyriques représentant un des plus beaux monuments de la poésie polonaise.

L'influence de Kochanowski en Pologne fût équivalente à celle de Pétrarque et du Dante en Italie. Comme la langue italienne, avant ces deux génies, semblait peu façonnée et imparfaite, le polonais, avant Kochanowski, paraissait peu souple, peu outillé pour exprimer les nuances des sentiments poétiques. Grâce à Kochanowski le minerai se transforma en beau métal fusible, malléable, ouvrable. Avant Kochanowski, la poésie polonaise écrite n'était qu'une jachère ; après lui, elle devint le champ lourd de moissons dorées. Ses successeurs n'eurent qu'à l'entretenir.

A côté de Kochanowski on doit nommer les poètes Sébastien Klonowicz, Nicolas Sepçzarzynski, Jean Rybinski, Gaspard Miaskowski, Simon Szymonowicz, les prosateurs, Nicolas Rey et Lucas Gornicki. Sébastien Klonowicz l'emporte sur les autres ; dans les deux poèmes descriptifs « Le batelier » et « Roxolania » (ce dernier en latin), il peint des tableaux, des sites et des mœurs des bords de la Vistule et des pays ukraniens. Tel dessin d'ensemble, telle peinture de la vie intime y valent ces petits médaillons bleu tendre qu'on voit sur les différentes facettes des vases de Delft. Nicolas Rey, esprit primesautier, le plus dépourvu de culture de tous les écrivains polonais de l'époque, est intéressant par la naïveté de son raisonnement et de son langage. Son ouvrage « La vie d'un honnête homme » est important justement parce que c'est le premier grand

ouvrage polonais en prose. Wujek est l'auteur d'une traduction exquise de la Bible et des Évangiles. La valeur de son œuvre est comparable à celle des traductions d'Amyot.

Mais l'âge d'or de la littérature polonaise est intéressant non seulement à cause de ses poètes et prosateurs doués, il est remarquable par son caractère général. Derrière les personnages en vedette s'agite toute une foule intelligente, cultivée, raisonneuse et maniant la plume. Il en résulte un tableau curieux d'une société raffinée.

Comme partout l'extension de l'imprimerie y joue un rôle considérable. La première imprimerie s'établit à Cracovie en 1475, six ans après qu'elle le fut à Paris, 25 ans après les premiers essais de Gutenberg en Allemagne. Les deux premiers livres parus à cette date sont : les Commentaires des psaumes de Torquemada (Joannis de Turrecremata Explanatio in Psalterium) et les œuvres complètes de saint Augustin (Omnes libri S. Augustini).

Au XVI^e^ siècle la Pologne possède de nombreuses imprimeries. A Cracovie travaillent plusieurs grandes maisons, même les petites villes de province ont leurs officines. Vers 1600 on compte en Pologne une centaine d'imprimeries et on calcule que durant un siècle neuf mille ouvrages y ont été tirés, chiffre très considérable pour l'époque. D'un côté l'épanouissement de la littérature, d'un autre l'envahissement du pays par des idées de la Réforme, donnent du travail intense aux presses. Les polémiques s'allument, les catholiques et les protestants discutent — vers 1570 la



Pologne est considérée à Rome comme presque perdue pour le catholicisme, — les libelles pleuvent, les brochures foisonnent. Des écrivains avec un vrai tempérament de journalistes — le plus remarquable d'entre eux est Orichovius — Orzechowski — surgissent.

Des polémiques il n'y a qu'un pas à la satire et aux ouvrages politiques. Pour la première, la littérature polonaise du XVI^e^ siècle présente des échantillons de valeur. On ne pourrait écrire, sur la satire en Pologne au XVI^e^ siècle, un ouvrage en deux volumes, comme celui de Lénient sur la satire en France à la même époque : mais malgré tout on pourrait publier une dissertation bien nourrie sur ce sujet. Klonowicz avec son « Sac de Judas » et « Victoria deorum » (en latin) y serait à étudier un des premiers.

Les ouvrages politiques se distinguent par leur largeur de vue. Déjà dans la première moitié du XV^e^ siècle (1447) le recteur de l'Université de Cracovie demanda, dans un discours prononcé à propos d'une visite du roi, l'abolition du servage et proclama l'égalité de tous. En 1474 apparaît Jean Ostrorog qui, dans un mémoire devenu célèbre (Monument à l'amélioration de l'Etat), propose nombre de réformes sociales et politiques. André Fricius Modrewius (Frycz Modrzewski) donne en 1551, en latin, un ouvrage digne de Montesquieu : « De republica emendanda ». C'est un excellent traité théorique sur l'État, fruit de longues études et où l'influence des statistes de l'antiquité est très nette. Bayle écrira de lui dans son Dictionnaire historique et critique : « Les livres de *Republica emendanda* sont fort estimés, ils

ont fait ranger l'auteur parmi ceux qui ont écrit le plus sensément de la politique. »

Laurent Goslicki, dans son livre « De optimo senatore » (1568), retrace le portrait d'un parfait sénateur, scrute les raisons et le but des sociétés humaines, traite de la nature et des formes des gouvernements, des causes de la grandeur et de la décadence des républiques. Cet ouvrage, traduit en anglais partiellement sous le règne d'Elisabeth, puis sous Cromwell, le fut intégralement en 1733 sous le titre de : « Laurence Grimald Gozliski : The accomplished Senator in two books ». C'est bien la preuve qu'il convenait à une société constitutionnelle.

Lucas Gornicki, une des intelligences les plus belles de la Renaissance polonaise, dans ses ouvrages : « Le chemin d'une liberté parfaite » (1500) et les « Dialogues entre un Polonais et un Italien sur la liberté », développe des idées hardies et fort judicieuses. L'esprit de réformes du XVIII[e] siècle y perce déjà manifestement. Christophe Warszewicki (1603) traite aussi dans ses nombreux écrits, avec compétence et sagacité, de questions politiques importantes.

Cette société a d'excellents historiens, Mathieu Miechowita, Martin Kromer, Lucas Gornicki, Martin et Joachim Bielski, Stanislas Sarnicki, Mathieu Stryjkowski, Heidenstein, Jean Lasicki et Paprocki. Parmi les orateurs Stanislas Sokolowski, prédicateur du roi Etienne Bathory, auteur de nombreux sermons latins, a été lu dans l'Europe entière. Pierre Skarga (1536-1612) jouit d'un renom encore plus grand. Certainement, avec Bossuet, il fut un des plus grands prédicateurs des temps



modernes. Son langage sobre, concis, brille comme l'éclair, son argumentation lucide enveloppe l'esprit tel un lasso, les tableaux qu'il déroule empoignent l'auditeur. Cette parole fougueuse le plie, le lie pareil à un faisceau de roseaux. Comme prosateur Skarga a fait preuve aussi d'un beau talent (Vie des saints).

Puisque nous parlons de la prose et de la langue, ajoutons que c'est au XVI[e] siècle aussi que fut écrite en latin la première grammaire polonaise par le Français Pierre Statorius, lequel polonisa ensuite son nom en Stoinski. Ses descendants vivent encore en Pologne.

Pareils aux Français de la Renaissance, les Polonais de la même époque s'intéressent vivement aux littératures étrangères. D'où une quantité de traductions. M. Pierre Villy dans ses « Sources d'idées au XVI[e] siècle » (1912) nous a donné une excellente anthologie des traductions françaises de cette époque des écrivains anciens et modernes. Pour la Pologne de la Renaissance un travail similaire, quoique peut-être sur une moindre échelle, pourrait être entrepris. Pierre Kochanowski traduit la « Jérusalem délivrée » du Tasse et « Orland furieux » d'Arioste ; André Kochanowski donne la traduction d' « Enéide » ; Jean Kochanowski traduit Euripide, Horace, Sapho, l'Arat, Jérome Vida ; Lucas Gornicki : Sénèque et Castiglione (Il cortegiano) ; Cieklinski : Plaute (Trinummus). D'autres traducteurs s'attaquent à Térence, à Homère (Kmita : Batrachomyomachie), aux autres œuvres de Virgile ; Swirski : aux Géorgiques, Plaute et Sénèque, et aux écrivains de la Renaissance tels que Jacques Locher, Enéas Syl-

vius, Acolastus, Gnaphaeus, Naogeorgus, Pieter van Diest, Buchanan. On adapte le Boccace. C'est bien une société lettrée qui entretient un contact étroit avec le reste de l'Europe.

Le haut degré de culture dans la société polonaise trouve enfin son expression dans un fait très caractéristique : l'existence en Pologne de nombreux poètes latins. La langue latine était presque devenue une langue nationale en Pologne ; elle était parlée par toutes les classes, y compris les gens de service. L'université de Cracovie constitue un puissant centre d'humanisme ; elle attire de nombreux étudiants de Suède, Angleterre, Suisse, Prusse, Silésie et Hongrie. Ses professeurs enflamment leurs élèves pour Virgile, Horace et Ovide et, parallèlement aux grands écrivains polonais, la Pologne produit une brillante pléiade de poètes latins auxquels la critique littéraire reconnait la première place après les poètes latins de l'Italie. Le premier de ces poètes : Paul de Krosno, prend pour modèle Virgile. Il a comme élèves Jean de Wislica, André Critius-Krzycki, Nicolas Hussovianus, Pierre Dantiscus-Dantyszek. Le plus doux, qui rappelle par sa vie et son caractère Hégésippe Moreau, Clément Janicki, surnommé le Tibulle polonais, fils d'un pauvre cultivateur, fut couronné par le pape, comme le meilleur poète latinisant de l'époque, et mourut tout jeune. Nous avons vu Kochanowski et Klonowicz écrire aussi en latin. Il faudrait d'ailleurs plusieurs pages pour analyser, même en raccourci, les ouvrages de tous les poètes polonolatins.

On a cité bien souvent le passage de l'histoire de de Thou qui décrit les délégués polonais venant chercher, en 1573, Henri III. C'étaient des gens très cultivés dont chacun parlait au moins plusieurs langues. Ils représentaient en effet dignement la société polonaise d'alors, raffinée et brillante, emboitant le pas sur les sociétés française, italienne, espagnole et anglaise. Ils laissaient loin derrière eux les Allemands et l'ascendant de leur civilisation et de leur littérature rayonnait dans tous les pays limitrophes. On a établi nettement l'influence de la littérature polonaise du XVI$^e$ siècle sur la Lithuanie, sur l'Ukraine, la Russie, la Bohême et même sur la Roumanie.

## CHAPITRE IV

### PÉRIODE DE TRANSITION (XVII[e] ET XVIII[e] SIÈCLES).

Il y a bien moins de noms célèbres à relever aux XVII[e] et XVIII[e] siècles.

Cependant il ne faudrait pas penser que, pendant les terribles guerres qui firent saigner les flancs de la Pologne, l'intérêt pour la littérature diminua. Un auteur savant du XVIII[e] siècle, Juszynski, eut l'idée de réunir dans son « Dictionnaire des poètes de la Pologne » les noms de tous ceux qui, jusqu'à 1750, avaient sacrifié aux muses. Au bout de trente ans de recherches, il releva mille deux cent soixante-quatre poètes! — Or la moitié au moins de ces fils d'Apollon vivaient entre 1600 et 1750. Comme en France au XIX[e] et XX[e] siècles, c'était en Pologne un besoin pour tout homme cultivé qui se respectait de commettre dans sa jeunesse un centon ou au moins un quarteron d'effusions lyriques ou épiques.

Les plus intéressants parmi ces poètes sont au XVII[e] siècle : V. Potocki, auteur très fécond (« La campagne de Chacim », poème épique, « Jardin des jovialités ») ; André Morsztyn, grand seigneur, décédé en France, traducteur du « Cid » de Corneille et représentant le plus doué du préciosisme français ; les frères Zimorowicz,



imitateurs de Théocrite ; Niemirycz, un des créateurs du vers libre. Opalinski écrivit des satires.

Ceux qui présentent le plus d'originalité sont Jean Chrysostome Pasek, Mathieu Sarbiewski et Vespasien Kochowski. Pasek a laissé des mémoires concernant cette époque troublée et sanglante de la deuxième moitié du XVII[e] siècle où, malgré tous les efforts des voisins qui s'étaient concertés pour détruire la Pologne, celle-ci a su triompher. La sincérité du style caractérise cet ouvrage qu'on pourrait rapprocher aussi, au point de vue de la richesse des détails, de la peinture vigoureuse des mœurs et du dessin précis des figures des Mémoires de Saint-Simon. C'est un éloge suffisant.

Sarbiewski a écrit en latin. La maîtrise de ses strophes et de ses rythmes lui a gagné le cœur de tous les latinistes de l'époque. Nommé professeur de poésie à Rome, il connut les triomphes les plus brillants d'un poète et certainement il égale dignement ses prédécesseurs polono-latins du siècle précédent.

Kochowski a écrit de nombreux vers et une histoire de l'époque de Jean III Sobieski. Mais où il se révéla poète dépassant de vingt coudées ses contemporains, c'est dans la « Psalmodie », espèce de poème en prose que signerait sans la moindre hésitation un Lamennais. En effet on a affaire ici à un véritable précurseur. La prose poétique de la Pologne du XIX[e] siècle vient de Kochowski, et l'un des plus beaux spécimens de cette prose, « Les livres du pèlerinage polonais » de Mickiewicz, est une bouture de la « Psalmodie ».

Kochowski voit avec angoisse le déluge turc menacer la Pologne et l'Europe. L'odeur âcre des incendies innombrables et des torrents de sang qu'est obligée de verser la Pologne le prend à la gorge. Alors il entonne un chant où se mêlent le désespoir et la contrition, mais où bientôt le courage se redresse et où le poète proclame l'espoir que la Pologne arrivera à sauver son existence et celle du monde chrétien. Et dans trente-six psaumes en prose, évoquant les images les plus poétiques et les plus réussies, en un style biblique qui semble avoir été caressé par quelques rayons du soleil de la Renaissance, l'âme de l'auteur s'envole vers l'espérance et vers la sérénité.

Le xviii<sup>e</sup> siècle nous montre d'abord Elisabeth Druzbacka, poétesse sincère et dont les vers se rapprochent de ceux de J.-B. Rousseau. La première moitié du xviii<sup>e</sup> siècle, période la moins brillante de l'histoire politique, l'est aussi au point de vue littéraire. Les écrits sociaux prédominent surtout. Jablonowski, Stanislas Lubomirski et le roi Stanislas Leszczynski, précédés dans leurs idées par A. Olizarowski du xvii<sup>e</sup> siècle, et suivis par Stanislas Konarski, le grand réformateur de l'éducation publique, auteur de la célèbre « Façon de bien conseiller » (1761), préconisent de vastes réformes. L'esprit de Jean-Jacques Rousseau souffle en Pologne, avant J.-J. Rousseau même.

L'avènement de Stanislas Auguste ranime la littérature. Pour la première fois en Pologne, la cour devient un centre de littérature. Même lors de la Renaissance, son influence avait été secondaire. Actuellement les déjeuners du jeudi, présidés par le roi, centralisent la vie des lettres. A ces déjeuners, l'évêque Jean Krasicki lit sa prose et ses vers ; il est l'auteur de nombreuses fables, épîtres, satires (Monachomachie et antimonachomachie) et romans didactiques (Monsieur le Sous-Préfet, Les aventures de Monsieur L'expérience). François Zablocki, dont la pièce « L'écervelé fait sa cour » appartient aux meilleures productions de la littérature dramatique de la Pologne, évoque le sourire par ses pamphlets et ses satires. Wegierski, un jeune homme qui à l'âge de 32 ans meurt à Marseille, y communique les primeurs de sa muse apparentée avec celle de Parny, tandis que l'évêque Naruszewicz chante de tendres pastorales à la manière de Florian ou de Gessner. Toute cette littérature est bien froide. Même si on y ajoute les traités du roi Stanislas Auguste sur les différents problèmes littéraires, les poésies de Trembecki (genre Delille et Laharpe) et celles plus sentimentales de Karpinski et Kniaznin, on garde la sensation de l'artificiel et du compassé. D'ailleurs ce sont bien les caractères de la littérature de la deuxième moitié du xviii<sup>e</sup> siècle de tous les pays. Boileau (traduit en polonais par Dmochowski) y règne en souverain absolu.

Les déjeuners du jeudi ont eu cependant une importance indéniable. L'activité littéraire de la nation y trouva des stimulants. C'est à ces déjeuners aussi que renaquirent les études historiques. Le roi s'intéressait beaucoup au passé et, grâce à son initiative, nombre de ses commensaux orientèrent leurs efforts du côté de l'histoire. Adam Naruszewicz a été celui qui remplit le

mieux sa tâche. Entre 1780 et 1785 il écrivit l'histoire de la Pologne depuis ses origines jusqu'à 1386. Son œuvre fut continuée par nombre d'autres savants contemporains ou postérieurs : Golebiowski, F. Czacki, J. Albertrandy, J. Niemcewicz, F. Siarczynski, G. Kwiatkowski, M. Krajewski qui forment tous « l'école historique de Naruszewicz ».

## CHAPITRE V

### DIX-NEUVIÈME SIÈCLE. — PÉRIODE ROMANTIQUE ADAM MICKIEWICZ.

L'IMPULSION donnée par Stanislas Auguste ne fut pas paralysée par la perte de l'indépendance. Le drap mortuaire de la servitude qui couvrit vers la fin du XVIIIe siècle le territoire de la Pologne ne parvint pas à étouffer la vie littéraire de l'ancienne République. Au contraire, à partir du moment où le corps de la Pologne fut enchaîné, son esprit se tourna comme vers un refuge, vers la littérature.

Les belles-lettres charmèrent les loisirs de la jeunesse qui s'insurgeait et chassèrent le morne ennui de ceux qui, attelés à leur tâche quotidienne, supportaient en gémissant l'esclavage austro-prusso-moscovite. Un des principaux héros de l'insurrection de Lithuanie en 1794, le général Jacques Jasinski, fut un délicieux poète et laissa entre autres une chanson sentimentale (« Sophie voulait des cerises ») que toute la jeunesse de la Pologne chante encore de nos jours. Un autre brave, le colonel Cyprien Godebski, arrière-grand-père du sculpteur parisien de ce nom, tué dans la bataille de Raszyn en 1809, a laissé un joli recueil de vers. Un autre officier polonais qui mourut pour la France et

pour la Pologne, en 1812, Vincent Reklewski, écrivit de gracieuses idylles dans lesquelles on pressent le romantisme. On serait tenté de le qualifier d'André Chénier polonais ; au moins la mort précoce et le souffle d'un art nouveau les rapprochent l'un de l'autre.

Ajoutons que les poésies de Chénier, alors encore non publiées, n'avaient pas pu influencer le jeune Polonais.

Et puis voici le quatrième soldat-poète : le Rouget de Lisle polonais, Joseph Wybicki. Député à la Diète de 1791, un des organisateurs des légions polonaises, il écrivit la Marseillaise de la Pologne : l'hymne national « Jeszcze Polska nie zginela » (La Pologne n'est pas encore morte).

Entre 1790 et 1820, Julien Niemcewicz (encore un officier de l'insurrection de 1794), P. Woronicz, Gaétan Kozmian, F. Wezyk, F. Morawski et L. Osinski, tous épigones du classicisme, travaillaient avec zèle, quoique avec un talent médiocre, à la vigne de la littérature polonaise. Le plus capable était le premier : patriote ardent, homme intègre et débonnaire, il mit en vers l'histoire de la Pologne (« Chants historiques »), écrivit le premier roman historique (« Jean de Tenczyn »), fut le premier à retracer une histoire de la vie des israélites polonais (« Leibe et Siora »), donna une intéressante pièce de théâtre (« Le retour du député ») et d'excellents mémoires. En même temps A. Felinski composa une pièce en cinq actes, « Barbe Radziwill », conçue selon les règles de l'école classique.

Mais déjà l'aube des temps nouveaux, de la grande et



lumineuse période romantique commença à illuminer le ciel de la littérature. Ses premières stries coloriées émaillèrent en même temps la chanson (Reklewski), le drame, la poésie. Dans le drame, Adalbert Boguslawski (1757-1829), acteur d'un grand mérite, surnommé père du théâtre polonais, apporta la note semi-romantique qui caractérise le « Devin du village » de Jean-Jacques Rousseau. Ses « Cracoviens et Montagnards » sont une pièce fort distante des goûts classiques ; le sentiment et la poésie y fleurissent déjà, tel le serpolet qui étoile une prairie de ses touffes violettes. En poésie, Casimir Brodzinski (1791-1835) entonna aussi un chant qui, comme le gazouillement des premières hirondelles, annonçait le printemps. Ses « Chants des laboureurs » et « Wieslaw », histoire d'un mariage paysan, ont des accents de fraîcheur tout à fait inattendus et qui font parfois songer à la poésie sincère et simple d'un John Burns.

Tout cependant s'efface devant le grand soleil de l'époque, Adam Mickiewicz. Ce nom se lève telle une flamme écarlate sur l'horizon de la littérature polonaise et sa lueur éclaire d'une façon éclatante, non seulement les belles-lettres, mais toute la vie intellectuelle et politique de la Pologne.

Professeur au lycée de Kowno, né à Zaosie en 1799, fils d'un jurisconsulte qui composait aussi des vers, il publia en 1822 et 1823 à Wilno où il avait fait ses solides études universitaires, deux volumes dont la plus grande partie était intitulée : « Ballades et romances ». Ces deux volumes modifièrent du tout au tout le caractère

de la littérature polonaise. La poésie romantique, très en vogue déjà dans les littératures française, anglaise et allemande, pénétra, comme une rafale, avec l'œuvre juvénile de Mickiewicz, sur les terres polonaises et se les annexa aussitôt.

Auprès des ballades s'épandait, dans la première publication de Mickiewicz, tel un rosier fleuri, un merveilleux poème d'amour, comme n'en avait jamais connu la poésie polonaise : « La Fête des Aïeux ». Nous expliquerons plus loin la signification du titre. Un poème historique « Grazyna » complétait le tout.

Quatre ans après (1826) parut le magnifique recueil des sonnets de Mickiewicz : « Les sonnets de Crimée », puis en 1827 « Conrad Wallenrod ». En 1829 virent le jour « Pharis » et de nouvelles ballades, en 1832 la troisième partie de la « Fête des Aïeux ,» « Les livres de la nation polonaise » et « Les livres du pèlerinage polonais », en 1834 le grand poème épique « Monsieur Thadée ». Ce fut son chant de cygne. Au bout de douze à quatorze ans la production de Mickiewicz se tarit. Le poète fut entraîné par les rapides de la propagande politique et ce qu'il écrivit entre 1835 et 1856, date de sa mort à Constantinople, n'est que fragmentaire.

Cette courte mais très intense période d'activité nous fait songer à des étés de la terre yakoute qu'ont connue si bien les exilés polonais. Dans l'espace de trois mois le sol de ce coin de Sibérie dégèle, s'orne d'innombrables fleurs, fait mûrir des fruits, fait germer, fleurir et mûrir les graines d'orge et de blé que le semeur a



confiées à son sein. Ensuite, une fois la moisson faite, elle se dépouille de sa parure, se couvre de nouveau de neiges et de glaces, et retombe dans un morne silence.

On peut faire telle ou telle autre réflexion sur l'arrêt trop précoce de l'activité littéraire de Mickiewicz. En tout cas la perfection et la puissance de ses œuvres le font placer parmi les maîtres de la littérature universelle.

Déjà ses ballades et ses romances renferment des morceaux remarquables. Très importantes au point de vue de la nouveauté du genre, elles ont bouleversé le classicisme en Pologne et la révolution qu'elles y opérèrent vaut celle qu'inaugura « Hernani » en France. Avant les ballades le classicisme était tout en Pologne, après il n'était plus rien. Toute la pléiade de poètes qui vint après 1823 en Pologne, se groupera désormais autour du nouvel étendard levé par Mickiewicz.

C'est le sentiment qui y domine. Les droits du cœur y sont proclamés supérieurs aux droits de la raison. Les sujets se rattachent nettement à la poésie populaire, aux croyances, aux légendes. Aucun grand poète ne s'est rapproché si intimement du peuple. Grâce à ce caractère, les ballades de Mickiewicz forment un groupe à placer à côté des plus importantes productions de ce genre de la littérature universelle, à savoir les ballades de Victor Hugo, de Gœthe, de Schiller et de Uhland.

Et, bien qu'on y sente, par-ci par-là, une gaucherie junévile, cette gaucherie est comme celle des préraphaélites italiens : elle lui donne de la grâce, du charme, de la naïveté et une saveur exquise.

C'est le sentiment aussi qui déborde dans les « Fêtes des Aïeux », livre d'amour qui se range auprès de Werther de Gœthe et de Manon Lescaut de l'abbé Prévost.

A l'âge de 19 ans Mickiewicz fit la connaissance d'une jeune fille de 18 ans, Maryla Wereszczaka. Quelques rencontres pendant les vacances, quelques lectures en commun et quelques discussions au sujet de ces lectures firent naître dans un cœur inflammable un sentiment d'autant plus poignant que la demoiselle était déjà fiancée à un propriétaire des environs. Elle finit par l'épouser. C'est une histoire presque identique à celle du juriste vetzlarois, Jérusalem et de Charlotte Kestner ; on sait que les péripéties de cet amour firent concevoir à Gœthe son immortel Werther.

L'ironie du hasard a voulu qu'un sort similaire échût à un poète polonais. Mickiewicz ne termina pas l'idylle par un suicide, mais la violente douleur qu'il ressentit du mariage de son adorée lui inspira sa « Fête des Aïeux ». Le titre de cette œuvre est inspiré du cadre au milieu duquel a si vivement souffert le poète. En Lithuanie s'est conservée la coutume de célébrer une fois par an la mémoire des défunts. Coutume qui donne lieu à une grande fête dans la Chine contemporaine et qui était d'ailleurs pratiquée sous des formes plus ou moins similaires sur le globe terrestre entier. Le jour des Morts chrétien lui doit aussi son origine. En Lithuanie et en Ruthénie Blanche, cette fête revêtait encore, vers la deuxième moitié du XIX<sup></sup>e siècle, le caractère d'un repas accompagné de rites magiques. Dans un



coin caché du village (les autorités poursuivant l'ancien us) on garnissait les tables de mets, de graines de pavot, de noix et dans l'obscurité de la nuit on invitait les esprits des aïeux à venir prendre part au festin. Les rites et les chants d'évocation accompagnaient cette solennité.

Mickiewicz ne nous présente pas l'histoire de son amour d'une façon suivie, régulière, comme l'ont fait Gœthe et l'abbé Prévost. Un jour des morts, il fait apparaître, dans une cure dont l'administrateur a été autrefois professeur de lycée, un des anciens élèves de ce professeur à moitié fou. Le souvenir de Hamlet et d'Ophélie s'impose ; toutefois ce n'est là qu'une très légère réminiscence. Gustave, tel est le nom de l'élève, raconte l'histoire déguisée du poète et de Maryla et, dans son récit, il sertit tant de perles d'éloquence, de poésie, et d'idéal que ses vers deviennent un diadème royal de l'amour sublime. L'esprit noble, élevé et en même temps pondéré du poète, s'affirme déjà dans cette œuvre d'un jeune homme de vingt ans.

En même temps que se déroule ce récit, tantôt dithyrambique, tantôt ironique, mais toujours plein de distinction, une poignée de paysans, gardiens fidèles des croyances des ancêtres, célèbrent la fête des Aïeux. La description de cette fête constitue la deuxième partie du poème, et on peut dire qu'aucune littérature contemporaine ne possède un morceau folkloriste si remarquable, si beau comme œuvre poétique et si fidèle comme peinture. Les chants de cette partie sont tellement dans la note juste de l'ethnographie qu'on croirait en-

tendre les hymnes des Védas ou ces magnifiques chansons rituelles que Preuss a recueillies ces temps derniers chez les Indiens Navajos du Mexique.

La deuxième partie de la « Fête des Aïeux » est précédée d'une première qui est non moins belle que curieuse. C'est une espèce de diptyque. Une jeune fille lit « Valérie » de Mme de Krüdener et se perd en rêveries. Cœur exquis, sentimental, elle rêve d'un amant parfait, comme celui du célèbre livre. Un chœur de la « Fête des Aïeux » passe, puis le poète nous transporte dans un bois où un chasseur exhale dans un monologue poétique des effusions identiques à celles de la lectrice mélancolique. Un démon surgit qui veut diriger le chasseur sur le sentier des amourettes, mais celui-ci le repousse avec dédain.

Le cœur du jeune homme vibre à l'unisson de celui de la jeune fille ; leurs songes et leurs désirs sont identiques, et pourtant leurs âmes ne se rencontrent jamais. Ce sont deux cyprès dont les branches ne doivent jamais s'effleurer.

La mélancolie de la première partie, la majesté et le mystère de la deuxième constituent un fond sur lequel évolue avec une netteté redoublée, le drame de Gustave et de sa bien-aimée (il est intitulé : 4e partie). Les accents sincères de cet amour qui n'a rien de sensuel et où la communion des âmes et la sympathie profonde des deux caractères sont tout, ont gagné à Mickiewicz tous les esprits fins et tout le public féminin.

D'autres poèmes figurant dans les deux volumes des « Poésies » ou bien circulant en manuscrits firent de



Mickiewicz le chef de la jeunesse. Le relèvement de la nation par l'idéal, par la vie active et pure, par la fraternité et par la civilisation était devenu depuis 1815 le mot d'ordre des Polonais. La jeunesse avec son ardeur innée se mit à poursuivre les buts énumérés. Des sociétés universitaires surtout, se créèrent, vouées au culte de ces idées. Elles prirent le nom de sociétés de Philarètes (amis de la vertu), Philomathes (amis de la science), Rayonnants. Elles se rapprochaient au point de vue de leur caractère des réunions des premiers chrétiens. La Pologne était entre les griffes des trois lions, ses fils rêvaient, comme le biblique Daniel, qu'en chantant les louanges du Sublime ils obtiendraient la libération. Et en essayant de cultiver toutes les vertus : l'amitié, l'humanitarisme, le patriotisme, l'amour du travail, le dédain de la fortune, ils espéraient être heureux.

Mickiewicz, membre dévoué de ces sociétés, écrivit pour elles nombre de pièces de vers. L'« Ode à la jeunesse » en est le chef-d'œuvre. D'une envolée pindarienne, scintillante d'images, un peu mystique, elle étincelle de beauté, de vigueur et d'inspiration. « Grazyna » retrace les luttes de l'ancienne Lithuanie contre les chevaliers Teutoniques et rappelle à la nation le danger germanique.

A vingt-trois ans, le jeune Adam avait transformé de fond en comble les caractères de la poésie polonaise et orienté la nation vers les buts les plus élevés : vers l'amour du peuple, vers la renaissance du sentiment, vers l'élaboration de l'idéal et le maintien de l'intégrité politique. Il était devenu le Tyrtée de la Pologne.

Une lyre de cette hauteur ne pouvait résonner impunément. La vitalité des Philarètes de Vilno déplut au gouvernement moscovite. On les prit en grippe ; pour une raison futile on en arrêta la plupart et après une longue et cruelle instruction dans les cachots de la Lithuanie (elle valait celle fameuse de Monjuich en Catalogne), on les déporta en Sibérie, ou au fond de la Russie. Ils n'avaient pourtant jamais parlé de révolte ni de conspiration, mais ils étaient dangereux parce qu'ils pensaient trop.

En 1824 Mickiewicz, avec ses 150 camarades, quitta la Pologne pour toujours. Son exil était relativement doux. Tandis que la majorité des inculpés se virent infliger les travaux forcés dans les mines de l'Oural ou de Nertchinsk, lui et 19 autres collègues furent condamnés à l'interdiction perpétuelle de séjourner sur les terres jadis polonaises. Comme lieu d'habitation forcée, on lui désigna Moscou, puis Pétrograd.

Le sentiment de nostalgie s'infiltra alors dans l'âme du poète et donna une note nouvelle à ses œuvres.

En butte aux difficultés matérielles, détaché par un coup de serpe brutal du tronc du chêne natal, il trouva dans le travail et dans la poésie toute sa consolation. Pendant quelque temps, l'étude des littératures orientales l'absorba. Le poète s'assimila merveilleusement les caractères de la littérature arabe et persane ; et de l'amalgame des motifs orientaux et polonais naquirent plusieurs poèmes qui sont de véritables gemmes.

Il faut nommer ici en premier lieu : « le Pharis », c'est-à-dire le cavalier.



Imaginons-nous un de ces brillants Bédouins de Fromentin qui sur leurs coursiers aux formes sveltes paraissent plutôt des centaures que des humains. Il est aux confins du désert et par une velléité de bravoure il hasarde un parcours fort périlleux. Son alezan fend, telle une flèche, les sables du désert, brave les plus grands dangers, et, vainqueur de tous les obstacles, arrive au but.

Trempons cette simple histoire dans la bouilloire de l'imagination orientale, intensifions, selon la mode primitive, la vie de la nature jusqu'à l'excès et ajoutons-y l'indomptable énergie qui caractérise les vers et l'âme du poète polonais et nous aurons « Le cavalier ». Le cheval y est plutôt un dragon ailé, les palmiers y parlent comme des Sulamites, le sol désertique avec ses sables et ses pierres erratiques frémit de vie, les vautours et les ouragans y planent puissants comme des monstres de l'Erèbe. Les duels qu'ils livrent au Pharis sont des combats épiques. Et le poème tout entier n'est qu'un chant de triomphe tel que l'aurait peut-être entonné après avoir accompli ses gestes un des chanteurs populaires de l'Arabie, à condition d'avoir le génie de Mickiewicz.

« Les sonnets de Crimée » se ressentent du même esprit oriental avec cette différence cependant que l'élément moslémique y fournit seulement des éléments de décor. Lesdits sonnets sont de merveilleuses descriptions de la nature de la presqu'île de Crimée que le poète visita pendant son exil en 1824. Les beautés des descriptions dont abondent les lakistes anglais et les

vers chauds de couleur et de ton de Leconte de Lisle dépeignant les tropiques nous rapprochent le plus de ces dix-huit sonnets dont la forme impeccable vaut celle des « Trophées » et où quelquefois palpite un sentiment aussi profond, aussi discret et aussi poignant que celui du célèbre « Sonnet imité de l'italien » de Félix Arvers. Chercher à rendre le charme et l'éclat de ce collier de chefs-d'œuvre serait vouloir rendre en paroles l'éclat des rubis, des émeraudes, des saphirs et des améthystes dont rutile la gorge chatoyante d'un colibri.

Si Mickiewicz n'avait écrit que ces deux œuvres orientales, il aurait déjà le droit d'occuper une des premières places dans l'Olympe des poètes européens. Parmi le brillant essaim des grands maîtres de l'orientalisme européen, il s'avère plein de puissance et d'originalité, ne le cédant en rien à Byron, Shelley, Moore, Victor Hugo, Lamartine, Pouchkine et Lermontov. A certains égards même, il les dépasse.

Les malheurs de la Pologne continuant, le grand poète ne put rester indifférent à ce qui se passait dans sa patrie lointaine. C'étaient toujours persécutions sur persécutions, exils sur exils, vies brisées et larmes intarissables. Et son cœur sensible se gonfla de compassion, un torrent de haine contre les oppresseurs se glissa dans ses veines et il écrivit le poème « Conrad Wallenrod ».

Le héros en est quelque peu byronien. Il a le front sombre et le sourire ne s'attarde pas au coin de ses lèvres. Au moment où tout le monde se réjouit, il est



hanté de mornes visions. Il est grand guerrier, un des plus célèbres chevaliers teutoniques, ses triomphes et ses faits d'armes sont innombrables.

Mais la tristesse ne provient pas, chez lui comme chez les héros de Byron, d'une peine d'amour ou d'un amour-propre lésé. Ce chef futur de l'ordre de la Croix est d'origine lithuanienne. Lors d'une de leurs razzias, les Allemands massacrèrent une famille indigène, n'épargnant qu'un petit garçonnet : l'enfant fut élevé par le grand-maître, mais si son éducation a été allemande, son âme est restée lithuanienne. Un vieux barde lithuanien qui avait trouvé un gîte à la cour allemande lui chantait des rapsodies de son pays et entretenait les étincelles des souvenirs d'enfance.

Voici que ces étincelles attisent un brasier. Conrad veut venger son pays et ses morts. Il va conduire l'Ordre Teutonique à la ruine. Il va conquérir la plus haute dignité de l'Ordre : la Maîtrise ; et, une fois chef absolu des Teutoniques, il les engagera dans une guerre malheureuse, ce qui fera sombrer à jamais la puissance allemande.

Il arrive à son but. Il est élu grand-maître, il prend le commandement de toutes les forces de l'Ordre Teutonique. Il profite d'un prétexte futile pour attaquer les Lithuaniens, ce qui est d'ailleurs accepté avec enthousiasme par ses subordonnés boches. Mais toutes les batailles qu'il livre au duc lithuanien se terminent par la défaite et bientôt d'informes débris seuls subsistent de la splendide armée des Chevaliers de la Croix. Conrad a engagé tout exprès les armées teutoniques

dans des impasses pernicieuses et la puissance de l'Ordre Teutonique est brisée pour de longues années.

Ses anciens compétiteurs convoquent un tribunal secret qui le condamne à mort. Conrad périt le glaive à la main, mais il meurt heureux, car il a porté un coup mortel aux destructeurs de sa patrie. Il meurt comme Samson qui s'ensevelit avec ses ennemis sous les mêmes ruines.

On a beaucoup discuté sur les mobiles du poète. On a reproché à Mickiewicz l'apothéose de la trahison ; on l'a même accusé de la prêcher. Imprécations injustifiées. Mickiewicz, dans son « Conrad Wallenrod », a laissé simplement libre cours à sa souffrance patriotique. Cette souffrance lui a permis d'envisager avec indulgence même les efforts les plus désespérés visant la délivrance. Un poème n'est pas un manuel d'instruction, il réveille en nous certains sentiments, il donne une nuance à nos sensations ; mais il ne faut pas le prendre pour un aide-mémoire, dans ce cas on ferait fausse route.

Pendant son séjour en Russie, Mickiewicz prit contact avec les révolutionnaires russes, avec Ryléïeff, Bestoujeff et autres qui, en 1825, sous le nom de décabristes, tentèrent un soulèvement. Il était trop grand ami de la liberté pour ne pas frayer avec ces personnages nobles, rêvant une Russie républicaine et démocratique. La police ne réunit pas de preuves de sa collaboration avec eux. Malgré cela, il poussa un soupir de soulagement lorsqu'en 1829 le gouvernement russe lui permit de partir à l'étranger et lorsque, le 15 mai, il



put quitter Cronstadt pour aller voguer à travers l'Europe libre, non enchaînée.

Il visita l'Allemagne, la Suisse, l'Alsace, l'Italie. A Weimar, Gœthe le reçut avec la plus grande amabilité et lui offrit un porte-plume d'or, avec une dédicace très flatteuse. A Rome lui arrivèrent les nouvelles de l'insurrection de 1830 ; il partit pour la Pologne ; mais au moment de son arrivée dans le grand-duché de Posnanie, l'insurrection était aux abois. La fleur de la nation émigrait ; il se joignit au flot.

A Dresde, où il séjourna quelque temps avec son ami Etienne Garczynski, poète de grand talent, il écrivit une série de poèmes se rapportant aux derniers événements. Son talent s'y affirma brillamment. Il atteignit à l'apogée dans un nouveau volume de la « Fête des Aïeux » qu'il intitula, on ne sait pas trop pourquoi, troisième partie, alors que celui de 1823 était divisé en 1re, 2e et 4e parties.

La troisième partie de la « Fête des Aïeux » est un poème dramatique. La tragédie de l'enquête judiciaire dont le gouvernement moscovite avait honoré les Philarètes s'y déroule en une série de tableaux. La brutalité sauvage des policiers, la gangrène morale des chefs du gouvernement russe, le désarroi jeté dans la société polonaise, les souffrances atroces des jeunes prévenus trouvèrent en Mickiewicz un interprète âpre et puissant. Une scène rapporte un monologue de Conrad, personnage principal de la pièce ; c'est l'imprécation d'une âme humaine révoltée contre la divinité qui laisse tranquillement se passer des choses affreuses

dans cette vallée de larmes : imprécation d'une exaltation débordante, d'une poésie sublime et dans laquelle le poète de l' « Ode à la jeunesse » atteint le maximum de la force oratoire et le zénith de la pensée.

Ce poème est en même temps tellement plein de vie, tellement réaliste, l'âme humaine y vibre avec une telle intensité que sans conteste il peut être considéré comme le plus beau drame polonais.

Une série de poèmes descriptifs et satiriques consacrés à la capitale de la Russie suit la partie dramatique. Il y a là du Juvénal et du Salluste : le dédain profond de la tyrannie, la haine de la servitude. Le vice est voué à l'opprobre. Parfois on entend le discours vigoureux d'un tribun — on dirait un Victor Hugo des Châtiments. — Ailleurs un pleur retentit. Toutes ces pages rappellent le burin d'un Callot ou celui d'un Canaletto.

Un poème « A mes amis Russes », où l'auteur avoue son amitié pour les conspirateurs de 1823, marque la noble attitude du poète dans la question des rapports polono-russes.

A peine les « Dziady » (Fête des Aïeux) furent-ils terminés qu'un autre sujet captiva le maître. Ballotté à travers l'Europe, d'une ville à l'autre, d'un hôtel à l'autre, traversant une bourrasque politique, il se sentit attiré vers ses années d'enfance, vers les temps « angéliques » comme il les appelait où vivaient encore tous ceux qui lui avaient été chers et où l'astre napoléonien illuminait le ciel de la Pologne. Et, comme un arc-en-ciel réunit deux points distants de la voûte céleste,



« Monsieur Thadée », poème épique en douze livres, réunit deux époques de la vie du poète, celle de la douce enfance à celle de l'âge adulte, ombré de tristesse.

Nous relevons ce point personnel dans la vie de Mickiewicz, car comme Gœthe, comme Victor Hugo, Mickiewicz était un poète subjectif par excellence. Les sujets en apparence pleins d'objectivité tournent en réalité, chez ce poète, autour de la vie de l'auteur — telle la lune autour de la terre.

« Monsieur Thadée » constitue l'ouvrage le plus parfait de Mickiewicz. L'esprit du poète s'y révèle d'un calme olympien. Ici, plus rien des émotions déchirantes de la Fête des Aïeux, des révoltes de « Conrad Wallenrod », du sentimentalisme des ballades. Un récit idyllique s'y déroule dans un cadre de nature merveilleux, en même temps qu'un souffle épique plisse les flots de cette lagune. L'âme du poète secouée, heurtée par les circonstances politiques et vitales, s'est réfugiée dans cette œuvre sereine pour s'y retremper et se réconforter.

C'est ainsi qu'un oiseau blessé se blottit dans un coin retiré du bois, afin de laisser à sa plaie le temps de se cicatriser.

Un jeune terrien, M. Thadée Soplica, revient de l'université chez son oncle, fait la connaissance d'une jeune fille de 17 ans, s'en éprend et l'épouse. Voici de quoi remplir douze livres quand on est poète de génie. Homère n'a pas d'intrigue plus compliquée dans l' « Iliade » ni dans l' « Odyssée ». Et comme Homère a su dans l'histoire de

l'ire d'Achille étaler tous les fastes des batailles, des combats et de la vie de camp d'une vaste population, comme Homère a su y faire fleurir mille sentiments et resplendir mille beautés descriptives, Mickiewicz a su dans son poème tracer un tableau infiniment varié de la vie polonaise. C'est une fresque puissante où défile la société polonaise du commencement du XIXe siècle dans tout son charme, disons plus, dans son vrai caractère. Il n'y a pas là que des amours de Thadée et de Zosia. Trois générations polonaises passent sur l'écran, la vie de la ville et de la campagne, l'aristocratie, la classe moyenne des propriétaires et le petit peuple, représenté surtout par la « noblesse des enclos », c'est-à-dire les agriculteurs libres, disposant d'un menu lopin de terre. On y voit aussi la silhouette excessivement sympathique d'un détaillant israélite, qui dans ses moments de loisir est un musicien exquis. Thadée et Zosia sont issus de deux familles ennemies ; un conflit sanglant surgit autour de réclamations que formulent d'ailleurs des personnes trop curieuses et empressées. Mais l'échauffourée tourne court dès que sur l'horizon apparaît la silhouette menaçante de l'ennemi de la patrie. Les Russes veulent profiter de l'hostilité des rivaux et un détachement moscovite fait prisonniers une partie des combattants. Alors l'esprit patriotique reprend le dessus dans les cœurs polonais : les anciens adversaires délivrent les prisonniers et à cette occasion une bataille rangée a lieu, bataille dont la description nous révèle un Mickiewicz, poète épique de premier ordre.



En montrant cette facilité de prendre feu, puis de se calmer rapidement, d'oublier les offenses et de rendre le bien pour le mal, Mickiewicz a dépeint l'une des caractéristiques du tempérament polonais. Nombre d'autres détails dénotent chez le poète autant le connaisseur de l'âme humaine en général que de l'âme polonaise en particulier.

Si la société et l'individu sont rendus avec une précision rare dans « Monsieur Thadée », la nature du pays y est dépeinte avec tous ses appas. Rien n'égale les descriptions des forêts lithuaniennes au quatrième livre, de la fantasmagorie des nuages au troisième, du printemps au onzième, de la nuit d'été au huitième, de l'orage au dixième. Ce sont des morceaux dont la littérature universelle même ne présente pas beaucoup d'équivalents. Et combien pittoresques et riches en relief sont les foules humaines qui s'agitent sur ce fond de la nature ! Quelle vie, quelle profusion de nuances dans cette chasse à l'ours au quatrième livre, dans la rentrée des laboureurs au premier, dans la fête de Notre-Dame des Fleurs au onzième !

Tout est décrit avec un véritable talent de conteur, on admire la profusion des nuances, la philosophie simple et profonde et la forme merveilleusement souple. Une harmonie véritablement antique règne dans toute cette colonnade de marbre.

Après « Monsieur Thadée » et après les « Livres de la nation polonaise » et « Livres du pèlerinage polonais », ravissantes méditations sur la Pologne, son caractère et son passé, écrites dans un style qui semble imité de

celui de certaines parties de la Bible, le grand poète se tut. Ses ailes d'aigle se brisèrent. La vie énervante d'émigré, pleine de querelles et de discussions de partis, puis une neurasthénie grave de son épouse paralysèrent un des plus beaux génies de l'humanité. Mickiewicz tomba dans le mysticisme : un avocat lithuanien, André Towianski, homme d'ailleurs plein d'idéal, prêchant une ultra-perfection religieuse et un dédain pour la littérature, prit sur lui un ascendant illimité et l'éloigna définitivement de l'art. Mickiewicz, nommé professeur de littératures slaves au Collège de France, après avoir donné bon nombre de belles conférences sur la littérature serbe, tchéco-slovaque et polonaise, vit en sa fonction un moyen de propager des théories de Towianski. Ces idées ainsi qu'un culte ardent pour Napoléon lui firent perdre sa chaire. Le gouvernement de Louis-Philippe ferma son cours le même jour qu'il ferma ceux de Quinet et de Michelet qui professaient d'ailleurs des idées congénères.

En 1848 Mickiewicz, toujours très patriote et très révolutionnaire, essaya d'organiser à Rome une légion polonaise destinée à combattre l'Autriche et la tyrannie en général.

En 1854 il partit à Constantinople pour seconder parmi les Polonais l'action de la France qui venait de s'engager dans la guerre de Crimée. Mais à peine arrivé sur le Bosphore il décéda du choléra.

Nous nous sommes arrêté peut-être un peu longtemps auprès de ce grand écrivain. Mais en réalité c'était un homme dont l'influence sur la nation polonaise a été immense. Comme poète il a dépassé tous ses prédécesseurs, il a créé une nouvelle littérature, il a enrichi les belles-lettres de son pays de trésors inestimables de la forme et de la langue. Il n'est pas de genre poétique auquel il n'ait touché qu'avec un génie rare, qu'il n'ait pas révolutionné, qu'il n'ait pas pourvu de beautés nouvelles et inespérées. Mais en même temps, comme homme, il a été un véritable prince de la nation. Après Joseph Poniatowski, la Pologne n'a pas eu de personnalité aussi marquante, aussi remarquable. Il a donné à la Pologne une marche à suivre dans les détails des plus menus. Il l'a conduite vers l'enthousiasme, vers l'exaltation patriotique, vers le perfectionnement moral. Avec son « Monsieur Thadée » il lui a donné une Bible où tout fils de ce malheureux pays trouve le réconfort, en revoyant les beautés du paysage, les beautés de l'âme des ancêtres, la sérénité des aperçus généraux. Pareil à Gœthe, Mickiewicz est devenu un des éducateurs de l'humanité ; et si son œuvre, peu connue à l'étranger, n'a pas pu encore exercer l'influence correspondante sur les peuples en dehors de la Pologne, dans son pays natal il est devenu maître de toutes les âmes, précepteur de toutes les intelligences et un véritable roi des pensées et des cœurs.

Et au moins autant que toutes les conspirations, il a maintenu la vitalité de la Pologne et l'union de ses trois tronçons.

## CHAPITRE VI

### DIX-NEUVIÈME SIÈCLE. — LA PLÉIADE DE POÈTES.

Mickiewicz n'est pas le seul grand poète polonais. Entre 1823 et 1863 se produisit en Pologne une telle floraison de poètes, d'un talent hors ligne, qu'on peut considérer cette période de l'histoire de la littérature polonaise comme une des plus belles dans les annales de la littérature universelle en général. Trois d'entre eux, Malczewski, Slowacki et Krasinski, égalent le chantre de « Monsieur Thadée » au point de vue de la puissance du talent. Les autres entourent les quatre génies ainsi qu'une chaîne boisée de montagnes forme une couronne à quatre sommets couverts de glace. Sur les versants de cette chaîne, sur ses plateaux, que de beauté l'on découvre dans ses fourrés et au bord de ses lacs que de charme et de fraicheur !

Chacun de ces poètes mériterait une étude spéciale. Aussi est-ce bien à regret que nous nous limitons à de brèves mentions.

En 1815 parut à Varsovie un petit volume signé Antoine Malczewski. Il renfermait un poème épique intitulé « Marie ». Tendre, infiniment poétique, il devint bientôt le livre le plus lu en Pologne. Il n'y a pas de



bibliothèque de chevet polonaise qui ne contienne « Marie ». Hélas ! le poète n'assista pas au triomphe de son ouvrage. Quelques mois après l'avoir publié, il fut emporté par un cancer, très jeune encore, n'ayant pas dépassé trente-quatre ans.

Une maladie cruelle abrégea une vie dans laquelle il y avait beaucoup plus d'épines que de roses. Malczewski, né en 1792, avait fait la campagne de Russie en qualité de lieutenant du génie. Il voyagea ensuite en Suisse, en Italie et en France, et fit (en 1818) une des premières ascensions du Mont Blanc. Rentré en Pologne, il se retira à la campagne pour administrer un bien. Mais le commerce des Muses fut sa distraction principale et il comptait beaucoup sur le succès de son volume afin de se libérer définitivement des entraves d'un travail qu'il goûtait médiocrement.

« Marie » raconte un fait dont on avait beaucoup parlé dans l'enfance du poète : un jeune comte polonais, Potocki, avait pris en affection une demoiselle roturière, Gertrude Komorowska, et l'avait épousée contre le gré de ses parents. Selon la mode pratiquée alors largement aussi en France, les parents eurent l'idée de recourir à un couvent pour se débarrasser de l'intruse. Ils la firent enlever pendant l'absence de son mari et transporter dans un monastère voisin. Mais en route la pauvrette se débattant, les domestiques, pour la faire taire, lui appliquèrent un oreiller sur la bouche. Ce fut si rudement fait que la jeune femme en étouffa.

Malczewski modifia le thème. Il recula d'un siècle l'époque du drame, mua le comte en paladin, donna

au fils le nom de Venceslas, expliqua son absence par une expédition contre les Tartares, finalement fit noyer Gertrude, — surnommée ici Marie et ayant pour père un petit noble, en même temps porte-glaive — par des masques qui, le jour de Carnaval, firent irruption dans le manoir du jeune homme. Une fois ces modifications faites, il traça de magnifiques peintures des états d'âme et des événements. En effet chaque vers de « Marie » a le son de l'airain, chaque fait et chaque mouvement psychique y sont des fresques de maître. Il n'y a pas dans la littérature polonaise de scène plus pathétique et plus touchante que l'entretien de Marie, penchée sur une Bible, avec le porte-glaive. Marie et Venceslas sont mariés, mais le père du jeune homme intrigue toujours contre son fils, le poursuit de sa haine, cherche à défaire à Rome le nœud qui rattache désormais les deux amants. Et le cœur du porte-glaive, devant ce voile de tristesse et d'ennui jeté sur les deux jeunes destinées, se serre d'une grande douleur et saigne d'une blessure incurable. Merveilleux tableau de l'amour paternel dans lequel la douceur et la résignation de la fille apportent une note d'apaisement angélique.

Aucun auteur polonais jusqu'à Sienkiewicz n'a saisi avec autant de talent le caractère des Polonais du XVIIe siècle, aucun ne sut évoquer avec tant de vigueur la jeunesse héroïque représentée ici par Venceslas, les hommes frisant la vieillesse et malgré cela toujours prêts à ceindre l'épée pour repousser l'ennemi. Le fond sain et solide de la nation à cette période de



guerres permanentes fut merveilleusement compris par Malczewski quand il créait le porte-glaive et la silhouette fine de sa fille. Les peintures de l'âme féminine par Malczewski n'ont jamais été dépassées. Cependant le même poète a su enlever en des traits vigoureux le portrait du paladin, un aristocrate fier et retors.

Les descriptions de Marie sont non moins remarquables : la bataille que les Polonais livrent aux Tartares, le tableau de la steppe parcourue vers le déclin du jour par un chevalier pressé, le tourbillon du carnaval, constituent des épisodes gravés dans la mémoire de tout Polonais cultivé. Un ton mélancolique enveloppe l'œuvre entière et nous fait songer à Graziella de Lamartine ou à Evangeline de Longfellow (toutes les deux d'ailleurs postérieures).

Jules Slowacki, plus jeune, né en 1809, débuta à l'âge de vingt et un ans par de fort belles poésies et une série de drames. Envoyé comme représentant du gouvernement insurrectionnel à Londres, il ne put jamais revoir la Patrie. Il passa la plus grande partie de sa vie à Paris où il mourut de phtisie en 1849.

Il se considérait toujours comme le rival de Mickiewicz et en effet au point de vue du talent il égalait son camarade aîné. Mais justement parce qu'il débutait quand Mickiewicz était à l'apogée de sa gloire, il se vit quelque peu distancé et ceci fut la plus grande tristesse de sa vie. Il se mit à créer prodigieusement ; bien qu'une partie de ses manuscrits aient été perdus, ce qu'il laissa fait de lui un poète des plus prolifiques de la Pologne. Il fut messianiste comme Mickiewicz : son

talent se dévia alors quelque peu vers le mysticisme, mais n'arriva pas à se ternir ni à s'éteindre. Un groupe de poésies qu'on croirait dues à la plume de l'auteur de « Sagesse » doivent le jour à cette circonstance.

Le plus célèbre parmi ses poèmes est « Le père des pestiférés ». Comme « Monsieur Thadée », comme « Marie » il est lu, commenté, récité, dans les plus humbles chaumières comme dans les plus fastueux châteaux. Est-ce le tableau de Gros qui miroitait dans les souvenirs du poète lorsque pendant son voyage en Égypte (1834), après avoir entendu les récits des malheurs d'un Arabe, il aligna les premières strophes de son chef-d'œuvre ? C'est fort possible ; toujours est-il que les « Pestiférés de Jaffa » et le poème de Slowacki, bien que complètement différents au point de vue des détails, sont nettement apparentés au point de vue du sujet principal. Tous les deux rutilent de couleurs, tous les deux émeuvent jusqu'au tréfonds de l'âme, tous les deux sont sobres, libres d'ambages et pourtant très éloquents. Tous les deux comptent parmi les plus belles productions du génie européen du XIX^e^ siècle, le premier dans le domaine de la peinture, le deuxième dans celui de la littérature.

La peste sévissant au désert qui borde l'Égypte, ceux qui, au temps de Slowacki, voulaient pénétrer dans le pays des Pharaons étaient obligés de subir la quarantaine à El Arish, premier village égyptien. Un Arabe, père de sept enfants, trois grands fils, trois filles et un ravissant bébé de moins d'un an, arrive audit endroit et commence son séjour d'observation. La famille a l'air



de bien se porter. Or au bout de quelques jours le fils aîné ressent les effets de la terrible épidémie et, en moins d'une heure, il tombe mort. La même nuit, les deux filles, Hafné et Amina, s'éteignent insensiblement, prostrées l'une à côté de l'autre. Elles s'étaient couchées bien portantes : elles étaient violettes et froides depuis longtemps quand l'aube arriva.

Dix jours d'intervalle. La mort s'arrête de faucher ; les malheureux parents reprennent courage. Tout à coup le plus jeune fils chancelle. Une tache rouge apparaît sur sa joue et la nuit n'est pas écoulée que le beau corps juvénile est devenu livide pour toujours. Le père a transporté son bien-aimé dans le désert ; là, dans l'immense espace, sous la lumière des astres nocturnes, il suit les tortures et les souffrances de son Benjamin. Le cruel ange de la mort revient encore et ravit le troisième fils, le moins aimé. Il a la mort douce comme si Allah avait voulu le récompenser de sa vie peut-être un peu plus dure que celle des autres.

Reste une fille, belle comme les rayons de la lune, douce comme une colombe, enjôleuse et travailleuse, aux cheveux dorés, comme ceux d'une vierge du Nord. Trente jours se passent sans encombre. Eh bien, cette églantine aussi est touchée par la Peste. En proie aux douleurs les plus atroces, elle supplie son père de la sauver, et le cœur paternel qui a déjà tant souffert dans son impuissance, subit le comble du martyre.

Le plus petit bébé et la mère suivent cette jeune beauté dans la tombe. Quelques pleurs, quelques plaintes à peine perceptibles caractérisent le trépas du nourrisson.

Puis la mère, ne pouvant oublier son dernier né, le déterre une nuit, lui enlève une mèche de cheveux et applique ses lèvres contre les siennes. Elle s'inocule la maladie et le morne silence qui s'est établi entre elle et son mari après la disparition du bébé est remplacé bientôt par le silence absolu dans la tente, car la même épidémie la terrasse avec une implacable férocité.

Encore quarante jours à la lisière du désert, plus triste pour le dernier survivant qu'un cimetière, encore quarante jours de solitude que hantent les souvenirs les plus douloureux, puis vient la libération du père qui, seul de toute la famille, a conservé la vie. Libération cruelle ! Il faut arracher les piquets fixés en terre par les sept morts, détacher les cordes qu'avaient fabriquées ses trois filles chéries. Les tentes et les ustensiles sont chargés sur le dos de neuf dromadaires qui partent, sans cavaliers. Plus de rires, plus de chants ! Actuellement la tristesse imprègne les objets qu'ils emportent et le souvenir y hurle tel un chacal dans la brousse.

« Et rien ne me reste, rien sauf Dieu ; à droite est mon cimetière et à gauche mon chemin. »

C'est un Job, mais plus malheureux que le Job hébreu, car Jehova n'a conservé ni son épouse ni ses amis. Il part dans le désert de la vie, accablé par l'immensité de son infortune ; seul le « Prisonnier de Chillon » de Byron, qui voit mourir de faim tour à tour ses compagnons dans le cachot savoyard, évoque une situation d'un tragique semblable. Mais l'œuvre anglaise ne déborde pas comme celle du poète polonais de l'ampleur du sentiment et de la richesse de la peinture.



Par un curieux hasard les souffrances les plus cruelles du cœur paternel ont trouvé en Pologne deux chanteurs éminents. Les Thrènes de Kochanowski et le poème de Slowacki se rapprochent sans présenter d'ailleurs aucune ressemblance de détails. Et si on joint à ces deux œuvres le poème de Byron et la courte mais vigoureuse Niobé d'Ovide, on aura quatre chefs-d'œuvre poétiques, les plus remarquables du désespoir familial dans la littérature universelle.

« En Suisse » de Slowacki, un autre poème dont les fragments sont sur toutes les lèvres en Pologne, est un merveilleux chant d'amour. A travers une cascade alpestre, tel un arc-en-ciel, une jeune fille apparaît à un adolescent exalté. Et dans le cadre de glaciers argentés, de lacs bleus, de sapins éternellement verts, une idylle se déroule. Elle aboutit au mariage ; elle se continue jusqu'au jour où Azraël, l'ange de la mort, interrompt l'admirable symphonie en tuant la jeune femme.

Le voyage en Orient a donné naissance au poème en octaves portant le même titre. Ce sont des strophes dans le genre de « Namouna » ou « de Childe Harold » où à travers mille digressions ironiques ou sentimentales on ne découvre qu'un mince filet d'action. Mais le poème est inachevé et dans cette suite rapide et ininterrompue de fragments remplis d'images les plus charmantes et de réflexions les plus sensées, le plus populaire est le poème « Le tombeau d'Agamemnon » qui est une invective véhémente contre certains travers du caractère national polonais. On retrouve le même

mélange de poésie sublime et de traits acerbes dans un poème en octaves intitulé « Beniowski »

Si l'art pur et l'étude de l'âme humaine ont inspiré à Slowacki des chefs-d'œuvre, l'amour de la patrie lui en fit produire d'autres. Parmi ces épis d'or le plus splendide est le drame en cinq actes « Cordian ». Cordian est un jeune homme qui dès sa prime jeunesse souffre du martyre de la patrie. Il vit quelque temps dans une morne prostration et commet même une tentative de suicide. Mais lors d'une excursion en Suisse, en exécutant l'ascension d'un pic, il sent renaître en lui la volonté et l'action. Il conclut qu'il faut ourdir des conspirations pour sauver la Pologne, qu'il faut supprimer par des attentats ses principaux oppresseurs. Que le tzar soit le premier bouc émissaire ! Et tel Lorenzaccio il fait bouillonner cette idée d'assassinat politique dans sa tête enfiévrée. Il s'affilie aux sociétés secrètes, il y représente l'extrême gauche et finit par obtenir l'insigne honneur d'être désigné pour assassiner l'Empereur de toutes les Russies.

Mais au moment où il a pénétré déjà dans les appartements du despote, où il se trouve au seuil de la chambre du tzar, les scrupules l'envahissent. Il lui répugne de plonger comme un lâche son poignard dans le sein d'une victime endormie. Il est trop fils de sa nation : les Polonais, s'ils n'ont jamais craint un soulèvement franc, loyal, ouvert, ont toujours reculé devant l'assassinat politique. Cette forme de lutte révolutionnaire pratiquée beaucoup en Orient et surtout en Russie n'a jamais eu d'adeptes en Pologne. Cordian lui aussi, bien



qu'il l'ait prônée en théorie, la rejette en pratique. Il hésite, des visions l'assaillent, le son d'un angélus finit par porter au maximum son émotion, et il tombe évanoui son arme à la main.

On le ramasse, il est traduit devant la cour martiale et fusillé.

Slowacki a fait là une fine analyse de psychologie. Cordian est certainement une des plus belles créations de la littérature polonaise ; le drame dont il est le pivot est scénique, vivant. Son caractère vigoureux, intensif, le rapproche de Shakespeare.

Une espèce de pénombre faisant songer à la lumière lunaire enveloppe d'un demi-jour et fond en un ensemble doux et imprécis les détails du quatrième chef-d'œuvre de Slowacki : « Anhelli ». C'est un vaste poème en prose dont l'action se passe au milieu des Polonais exilés en Sibérie. Un Shaman, en même temps roi d'une tribu de ce pays, choisit parmi les infortunés fils de la Pologne un jeune homme appelé « Anhelli » et traverse avec lui toutes les régions sibériennes habitées par les Polonais, et tous les pénitentiaires où ils souffrent. Une tristesse étrange se dégage de ces pages ; c'est une longue théorie de scènes les plus pénibles, retracées cependant avec une grande élégance et placées dans un décor très poétique. On y chercherait en vain l'élément horrible, l'élément théâtral. La souffrance y est enfouie surtout dans les âmes, les faits extérieurs, bien qu'ils existent, occupent le second plan. C'est la discorde des exilés, c'est l'avilissement par-ci par-là, c'est la nostalgie, c'est le découra-

gement qui représentent les éléments essentiels des affres des Polonais et une fois encore Slowacki s'affirme un peintre incomparable de la psyché, de la vie intérieure, de la lutte intime de l'âme.

Combien d'autres poèmes et de pièces de théâtre se pressent après ces quatre ouvrages analysés de Slowacki ! Des sujets grecs (Lambro), ukraniens (Zmija), lithuaniens (Mindowe), anglais (Marie Stuart) y côtoient les sujets polonais. Certains drames (Balladyna, Lilla Wénéda) évoquent des figures féminines d'une beauté sculpturale. D'autres (l'Abbé Marc, Le Rêve argenté de Salomée, puis le poème Le Roi-esprit) frisent le mystère ou le mysticisme. Certaines pièces de vers (« Je suis triste, ô mon Dieu ! », « Mon testament ») comptent parmi les plus belles productions lyriques de la Pologne. Ses lettres à sa mère sont certainement le plus beau recueil épistolaire polonais. Et partout dans les pièces, comme dans les poèmes et dans les poésies, brille la richesse rare de l'imagination, étincellent la perfection de la langue, la magie du style, l'harmonie du vers. Les images y foisonnent, comme des diamants sur le cou d'une reine, les sentiments y palpitent intenses, comme le choc des flots contre les falaises. La finesse s'irise dans la moindre strophe. Et telle la lumière boréale qui par certaines nuits d'août couvre de pourpre et d'émeraude l'étendue entière du ciel des régions polaires, l'inspiration la plus sublime colore la moindre œuvre de ce grand maître de la poésie.

Il a chanté les souffrances du cœur de la nation et du cœur de l'individu, il a su saisir le moindre frissonnement du for intérieur de l'être humain. Il s'est maintenu toujours dans les zones idéales et a tenté de transformer, comme il a dit dans « Mon testament », les mangeurs de pain en anges. Ce caractère élevé a fini par lui conquérir l'affection de la nation et, si dans sa trop courte vie de trente-neuf ans il n'a pas remporté le triomphe qui lui était dû, la postérité polonaise n'a pas manqué de le hisser à la cime de son Parnasse.



Sigismond Krasinski présente une individualité à part.

Fils du richissime comte Vincent Krasinski, qui a combattu glorieusement comme général sous les ordres de Napoléon, il semblait avoir tout pour être le plus heureux du monde. Or il a été un des mortels les plus à plaindre. Son père, rentré en Pologne après 1814, se tourna petit à petit du côté de l'oppresseur moscovite. Le fils, animé du patriotisme le plus ardent, était en éternelle contradiction avec son père, d'autre part son sentiment filial était trop intense pour qu'il osât se dresser contre lui. Il écrivit des œuvres qui repoussaient tout ce que le père adorait et pour ne pas froisser le général il les publiait sous l'anonymat. Durant toute sa vie il ne fut connu que sous le nom de Poète anonyme de la Pologne, et toujours sous ce nom il était étudié, analysé et prôné par la critique littéraire de sa patrie et de l'étranger.

Son père lui fit rompre une liaison qui avait absorbé son cœur entier et le maria à une femme très honorable, mais pour laquelle il n'eut que de l'estime, et pas d'affection. Si nous ajoutons encore qu'une série de

maladies graves l'accablèrent dans son existence de quarante - neuf ans, nous ne pourrons pas nous défendre d'un vif sentiment de compassion pour ce grand poète.

C'est sans doute la perpétuelle tristesse de sa vie qui a été — en partie au moins — la cause de sa prédilection pour la pensée grave. Chez Mickiewicz, Malczewski, Slowacki, les personnages, la vie, les caractères, l'action occupent le premier plan ; l'idée ne vient que pour donner à l'œuvre entière de la lumière et du relief. Chez Krasinski, l'inverse se produit. C'est l'idée qui constitue le fond de l'ouvrage, tandis que les figures humaines n'en sont que des interprètes. Krasinski est avant tout un philosophe. Philosophe doué cependant d'un talent poétique exceptionnel. Ses vers sont les plus mélodieux de tous ceux que la littérature polonaise ait produits, et sa prose est simple, belle et pleine d'envolée.

Avant tout, naturellement, c'est l'idée de la patrie qui le hante. Il exprime sa douleur, ses doutes et ses espérances dans de nombreuses pièces lyriques d'une forme impeccable. Surtout ses espérances, car malgré la vie terne Krasinski n'a jamais versé dans le pessimisme. Il regardait tous les problèmes avec les yeux ouverts largement, et jamais la frayeur ne fit dilater ses prunelles. Il mesurait du regard tous les abîmes que la vie et l'histoire ont creusés aux pieds de la Pologne et de l'humanité, — jamais son sang-froid ne s'est démenti. Il voyait toujours l'issue. Issue heureuse bien que précédée de souffrances, voire même de martyre. Cette conclusion sereine il la voyait resplendir devant lui comme une colonne lumineuse qui descend de la lune, la nuit, sur les flots de la mer et qui par son apparition apporte l'orientation et l'espoir aux rameurs d'une barque égarée.



Cette certitude de la victoire finale de l'esprit du bien pénètre toutes les lignes de l'admirable poème « l'Aube ». Cet amour du bien fait rejeter par Krasinski la haine dans les luttes politiques. Tel est le sens du drame antique « Irydion », où un fils de la Grèce asservie par Rome veut venger sa patrie en renversant l'empereur Héliogabale et l'empire romain. Sa tentative échoue malgré ses capacités fort remarquables, car la haine lui fait dépasser le but. Héliogabale périt, Rome reste debout. Qu'aurait pu mettre à sa place l'esprit haineux ?

A côté des problèmes nationaux, car Irydion n'est en réalité qu'un Polonais déguisé, Krasinski agitait avec passion les problèmes sociaux. Était-ce sa situation de fortune avantageuse qui lui faisait entrevoir l'énorme influence de la question argent dans la vie sociale ? Toujours est-il qu'aucun écrivain de l'Europe contemporaine ou d'autres époques n'a relevé avec une telle sagacité l'importance de la lutte des classes ni des problèmes économiques. Même Henri Heine et Percy Bysshe Shelley, deux esprits du XIXe siècle, tournés le plus vers les problèmes révolutionnaires, ont laissé de côté cet élément puissant de l'évolution sociale.

Deux poèmes dramatiques, « La comédie non divine » et « Le poème inachevé », en font leur sujet principal. Ces deux poèmes forment un ensemble. Dans le pre-

mier, on assiste à la révolution sociale en plein : le nouveau monde — ressemblant tellement au monde bolchéviste qu'on ne peut se lasser d'admirer l'intuition du poète qui a pressenti les événements actuels cent ans auparavant, — détruit tel un incendie immense l'ancienne civilisation. Comme les bolchévistes contemporains, ces hommes nouveaux confondent la culture et l'oppression, démolissent tout, triomphent avec vacarme, sacrifient à la goinfrerie et à l'orgasme ; mais arrivés à la création de formes nouvelles, à la substitution de quelque chose de nouveau à ce qui vient d'être détruit, ils se trouvent impuissants. Ils voient qu'ils ont voulu détourner le courant d'un fleuve large comme un bras d'océan et que tous leurs efforts ont abouti à ce qu'eût fait un fétu de paille. Et ils périssent de leur propre nullité intérieure. Pancrace, le chef des révolutionnaires victorieux, une fois maître du dernier fortin défendu par le comte Henri, représentant des générations passées, meurt subitement avec la vision du Christ qui lui parle du haut des cieux, du Christ qui, pour le poète, est la personnification de l'évolution de la civilisation.

Dans le « Poème inachevé » l'auteur reprend la discussion de son point de vue. Il souligne l'évolution de l'humanité vers la perfection et établit que cet ancien monde que veulent saper les menées révolutionnaires se purifiait progressivement et se débarrassait par degrés de ses scories. De l'avis du poète c'est ainsi que les modifications les plus salutaires peuvent être apportées à l'édifice social. Inutile de recourir à la haine et



à la destruction ; l'intensification des efforts généreux peut résoudre la question sociale tout en conservant du passé tout ce qu'il a de beau.

Ces deux ouvrages de grande philosophie, qui au point de vue de la pensée ne seront jamais surannés, contiennent des passages remarquables dénotant chez le poète et le penseur un sens d'observation aigu. Entre autres, les réclamations des prolétaires de la « Comédie non divine » et la réunion des chefs révolutionnaires dans le « Poème inachevé » constituent des morceaux de haute valeur.

Voici maintenant les noms des poètes qui, avec les quatre maîtres analysés, ont illustré le plus la période romantique de la Pologne.

Etienne Garczynski, ami de Mickiewicz, décédé à Avignon à l'âge de vingt-huit ans, a laissé un poème philosophique « L'histoire de Venceslas » et une série de poésies se rapportant à l'insurrection de 1831. Il avait pris une part très active à cette insurrection. Dans le même genre de littérature enthousiaste et inspirée, les « Sonnets guerriers », vécus d'ailleurs par le poète, tiennent la première place. Avec « La Trebbia » et le « Soir de bataille » de Heredia, c'est le plus bel essai de rendre en quatorze vers les impressions d'un combat. « Le dernier artilleur », « La vedette perdue », « La Victoire », « L'attaque de l'ennemi », « Cavalerie contre cavalerie », sont autant de chefs-d'œuvre.

La guerre de 1831 et les conjurations qui suivirent

bientôt inspirèrent deux autres poètes de talent : Suchodolski, un héros qui périt lors de la défense de Varsovie, et Goslawski, mort dans un cachot autrichien.

Vincent Pol acquit en 1831 une grande renommée par ses « Chansons de Janusz », un recueil de chants de guerre sentant la poudre et le sang. Pol a vécu plus longtemps que les trois poètes précédents, aussi a-t-il pu créer un vaste cycle de poèmes épiques puisés dans le passé de la Pologne. « L'échanson du hetman », puis « Mohort », sont parmi les plus réputés. Dans « Le chant de notre terre » et « Le chant de notre maison » il a donné un tableau réussi de la patrie polonaise et de ses mœurs.

Tandis que Pol décrivait plutôt la vie de la noblesse, Louis Kondratowicz, connu sous le nom de Vladislav Syrokomla, dépeignait dans des contes et récits poétiques fort nombreux la vie de toutes les couches sociales de la Pologne d'antan. « Le vieux portail », « La mort d'Acernus », « Monsieur Jean Deborog », « Les temps d'école », « Les luthiers du roi » sont empreints d'un sentiment délicieux et d'une simplicité particulière. D'opinions très démocratiques, ce poète qui n'a pas dépassé la quarantaine, a donné aussi un nombre de poésies politiques de valeur.

Pol et Syrokomla ont créé un genre à part, appelé en polonais « gawendy », c'est-à-dire causeries. En effet le récit y est rapide, doux, enjôleur, comme une causerie avec un vieil ami. La poésie espagnole dans l'œuvre de José Zorrilla (Contes du troubadour) a une série de productions semblables.



Miecislas Romanowski, bien plus jeune, promettait tout autant dans le genre précité (Comte Géron. La jeune fille de Soncz) que dans la poésie lyrique. Une balle russe devait finir sa courte existence : lors de l'insurrection de 1863 il tomba sur un champ de bataille.

Déjà avant 1830, débutèrent Bohdan Zaleski et Séverin Goszczynski. Zaleski (1802-1886), un virtuose de la forme, à côté d'un poème épique « La bataille de Zbaraz », a de charmantes chansons dont les sujets sont empruntés à la vie de l'Ukraine dont il était natif, puis l'idyllique poème « La sainte famille ». C'est certainement un des plus beaux échantillons de la poésie religieuse de l'Europe au XIXe siècle. Goszczynski (1801-1876) s'est rendu célèbre par son « Château de Kaniow ». C'est une histoire d'amour et de massacres écrite en vers pleins de force et de couleur. Faisons une place à part à Cyprien Norwid, délicat poète et peintre qui, aussi bien par la réunion de ces deux talents que par les caractères de son œuvre, fait songer à Dante-Gabriel Rossetti.

Encore trois poètes décédés jeunes et dont le talent dépassait de beaucoup la moyenne : Charles Balinski, Richard Berwinski et Edmond Wasilewski. Ce dernier surtout (1814-1846) a laissé un nombre de pièces lyriques exquises autant par leur sentiment que par leur caractère viril.

Cornélis Ujejski et Théophile Lenartowicz appartiennent à une génération un peu plus jeune. Ujejski (1823-1897), élève bien-aimé de Slowacki, se rapproche

à plus d'un égard de Leconte de Lisle. Ses « Mélodies bibliques » constituent un des plus beaux cycles relatifs à l'histoire du peuple d'Israël. « Marathon » transporte à la grande période des guerres médiques. « Les interprétations de Chopin » sont un écrin de chefs-d'œuvre où le poète saisit et rend avec un véritable génie aussi bien les œuvres graves et tristes que les pages poétiques et gracieuses du grand musicien polonais. De véritables perles lyriques brillent dans les « Plaintes de Jérémie » dont l'une est devenue un hymne presque national ( « Avec la fumée des incendies »).

T. Lenartowicz (1822-1893) se distingue par la grande simplicité du vers et une connaissance approfondie de l'âme populaire. Avec Mickiewicz il est celui qui a le mieux pénétré la psychologie du peuple. « La crèche », « La petite lyre », « La nouvelle petite lyre » sont ses recueils les plus célèbres. La vie de la campagne polonaise avec son charme poétique, avec la gaîté de ses jeunes filles, avec le chant des alouettes, avec l'éclat de ses lys et de ses roses et le bleu du ciel qui s'épand au-dessus des gens et des choses, s'y profile avec une grâce exquise. Mais le souple et riche talent de l'auteur ne se borne pas là. Dans les poèmes « L'extase » et « La bienheureuse » il empiète sur le domaine mystique ; la « Bataille de Raclawice » est un beau récit épique. Des contes poétiques, des pièces de théâtre, la poésie lyrique de toutes les nuances jaillissaient abondamment de la plume de Lenartowicz. Sa vie a été bien triste et bien solitaire. Pour échapper aux sbires russes



il partit en exil et passa les deux tiers de sa vie à Florence. Il mourut dans le train qui le ramenait en Pologne après quarante-cinq ans d'absence.

Le plus jeune de cette pléiade brillante, et non pas le plus petit, fut Gustave Zielinski (+1881). Exilé aussi par les Moscovites dans les steppes de l'Asie Centrale, il écrivit « Le Kirghise », poème oriental remarquable. C'est l'histoire tragique de deux amants musulmans où les peintures de la nature, les tableaux des mœurs et la trame captivante du récit forment un ensemble fort beau.

Il est d'usage d'appeler du nom de romantique tous les poètes analysés dans ce chapitre. Dénomination plus ou moins gratuite, car les caractères de ces écrivains ne correspondent pas au romantisme du restant de l'Europe. Tout au plus ont-ils comme trait commun leur lutte initiale contre les classiques, c'est-à-dire contre la versification incolore et les règles austères de Boileau. C'est Mickiewicz qui enfonça la porte du donjon classique et fit flotter sur ses créneaux le drapeau de la poésie libre.

Mais une fois libérée, la poésie polonaise a évolué dans un sens tout à fait individuel. Le moyen âge n'y éveilla presque aucun intérêt. L'élément religieux y occupa une place toute petite. Après les Ballades de Mickiewicz, l'élément surnaturel n'y reparut presque plus. La misanthropie de Byron ( « Conrad Wallenrod », « Château de Kaniow » ; « Jean Bielecki » de Slowacki) y a provoqué à peine quelques échos. Surtout et avant tout la poésie polonaise s'empara des manifestations

de la vie de la nation et, comme cette vie était très complexe, elle s'est montrée d'une complexité particulière. Peinture des sentiments personnels et nationaux, tableaux épiques, philosophie sociale, vie de l'Orient, où les circonstances politiques avaient jeté maint poète, exploration du passé dans lequel il fallait puiser des éléments pour la vie présente, tout cela travaillé, ouvré, tissé par des talents très souvent hors ligne, a fait de la poésie polonaise du XIXe siècle un des plus magnifiques gobelins du château de la littérature universelle.

## CHAPITRE VII

### DIX-NEUVIÈME SIÈCLE. — PROSE ET THÉATRE.

A côté des poètes, le XIXe siècle a produit en Pologne, une lignée intéressante de prosateurs et auteurs dramatiques.

Parmi ces derniers le plus remarquable est le comte Alexandre Fredro (1793-1876). C'est encore un officier napoléonien. Il a combattu en héros lors de la campagne de 1813 et 1814. Rentré chez lui il écrivit dans sa propriété, en Galicie, une cinquantaine de proverbes et de comédies dont plusieurs sont des chefs-d'œuvre. « La vengeance », « Les vœux virginaux », « Monsieur Happesou », « Les dames et les hussards », « La petite tante », « La première venue », « Monsieur Jowialski », « Digne de pitié », « Un homme grand pour de petites affaires » sont toujours joués dans les théâtres polonais, égaient le public et présentent des types et des caractères les plus variés et souvent très bien étudiés. Elève de Molière, Alexandre Fredro n'est jamais trivial, possède un sens scénique très vif, un rire franc, et l'action chez lui est prompte. Il peut être considéré comme le père de la comédie polonaise et occupe au théâtre une place analogue à celle de Goldoni en Italie ou d'Holberg en Danemark.

Un autre auteur dramatique, Joseph Korzeniowski (1797-1863), a abordé surtout le drame intime. Il a laissé aussi plus de 50 comédies et drames. « Les montagnards des Carpathes », ainsi que « les Juifs » comptent parmi les meilleurs. Korzeniowski était en même temps un excellent romancier. Il attaqua les préjugés de la noblesse et défendit avec zèle les idées libérales. Son chef-d'œuvre du genre est « L'éparpillement » (Kollokacya).

Parmi les autres auteurs dramatiques nous nommerons Zmorski, auteur du beau drame « Leslaw », Zeligowski (Antoine Sowa) dont « Jordan » est un des plus remarquables drames philosophiques polonais, Sowinski (« En Ukraine »). Puis les auteurs de comédies Balucki, Narzymski, Zalewski, Lubowski.

Dans le roman de la première moitié du XIXe siècle, la place d'honneur revient à Henri Rzewuski (1791-1866). Son recueil de nouvelles « Les mémoires de Soplica » lui a conquis la célébrité. L'auteur y ressuscite la société polonaise de la deuxième moitié du XVIIIe siècle telle qu'il l'avait vue de ses yeux d'enfant. D'autres volumes suivirent ces récits, mais les discussions politiques auxquelles l'auteur se donna libre carrière en diminuent la valeur.

Il faudrait nommer encore les auteurs de nombreux contes et romans historiques : Ignace Chodzko, Michel Czajkowski, Sigismond Kaczkowski, Sigismond Milkowski-Jez (1824-1915), en même temps un estimable politicien. Pietkiewicz-Plug et Zacharyasiewicz ont donné des romans contemporains. Milkowski ayant



passé nombre d'années aux Balkans écrivit quelques romans de la vie serbo-bulgare et albanaise ; l'un d'eux, « Les Uscoques », fut traduit en presque toutes les langues d'Europe.

Lucien Siemienski, un excellent critique littéraire, traducteur de l'Odyssée d'Homère, a en plus de fort belles nouvelles.

Deux humoristes polonais des plus remarquables ont aussi vécu dans la deuxième moitié du siècle précédent. Ce sont Auguste Wilkonski, et Jean Lam. Tandis que la verve intarissable du premier se faisait jour dans des récits plus ou moins courts ( « Les bavardages » et « Les tout petits bavardages » ), le deuxième, satiriste vigoureux, écrivit des romans. Ses « Têtes à dorer » et sa « Mademoiselle Émilie » sont des tableaux précieux de la société galicienne souffrant des chicanes de la bureaucratie autrichienne. Le sens vif de l'ironie, la large empreinte réaliste, l'esprit profond et pénétrant placent Jean Lam comme satirique à côté de Henri Heine et de Nicolas Gogol.

Le plus remarquable dans cette pléiade de prosateurs, qu'on aurait pu compléter encore, est incontestablement Joseph Ignace Kraszewski.

Ce fut l'auteur le plus prolifique de la littérature universelle. Il a publié plus de 630 volumes. De plus il a écrit d'innombrables articles de journaux et, si on ajoutait sa correspondance qu'on évalue à 100 volumes, on obtiendrait facilement un millier de tomes issus de la même plume. Or jamais cette plume ne fut banale. Dans chaque page de Kraszewski se révèle un esprit cultivé, fin,

large et avisé. Chacune de ses phrases fut le grain de blé qui pénétrait dans les âmes des lecteurs, comme dans un sillon de labour, qui y germait et en jaillissait bientôt comme une moisson précieuse. Kraszewski fut comme Mickiewicz un chef de la nation, moins génial, moins éloquent, mais aussi probe et convaincu.

Né à Varsovie en 1814, il fut élevé dans le manoir de ses grands parents, à Romanouwe, au milieu d'innombrables livres. Il étudia les lettres à Wilno. Puis ses études finies il se fixa à la campagne pour y administrer ses biens de famille. Dans cette retraite rustique il écrivit ses premières œuvres : poésies lyriques et deux grands poèmes aux sujets empruntés à l'histoire de la Lithuanie (Witoldorauda, Anafielas). Il publia ensuite de fort nombreux romans dont les plus considérables sont : Le poète et l'univers, Oulana, Ostap Bondarczuk, Sous le ciel d'Italie, Le Sphinx. En 1853 il quitta la campagne pour la ville : Zytomierz d'abord, Varsovie ensuite. Directeur d'une revue « L'Athenæum », puis d'un des plus grands journaux polonais (Gazeta Polska), il prit une part active au mouvement national de 1861, ce qui entraîna sa condamnation par les Russes au bannissement. Il partit en Saxe, et vécut à Dresde plus de vingt ans. Ennemi acharné de la Prusse, il finit par devenir victime de l'État des Hohenzollern. Bismarck l'accusa d'espionnage en faveur de la France et arriva à le faire condamner à trois ans de cachot. Libéré avant l'expiration de sa peine, grâce à l'intervention de la reine Marguerite d'Italie, il partit à San Remo où la maladie



contractée dans les casemates prussiennes le consuma. Il mourut en 1887.

Transporté à Cracovie on lui fit de grandioses obsèques nationales et il fut enterré au Panthéon polonais.

On peut le comparer à plus d'un égard à Balzac. Le style et la composition des deux auteurs ne sont peut-être pas identiques ; mais leur conception de la vie, leur imagination presque illimitée, leur tendance à fouiller tous les remous de l'existence les rapprochent. Leur œuvre est une véritable Ninive, une ville aux mille portes. Les caractères les plus divers y sont étudiés ainsi que les personnages les plus disparates, les situations les plus variées et les idées les plus différentes. Balzac n'a pas craint d'aborder la psychologie, l'histoire, les sujets réalistes, les thèmes philosophiques, les terres d'idéal ; Kraszewski aussi. Ils n'ont jamais été des photographes impassibles de la vie, il leur fallait être attirés par leur sujet, il fallait que ce sujet palpite sous leurs doigts, qu'il vive. Il leur fallait l'aimer. Ils ont créé ainsi un monde à eux et dans le dédale de leur immense labyrinthe on sent partout la main d'un architecte conscient, d'un constructeur qui sur chaque angle de ses rues imprime le cachet de sa personnalité.

Kraszewski a évoqué le passé romain (Rome sous Néron, Caprée et Rome), puis essaya de ressusciter en 28 romans (contenant 79 volumes) l'histoire de la Pologne depuis les temps légendaires jusqu'à la fin du XVIIIe siècle.

Pendant l'insurrection de 1863, il publia, sous le

pseudonyme de Boleslawita, nombre de romans et récits concernant cette période. Trois cents autres volumes visent la période entre 1820 et 1863. Ce sont des peintures de la vie des paysans, des juifs, des tziganes (La chaumière en dehors du village), puis des intellectuels, des artistes, des terriens (Morituri, Résurrecturi, Sur la Sprée), des personnages nobles et sympathiques, des aventuriers et des sans-cœur. Un sentiment démocratique vibre dans tous ces livres ; parfois l'auteur y plaide la cause des opprimés. Et puis de larges paysages, des descriptions soignées, ainsi que l'esprit philosophique agrémentent l'œuvre géniale.

A côté des romans on a de Kraszewski des études littéraires, des ouvrages d'histoire, des dissertations et des articles sur toutes les questions concernant l'art, les lettres, la vie sociale de la Pologne des deux derniers tiers du XIXe siècle.

En travailleur infatigable et homme d'une vaste érudition (sa bibliothèque fut une des plus belles de sa patrie), il a pris part à toutes les mêlées politiques et littéraires et dans chaque conflit et chaque discussion il a su apporter le mot juste. Aussi son œuvre de publiciste constitue-t-elle un véritable miroir de la vie intellectuelle polonaise de l'époque.

Et les ouvrages du romancier et de l'homme de lettres se complètent à merveille.

## CHAPITRE VIII

### PÉRIODE CONTEMPORAINE.

A partir du dernier quart du XIXe siècle, la littérature polonaise change de caractère.

La poésie y cède le pas à la prose. Comme dans toutes les littératures de l'Europe contemporaine, le roman et la nouvelle passent au premier plan.

Malgré cela il convient encore de relever une longue théorie de poètes.

Adam Asnyk (1838-1897) donna une dizaine de volumes de vers pleins d'élégance et de philosophie. On pourrait le qualifier de Sully Prudhomme polonais. Marie Konopnicka (1846-1910), considérée comme la plus grande femme poète de la Pologne, présente un caractère inégal. Une déplorable facilité de rimes fait qu'à côté de véritables bijoux littéraires on rencontre dans son œuvre abondante des productions médiocres. Félicien Falenski (1825-1910), artiste fin et délicat, nous fait songer à ce charmant solitaire qui répondait au nom de Léon Dierx. Gomulicki, Glinski, Laskowski, tous nés vers 1850, ont écrit de belles poésies.

Dans la génération plus récente, Arthur Oppman, né en 1867, connu sous le pseudonyme de « Or-ot », s'est

distingué surtout par de charmantes peintures de la vie du tiers-état de Varsovie. N'oublions pas Zenon Przesmycki écrivant sous le pseudonyme de « Miriam ». La forme impeccable de ses poèmes le rapproche des Parnassiens. Il est en même temps un de ceux qui ont contribué le plus à maintenir le contact entre la Pologne et les littératures latines. Vers 1885 il fonda la revue « La vie », en 1900 « La chimère », deux périodiques où les études sur la littérature française ainsi que les traductions des poètes français contemporains tiennent la première place. Travailleur infatigable, Miriam a consacré plusieurs années à réunir les écrits de Norwid et à en donner l'édition princeps. En 1919 il accepta le portefeuille de ministre des Beaux-Arts.

Casimir Tetmajer (1865) et Jean Kasprowicz (1860) sont les plus admirés dans le groupe qui nous intéresse. Le premier légèrement pessimiste, dépeignant avec charme les paysages montagnards et les tourments du cœur, a écrit aussi plusieurs beaux romans. Kasprowicz est surtout un maître du vers libre. Son verbe est haut et dithyrambique, sa peinture large. Il a plus d'un côté commun avec Verhaeren. Antoine Lange (1863) est en même temps critique littéraire. André Niemojewski, très socialiste d'abord, antisémite actuellement, a écrit surtout de gracieux poèmes en prose (Novembre). Jean Lemanski (1865) excelle dans la satire.

Dans la génération actuelle, citons Léopold Staff (1878), dont l'imagination est très vive et qui a été influencé sensiblement par Samain et Régnier ; Georges Zulawski (1874-1915), auteur de poèmes philosophiques, mort au service de la patrie, comme lieutenant dans les légions de Pilsudski ; Joseph Ruffer (1878) dont les vers sont sonores et solides ; Zdzislas Debicki, poète charmant des extases, à la strophe débordante de sentiment et de distinction.



Szczepanski et Adamowicz ont aussi un intéressant bagage littéraire. Nous en passons et des meilleurs.

Dans le drame, Jean-Auguste Kisielewski (1876-1915), enlevé prématurément à la littérature, a donné une demi-douzaine d'œuvres remarquables. S. Krzywoszewski (1866) qui a vécu longtemps à Paris est l'auteur de plusieurs excellentes comédies. Nowaczynski, Rittner, Gorczynski et Perzynski constituent un groupe qui promet beaucoup. Stanislas Wyspianski (1869-1907), l'auteur de nombreux drames intéressants, mais fort inégaux.

Comme un roc qui surplombe un vallon encaissé, Henri Sienkiewicz domine dans le roman tous les talents. C'est certainement le plus grand romancier et nouvelliste de la Pologne.

Né en 1846 à Wola Okrzejska, il fit ses études à Varsovie où il appartint aux meilleurs élèves de l'Université. Après avoir débuté par une série d'études consacrées à la littérature ancienne de la Pologne, il se voua au journalisme et écrivit pendant plus de vingt ans des chroniques et des articles de critique littéraire. Il s'y révéla penseur autant qu'artiste. Un voyage aux États-Unis de l'Amérique du Nord valut à la littérature polonaise son premier chef-d'œuvre : « Lettres d'Amérique ». Ce sont des impressions de voyage retracées avec une telle

vigueur, une telle précision et avec un si exquis sentiment de la nature, qu'elles laissent derrière elles tout ce que la littérature polonaise a produit de similaire.

Une série de petits romans et nouvelles fut écrite aussi en Amérique où l'auteur resta quatre ans. Ce sont « Les fusains », « A la recherche du pain », « A travers les savanes », « Orso », « Le gardien du phare », « Le sachem », « La comédie des erreurs ». Ces productions mirent l'auteur au premier plan de la littérature. Incomparable charme du style, sentiment profond et très sincère, sobriété du dessin et de l'expression, grande netteté dans les caractères, psychologie fine, voilà ce qui caractérise ces bijoux de la littérature et ce qui place l'auteur parmi les plus remarquables nouvellistes de l'Europe. Leurs sujets sont empruntés à la vie des habitants des États-Unis, de sorte que si nombre de ses personnages sont polonais, d'autres appartiennent aux races anglo-saxonne, allemande, espagnole et indienne. Seul Mérimée a su deviner ainsi le génie de chaque race, le saisir sur le vif et le peindre en traits nets, rapides et exacts.

Rentré en Pologne, Sienkiewicz continua son activité de nouvelliste. Il donna ainsi « Jeannot le musicien », l'« Ange », « Lux in tenebris lucet » et encore quelques autres récits. Chacune de ces courtes et brillantes productions littéraires était une révélation pour la littérature polonaise, chacune donnait quelque chose de neuf, évoquait un nouveau personnage ou créait un type permanent. Si dans « Les Fusains », « Orso », « A travers les savanes » Sienkiewicz a façonné de merveilleuses



figures de femmes et de jeunes filles, dans « Jeannot » et l' « Ange » il y a des silhouettes d'enfants exquises. En tout, le nombre des petites œuvres de Sienkiewicz ne dépasse pas la vingtaine, mais presque tout dans ce groupe peut être classé parmi les plus belles productions littéraires.

Un récit historique, « Dans la captivité tartare », annonça une nouvelle orientation de l'auteur polonais. Il se tourna vers le passé. Un roman en quatre volumes, « Par le fer et par le feu », inaugura cette imposante série. Sienkiewicz s'y montra aussi génial que dans la nouvelle. Il évoqua les figures du passé avec la même vigueur, il fit preuve du même charme de style. Sur un damier immense, car il s'agissait de toute l'étendue de l'ancienne République, il fit mouvoir une foule de personnages assurant à chacun son caractère et son action personnelle. Une intrigue simple, — les amours d'un officier de hussards polonais — fut projetée sur un fond merveilleusement vivant.

Ces qualités artistiques ainsi que l'idée philosophique qui se dégageait de cet ouvrage, lequel constituait une des plus superbes leçons d'énergie nationale (l'auteur a représenté la lutte de la Pologne contre les bolchévistes du XVII^e^ siècle, Cosaques Zaporogues), assurèrent à « Par le fer et par le feu » un succès immense. Ce livre devint avec « Monsieur Thadée » l'évangile de la nation polonaise. Les éditions se succédèrent et aujourd'hui encore, près de quarante ans après sa publication, il est tout autant lu, admiré, et apprécié.

Deux autres romans suivirent, puisés dans l'histoire

des guerres du XVII[e] siècle, l'un dans la guerre contre les Suédois (Le Déluge), l'autre dans celle contre les Turcs (Monsieur Wolodyjowski). Tous les trois reçurent le titre commun de « Trilogie ».

Puis Sienkiewicz se tourna vers l'histoire de Rome. Le conflit entre le christianisme naissant et l'état romain décrépit le captiva. Il le décrivit dans son « Quo Vadis » qui bientôt fut traduit en toutes les langues et fit le tour du monde. On peut évaluer à plusieurs millions le nombre d'exemplaires vendus en Europe et en Amérique. Les sympathies de l'auteur étant du côté chrétien on a essayé d'interpréter « Quo Vadis » comme une œuvre tendancieuse, désirant montrer à la société athée moderne les beautés du christianisme. De là les recommandations un peu bruyantes du monde ultramontain et l'attitude hostile des libres-penseurs. Or cette œuvre d'art pur ne mérite pas cette sous-estimation. Sienkiewicz ne l'a pas écrite pour faire de la propagande. C'est le sujet même qui l'a inspiré et non pas un but quelconque. Et si les couleurs chaudes dont il peint la société chrétienne primitive dénotent un enthousiasme pour cette société, l'évocation excessivement sympathique de l'admirable couple de Pétrone et de sa bien-aimée qui vouent une indifférence complète aux nouvelles doctrines suffit pour prouver que Sienkiewicz n'en voulait à aucun athée et se tenait au-dessus de la mêlée. D'ailleurs on n'a qu'à comparer « Quo Vadis » à « Fabiola » du Cardinal Wiseman — livre très célèbre aussi, mais tendancieux — pour se rendre compte de la différence des procédés techniques des deux auteurs.



Une époque de conflit encore attira l'écrivain qui venait de conquérir la renommée mondiale. Ce fut la lutte de la Pologne contre les Chevaliers Teutoniques. Il la dépeignit dans le roman « Les Chevaliers Teutoniques ». La Pologne, plus jeune de deux siècles et demi, y apparait complètement différente de celle de « Par le fer et par le feu ». Au XVII[e] siècle nous avons affaire aux gens raffinés, pénétrés de culture, semblables aux Romains de Trajan et des Antonins. Dans les « Chevaliers Teutoniques » revit une Pologne rude encore, où la religion primitive des ancêtres, avec ses croyances superstitieuses, domine toute l'existence, où les occupations se concentrent autour de la lutte avec la nature environnante. Les Polonais de la fin du XIV[e] siècle et du commencement du XV[e] siècle ont quelque chose des hommes de « Vamireh » et des « Xipéhuz » ou du moins des Romains de l'époque de Cincinnatus. Aussi, ayant trouvé le tableau bien exact, M. Rosny l'aîné a-t-il donné aux Chevaliers Teutoniques la préférence sur tous les autres ouvrages de Sienkiewicz. C'est un point de vue subjectif, car, dans chacun de ses chefs-d'œuvre, Sienkiewicz, chaque fois différent, apparait pareillement remarquable.

La guerre polono-allemande aboutit à l'effroyable bataille de Tannenberg-Grunwald (1410) où l'Ordre Teutonique subit une destruction complète. Ce fut la Marne des rapaces et cruels prédécesseurs de la Prusse. Sienkiewicz qui, déjà dans sa Trilogie, se montra un peintre de batailles hors ligne, donna ici ses pages de guerre les plus admirables.

Vint l'automne de l'âge. Il n'a pas été pour le maître polonais une période de décrépitude. L'automne littéraire de Sienkiewicz a été semblable à celui de Gœthe, de Victor Hugo, d'Edmond de Goncourt. C'était bien l'été de la Saint-Martin. Une série de ravissants contes philosophiques, un roman pour la jeunesse (Au désert et à la brousse) contenant d'exquises descriptions de la nature de l'Afrique (voyageur acharné ayant visité la moitié du globe, Sienkiewicz fit un voyage vers 1890, en Égypte et en Afrique Orientale) et le commencement d'un bon roman sur les légions polonaises en Italie ont clos son œuvre impérissable. C'est dans cette période aussi (en 1902) qu'échut au maître la haute distinction littéraire : le prix Nobel.

Dès sa prime jeunesse Sienkiewicz s'intéressait à la vie de sa nation et ses chroniques ont été autant de réquisitoires au service de la cause publique. Devenu célèbre il défendit son pays devant l'Europe. Sa lettre ouverte à Guillaume II, ses protestations contre l'oppression prussienne, ses discours prononcés dans nombre de circonstances particulières ont visé toujours l'amélioration du sort de la Pologne et son relèvement intellectuel et matériel. En 1905 il fut élu président de la société « Mère des écoles » qu'on venait d'organiser en Pologne russe et qui réunit des millions pour la fondation de nouvelles écoles polonaises. Elle finit par être dissoute par le gouvernement tzarien.

Au moment où la grande guerre éclata, il se trouvait en Suisse. Là, à Lausanne, il créa avec plusieurs autres éminents Polonais un comité ayant pour but de secourir les Polonais éprouvés par la guerre. Ce comité travailla avec fruit : plusieurs millions de francs purent, grâce à lui, être distribués aux malheureuses victimes.



C'est à Lausanne aussi, en pleine activité sociale, que Sienkiewicz fut emporté en 1916 par l'artériosclérose. Au moment où la Pologne renaissait, où elle avait besoin de ses fils les plus célèbres, cette perte fut pour elle immense. En réalité Sienkiewicz était à ce moment l'homme le plus en vue de la Pologne, et c'est sans doute à lui qu'on aurait confié les rênes de ses destinées. Nul n'eût été plus apte pour cette grande tâche.

Parmi les romanciers et prosateurs contemporains, il faut nommer d'abord Elisa Orzeszko. Femme d'une haute intelligence, elle a écrit une cinquantaine de romans dans lesquels elle a discuté les problèmes les plus divers de la démocratie. C'était une George Sand de la Pologne. Elle a laissé aussi de belles études du cœur humain. « Marthe », histoire d'une femme seule aux prises avec les difficultés matérielles de la vie, « Les terres basses », peinture de la vie du peuple, un cycle de nouvelles, intitulé « De diverses sphères » sont surtout à relever.

Boleslav Prus, de son vrai nom Alexandre Glowacki (1847-1912), a été d'abord un brillant chroniqueur. Son vaste cerveau s'intéressait à tout, de sorte que ses chroniques traitent de toutes les questions artistiques, littéraires, politiques et sociales de la vie polonaise entre

1880 et 1912. Jusqu'au dernier jour de son existence, il a gardé sa plume de journaliste.

Ses récits et ses romans (« La Poupée », « Pharaon », « La sentinelle »), très appréciés, étincellent de sentiment et d'humour. Le dernier, racontant la lutte du paysan contre la germanisation, a eu une grande célébrité.

Clément Junosza (1849-1898), fut un excellent observateur de la vie des israélites (« Les araignées ») et des terriens (« Sisyphe »). A. Dygasinski (1839-1902) est un prédécesseur de Kipling et de Pergaud ; ses récits de la vie des animaux sont certainement ce qu'il y a eu de meilleur de publié sur la psychologie des bêtes depuis La Fontaine. Adam Szymanski (1862-1916) conquit un juste renom par ses contes sibériens. V. Kosiakiewicz († 1918) excella dans l'étude de la psychologie de l'enfance.

Dans le groupe des vivants, il faut nommer d'abord Alexandre Swientochowski. C'est encore un nouvelliste et un publiciste : le tempérament belliqueux de sa génération l'a empêché de se renfermer dans la tour d'ivoire. Et pourtant c'est en même temps un philosophe plein d'amertume. Dans une série de récits écrits dans un style brillant, puis dans de nombreux drames philosophiques, il a mis à nu les mille travers de l'humanité et proclamé sa compassion pour toutes les nobles âmes qui, candidement, essayent de combattre la bêtise humaine, la bassesse des masses, la cupidité, la mesquinerie, la petitesse. Son esprit a toujours quelque chose d'herculéen, il lutte toujours contre une hydre de Lerne, et décoche toujours une flèche sur un oiseau noir de Stymphale.



Il a écrit nombre de dialogues philosophiques qui valent ceux de Leopardi. Dans un cycle célèbre « Pour la vie » il a acclamé chaleureusement l'hospitalité séculaire de la Pologne pour toutes les races extérieures qui sont venues chercher refuge sur son territoire.

Et finalement, dans une suite de chroniques portant le titre de « Liberum veto » et publiées pendant de longues années dans sa revue hebdomadaire « La Vérité » — à laquelle ont collaboré les meilleurs écrivains de la Pologne, — il a critiqué tout ce qu'il y a eu dans l'existence polonaise de défectueux et de ridicule. Swientochowski eut la plume fougueuse, un style de feu, une langue fleurie, poétique et imagée. Ce fut un brasier dans un bois sacré.

Quatre écrivains plus jeunes, tous nés vers 1870, se disputent actuellement la faveur du public polonais. Écrivains de marque, chacun plein d'originalité, soigneux de la forme et pouvant se mesurer avec n'importe quel auteur célèbre de l'Europe contemporaine. Ce sont Vladislav Reymont, Etienne Zeromski, Venceslas Sieroszewski et Joseph Weyssenhoff.

Vladislav Reymont est un merveilleux remueur de masses ; dans ses œuvres bruit la foule. Pour la voir de près, il a fait avec elle le pèlerinage de Czestochowa et l'a décrit dans un livre très intéressant. C'est elle qui s'agite comme une forêt houleuse dans les « Paysans », Prix Nobel épopée campagnarde en quatre volumes qui, selon M. Muret, est l'œuvre la plus remarquable qu'on écrivit en Europe après Balzac sur les villageois. Elle tourbillonne dans « La terre promise », livre consacré à la

ville de Lodz, Manchester polonais, où l'industrie polonaise a trouvé son quartier général et où s'entrecroisent des milliers de personnages d'un type et d'un caractère fort variés. Elle trépigne dans son unique roman historique « l'An 1794 ». Même là où le drame semble plus intime (« La comédienne », « Les ferments », « Le vampire »), derrière les personnages principaux s'étale un fond plein de mouvement.

Chez Zeromski c'est l'opposé. L'extérieur est pour lui un pur décor et c'est autour des luttes de l'âme que se concentre tout son effort. Enthousiaste, ardent démocrate, versant quelquefois même dans la démagogie, il est le chantre de l'insurrection de 1863 et de tous les mouvements d'opposition qui se produisirent en Pologne depuis lors. Dans son premier volume, un recueil de nouvelles, intitulé « Nos corps seront dévorés par les corbeaux et les corneilles », il a évoqué des silhouettes admirables des insurgés de 1863, des uniates persécutés, des jeunes femmes qui sacrifièrent leur vie de bouton de rose au travail pour les masses populaires. Dans « Le Vengeur » il retrace en maître les conspirations de 1890-1905. Le motif essentiel de ce dernier roman est la conversion d'un jeune homme russifié à l'amour de la patrie polonaise. Un drame intime semblable se déroule dans « Les travaux de Sisyphe ». Conflits de l'âme sur un fond social ou démocratique, voici les colonnes autour desquelles s'enroule le lierre de l'activité littéraire de Zeromski dans les courts récits et dans les grands romans ( « Les cendres », roman de l'épopée napoléonienne, « Les sans-gîtes », une fantasmagorie socialiste). Puis de temps en temps, tel un papillon de pourpre flamboie sur ce manteau de verdure, voici une poétique description de la nature qui rappelle la grande période romantique.



V. Sieroszewski, exilé de longues années en Sibérie pour son patriotisme et ses idées démocratiques, s'est initié d'une façon tout à fait particulière dans la vie des populations arctiques. Il est le Lafcadio Hearn des peuplades mongoles de la Sibérie. La même finesse de compréhension pour le Japon qu'on admire chez le célèbre écrivain anglais, caractérise l'auteur polonais pour ce qui concerne les Yakoutes, les Tchouktches, les Toungouses. « A la lisière des forêts », un véritable poème des plaines et des bois yakoutes, contient à cet égard des pages précieuses. Avec une éloquence touchante et un art accompli il décrit le martyrologe de ces peuples décimés par la misère et la maladie (« Au fond de la misère »). Mais à côté des indigènes, la Sibérie héberge encore les exilés européens, tantôt détenus politiques, tantôt simples criminels. Ces âmes aussi n'ont pas de secret pour l'auteur polonais et « Le vagabond », « Être ou ne pas être », « Dans le traquenard », « Les outlaws » sont autant de drames poignants, puissants et intenses.

Un volume caucasien (Richtaou) et un autre chinois (Le diable rouge) complètent l'œuvre aussi curieuse que belle de ce Gaguin de la littérature. Comme Gaguin le Tahiti, Sieroszewski a pris en affection l'Orient mongol et a su tirer de la vie de cette région des chefs-d'œuvre.

Joseph Weyssenhoff, petit-fils d'un général de Napoléon Ier, fait songer à la peinture anglaise, à Reynolds et à Raiburn. Il excelle dans l'art des portraits. Son roman de début, « La vie et les pensées de Monsieur Podfilipski », est un tableau satirique dans lequel tout pivote autour d'un type vaniteux et ridicule. Son « Affaire Dolega » est une galerie très curieuse de silhouettes des hommes d'action polonais. Chaque personnage y a un portrait brossé rapidement, sobrement et éloquemment. « Les hetmans » traitent de l'époque d'avant-guerre, « L'union » agite la question polono-lithuanienne. Tous les héros de ces livres sont des individus qui vivent autour de nous ; il semble qu'on vient de les voir, qu'on vient de leur causer. Qu'ils nous soient sympathiques, antipathiques, indifférents, ils sont tous observés avec un talent hors ligne et tous « pourtraicturés » par un écrivain apparenté à Dickens et à Thackeray.

Il tient aussi de Bonington : il a esquissé des paysages clairs, ensoleillés, pleins de fraîcheur et de saveur dans « La zibeline et la demoiselle », une charmante idylle qui se passe dans les forêts de Lithuanie.

Parmi les romanciers plus récents et dont la littérature polonaise attend encore beaucoup, nommons Venceslas Gasiorowski, capitaine des légions du général Haller, auteur de beaux romans de l'époque de Napoléon : « L'ouragan », « Madame Walewska », « Cela se passa à Saragosse » ; Madame G. Zapolska, aux penchants naturalistes ; Ignace Dombrowski, analyste délicat des âmes souffrantes (« La mort », « Petite



Félicie », « La sonate ») ; V. Berent, remarquable peintre des déliquescences psychiques (« Le bois vermoulu ») ; S. Przybyszewski, auteur d'ouvrages sur l'alcool et la psychopathie ; Vladislav Orkan, observateur avisé de la vie des montagnards, Gustave Danilowski et A. Strug, de teinte socialiste, Micinski, nouvelliste un peu mystique ; Adam Pnieynia, pseudonyme d'un médecin posnanien doué aussi d'un remarquable sens critique. Nous ne voulons pas allonger la liste ; notre conclusion sera que la littérature en Pologne contemporaine est en pleine floraison.

## *QUATRIÈME PARTIE*

# I. BEAUX-ARTS

## CHAPITRE PREMIER

### MOYEN AGE.

L'art polonais a traversé les mêmes phases que l'art de l'Europe centrale et occidentale.

En architecture, le moyen âge nous présente le stade roman et le stade gothique. Au moment où la Pologne embrassait le christianisme (962) l'art roman, récemment né, s'était déjà mis à supplanter l'art byzantin dans l'Europe occidentale. Les basiliques de Ravenne, l'église Saint-Etienne et Saint-Front à Périgueux et la cathédrale de Cahors devaient être les derniers édifices construits en Italie et en France dans le style ancien. Et encore les deux églises françaises où le style byzantin est plus ou moins mélangé avec le style roman ne constituent-elles que l'expression de la lutte du style

qui disparaissait avec celui qui remportait la victoire.

Les moines italiens et français appelés par les rois de Pologne, presque immédiatement après le baptême de ce pays, apportèrent avec eux le style roman. Il plut aux Polonais. Il faut bien le supposer et penser qu'il convenait parfaitement au caractère national polonais, puisque bientôt la Pologne se couvrit d'édifices romans. Or, en même temps, la Pologne restait à ses confins orientaux en contact perpétuel avec le style byzantin. Sur tout le territoire de la Russie, de l'Ukraine et de la Bukovine, le style byzantin règne encore de nos jours sans conteste. Il a la faveur des habitants de ces pays, il laisse indifférents les fils de la Pologne. Jamais aucune église polonaise, ancienne ou moderne, même sur ses confins d'Orient, n'a été construite dans le style byzantin.

Les caractères de l'art byzantin contrastaient avec l'âme polonaise. C'est une âme trop vive, trop mobile, trop active et trop chaude pour s'accommoder du hiératisme, du froid, du silence et de la morgue byzantins. Il fallait bien qu'il y ait une antinomie entre cet art et cette nation. Je la ressentis bien vivement lors de mon voyage en Pologne autrichienne en 1913. J'étais aux environs de Przemysl, ville bien connue depuis 1915. La population y est mélangée : moitié polonaise, moitié ukranienne. Les contrées que je parcourais avaient à la campagne la majorité ukranienne, en ville la majorité polonaise. Et dans tous les villages se dressaient des églises byzantines ; quelques-unes, antiques, construites en bois, d'autres, plus nouvelles, en pierre.



Le curé ukranien d'une de ces dernières m'a fait l'amabilité de me montrer ses nouvelles acquisitions : c'étaient d'affreuses icônes qu'il avait fait venir de Pétrograd d'une maison d'objets sacrés. Elles suaient le byzantinisme et la presqu'île d'Athos par tous leurs pores.

Heureusement que mon sens artistique put prendre bientôt un bain salutaire. Quelques heures après, j'entrai dans l'église polonaise de la petite ville de Krakowiec. C'était un élégant édifice construit dans le style de la Régence, avec de jolis tableaux des maîtres polonais des XVIII^e^ et XIX^e^ siècles, avec quelques vestiges de l'art des XVI^e^ et XVII^e^ siècles, provenant sans doute de l'église qui se dressait à la même place auparavant. Je respirais, je me sentis en Europe, en pleine civilisation latine et je fus réellement content d'avoir changé de milieu. J'éprouvais ce qu'avait éprouvé la nation polonaise entière en regard de l'art byzantin.

Quelques archéologues polonais citent l'église de Saint-Pantalémon près de Halicz (Galicie orientale) comme exemple du mélange des styles byzantin et roman. Cette église est ukranienne, elle ne doit donc pas figurer dans l'histoire de l'art polonais. Elle prouve que le style roman a empiété même sur le territoire essentiellement byzantin ; toutefois l'onde de sa progression s'est arrêtée très rapidement et toujours à cause de la même antinomie.

Les monuments romans disparurent, hélas! en grand nombre pendant les innombrables guerres qui ont dévasté la Pologne. Néanmoins quelques vestiges ont échappé à la destruction. En premier lieu il faut nom-

mer la partie basse de la cathédrale de Cracovie formant aujourd'hui la crypte de cette église et contenant les tombeaux des rois de Pologne ; elle date du XI^e siècle. Puis viennent l'église de Saint-André à Cracovie, les cathédrales de Breslau (Silésie), ville qui, au XII^e siècle encore, était entièrement polonaise, et de Plock ; les églises de Kruszwica, et de Lenczyca, toutes de la première moitié du XII^e siècle.

Ces églises romanes n'étaient souvent au début que de modestes presbytères. Les vieilles églises romanes de Sainte-Marie de Pritz et de Saint-Pierre-le-Potier dans la Mayenne représentent ce type en France. On les élargissait suivant les besoins de telle sorte qu'elles perdaient peu à peu leur caractère primitif. Construites sur un plan longitudinal ou même quelquefois circulaire pour rappeler la forme du Saint-Sépulcre, en granit ou en pierre ordinaire, elles servaient aussi de refuge pendant les invasions et les guerres, ce dont se ressentait leur aspect général : tours fortes, petites fenêtres arrondies, portes basses.

Quelques-unes rappellent tout à fait les églises fortifiées de France, dont le département du Lot présente deux très beaux exemples : ceux de Rudelle et de Toirac. Telle est l'église de Saint-André de Cracovie aux fortifications moins élevées que celles des deux églises précitées. Elles furent cependant suffisantes pour briser le flot des ennemis. En 1241 les Mongols détruisirent la ville de Cracovie entièrement, seuls le château royal et l'église de Saint-André résistèrent.

Les premiers bâtiments en style ogival sont l'abbaye



des Citeaux français (que fit venir en Pologne l'évêque Yves Odrowaz) à Sulejow (1232), puis l'église de Koprzywnica, près de Sandomierz, construite par les mêmes moines français. Ce sont des édifices d'un style de transition : roman avec des motifs ogivaux. La première église purement ogivale fut celle des Franciscaines à Zawichost (1259). Elle existe encore et est généralement admirée pour sa beauté. Viennent ensuite les églises des Franciscains à Cracovie, celle des Dominicains dans la même ville, puis les églises des Bénédictins, à Tyniec (près de Cracovie) et à Mogilno (Posnanie).

Les églises de ce style étaient souvent bâties en briques et la pierre ne servait qu'à souligner les grandes lignes de la construction. La cathédrale de Cracovie présente un beau spécimen de ce genre. Elle se distingue par l'absence des arcs latéraux, ce qui constitue le trait caractéristique de l'ogival en Pologne. L'église Notre-Dame de Cracovie est encore un autre exemple de l'ogival polonisé. Sa construction fut dirigée par un artiste du pays, Pierre de Cracovie. Les noms des autres architectes polonais de cette époque et travaillant dans le pays ne se sont pas conservés. Il y en a eu pourtant de bien expérimentés qui sont même allés à l'étranger. Les archives de Vienne en citent qui étaient occupés à la construction de l'église Saint-Etienne, un Octave Wolcner de Cracovie, entre autres. D'après certaines suppositions, les fameux Arler (Henri, l'auteur du plan de la cathédrale de Milan, en 1386, et Pierre, l'auteur de celle de Prague, en 1396) étaient aussi d'origine polonaise.

Le xv^e^ siècle apporte quelques changements dans les formes ogivales des églises polonaises ; on fait des ornements avec des briques et on rétrécit le portail en escalier ou redents. Il y eut aussi des églises avec un seul pilier au milieu — fait inconnu ailleurs — formant comme un palmier. Ce genre de construction, plein d'originalité, s'est conservé jusqu'aujourd'hui dans certaines églises, notamment dans celle de Sainte-Croix, à Cracovie, et celle de Saint Nicolas, à Wilno.

On évaluait, avant la guerre de 1914-1918, à peu près à une centaine, le nombre d'édifices civils et religieux gothiques qui s'étaient encore conservés en Pologne. Ils sont disséminés à travers tout le territoire de la République. Les églises à Oswiecim, Nowy Targ, Stary Sacz (Clarisses), Przemysl, la cathédrale de Lemberg, la cathédrale et l'église de Notre-Dame à Posen, Saint-Georges à Gnesen, Notre-Dame à Danzig, la Chartreuse à Kartuzy, la cathédrale de Varsovie, celle de Wloclawek, un des plus beaux spécimens de la construction en briques, sont les plus intéressants à voir.

La belle église de Sainte-Anne, à Wilno, bâtie vers 1500 et dont la façade est digne d'admiration, est le monument le plus septentrional de la construction ogivale. On raconte que l'Empereur Napoléon, à son passage à Wilno, au moment de la campagne de Russie, en fut tellement ravi qu'il se désolait de ne pas pouvoir la transporter à Paris, dans le creux de sa main.

Comme monuments civils, notons une vingtaine de châteaux, la superbe barbacane de Cracovie, dite



Rondel, de ce gothique sarrasin qui fait la beauté d'Aigues-Mortes et de la cité de Carcassonne, et finalement la bibliothèque de l'université de Cracovie. Celle-ci fut construite vers la fin du xv^e^ siècle à la place de l'ancienne qui avait brûlé. C'est le fils du roi Casimir, le cardinal Frédéric, qui réalisa cette œuvre de bien. Au moment où l'art de la Renaissance, introduit à Cracovie par son frère, le prince Sigismond, allait régner en maître, Frédéric s'en est tenu au style primitif du monument qu'il fit édifier. La sombre, sévère et silencieuse rue Sainte-Anne fait un cadre très adéquat à la sobre façade dont les hauts frontons à pinacles présentent un caractère particulier au gothique cracovien. L'intérieur est un morceau exquis avec son cloître ogival, aux piliers cannelés à la base, son balcon à balustrade de pierre ajourée, ses fenêtres d'une variété délicieusement asymétrique et richement décorées dans le style fleuri, son toit en auvent soutenu par des consoles de bois sculpté, ses écussons dorés, ses inscriptions latines, tout un ensemble de libre et élégante fantaisie dans lequel rien ne détruit l'unité du style.

Dans le nord de la Pologne, se fit sentir l'influence de l'Ordre Teutonique; des formes simples mais lourdes, avec l'emploi exclusif de la brique, s'y glissèrent dans l'ogival et créèrent une variété spéciale dite le gothique de Vistule et de Baltique.

Cette influence indésirable fut contre-carrée par les soins du roi Casimir le Grand. Le Bâtisseur de la Pologne à qui la patrie polonaise doit des constructions

innombrables (plus de 60 villes furent fortifiées et ornées par lui) a fait venir de France des artistes et des ouvriers d'art. L'influence de ces nouveaux arrivés repoussa le flot germain.

C'est dans les ateliers français, auprès des sculpteurs venus de l'Ile-de-France, qu'apprit les arcanes de l'art le plus grand sculpteur de la Pologne médiévale, Guy Stwosz.

Un combat acharné s'est livré autour de ce nom célèbre. Avec la rapacité qu'on leur connaît, se basant sur quelques apparences futiles, les Allemands ont essayé de s'approprier l'auteur de nombreux chefs-d'œuvre cracoviens.

Cracovie a compté force colons allemands qui y sont venus après la dévastation du pays par les trois invasions mongoles. Ces Allemands, auxquels la libérale Pologne laissa la liberté de garder leur droit municipal avec le tribunal de première instance à Magdebourg, conservèrent assez longtemps leur nationalité. Mais ils finirent par se poloniser et devinrent avec le temps d'excellents citoyens de la Pologne.

En outre ces Allemands vivaient dans une capitale. Voici donc deux raisons pour que des artistes d'Allemagne y vinssent de temps en temps. C'est ainsi qu'on voit à Cracovie, au XIV^e^ siècle, deux frères d'Albert Dürer (Hans, médiocre peintre, et André, orfèvre) et Hans Sues de Kulmbach, auteur des deux beaux cycles de tableaux (cycle Sainte-Catherine de l'église Notre-Dame et celui de Saint-Jean l'Évangéliste). Joachim Libran y arriva de Dresde et le miniaturiste Hans Zimmermann de Brunn



Cet afflux de peintres à Cracovie témoigne d'une vie artistique intense sur les bords de la Vistule.

Guy Stwosz naquit à Cracovie en 1435 et y reçut son éducation artistique. Deux érudits polonais, qui ont consacré toute leur vie aux recherches sur Stwosz, Louis Stasiak et Dr Jean Ptasnik, ont établi que le sculpteur en question devait tout à l'art français. En effet, une analyse détaillée de son œuvre prouve qu'elle ne présente rien de commun avec l'art allemand de l'époque. La façon de modeler les vêtements et les corps, la disposition des cheveux, la pose des figures présentent des marques nettes de l'influence française. On leur trouve facilement des parallèles dans les statues qui ornent les tabernacles et les porches des cathédrales françaises, mais point sur le territoire de l'Allemagne.

Pendant trente ans, de 1463 à 1494 (avec une légère interruption portant sur 1470 et 1476), Guy Stwosz a travaillé à Cracovie. Il épousa une Polonaise et donna à son fils — qui devint lui-même sculpteur — le nom de Stanislas, patron de la Pologne. Mais les dernières années de sa vie s'écoulèrent à Nuremberg et en Italie. Il semble avoir quitté Cracovie pour des raisons privées. Son caractère emporté a dû lui causer là des ennuis considérables. Il n'a pas trouvé d'ailleurs un accueil très cordial dans la ville allemande : on l'y accusa de faux, il perdit son procès et fut condamné à être marqué au fer rouge et il lui fut défendu de quitter Nuremberg. Procédés barbares d'un peuple barbare !

De ce séjour de vieillesse à Nuremberg, séjour pendant lequel Stwosz a tout de même travaillé pour

les églises, soit de Nuremberg, soit d'Insbruck, les Allemands ont essayé de prouver qu'il était Allemand : pour les uns, Allemand, né à Cracovie, mais dont le cœur battait toujours pour le Vaterland, pour les autres, Allemand, né à Nuremberg et qui ensuite revint dans sa ville natale.

Lorsque les preuves de l'origine polonaise commencèrent à s'accumuler, les Allemands invoquèrent l'état florissant à cette époque de leur art à Nuremberg. Un sculpteur ne pouvait pas se former à leur avis en Pologne. Or les recherches modernes prouvèrent que la sculpture existait en Pologne avant Guy Stwosz.

Dans de nombreuses églises et chapelles on découvrit des sculptures et statues d'auteurs anonymes qui font preuve d'une vigueur rare de réalisme et d'une plastique fort curieuse.

Du xe au xiiie siècle, la sculpture polonaise a tout à fait le caractère roman. Une admirable porte en bronze, à Gnesen, avec l'histoire de la vie de Saint Adalbert, a tellement plu à Napoléon Ier, en 1807, qu'il en fit détacher un bout contenant juste une scène. A Plock on découvrit et restaura ces temps derniers une autre porte similaire ; la critique polonaise joint aussi à ce groupe la porte de l'église de Saint-Vincent à Breslau. Nombre d'autres portails et chapiteaux romans sont à signaler ; ils se distinguent tous par une riche et harmonieuse ornementation.

L'art gothique produisit aussi en Pologne beaucoup d'œuvres anonymes, surtout des crucifix, des fonts baptismaux (Posen, Lublin, Sandomierz), et des sarcophages. Ces derniers sont souvent polychromes (Posnanie, Silésie, Cracovie). Le mausolée gothique de Vladislav l'Aune en est le plus remarquable. Il a été exécuté aussitôt après la mort du souverain ; en grès, il donne une bonne effigie du prince aux traits et à la moustache sincèrement polonaises. Sa stature exiguë est allongée par une console sur laquelle les pieds reposent et que décorent des pampres, motif qui semblerait, de prime abord, bien inattendu, mais qui est bien naturel pour ce temps, car, comme nous l'enseignent les documents historiques, la vigne était cultivée au moyen âge, en Pologne, jusqu'au delà de Varsovie. Vladislav est revêtu de son costume d'apparat, sceptre et globe en mains, avec, au côté, la longue épée de couronnement. Les bas-reliefs du sarcophage sont intéressants. Mais le baldaquin primitif a été remplacé au cours des siècles par un médiocre ouvrage moderne.



De fort jolies sculptures gothiques fleuries se trouvent à l'église (porche et chapelle) de Sainte-Barbe, à Cracovie.

Mais l'épanouissement le plus remarquable de la sculpture polonaise coïncide avec le règne de Casimir le Grand et l'arrivée sur son appel des ouvriers sculpteurs français. Ce furent des maîtres anonymes ; toutefois ils laissèrent partout l'empreinte de leur grand talent. C'est le mérite des historiens d'art polonais de nos jours que d'avoir fait ressortir ce que la Pologne doit au génie français.

Aux maîtres français revint l'honneur de construire

le mausolée de Casimir le Grand. Très élégant avec ses ogives fleuries il est d'un art supérieur. La statue en porphyre du roi a une forme noble et subtile. C'est à des sculpteurs français que l'on attribue les sculptures réalistes (XIV[e] siècle), dans l'église de Notre-Dame à Cracovie, puis la fine ornementation de la vieille Monnaie ou « Maison du Hetman », un palais datant de 1341 et formant le N° 17 de la Grand'Place de Cracovie. Au rez-de-chaussée s'y trouve une très belle salle où le roi Casimir prononçait ses jugements. Les clefs de voûte sont de remarquables morceaux de sculpture : les armoiries des sept principautés de Pologne, des figures symboliques, et de très expressifs portraits, ceux notamment de l'architecte, ainsi que la tête « si fine, si aimable, si moderne, malgré sa longue chevelure[1] », du roi Casimir le Grand, et celle, croit-on, de son épouse Adélaïde de Hesse.

C'est toujours à des Français qu'il faut attribuer, dans la cathédrale de Cracovie, le mausolée du roi Vladislav Jagellon (1434). Situé dans la nef majeure, il est en marbre rouge de Salzbourg et offre une décoration très curieuse.

Ces maîtres français firent en Pologne de nombreux élèves, comme en firent ensuite les joailliers français qui sont venus à Cracovie aux XVI[e] et XVII[e] siècles. Parmi les sculpteurs polonais de cette époque, nous pouvons nommer Étienne Stawowicz et Stanislas de

1. Marie-Anne de Bovet : Cracovie (Les villes d'art célèbres, H. Laurens, éditeur). Paris 1910, p. 111.



Cracovie. Guy Stwosz n'a donc nullement eu besoin de se rendre à Nuremberg ; d'ailleurs, avant ses contemporains, Adam Krafft et Pierre Vischer, il n'y eut pas là de sculpteurs de renom. C'est à Cracovie que lui enseignèrent l'art les maîtres les plus distingués.

Son chef-d'œuvre est le colossal rétable de bois sculpté, colorié et doré, du maître-autel de l'église Notre-Dame à Cracovie. Guy Stwosz y a travaillé douze années. Il représente dans le panneau central (où les figures sont plus que grandeur naturelle), la mort de la Vierge, et son apothéose ; dans les panneaux latéraux, les scènes de la Passion. Fermés, les volets racontent la vie de la Vierge. La figure finement idéalisée de Marie, la vie intense des personnages de tous les morceaux du rétable, le sens dramatique, l'expression des physionomies, l'émotion qui se dégage de chaque scène finement sculptée, font de cette œuvre un des plus précieux bijoux de Cracovie. Elle aurait suffi largement à elle seule à immortaliser le nom de Guy Stwosz.

Cracovie a de lui nombre d'autres chefs-d'œuvre. Un des autels de la nef de droite de la même église est décoré par son Christ en pierre à l'expression poignante, au corps dénotant une science anatomique rare. C'est bien le parallèle, en sculpture, du merveilleux corps du Christ, en peinture, de Holbein le Jeune. A la cathédrale Guy a donné le mausolée en porphyre de Casimir IV Jagellon ; à la façade d'une maison de la place Sainte Marie, on remarque un de ses bas-reliefs représentant le Christ au Jardin des Oliviers. A lui, ou à un de ses élèves, est à attribuer une fort remar-

quable œuvre d'art de l'église du faubourg cracovien Kleparz, église où l'ogive fraternise avec le plein cintre : c'est le rétable sculpté sur bois de l'autel Saint-Jean le Précurseur. Le mausolée d'Olesnicki à Gnesen et plusieurs sarcophages à Wloclawek, ainsi que la plaque funéraire de Buonacorsi à Cracovie, sont encore de lui.

Stasiak attribue à Guy Stwosz une grande influence sur Pierre Vischer et même sur Albert Dürer. Il n'y aurait là rien d'étonnant, ces deux artistes étant plus jeunes et chacun d'eux ayant eu des rapports suivis avec Cracovie. Albert Dürer y est allé en 1490. Plus tard Stwosz a sculpté un cadre pour sa « Trinité adorée par les saints [1] ». La belle et si impressionnable intelligence de Dürer a pu se ressentir du contact avec le grand Polonais, comme elle s'est ressentie du commerce intellectuel avec les maîtres italiens. Le souffle vivifiant de la Renaissance qui caractérise l'œuvre de Stwosz et de Dürer aurait dans ce cas commencé à agir sur Dürer surtout à Cracovie, et dans sa prime jeunesse, car, en 1490, il n'avait que dix-huit ans accomplis.

Ce sculpteur remarquable est réclamé avec juste raison par la Pologne. Même si on admettait que ses parents étaient d'origine allemande, il peut être considéré comme Polonais. Son cas ressemblerait alors à celui de Chopin. Le père de Chopin fut Français, pourtant le milieu dans lequel il a vécu a fait de lui un Polonais. Il s'est toujours considéré comme tel, bien

1. A. Marguillier : Albert Dürer. Paris, s. d., p. 70.



qu'il soit mort à Paris. Personne ne conteste sa nationalité.

Et si nous pensons à un autre cas de l'histoire de l'art, celui d'El Greco, nous arriverons à la même conclusion. Ce grand maître espagnol, Théotocopouli de son vrai nom, n'était-il pas né même en dehors de l'Espagne ? Mais, ayant vécu toute sa vie dans ce pays, ayant collaboré à sa gloire artistique, il est devenu Espagnol et est compté avec juste raison parmi les sommités de l'Espagne.

Guy Stwosz a laissé comme élèves son fils Stanislas, à qui l'on doit de jolies sculptures à Cracovie, et Paul Urbanowicz, qui a décoré les églises et les châteaux des territoires polonais de la Hongrie du Nord (Zips, Orawa).

La peinture polonaise du moyen âge présente d'abord de curieux spécimens d'enluminures dont le plus ancien (datant du XI[e] siècle) fut emporté pendant un pillage par les Russes et se trouvait avant la guerre à Pétrograd. Les musées, les bibliothèques, les trésors de cathédrales en possèdent de fort jolis provenant de la fin du XI[e], du XII[e] et surtout du XIII[e] siècle et des siècles suivants. A la cathédrale de Gnesen nous avons admiré en 1909 de véritables richesses à cet égard. Cet art fut cultivé jusque vers 1500. A cette époque vécut au couvent de Mogila, près de Cracovie, le moine Stanislas de Mogila, qui a exécuté des chefs-d'œuvre du

genre : ses livres de liturgie et antiphonaires font les délices des visiteurs de la Bibliothèque d'Oxford et du British Museum à Londres.

Un Moravien, attiré par le prestige de la capitale polonaise, Zimmermann Carpentarius (1501-1532), a laissé aussi de très remarquables enluminures du Pontifical de l'évêque E. Ciolek et du Codex du notaire cracovien Behaim, contenant les statuts et les privilèges de la bourgeoisie de Cracovie. Ce sont des scènes de la vie populaire, retracées avec talent et constituant de précieux documents historiques.

Combien d'œuvres inestimables disparurent à la suite de guerres !... Dans les collections de Varsovie, se trouve maintenant un riche missel écrit en lettres d'or sur fond pourpre et superbement enluminé. Il fut repris à un soudard suédois qui se l'appropria en 1650, lors de l'incendie et du pillage de la bibliothèque des Bénédictins à Tyniec.

Dans plusieurs églises se sont conservées de bonnes peintures murales du moyen âge. Cracovie en a du commencement du xv^e^ siècle, à l'église de Sainte-Catherine (scènes de la vie de saint Thomas et de saint Augustin), à la Sainte-Croix, à la Cathédrale. Enfin les musées et les églises ont sauvé nombre de tableaux qui permettent de suivre les étapes les plus importantes de la peinture polonaise médiévale.

Une madone dite d'Odrzykow (musée Czartoryski à Cracovie) datée de la fin du xiv^e^ siècle, présente encore des caractères byzantins. On sait que toutes les peintures d'Europe ont passé par ce stade. L'Italie place au



temps de Cimabue la fin du style byzantin dans sa peinture. C'est en 1267 que la Madone de Cimabue, portée en procession par le peuple, de son atelier à Sainte-Marie-Nouvelle, marque l'avènement d'une nouvelle période. En France, le premier ouvrage où, selon M. Dimier, on voit poindre le commencement d'un art nouveau et où tout le caractère byzantin disparaît, est le livre des Miracles de Saint-Denis écrit et peint pour Philippe le Long, probablement en 1317[1]. Ce style nouveau s'épanouit surtout à partir de 1343 (Bréviaire de Belleville).

Donc rien d'étonnant que de voir l'ancienne école se maintenir aussi en Pologne. Toutefois la Vierge, malgré sa raideur et sa solennité hiératique, malgré son anatomie défectueuse, présente déjà de la grâce et de l'expression.

Une autre Vierge, celle de Tuchow (même musée) attribuée à Nicolas de Kres, de 1423 à 1443, peintre à la cour des rois, marque un progrès considérable. Un charme sincère se dégage de ce tableau. Les gestes de la Madone et de son bébé, ainsi que des deux Pères de l'Église qui se tiennent des deux côtés, ne sont plus rigides. La vie palpite dans ce morceau, un très vif sentiment décoratif en rehausse l'éclat. La robe brodée de la Vierge, les tapisseries couvertes de ramages et constituant le fond prouvent qu'une évolution considérable s'est produite dans la peinture du pays. Disons

1. L. Dimier : Les primitifs français, Paris, s. d. (H. Laurens, éd.), p. 10-11.

encore que ce primitif polonais se rapproche plus des primitifs italiens que des flamands.

De toute beauté est l'Adoration des Mages (église Sainte-Catherine à Cracovie), panneau corporatif de l'Ecole cracovienne, du commencement du XV$^{e}$ siècle. A ce moment les peintres de Cracovie avaient constitué une corporation; pour y obtenir la maîtrise, il fallait donner un « chef-d'œuvre ». La vivacité de la scène, sa gracieuse naïveté, le même sens décoratif qu'au tableau précédent, en font une œuvre qui pourrait être juxtaposée aux meilleures productions des peintres primitifs de l'Europe. Ici encore l'ouvrage serait à rapprocher plutôt des tableaux latins : français ou italiens que des œuvres flamandes ou allemandes. La sensation de l'espace, l'ampleur de costumes, la grâce du baudet à sa crèche font songer à Luini.

L'énorme majorité de tableaux polonais était anonyme. On connaît à peine quelques noms de peintres : Jacques Wenzyk, peintre de la cour de Vladislav Jagellon, Paul de Kromier (entre 1425 et 1450), Stanislas Durink, peintre de Casimir Jagellon. Les autres produisaient sans transmettre leurs noms à la postérité. Ils ont constitué une école et cette école dite de Cracovie se distingue par l'éclat du coloris et l'individualisation nette de l'effort artistique.

Quel dommage que tant d'œuvres de cette école aient sombré dans la tourmente des guerres...

Cet anonymat fit que cette école resta longtemps inconnue. Les Allemands en ont profité pour couvrir du nom des quatre ou cinq artistes tudesques que nous



venons de citer, toute la production de l'art polonais. Dès qu'il s'agissait de la Pologne, ils répétaient la ritournelle : Hans Kulmbach, Hans Dürer, Hans Zimmermann et tout était dit. Les Français et les Anglais puisaient leurs renseignements chez les Germains.

Parmi les autres manifestations de l'art polonais, nommons la joaillerie et les vitraux. Posen surtout comptait des joailliers de valeur (Jacques Barth, auteur du reliquaire de Saint-Adalbert). Les vitraux, dont une superbe série existe à Notre-Dame de Cracovie, venaient principalement des ateliers cracoviens.

Comme on le voit, l'art polonais moyenageux existe. Il a à son actif même des productions tout à fait remarquables. Aussi nous semble-t-il fort regrettable qu'un des plus grands traités de l'histoire d'art, à savoir celui de M. André Michel, ait complètement négligé une intéressante branche de la production médiévale. Dans les volumes où il parle de l'art roman et gothique, M. Enlart a consacré en tout à la Pologne une fois cinq, une fois douze lignes. Dans la sculpture et la peinture, M. Réaux a répété ce qu'ont dit les Allemands. Toute production polonaise lui est restée inconnue.

Espérons que dans une nouvelle édition de ce traité ces lacunes seront comblées.

## CHAPITRE II

### TEMPS MODERNES.

La Renaissance laissa en Pologne des monuments très intéressants. Les plus beaux sont le Château Royal de Cracovie, la chapelle de Sigismond à la cathédrale de la même ville, et l'Hôtel de Ville de Posen.

Le Château Royal, bel édifice gothique, commencé par Vladislav l'Aune et construit pendant un siècle et demi, brûla en 1499. Rien que la tour d'angle dite Patte de Coq, le gros œuvre de la Tour Lubranka et certaines parties du rez-de-chaussée restèrent. La salle des banquets de Vladislav l'Aune existe encore, mal éclairée par deux étroites fenêtres, sa voûte à croisillons reposant sur un gros pilier central de forme hexagonale. De ce côté on montre aussi une chambre où la tradition veut que soit mort Casimir le Grand.

Ce château fut immédiatement reconstruit. Le roi Sigismond le Vieux, admirateur de la Renaissance italienne, opta pour le nouveau style. On conserva ce qui restait de l'ancien bâtiment et, au bout de trente-quatre ans, on vit se dresser sur le sommet du mont Vavel à Cracovie, la nouvelle résidence royale. Quatre architectes italiens dirigèrent à tour de rôle les travaux de



ces constructions : Francesco Italiano (1502), Francesco della Lora († 1516), Bartholomée Berecci, Nicolas de Castiglione.

Le château réussit à merveille. Avec sa magnifique cour d'honneur entourée à chaque étage de gracieuses galeries soutenues par des colonnes légères et élancées, avec sa suite interminable d'appartements privés, de salles de réception et d'autres réservées aux séances du Sénat et de la Diète, il faisait l'admiration non seulement des Polonais, mais de tous les étrangers voyageant en Pologne qui le citaient comme un des plus beaux édifices de ce genre en Europe.

Hélas ! à partir de la seconde moitié du XVII[e] siècle, le Château Royal délaissé déjà par la cour, qui fut transportée à Varsovie, subit les ravages et les dévastations des multiples sièges et des occupations étrangères qui ne laissèrent que des murs nus et des salles vides. Après l'annexion à l'Autriche (en 1846) de la petite république de Cracovie, le château fut transformé en caserne et ce n'est que vers 1905 que le gouvernement autonome de Galicie obtint du pouvoir central de Vienne, moyennant de forts sacrifices pécuniaires, l'évacuation du château par les troupes. On décida alors de le transformer, après les restaurations nécessaires, en un Musée National.

La chapelle de Sigismond, construite par Berecci, contient le cénotaphe de Sigismond le Vieux sculpté par Gian-Mario Padovano dit la Musca et celui de Sigismond Auguste dû à Santi Gucci. Octogonale sur une partie basse quadrilatère, couverte d'une belle coupole, sur-

montée d'une lanterne aux arcades ogivales, finissant en flèches avec, au-dessus, une sphère et un ange ; décorée à l'intérieur avec une grande richesse et un goût exquis, cette chapelle est considérée comme le plus beau spécimen de la Renaissance en Pologne. Aussitôt achevée (vers 1530), elle servit de modèle aux architectes des différentes villes de Pologne et fut longtemps imitée, même au temps du baroque.

L'Hôtel de Ville de Posen, une gracieuse construction, déparée ensuite par la restauration prussienne, est l'œuvre de J. B. Quadro, « maître maçon » de Lugano. Les architectes de cette époque ne s'affublaient pas de titres...

Le nombre d'églises et de palais construits dans le style Renaissance, est très considérable. A Cracovie l'église Saint-Pierre et la chapelle Myszkowski aux Dominicains, à Lemberg la chapelle Boïme, l'église des Bernardins, ainsi que l'église ukranienne, dit Vallaque (exemple curieux de l'empiétement de styles nouveaux sur le terrain byzantin), les châteaux de Baranów, Sucha, Krasiczyn, Mir, Ostrog, Olyka, Goluchow, Kornik, les palais Dzialynski et Gorka à Posen, les hôtels de Ville de Dantzig, Jaroslaw, Tarnow et des centaines d'autres édifices religieux et laïques appartiennent à ce vaste groupe. Zips et Orawa, parties de la Pologne, situées sur le versant sud des Carpathes, sont parsemées aussi de ravissantes constructions Renaissance.

Le XVII[e] siècle vit s'infiltrer le style Barocco, qui cependant ne remplaça pas tout à fait la Renaissance.



L'église de Sainte-Anne à Cracovie, le couvent des Dominicains à Podkamien, l'église de Sainte-Croix de Varsovie, l'église des Jésuites à Posen, la synagogue de Husiatyn, en sont les exemples les plus connus. Cependant c'est à Vilno qu'on trouve les plus nombreux monuments du baroque, qui en Pologne s'est allégé, en devenant moins sévère. Brûlée par les Russes en 1654, cette ville se rebâtissait peu à peu, donnant l'exemple à toute la province de Lithuanie qui, durant le XVIII[e] siècle, s'est couverte d'églises de style baroque, mais aux tours très élancées.

Les styles Louis XIII et Louis XIV pénétrèrent avec les reines Marie-Louise de Nevers († 1667), épouse des deux rois de Pologne : Vladislav IV et Jean Casimir, puis avec Marie-Casimire d'Arquien, femme de Jean III Sobieski. Ils se confondirent avec le baroque polonais et cet alliage produisit une variété à part caractérisée par le pittoresque des constructions et par la richesse de couleurs et mouvements. Ici appartiennent : le château royal de Varsovie que Sigismond III fit bâtir par l'architecte polonais, André Hegner, les châteaux de Podhorce et Nieswiez, admirablement conservés jusqu'à la guerre de 1914, les nombreux palais de Varsovie et Cracovie. Jean Sobieski, à l'exemple du Roi Soleil, se bâtit une magnifique résidence à Willanow (près Varsovie), vrai joyau de son époque, resté aussi intact.

Les styles Louis XV et Louis XVI sont aussi représentés abondamment et très avantageusement. Varsovie foisonne de ces gracieux palais. D'ailleurs tous les recoins de la République en contiennent. Nommons comme un

des plus beaux monuments du style Louis XV la ravissante église ukranienne de Saint-Georges à Lemberg (nouvel exemple du transport par la Pologne des courants architectoniques occidentaux sur le terrain des influences byzantines), puis l'église des Dominicains à Lemberg, la délicieuse église de Dukla, celle des Paulistes à Cracovie, les palais Bruhl, Zaluski, Krasinski à Varsovie, l'hôtel de ville de Buczacz. C'est dans le style Louis XVI que le dernier roi de Pologne, Stanislas Auguste, construisit à Varsovie son palais Lazienki, situé dans un beau jardin.

Si plusieurs de ces palais ont été érigés par des architectes étrangers : italiens (Locci et Belotti (Wilanow), Paolo Romano, Bernardini, les architectes de Vavel), français (Doré : église arménienne à Lemberg, Barbier et Beauplan, architectes militaires ; surtout V. Louis), flamands (Danckerts van Ry ; la très curieuse chapelle Saint-Casimir à Vilno), le plus grand nombre doit son origine aux maîtres polonais.

Au XVI^e^ siècle, ont brillé dans l'architecture Benoit de Sandomierz, Gabriel Slonski (1520-1598). Jean Basta de Zywiec, Erasme de Zakroczym, Jean Frankstin, Jacques Gibel, Simon Genga, Georges de Pultusk, Albert Kapinos, Jean Kuntz, Stanislas de Mogilno ; au XVII^e^ siècle : Samuel Arciszewski, Jean Boczkowicz, Paul Baudarth, Beffka, Abraham Block, Domaszewski, Frigidianus, Gawronek, Hegner, Gluski, Adam Jarzemski, Jastrzonbek, Jacques Kluczewski, Laitner, Litwinek, Mieroszewski, André Opalinski, Sébastien Piskowski, Ambroise Przychylny, Jacques Scholz, Jean Skowronski, Stanislas Solski, Zelasko, Bartholomée Wysocki (église jésuite à Posen), Zaora, Zatorczyk, au XVIII^e^ siècle : Paul Gizycki, (Couvent de Poczajow), Glaubicz, Hiz (maison Malcz à Varsovie), Jean Paneczek, les Fontanna, Simon Zug, Jacques Kubicki.



Nous n'avons nommé que les plus connus. Un grand nombre d'architectes d'églises sont restés anonymes : c'étaient des prêtres. Tous ces noms prouvent que l'architecture en Pologne se maintenait à un niveau élevé.

Ces manoirs, ces palais, ces églises, se garnissaient de statues et de tableaux. Ici aussi, — surtout au point de vue statuaire — la Pologne offrit plus d'une fois refuge à l'art italien et français (l'art allemand n'existait presque pas depuis la Réforme et les guerres consécutives). Mais à côté de ces maîtres latins, travaillaient les artistes polonais.

Dans la sculpture mentionnons au XVI^e^ siècle Jacques Trwaly qui collabora avec Padovano à la construction du tombeau des Oswiecim à Krosno ; puis Wadowski et J. Michalowicz d'Urzedow (le très beau mausolée de l'évêque Zebrzydowski à Cracovie). Au XVII^e^ siècle, Cracovie s'enrichit de sculptures sur pierre de Swietkowicz et Cieszynski, de sculptures sur bois de Kuncz, Sreter, Gruszczyna et Wojciech. Nombreuses sculptures anonymes, disparition de chefs-d'œuvre d'art par suite du pillage des Suédois, Russes et Prussiens rendent laborieuses les tentatives d'identifier les artistes et d'en préciser la production.

En peinture, les mêmes raisons empêchent la même

identification. On connaît cependant au XVI<sup>e</sup> siècle le dantzicois Martin Kober, peintre d'Étienne Batory qui s'affirma bon portraitiste, puis Treter (1538-1611), peintre du pape Grégoire XIII. Les élèves de l'école vénitienne tardive (Dollabella) : Cieszynski, Blechowski, les Proszowski appartiennent déjà au XVII<sup>e</sup> siècle ainsi que Lexycki († 1668), Freherus, Strobel, Eleuthère Siemiginowski et B. et K. Lubieniecki. Ce dernier groupe a fait son apprentissage chez les Flamands. Tricius (Trzycki) est l'élève de Poussin. Hondius et Falck (1619-1667) sont d'excellents graveurs. Deux artistes, Ziarnko et Ubelski, travaillent en France et en Italie. Le dernier décore la deuxième chapelle de la Santa Maria di Transtevere à Rome, et meurt à Paris en 1718. Le premier acquiert un renom comme graveur ; il signe Le Grain ou Il Grano (traduction de son nom polonais).

Au XVIII<sup>e</sup> siècle, Czechowicz (1689-1775) et P. Konicz (1700-1780) ont laissé de bonnes peintures influencées par Maratto et Luca Giordano. Konicz se montre cependant très intéressant dans ses dessins et ses gouaches ; il s'y affirme un observateur de la nature sincère, personnel et original.

Un grand talent se révèle dans la deuxième moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle : c'est Daniel Chodowiecki. Peintre et graveur, il a travaillé en Allemagne, à Dresde et à Berlin. C'est là qu'il a conquis sa célébrité, c'est là qu'il est mort. Toutefois il appartient à l'art polonais par son origine, par sa vie, par le caractère inné de la race qui se manifeste dans son œuvre.

Son origine polonaise est complètement confirmée



par sa fameuse lettre au miniaturiste et ingénieur polonais Leski, publiée par le baron Rastawiecki, et où il se déclare Polonais, né en 1726, à Dantzig. Il a gardé un contact permanent avec la Pologne, il a peint plus d'un Polonais et plus d'une scène polonaise (une des premières fut une messe à Cracovie, en 1750), a vanté Dantzig dans un de ses ouvrages les plus célèbres (Journal de voyage à Dantzig). Tout en peignant en Allemagne, il ne tenait pas à entrer en contact intime avec les Tudesques et épousa une Française, Jeanne Barez, fille d'un réfugié, après la révocation de l'Édit de Nantes. D'ailleurs sa mère à lui, née Ayrer, était aussi une Française, fille d'émigrés.

C'est à ce mélange de sang français et polonais qu'il faut attribuer certains côtés de sa peinture. Ses gravures sont un peu lourdes ; mais n'oublions pas que leurs sujets l'étaient aussi ; il s'agissait la plupart du temps d'illustrer des romans allemands. Les tableaux s'éloignent déjà de ce type ; il y a là du Lancret, du Greuze et du Chardin. Dans l'art pédant de l'Allemagne du XVIII<sup>e</sup> siècle, les œuvres de ce Polonais ont l'air d'un sourire. « Scène de famille à la lueur des bougies » a bien l'intimité, la douceur et la gravité d'un « Bénédicité » de Chardin. « La Société au Jardin des Plantes de Berlin », « Le Colin-maillard » « le Jeu du volant » sont d'une bonne école de Lancret, comme « Les Adieux de Calas » se ressentent vivement de l'influence des scènes pathétiques de Greuze. Ces accents français ne sont pas de l'imitation : c'est du véritable art français qui revit dans l'œuvre de Chodowiecki.

Où il se montre complètement différent des artistes allemands et apparenté à Watteau, c'est dans ses ravissantes sanguines, ses dessins à la plume, ses crayons. La grâce, la légèreté, le charme de Watteau y battent leur plein. Ces hommes et ces jeunes filles légèrement crayonnés, dans le Voyage de Dantzig, la demoiselle Metzel, « Figures dans une église », du même recueil, puis « La dame qui lit », « Madame Catel », « Les demoiselles Quentin », une quinzaine d'autres esquisses détonnent tellement dans l'art germain du XVIII^e^ siècle qu'il est impossible de ne pas les en détacher et ne pas les incorporer à l'art de la nation dont provenait l'auteur. Il fallait être Polonais avec le sang enrichi de l'apport français, pour s'émanciper tellement des influences allemandes, pour les secouer comme on secoue la neige de ses vêtements et pour épouser les formes, harmonieuses, enjôleuses et simples du maître de Valenciennes.

Dans le dessin Chodowiecki a été incontestablement un des meilleurs élèves de Watteau.

Un autre Polonais conquit la notoriété en France : Alexandre Kucharski. Le dernier roi de Pologne, Stanislas Auguste, l'envoya à Paris pour qu'il s'y perfectionnât et étudiât les nouveaux courants de l'art. Kucharski se plût tellement aux doux rivages de la Seine qu'il y resta définitivement. Il put obtenir la permission de faire le portrait de Marie-Antoinette, la veille de son exécution, et ceci l'a rendu célèbre. Mais les qualités solides de son pinceau suffisaient largement pour lui assurer l'estime du monde artistique. Ses portraits



se distinguent par une fine touche, par l'élégance, par la véracité. Dans ses miniatures, se marient la grâce et la simplicité du grand miniaturiste suédois Hall avec le sentiment de Fragonard ; ce délicieux amalgame place le peintre polonais au premier rang des maîtres de la miniature.

Avec Kucharski, nous venons vers le roi Stanislas Auguste dont le rôle dans l'histoire de l'art polonais a été considérable. La protection dont ce prince entoura les beaux-arts en Pologne fut une des causes principales de l'épanouissement ultérieur de l'art polonais. Mais ces faits touchent déjà au XIX^e^ siècle et c'est au chapitre suivant que nous en reparlerons.

Terminons par un coup d'œil sur les industries d'art de la Pologne des temps modernes.

L'orfèvrerie polonaise a été florissante au XVI^e^ siècle. Cracovie, Posen, Lublin, Lemberg, Dantzig produisaient à cet égard des œuvres intéressantes. Les orfèvres polonais exportaient surtout en Russie et Roumanie. Ce qu'était, pour certaines marchandises, à notre époque, la foire de Leipzig, était à ce moment, pour les Roumains, désireux de bijoux, la foire de Lemberg. Vers 1630, l'orfèvrerie de Lemberg commença à péricliter à la suite des guerres. Elle continua à fleurir à Posen et à Cracovie. Posen eut vers 1507 Pierre Gelhor, vers 1548 André Gwozdz, Erasme Camyn et Jean Glaser. La gloire de Camyn dépassa de beaucoup les frontières de sa patrie.

A Cracovie l'orfèvrerie polonaise fut fortement influencée par l'orfèvrerie française. Entre 1550 et 1650

se produisit une affluence d'orfèvres français. Cette affluence tenait aux nouveaux procédés de travail qu'ils apportèrent avec eux. En effet l'art des émaux réalisa un progrès merveilleux par les procédés de Limoges. Les bijoux couverts d'une couche d'émail en grisaille plurent beaucoup en Pologne et le travail français, comme en témoignent les très nombreux documents polonais de l'époque, trouva des acquéreurs fort nombreux.

Ces orfèvres formèrent sous peu une école. On retrouve dans les livres de la corporation le nom et les mérites de l'orfèvre français Pierre Rémy, lequel entre 1565 et 1576 éleva neuf orfèvres polonais.

Surnommé dans les actes de la corporation plus d'une fois « Pierre le Français » tout court, il est mort ou a émigré après 1578, car à partir de cette date on ne rencontre plus son nom.

Un grand nombre d'orfèvres polonais ayant passé par l'école française, les orfèvres français étaient reçus avec plus d'égards.

Les goûts des rois ont été aussi pour beaucoup dans cette prédilection du pays pour l'orfèvrerie française. Le roi Sigismond Auguste eut comme orfèvre de la cour le maître français Pierre Garnier (1570). Le roi Sigismond III (1587-1632) s'occupait lui-même beaucoup d'art. Selon l'oraison funèbre de Jean Lipski, il sculptait, peignait, faisait des enluminures et plus d'un ornement d'église, plus d'un calice et lampadaire était sculpté, peint, orné par lui-même ; les travaux d'orfèvrerie et d'émaillerie avaient sa préférence.



Toutes ces petites et grandes causes contribuèrent à créer à Cracovie une nombreuse et florissante colonie des orfèvres français, dont l'existence n'a pas été jusque-là signalée ni même soupçonnée par les historiens de l'art français.

Or nos recherches personnelles nous ont permis de découvrir une quinzaine d'orfèvres français établis alors dans la capitale polonaise. Benjamin Lanier, orfèvre de Sigismond III, en fut le plus éminent.

La fonderie polonaise atteignit un haut degré de perfectionnement artistique au XVI^e^ siècle. Les canons et les cloches de cette période méritent une vive attention. Il en est de même pour l'horlogerie.

Cracovie, au XVI^e^ et XVII^e^ siècles, était renommée aussi pour sa broderie dont l'exportation était considérable Il en fut de même pour la menuiserie et l'ébénisterie. Les cuirs repoussés, dorés et peints, employés pour la couverture des meubles, les étoffes fines et très artistiques pour couvrir les murs, les carrosses et les litières ouvrées avec goût, les orgues et autres instruments de musique, les cartes à jouer, de fort beaux livres, tout cela était fabriqué en grande quantité dans l'ancienne capitale. Elle ne perdit son prestige et sa richesse qu'après l'effroyable invasion suédoise de 1655.

Mais dans la deuxième moitié du XVIII^e^ siècle, les industries d'art commencèrent de nouveau à se relever. Le comte Tyzenhauz établit des manufactures de gobelins qui se mirent à rivaliser avec Aubusson. Sluck devint célèbre par ses soieries, Urzecz par ses cristaux et sa miroiterie, Lemberg par ses armes. A Nieswiez, Sluck

Sokolow, Grodno, Kraslaw, Sochaczew se concentra l'industrie de tapis dont de beaux spécimens nous sont parvenus déjà des siècles précédents. La céramique polonaise, qui au XVI^e siecle avait un centre intéressant, prit à Slawkow un nouvel essor, grâce à la fondation de nombreuses manufactures de faïence et porcelaine. Varsovie (manufacture royale du Belvédère), Korzec, Baranowka, Tomaszow, Nieborow, donnèrent dès produits très fins, artistiques et hautement prisés comme pièces de musées.

Les malheurs de la nation ont porté un coup mortel à presque toutes ces branches d'industries d'art.

## CHAPITRE III

### DIX-NEUVIÈME ET VINGTIÈME SIÈCLES.

On peut dire de l'art polonais pendant les années qui suivent la perte de l'indépendance ce que nous avons dit de la littérature de la même période : la nation y trouva un des moyens de résister aux envahisseurs, un des modes de préserver son individualité. Et par réflexe, elle se cramponna désespérément à cette planche de salut.

C'est surtout la peinture qui dans cette période prit un essor considérable.

Le mérite de Stanislas Auguste à cet égard a été incontestable. Dans son palais royal à Varsovie il fonda un centre artistique. Il entoura surtout de sa protection le peintre italien Bacciarelli (1731-1818) et le chargea de former des élèves. Bientôt plusieurs peintres de talent sortirent de cet atelier : V. Lesseur (1745-1813), miniaturiste doué, issu d'une famille française polonisée, Wojniakowski (1772-1812), bon portraitiste, et Pietsch (1732-1817) au talent plutôt décoratif.

En même temps le dernier roi de Pologne envoya à Rome, à fin d'études, un jeune peintre, Smuglewicz, à Paris Kucharski et M^lle Rajecka. Kucharski et la jeune

fille ne revinrent plus en Pologne : cette dernière épousa à Paris le peintre Pierre Gault de Saint-Germain. Smuglewicz par contre rentra, se fixa à Wilno et fit des élèves dont le plus capable fut Oleszkiewicz.

Indépendamment de la cour, d'autres peintres contribuaient à augmenter le contingent d'artistes. Un élève de Watteau, J. P. Norblin de la Gourdaine, que le prince Czartoryski avait fait venir de France comme maître de dessin de ses fils, exerça à cet égard l'influence la plus considérable. De l'atelier de cet excellent observateur, alliant la grâce et l'élégance à la précision, sortirent Vogel (1764-1826), peintre de vieilles rues, Rustem (1771-1845), un Turc polonisé, bon portraitiste, Plonski (1782-1812), paysagiste et graveur de premier ordre, et A. Orlowski (1777-1832), un coloriste de valeur. Ses scènes paysannes et militaires, ses chevaux fougueux, la vie et le mouvement de ses tableaux, lui assurent une place marquée dans la peinture polonaise.

De la même période, citons Stachowicz (1768-1835) (peinture religieuse), Wankowicz, Kokular, Reichan (tous les trois portraitistes), Zalewski (intérieur des églises), Oleszczynski (1794-1879). J. Suchodolski (1797-1875) étudia sous Horace Vernet. Très remarquable fut Pierre Michalowski (1800-1855), en même temps homme d'État et ingénieur. Il a vécu beaucoup en France. On lui doit un célèbre portrait de Napoléon. Ses chevaux le rapprochent de Géricault ; un de ses titres de gloire est le fait d'avoir favorisé le talent de Rosa Bonheur.

Avec Orlowski, Michalowski et le troisième peintre



qui cueillit des triomphes à Paris : Henri Rodakowski (1823-1894), nous entrons dans la période de la peinture polonaise où le nombre de peintres devient si considérable que seuls les noms des plus célèbres peuvent être cités.

H. Rodakowski, très apprécié par Eugène Delacroix, décoré de la médaille d'or à Paris, a laissé un célèbre portrait de sa mère, des fresques remarquables à la Diète de Lemberg, des aquarelles. L'élève de Horace Vernet, Jules Kossak, est incomparable comme peintre de chevaux ; sa place est à côté de Philippe Wouwerman. J. Szermentowski (1833-1876) se rapproche dans ses paysages de l'école de Barbizon. S. Chlebowski (1833-1884) compte parmi les meilleurs orientalistes. Il faut lui ajouter parmi les modernes Pawliszak, dont les tableaux de l'Asie centrale appartiennent aux plus belles productions de l'art polonais.

Arthur Grotger (1837-1867), excellent dessinateur et aquarelliste, est célèbre surtout par ses trois cycles allégoriques : « La Pologne », « La Lithuanie », « La guerre ». Dans une série d'œuvres où s'affirme une imagination très poétique, défilent devant nous les scènes de l'insurrection de 1863, telles qu'elles ont eu lieu en Pologne, puis en Lithuanie. Scènes élevées, pathétiques, touchant les cordes les plus sensibles de l'âme.

« La guerre », dont les reproductions mériteraient d'être actuellement largement répandues, dépeint les atrocités et les misères de la guerre. Ce cycle est à juxtaposer à celui si fameux de Goya ; il saisit par son élévation.

Un autre dessinateur Elviro Andriolli s'est rendu célèbre par ses illustrations des chefs-d'œuvres polonais. Certaines de ses planches valent Gustave Doré.

Un autre dessinateur, E. Andriolli, a laissé d'excellentes illustrations des chefs-d'œuvre polonais. Certaines de ses planches valent Gustave Doré.

Henri Siemiradzki (1845-1902), d'abord docteur ès sciences et excellent entomologiste, se consacra ensuite à la peinture et devint avec Alma Tadema le peintre le plus brillant du monde antique. Scènes de genre où le décor archéologique s'harmonise à merveille avec la grâce des sujets, délicieux cortèges des personnages antiques (la célèbre « Phryné devant les juges », musée de Pétrograd), puis les peintures qui débordent de vie, foisonnent de monde, et rutilent de couleur (le plus remarquable du groupe « Les torches de Néron ») lui ont créé une place à part dans la peinture moderne. Il est mort à Rome qui correspondait mieux que n'importe quelle ville à son âme trop éprise de l'antique.

De la même génération fut Jean Matejko (1838-1873). Il est dans la peinture polonaise ce qu'est un chêne dans le monde végétal. Il y a quelque chose de royal dans son branchage.

Elève de l'école des Beaux-Arts de Cracovie, il exposa à l'âge de vingt-cinq ans la « Prédication de Skarga », un tableau qui immédiatement attira sur lui l'attention générale et lui valut, à Paris, la médaille d'or. Skarga fut un des plus grands prédicateurs polonais en même temps qu'un patriote ardent. Le voilà, qui devant le roi, devant les dignitaires et l'élite de la nation, montre du doigt



les plaies du pays, qui voit poindre sur l'horizon le nuage de la destruction. L'esprit des prophètes anciens descend sur lui, son visage s'enflamme. Et ce vent d'Isaïe, de Jérémie et d'Osias souffle maintenant sur toute l'assistance, une frayeur s'en empare, car leurs yeux voient les voiles de l'avenir se déchirer devant eux.

Une inspiration puissante, une maîtrise inattendue du sujet fit de la Prédication de Skarga le tableau le plus génial qu'ait donné la Pologne jusqu'à 1863. Mateyko y joignit une longue série d'autres chefs-d'œuvre. On évalue à 240 le nombre de ses toiles et à plusieurs milliers celui de ses dessins et études. Les plus connus parmi les tableaux sont « La bataille de Grunwald », « l'Union de Lublin », « L'Hommage prussien », « Batory », « Sobieski à Vienne » (Galerie du Vatican à Rome), « Le Prophète Wernyhora », « Thadée Reytan proteste contre le partage de la Pologne », « Jeanne d'Arc ».

Tous ces titres, excepté le dernier, ne disent rien à celui qui ne connaît pas l'histoire de la Pologne. Ils sont par contre comme de puissants sons de cloche pour un Polonais. Les plus grands efforts de l'âme polonaise, ses élans les plus démesurés, ses triomphes les plus éclatants résonnent et carillonnent dans cette œuvre de génie. En même temps ce sont des œuvres d'art dignes d'être placées à côté des plus grands chefs-d'œuvre de la peinture universelle. En effet Mateyko est une individualité puissante. Il y a chez lui du Meissonier et du Delacroix, du Titien et du Rubens. Il faut aller au grand Flamand ou bien vers l'auteur des « Croisés à

Constantinople » pour y trouver des personnages d'une pareille vigueur, d'une telle force, d'un caractère aussi marqué. Une intensité énorme se dégage presque de chaque peinture de Mateyko. On dirait que c'est de cette façon que l'âme vigoureuse du peintre trouvait sa véritable expression. Même ses portraits, même son tableau satirique « Le verdict » sont grandioses comme des fresques de la Renaissance ou une frise du Panthéon.

Deux frères, dont l'un est mort avant d'atteindre la trentaine, Max (1846-1874) et Alexandre (1849-1901) Gierymski, ont donné un nouvel essor à la peinture de paysage en Pologne. « La marche des uhlans polonais » du premier, « L'intérieur de l'église Saint-Marc à Venise » et « La place Saint-Maximilien à Munich » du second, puis les nombreux paysages de tous deux marquent une évolution qui caractérise ensuite la jeune école polonaise tout entière. C'est l'évolution vers la lumière, vers le plein air, vers l'art pour l'art. Joseph Chelmonski (1850-1914) vient presque en même temps ; c'est le peintre-poète des champs polonais, des guérets, des sous-bois, des marécages. Un morceau de terrain neigeux sur lequel courent des perdrix transies de froid, une prairie tourbeuse où le soir crient les rainettes et où la caille fait retentir sa voix, sont enveloppés chez lui d'une auréole de sentiment où le peintre et le poète ont une part égale. Il est pour la nature polonaise ce que Troyon est pour les fermes de la France, ce que Liljefors est pour la faune de la Suède. Vladislav Podkowinski (1866-1894) dans son « Délire » fait preuve d'une superbe



envolée de l'imagination, dans ses « Enfants au jardin » donne une agape de soleil. Proszkowski fouille le cœur humain et exprime la souffrance et le mystère avec des accents sincères.

A ces noms se joint le brillant groupe cracovien où le soleil, l'air, le décor, la profondeur du portrait trouvent des interprètes fervents et pleins de génie. Il y a là Joseph Mehoffer dont chaque tableau est un chef-d'œuvre de coloris, de composition et de décoration, Stanislas Wyspianski, L. Wyczolkowski, J. Falat (aquarelles), Jacques Malczewski. Jean Stanislawski (1860-1907) fut un maître du paysage, Stanislas Witkiewicz (1851-1915) s'affirma aussi remarquable comme paysagiste que comme critique d'art. Vladislav Tetmajer, Casimir Sichulski, Vlastimil Hofman donnent des scènes exquises de la vie du peuple cracovien ou montagnard. Slewinski († 1915) excella dans la peinture de la nature morte. Axentowicz, Pienkowski, Okun, Karpinski, font preuve de qualités brillantes dans le portrait et dans l'art décoratif. Et une des plus splendides dans ce beau cortège est Mademoiselle Olga Boznanska (née en 1865), travailleuse infatigable, habitant depuis des années Paris, mais élevée dans l'école des Beaux-Arts de Cracovie. Tous les Parisiens connaissent ses portraits d'une expression profonde, comme voilés d'une légère brume de mystère et où chaque touche trahit une grande artiste.

A côté des peintres susnommés il y en a d'autres, soit arrivés déjà, soit faisant espérer des plus belles œuvres. Voici encore quelques-uns de leurs noms par ordre al-

phabétique : Ajdukiewicz, Brandt, Buyko, Chelminski, Czachorski, Antoine Kamienski, Wierusz-Kowalski, Adalbert Kossak, Mecina-Krzesz, Léon Kamir-Kaufman, Kusmierczyk, Lenc, Madame Mutermilch, Nalecz, Popiel, Pstrokonski, Pochwalski, Ruszczyc, Rubczak, Rosen, Siedlecki, Stabrowski, Styka père et deux fils, Weyssenhoff, Wygrzywalski, Wawrzeniecki, Zmurko.

L'architecture et la sculpture polonaises du XIX<sup>e</sup> siècle n'ont pas un actif aussi brillant que celui de la peinture.

Toutefois dans l'architecture polonaise du XIX<sup>e</sup> siècle on peut citer les noms de : H. Marconi, auteur du Crédit Foncier de Varsovie ; Adam Idzkowski, qui laissa un grand recueil de projets d'architecture publié à Paris en 1843 ; Charles Kremer, restaurateur de la bibliothèque des Jagellons à Cracovie ; Félix Ksiezarski, architecte de la nouvelle Université de Varsovie ; Joseph Dziekonski, auteur des églises de Saint-Pierre et Paul et de Saint-Florian à Varsovie ; Slavomir Odrzywolski, restaurateur de la cathédrale de Wawel ; Sigismond Gorgolewski, auteur du théâtre municipal de Lwow ; Louis Wierzbicki, professeur à l'Ecole polytechnique de cette ville ; Etienne Szyller, Jean Zawieyski, Thadée Stryienski et enfin Théodore Talowski, créateur de plusieurs édifices à Cracovie et à Lwow, dont les plans ne manquent pas d'originalité.

Parmi les jeunes, signalons François Maczynski, Zdzislas Kalinowski, Nikodem Pajzderski et Antoine Wiwulski, qui tous ont étudié à Paris.

Antoine Wiwulski, recemment décédé, fut aussi un sculpteur de talent. Il a été l'auteur d'un monument, offert à la ville de Cracovie par Paderewski pour commémorer le cinquième centenaire de l'écrasement des Chevaliers Teutoniques par la Pologne à la bataille de Grunwald, le 15 juillet 1410.



Dans ces derniers temps on s'est mis en Pologne à étudier la construction rurale, les vieilles maisons des paysans, surtout chez les montagnards polonais des Carpathes ; on y trouvait des vestiges de l'antique architecture polonaise et l'on espérait en tirer des éléments suffisants pour créer un style national. Les promoteurs de ce mouvement furent Vladislav Matlakowski († 1895) et Stanislas Witkiewicz. Leurs travaux et recherches furent utilisés par plusieurs artistes, surtout pour les détails de la construction. De là est né ce qu'on appelle en Pologne le « style de Zakopane », du nom d'une localité dans les Carpathes, sur la frontière de la Hongrie, qui servit de champ d'études aux chercheurs et qui devint bientôt l'endroit à la mode, où se réunit en été l'élite de la Pologne intellectuelle.

Ce style ne concerne que l'art décoratif ; ses motifs congénères à plus d'un égard à ceux de l'art rustique breton ont rajeuni l'art appliqué polonais. L'architecture en fut à peine effleurée.

On étudie aussi beaucoup aujourd'hui les vieilles maisons de campagne des gentilshommes polonais, dont plusieurs remontent au XVIII<sup>e</sup> et même au XVII<sup>e</sup> siècle, et l'on s'en inspire pour des constructions nouvelles. C'est un mouvement tout récent, jeune encore, mais plein de promesses pour l'avenir.

La sculpture polonaise s'honore de Tatarkiewicz, élève de Thorwaldsen, comte Sosnowski, H. Stattler (1804-1877 ; tombeau de la princesse Sapieha à Krasiczyn), L. Szubert (1830-1857), P. Filippi (1836-1874), Brodzki (1825-1904), Gadomski et ses élèves, T. Blotnicki et A. Daun, tous les trois artistes de goût, Cyprien Godebski (monument de Mickiewicz à Varsovie, de Copernic à Cracovie), Guyski (1850-1893, monument de Mickiewicz et Modjeska,), T. Rygier, Marcinkowski, Théophile Lenartowicz, Brzega (motifs montagnards), P. Wojtowicz, Kurzawa, Welonski (le célèbre « Gladiateur »), Madeyski, S. Lewandowski, Glicenstein, Laszczka, Dunikowski, Wittig élève brillant de Rodin, Ostrowski, Biegas, Szczepkowski, Pelczarski, le baron Puszet-Puget (animalier) , Lepla, Landowski, Gwozdecki, Alfred Nossig, Ruffer, Black, Madame Luna Drexler, Madame Tolla Certowicz, V. Trojanowski (médailles).

Un talent très remarquable est Vaclav Szymanowski, peintre et sculpteur doué. Son « Triptyque », sa « Rixe des montagnards » comptent parmi les tableaux des plus estimés de la Pologne, Ses sculptures dénotent autant de finesse artistique que d'inspiration et de sens d'observation.

# II. MUSIQUE

## CHAPITRE PREMIER

### AVANT LE XIX^e SIÈCLE.

La musique a toujours été cultivée en Pologne. Le peuple en fut toujours très épris, La noblesse et la bourgeoisie adoraient les concerts de voix et d'instruments, les rois payaient des troupes musicales considérables. Des ménestrels nombreux sillonnaient la Pologne aux XII^e, XIII^e et XIV^e siècles et les brefs des papes, les comptes de cour et les archives des villes témoignent éloquemment de la prédilection de la Pologne pour le chant et la musique.

Donc, bien que les guerres aient détruit aussi ici un nombre infini de documents, des œuvres d'art musical polonais nous sont parvenues dès le XIII^e siècle. La composition la plus ancienne est le chant national « Sainte Vierge » (Bogarodzica). Son origine remonte selon les connaisseurs à 1280-1290, sa première notation,

conservée à la bibliothèque de l'université de Cracovie, date du commencement du xv<sup>e</sup> siècle.

Les données relatives au premier compositeur polonais datent du xiv<sup>e</sup> siècle. Il s'agit de Jean de Lodzia, évêque de Posen en 1324, mort en 1347. On lui doit plusieurs séquences : « Lux clarescit in via », (Une lumière brille sur le chemin) ; « Salve salutis Janua », (Salut, porte du salut) et autres qui, selon les historiens, furent chantées pendant longtemps dans les églises.

Du xv<sup>e</sup> siècle sont restées dix compositions : une chanson fort fragmentaire de Saint Stanislas et neuf autres encastrées dans un codex de sermons médiévaux, datant de 1445. Une de ces compositions est signée Nicolas de Radom. Cet auteur semble encore gauche, les maîtres flamands contemporains lui étaient certainement supérieurs.

Cependant la Pologne du xv<sup>e</sup> siècle a eu déjà d'excellents maîtres de musique, car c'est à Cracovie que reçut son instruction musicale Henri Finck, un des plus célèbres musiciens allemands de l'époque.

Le xvi<sup>e</sup> siècle présente un véritable épanouissement de la musique polonaise. Des compositeurs de premier ordre apparaissent. La faveur des rois de Pologne pour la musique explique en partie ce fait, mais un autre facteur surtout exerce une influence définitive. C'est la Réforme. La Pologne du xvi<sup>e</sup> siècle était minée par les novateurs ; à un moment donné Rome la considérait comme perdue pour le catholicisme. Or la musique et surtout le chant d'église ont joué un rôle énorme dans l'histoire de la Réforme.



Luther lui-même a été musicien et la musique devint une de ses armes. Aidé du compositeur Walther, il lui donna l'unité, composa lui-même les paroles et au besoin les chants qui convenaient à ses disciples enthousiastes et fit servir à sa propagande le choral dont les minnesänger et les meistersänger avaient ébauché le premier dessin. Les jours de grandes joutes comme, par exemple, lorsqu'il entre à Worms, pour défendre sa tête et soutenir ses principes, il entonne, en face de l'empereur, son chant de guerre *Eine feste Burg*, qui devient le cri de ralliement de toute l'Allemagne révoltée contre Rome ; c'est la « Musique peuple, » chantant pour la première fois devant l'histoire.

Après Luther, la France, sous l'influence de Calvin, puis l'Angleterre, accomplirent la révolution religieuse que l'on sait, et dans laquelle la musique ne manqua pas de jouer un rôle prédominant. Nous ne citerons que le fait que vers la fin du xvi<sup>e</sup> siècle, Bourgeois, Philibert Jambe-de-fer et toute une pléiade de musiciens mirent en musique les psaumes calvinistes de Théodore de Bèze et de Clément Marot.

A cette musique dissidente, l'Église catholique opposa la sienne. Elle le put, car depuis 1400 un mouvement musical splendide s'était produit dans le nord de la France et de la Belgique. Dunstaple, Gilles Binchois, puis Jean Ockeghem, « pilier de musique », pleuré par tous les poètes, Jacques Obrecht, Tinctor, finalement Josquin des Prés (1450-1521) et Clément Jannequin jetèrent les bases de la nouvelle manifestation de l'art.

Le XVIe siècle continua l'évolution de façon non moins brillante ; les grands maîtres : Claude Goudimel, de la Franche-Comté (1510-1572), Adrien Willaert, de Bruges (1490-1563), Philippe, de Mons (1524-1606), Cyprien de Rore, de Malines (1511-1565) et Orlando de Lassus, « le prince des musiciens », né à Mons (1520-1584), portèrent la bonne parole dans les pays voisins et fondèrent les écoles italiennes de Venise, Naples, Florence, Rome. Bientôt apparut à Rome, Palestrina (1524-1594), élève de Goudimel et avec ses œuvres la musique du moyen-âge, après bien des transformations, arriva à sa plus sublime perfection.

La Pologne prit une part glorieuse à ce tournoi.

Comme précurseur il faut considérer Sébastien de Feldsztyn (1490-1550) dont seulement une petite partie d'œuvres est arrivée jusqu'à nous. Il écrivit aussi des manuels de la musique, telle qu'elle a évolué grâce à l'école franco-flamande. Puis vint Venceslas de Szamotuly (1529-1572), en même temps professeur de droit à l'université de Cracovie. Il se rangea du côté protestant ; ses compositions dénotent une bonne connaissance du contre-point et concernent surtout les psaumes. Un anonyme qui signait C. S. a composé aussi de très nombreux psaumes, puis d'autres anonymes (I. S. ; M. H. etc.) publièrent leurs œuvres dans les psautiers réformistes réimprimés à de multiples reprises.

Le groupe catholique produisit des compositeurs si capables que la publication à la fin du XIXe siècle des fragments de leurs œuvres — des fragments seulement, hélas ! ont pu être retrouvés, — provoqua une admiration générale dans le monde musical. Ils éblouissent tous les connaisseurs par leur rare mélodie, par une richesse de rythme inconnue aux autres musiciens européens, puis par l'originalité de l'harmonie et souvent aussi la maîtrise du contre-point.



Ces compositeurs sont : Martin le Léopolitain (Lwowczyk), Chr. Borek, Thomas Szadek, Jean Brandt, Paligonius, Bembo, et Nicolas Zielenski. Le dernier fut le plus favorisé par le sort, trois œuvres considérables nous sont restées de lui : le responsorium à cinq voix, « Sur le mont des Oliviers », le chœur « Adoramus » et le motet pascal à cinq voix « Hæc dies ». La maîtrise de l'harmonie, l'épanouissement de la fantaisie poétique, la variété des sujets et une hardiesse surprenante de la modulation, font de ce dernier chœur un chef-d'œuvre.

Un compositeur à part, qu'on considère comme égal au Léopolitain et à Zielenski, mais qui en plus est doué de caractères spécialement nationaux, est Nicolas Gomolka (1559-1609).

On a de lui la musique à quatre voix de tous les 150 psaumes de Kochanowski. Gomolka s'est débarrassé complètement des influences flamandes, et a créé la mélodie purement polonaise. Son style diffère totalement du style des compositions contemporaines de l'Église en l'Europe. Un grand sentiment, une haute inspiration, une noble tendance, l'harmonie entre le sujet et la mélodie, caractérisent son œuvre que les critiques musicaux considèrent comme unique et qui mériterait une

étude spéciale. Ce musicien est complètement inconnu en Europe, il faisait d'abord partie de l'orchestre du roi Sigismond Auguste, puis il dirigea celui d'un magnat polonais, Jérome Jazlowiecki.

Martin Warcicki et deux compositeurs signant seulement de leurs initiales N. C. et N. Z., tous les deux bien remarquables, closent la série des compositeurs polonais de la Renaissance.

Le XVII<sup>e</sup> siècle nous donne le premier opéra polonais : « La Gloire du Roi » de Pierre Elert. Les débuts de l'opéra existent déjà au XVI<sup>e</sup> siècle ; on considère comme tels les deux chœurs très originaux au point de vue de la mélodie et de l'harmonie, faisant partie de la pièce de Martin Laski : « l'Arbre de la vie ». L'opéra d'Elert fut représenté à la cour du roi Vladislav IV.

Ce roi eut à Varsovie, jusqu'à sa mort (1648), une superbe troupe italienne avec Marguerite Cattaneo, comme primadona. C'était certainement un des plus brillants opéras de l'Europe. Les désastres de la guerre obligèrent son successeur Jean Casimir à congédier les acteurs.

La musique polonaise du XVII<sup>e</sup> siècle compte encore des compositeurs doués. Ce sont : Martin Mielczewski, Bartholomée Pekiel, Radomski, Nowakowski, Jacques Rozycki, Wronowic, Damian, S.-S. Szarzynski, G. Gorczycki. Les luthiers de Cracovie, Dankwart et Groblicz, ont à cette époque un renom européen ; leurs



instruments font concurrence à ceux de Maggini de Brescia. Les orgues de Homel et surtout celles de Glowinski comptent parmi les plus belles productions de l'art.

Malgré une certaine éclipse consécutive aux guerres, la musique polonaise aussi au XVIII<sup>e</sup> siècle a des représentants de valeur : Joseph Kozlowski, Mathée Kamienski : l'opéra « La misère consolée », Jean Stefani : l'opéra comique « Les Cracoviens et les montagnards », prince Nicolas Oginski : célèbres polonaises ainsi que l'opéra « Zelis et Valcour ». Et au XIX<sup>e</sup> siècle son arbre se couvre de fleurs nouvelles et délicieuses.

## CHAPITRE II

### DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

Le maître de toutes les générations musicales de la première moitié du XIXe siècle fut Joseph Elsner (1759-1864). Né à Grotkow en Silésie, il arriva en 1792 à Lemberg et composa dans sa longue vie plus d'une vingtaine d'opéras, un fort bel oratorio « La Passion » et près de 200 compositions religieuses et laïques. Un de ses grands mérites était d'utiliser souvent les chansons populaires et de s'adapter dans ses compositions au caractère de la musique polonaise. Depuis 1821 directeur du conservatoire à Varsovie, il éduqua toute une série de musiciens polonais, dont le plus célèbre Frédéric Chopin.

Chopin, né le 22 février 1810, à Zelazowa Wola, près de Varsovie, était le fils de Nicolas Chopin, originaire de Nancy et venu en Pologne comme précepteur du fils d'une grande propriétaire polonaise, Madame Lonczynska (1787). Après avoir pris part à l'insurrection de Kosciuszko, Nicolas épousa en 1806 une Polonaise, Mademoiselle Justine Krzyzanowska. De cette union naquirent trois filles et le fils Frédéric.

Frédéric était un enfant chétif et très sensible ; la



musique le faisait pleurer. Mais bientôt le piano commença à l'attirer. Les premières leçons que lui donna son unique professeur, A. Zywny (d'origine tchèque), révélèrent chez le garçonnet un talent hors ligne. A l'âge de huit ans, Frédéric écrivit sa première composition, qui bien qu'imprimée, ne se conserva pas. Deux mazurkas de 1825 sont ce qu'il y a de plus précoce chez Chopin ; l'une d'elles (Sol majeur) est déjà une œuvre de génie. Son harmonie excessivement hardie, avec des octaves qui résonnent puissamment, tranche sur tout ce que la musique polonaise connaît à cette date.

Bien que Chopin fût un grand génie, on ne peut pas le considérer comme un compositeur universel. Tandis que Bach, Mozart ou Beethoven embrassent presque tous les genres de la musique, Chopin s'est limité au piano. Mais une fois ledit détail établi, on peut placer Chopin sans hésiter à côté de ces géants de l'art musical. Avant tout il est plus original qu'eux. « Rien d'usité, rien d'ordinaire, dit un critique londonien, dans la musique du maître polonais. Tout y est inattendu, inespéré, rien ne peut y être ramené à l'influence d'un autre cerveau. Chaque œuvre de Chopin vous introduit dans un pays neuf, inconnu, vierge. Toutes ses compositions sont des routes sur lesquelles personne n'a marché, excepté lui. » Mendelssohn, interrogé une fois pourquoi il s'extasiait sur un des préludes de Chopin, répondit : « Je m'extasie, car c'est une chose que je n'aurais jamais composée... »

En effet, le sentiment excessivement poétique, une imagination inépuisable, une richesse sans bornes de

la fantaisie créatrice, ont permis au maître polonais de créer un monde à part dans la musique du piano. Il y a introduit des éléments tout à fait nouveaux, une façon particulière d'exprimer les sensations, les sentiments, les nuances les plus subtiles des divers états d'âme et des émotions les plus raffinées. Il a enrichi la musique de nouvelles conceptions d'harmonie, de beaucoup de modulations inconnues jusque-là, de l'expansion des accords disséminés et très variés, d'arpèges et de réunions enharmoniques superbes, puis de mélismes, c'est-à-dire de menues notes supplémentaires au sujet desquelles Liszt a dit qu'elles voltigent comme la buée dans la rosée irisée au-dessus de la mélodie principale.

Après avoir appris la théorie de la musique chez Elsner, Chopin partit pour Vienne, et Dresde, puis pour Paris. Il y arriva en septembre 1831. Il y resta jusqu'à sa mort (1849) entrecoupant son séjour de quelques tournées artistiques. En 1838-1839 il alla dans un but thérapeutique à l'île de Majorque. Une liaison avec George Sand coïncide avec ce voyage. De retour à Paris, les deux célébrités se quittèrent.

La tuberculose pulmonaire, qui minait Chopin depuis des années et finit par l'emporter, l'a empêché de produire beaucoup. Toutefois son œuvre atteint près de 200 numéros.

Les Mazurkas sont ses œuvres les plus originales. Le compositeur s'y est inspiré de chansons polonaises, d'accord en ceci avec Elsner et (inconsciemment) avec les grands compositeurs français du XVI<sup>e</sup> siècle : Dunstaple, Tinctor, Ockeghem, Josquin des Prés. Les recherches de Julien Tiersot ont établi combien ces maîtres s'intéressaient à la musique et à la poésie populaire [1].



Chopin, qui pendant ses vacances ne cessait d'écouter les chants populaires des campagnards des environs de Varsovie, a gardé dans les Mazurkas le rythme de ces chansons tout en élargissant leur forme et ennoblissant leur mélodie. Il les revêtit des atours de l'harmonie et leur imprima le caractère de courts poèmes quelquefois, mais toujours d'un riche contenu.

Ses études sont des œuvres d'art accomplies ; chacune a son charme spécial, avec son propre programme psychique, son caractère. Les sonates débordent de sentiment ; la sonate en Si bémol est une des plus superbes marches funèbres. Le groupe des Préludes renferme des perles d'inspiration. L'âme poétique de Chopin y trouve sa plus parfaite expression. La langueur, la tristesse, l'abattement, le désespoir, l'inquiétude, la mélancolie, la rêverie, plus rarement l'espoir, le sourire, la sérénité y entonnent tour à tour leur mélopée. Les Scherzos n'ont malgré leur nom rien de serein, ils sont ironiques ou bien tristes et désespérés. Les Ballades inspirées de Mickiewicz se présentent sous une forme non moins nouvelle : un événement insolite s'y passe, terminé d'habitude d'une façon tragique. Les Polonaises transportent dans le monde chevaleresque de l'ancienne Pologne, ou bien rappellent les

1. J. Tiersot : Histoire de la chanson populaire en France. Paris, 1889, p. 460-482.

souvenirs du pays natal. Celle en La bémol majeur est une évocation magique du monde polonais disparu : du brouhaha des chevaliers détalant au galop, du cliquetis des armes, du son des cors, du bruit des éperons qui retentissent sur le sol. Celle en Fa dièse mineur est une explosion de désespoir patriotique après la perte de l'indépendance de la Pologne.

Quant aux Nocturnes, bien que Field soit leur premier créateur, Chopin leur donna une forme tout à fait personnelle. Il y introduisit une passion ardente, une forte sensibilité, un grand élément dramatique. Il leur fit subir des modifications de structure qui leur assurèrent une place immortelle dans la musique européenne.

Si le sentiment, la grâce, l'élégance de la pensée, le sentiment doux, tendre et mélancolique constituent les caractères essentiels de l'œuvre de Chopin, la force et l'énergie ne lui manquent pas non plus. Les polonaises en La majeur et La bémol majeur, les ballades, quelques scherzos, études, mazurkas, le prouvent surabondamment.

Kurpinski (1785-1857), auteur d'une vingtaine d'opéras et mélodrames, Dobrzynski, Nidecki, Nowakowski et Krogulski, bons compositeurs, Mirecki (1797-1862) dont le substratum harmonique pour les célèbres psaumes de Marcello (1686-1739) lui a conquis un renom européen, nous mènent vers Stanislas Moniuszko (1819-1872). Après Chopin c'est le meilleur compositeur polonais de la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Les opéras « Hélène » (Halka), « Le batelier », « La



comtesse », « Verbum nobile » constituent ses œuvres les plus importantes, auxquelles il faut joindre encore de nombreuses cantates et chansons. Il faut citer encore les renommés virtuoses Antoine Kontski (1817-1894, piano), Charles Lipinski (1790-1861, violon), les trois Wieniawski (violon, le plus célèbre : Henri 1835-1880), Stanislas Szczepanowski et Marc Sokolowski (tous les deux guitare). Tous ont cueilli de nombreux lauriers en Pologne d'abord, dans l'Europe entière ensuite, tous ont laissé aussi de bonnes compositions.

Dans la génération qui vient ensuite, Vladislav Zelenski (né en 1837) occupe le premier rang. L'ouverture « Les Tatras », les opéras « Conrad Wallenrod », « Goplana », « Jeannot », « Un conte ancien », les fort nombreuses cantates, sonates et surtout les chansons dont une dizaine sont de véritables bijoux, voilà ses titres à la gloire. Sigismond Noskowski (1848-1911), auteur des symphonies (la plus célèbre « D'un printemps à l'autre »), ouvertures (Le lac de Morskie Oko), opéras (Livia Quintilla, le Verdict), mélodrames, de nombreuses chansons et compositions à quatre mains (ces dernières publiées presque toutes en Angleterre), a un caractère très polonais. Henri Jarecki, Gustave Roguski, Joseph Wieniawski, Jean Gall (lyrique d'un grand talent), S. Niewiadomski (chansons) jouissent d'un renom justifié.

A Paris Stanislas Pilinski († en 1905) laisse de belles compositions empreintes de vigueur et d'envolée (chants d'exil ; opéra « Marie », poème musical « Zmija »).

Deux pianistes célèbres sont à nommer maintenant :

Opera : Zmija. —
Poème musical : Balladyna

Ignace Paderewski (né en 1860), roi du piano, en même temps auteur de compositions de salon (Elégie, Album de mai, Chant de voyageur, Danses polonaises, Légendes, Fantaisie polonaise), de nombreuses chansons et de l'opéra « Manru » ; Sigismond Stojowski (né en 1869) : symphonies, sonates, suites d'orchestre, chansons.

Félix Nowowiejski, né en 1877, a remporté des victoires célèbres aux concours de musique de Londres (1899), Berlin (1900, 1901, 1902), Bonn (1903 et 1904). On a de lui des ouvertures, des symphonies, des opéras, des oratorios (« Quo Vadis »). C'est un compositeur très fertile, il y a beaucoup à espérer de lui. Voici d'autres noms à relever : Henri Melcer, L. Godowski, Vladislav Gorski, E. Mlynarski (tous les deux violonistes), Miecislas Karlowicz (1876-1909, poème symphonique : « La blanche colombe »), M. Soltys (Oratorio « Le vœu de Jean Casimir »), R. Statkowski (opéra « Marie » d'après Malczewski), A. Gruzewski (opéra « La Vierge des glaciers »), l'abbé Joseph Surzynski (musique sacrée, histoire de la musique), Alexandre Polinski (histoire de la musique), les abbés Walczynski et Gruberski (musique sacrée), puis trois jeunes, Ch. Szymanowski, L. Rozycki (opéra « La Méduse ») et Rogowski.

Madame Vanda Landowska, qui s'est consacrée à l'histoire de la musique universelle et qui, dans de nombreux concerts dans toutes les villes de l'Europe, a évoqué les charmes des maîtres et petits maîtres des XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles, est une musicienne de grand mérite.

*CINQUIÈME PARTIE*

# VIE SOCIALE ET ÉCONOMIQUE

## CHAPITRE PREMIER

### INSTRUCTION PUBLIQUE.

Au cours de ce travail nous avons relevé à plusieurs reprises la participation de la Pologne à la vie scientifique de l'Europe. Nous avons établi que la Pologne a eu son université à Cracovie avant qu'aucune autre université allemande ne fût fondée (la première université allemande, celle de Vienne, date de 1365, la deuxième, celle d'Erfurt de 1379, toutes les deux donc sont postérieures à l'université polonaise). Cette université a été pendant de longs siècles un centre puissant de la science aux confins orientaux de l'Europe. En dehors des Polonais, y affluaient les Allemands, les Hongrois, les Scandinaves. Au XVe siècle elle fut avec la Sorbonne de Paris le champion le plus ardent du

principe de la supériorité du concile sur le pape. Son professeur, Mathieu de Cracovie, qui formula nettement ce principe, fut écouté avec enthousiasme par toute l'Europe. Elle eut des scholastiques et théologiens de premier ordre (Jean Sacranus, Thomas Strzempinski, Jacques de Paradis), des humanistes célèbres (Paul de Krosno), des mathématiciens et astronomes remarquables. Un de ces derniers, Albert de Brudzewo, éleva Copernic (1473-1543). Ce puissant génie, qui, au risque d'être brûlé sur un bûcher, a osé renverser la vieille doctrine de Ptolémée assise en maîtresse sur le trône de l'astronomie, a prouvé de la façon la plus éclatante que le fond de l'âme polonaise était illuminé non seulement par l'amour de hauts faits de guerre et de la liberté individuelle, mais aussi par celui des grands problèmes scientifiques.

D'ailleurs ce fut un homme universel. Il était en même temps médecin et économiste. Longtemps avant son immortel ouvrage « De revolutionibus orbium cœlestium », il écrivit un traité « De la meilleure façon de frapper la monnaie », où il établit les principes de la loi de circulation de l'argent. Ces principes furent popularisés cent ans après par Gresham, économiste anglais, et portent le nom de la loi de Gresham.

Même avant l'érection de l'université la science polonaise était florissante. En 1166 l'évêque Mathieu Cholewa étudie déjà avec sagacité les monuments du droit romain. Au XIII<sup>e</sup> siècle, le Polonais Vitellus (traduction latine de son nom polonais Ciolek) écrivit le traité d'Optique qui fut considéré comme une œuvre fondamentale jusqu'à Kepler (XVII<sup>e</sup> siècle). En 1246 le moine polonais Benoît fit avec Plano Carpini un des premiers voyages dans l'Asie Centrale. Thomas de Cracovie, pendant trente ans lecteur de théologie à l'université de Paris, laissa un code de théologie qui, d'après M. Hauréau, présente le tableau le plus fidèle des discussions et raisonnements des théologiens parisiens du XIV<sup>e</sup> siècle.



Nous avons parlé déjà de l'essor qu'avaient pris la science et la littérature à l'époque des Jagellons (XVI<sup>e</sup> siècle). Nous ajouterons qu'à ce moment (en 1512) le Polonais Jean de Stolnica a donné une des premières cartes de l'Amérique (récemment découverte).

Le XVII<sup>e</sup> siècle possède deux grands précurseurs. L'un était aviateur, l'autre médecin, auteur d'une méthode qui a révolutionné toute la thérapeutique moderne.

Le premier s'appelait Lucas Piotrowski. Il vivait au XVII<sup>e</sup> siècle et occupait la chaire du latin à l'Université de Cracovie. Relatons son histoire :

Né en Podlachie, il fut d'abord professeur de philosophie au collège Vladislav à Cracovie. Appelé ensuite à la chaire universitaire, il consacrait ses loisirs à la poésie et à la mécanique. Ses dialogues dramatiques plaisaient beaucoup au roi Vladislav IV et furent représentés à plusieurs reprises sur le théâtre de la cour.

Or, un jour fut donné à ce théâtre un dialogue de Piotrowski dans lequel un génie descendait sur la scène pour prendre une part active à la pièce. Piotrowski joua lui-même ce rôle. Et pour cela il construisit — au dire des contemporains — « une espèce d'appareil volant et, de sa demeure qui était au faubourg de Retoryka

assez loin du théâtre, il s'éleva dans les airs. Il franchit heureusement l'espace qui l'en séparait, apparut au-dessus du collège de Nowodworski et atterrit sans encombre sur la scène (la représentation était au grand air). Une fois son rôle joué, il remonta sur l'appareil et, en fendant de nouveau les ondes aériennes, il revint chez lui. »

Hélas ! c'était l'époque où des prouesses pareilles amusaient seulement sans être envisagées au point de vue scientifique. Piotrowski mourut en emportant dans la tombe le secret de sa découverte d'aviation. Nous ne possédons pas le moindre détail concernant la construction de son appareil.

Il fut aussi un bon Polonais ; en 1654, lorsque les Suédois s'emparèrent de Cracovie, il refusa de prêter le serment de fidélité au roi Charles-Gustave. Il mourut en 1679.

Le deuxième, le docteur Schmidt de Dantzig, inventa la méthode hypodermique, c'est-à-dire des injections sous-cutanées des médicaments. Cette méthode qui nous permet de traiter rapidement des maladies n'a été réinventée que par le docteur Pravaz, grand médecin français de la première moitié du XIX$^e$ siècle. Innombrables sont les malades qui ont été sauvés, grâce à ce procédé, ou qui, grâce aux piqûres, ont été soulagés instantanément dans leurs souffrances. On a même de la peine à s'imaginer le traitement de certaines maladies sans cette intervention.

Schmidt appliqua pour la première fois sa méthode à un soldat atteint de syphilis invétérée.



Après l'ère des grandes guerres épuisantes du XVII$^e$ siècle, à l'époque où la république était tombée le plus bas, en 1740, pour une population de 15 millions de Polonais, on comptait quatre universités : Cracovie (depuis 1364), Vilna (depuis 1578), Zamosc (fondée par Jean Zamoyski) et Lwow (depuis 1661). En outre, 112 écoles secondaires fréquentées par 22.400 élèves, et 1.500 écoles primaires avec 30.000 élèves. Après la dissolution par le pape de l'ordre des Jésuites, les biens de ces derniers furent affectés à l'Instruction publique, dont la surveillance était remise à une « Commission d'Éducation Nationale » (premier ministère de l'Instruction publique à cette époque, en Europe. Il fut créé le 12 octobre 1775). Le nombre d'écoles dans les pays polonais se multiplia au point que, en 1791, pour 400 habitants, on comptait un élève des écoles secondaires et pour 27 habitants un élève des écoles primaires. Résultat tout à fait surprenant d'un travail de dix-huit ans.

Voici un éloge des écoles polonaises d'alors venant de la bouche d'un adversaire. Le président conseiller du département de la Prusse méridionale, Klewitz, en parlant des écoles de la Commission de l'éducation publique, en 1805, s'exprima ainsi :

« Aussitôt après l'occupation, en 1793, de la Prusse méridionale (c'est ce nom que donnèrent les Prussiens à la partie de la Pologne dont ils s'emparèrent en 1793), les écoles de cette province furent confiées au département trésorier de la Prusse méridionale. On a trouvé d'admirables lois du gouvernement polonais pour

l'organisation des écoles, datant de 1783 et 1790. L'éducation tendait à former l'esprit, la morale et les pratiques religieuses, l'adresse et les forces physiques, la propreté domestique et l'ordre. La science enseignait à penser, à user pratiquement de ces connaissances ; elle apprenait à connaître la diététique, l'économie domestique du pays, elle donnait une idée de l'industrie des villes, elle s'efforçait enfin d'endurcir le corps et de l'habituer au travail. L'éducation des filles avait pour but d'en faire de bonnes femmes, de bonnes mères et de bonnes ménagères. »

La perte de l'indépendance marqua le recul de l'école polonaise. Les Russes, les Prussiens, les Autrichiens se hâtèrent de fermer les écoles polonaises : moins il y avait d'instruction en Pologne, moins ils avaient à craindre le peuple polonais. Aussi les tendances des patriotes polonais de tous les partis allaient-elles toujours à l'encontre de ce principe. A la première lueur de l'indépendance, au Grand-Duché de Varsovie et au Royaume de Pologne (1815-1830), on refit l'œuvre de la Commission d'Éducation. Après 1830 les Russes fermèrent de nouveau en masse toutes les institutions scolaires polonaises.

Alors l'initiative privée se substitua au gouvernement. Des gens de bien fondèrent des écoles privées où cependant l'instruction ne pouvait être donnée qu'en russe, mais où aux heures secrètes on apprenait le polonais, l'histoire et la géographie de la Pologne. Les Russes et les Prussiens finirent par défendre même d'apprendre à lire et à écrire le polonais aux enfants. Les parents seuls en avaient le droit. Ceux ou celles qu'on surprenait à enseigner à lire et à écrire aux enfants qui n'étaient pas les leurs étaient punis d'amendes, en cas de récidive de prison et d'exil. Malgré cela des milliers de jeunes gens des deux sexes se consacrèrent à cette noble tâche.



Même en Autriche, après 1868, l'instruction publique était insuffisante et l'initiative privée dut venir à la rescousse. Ce fut surtout « L'association de l'école populaire », fondée en 1891, qui rendit des services inappréciables en Pologne autrichienne. Elle défendit excellemment les marches. En Bukovine, en Galicie orientale et dans le territoire de Teschen elle entretint 479 écoles primaires, 55 écoles industrielles, 4 lycées. Teschen eut en plus une autre société congénère, « La mère scolaire », dont 3.000 membres entretenaient d'autres écoles polonaises dans le pays. La Pologne entière se cotisait pour ces deux sociétés et c'est pour cela qu'après avoir arraché à la germanisation la terre de Teschen, elle n'a pu admettre que la Tchéco-Slovaquie lui enlève ce territoire racheté au prix d'innombrables efforts nationaux.

En Pologne russe, jusqu'en 1905, toute création de société scolaire était interdite. Après la série de révoltes de cette année, le gouvernement tzarien accorda, pour une courte durée, la liberté d'associations. Immédiatement, grâce à l'activité du grand patriote Osuchowski, avocat à Varsovie, et de Henri Sienkiewicz, la Pologne russe fonda une autre « Mère scolaire ». En 18 mois, cette association arriva au chiffre de 150.000 membres

et créa 317 écoles primaires, 54 écoles maternelles, 506 cabinets de lecture populaires. Mais, en 1907, la Russie fit dissoudre cette institution d'une si grande utilité.

Un sort pareil était réservé à beaucoup d'autres sociétés similaires dans les territoires polonais faisant partie de la Russie.

Si les associations scolaires polonaises étaient toujours entravées en Russie, des écoles privées pouvaient y subsister grâce aux largesses des patriotes. En 1913, le total des écoles privées dans le Royaume de Pologne se décomposait de la façon suivante : 827 écoles primaires avec 57.891 élèves, 247 lycées avec 50.079 élèves, 196 écoles de commerce et d'industrie avec 2.300 élèves, 5 écoles techniques supérieures avec 1.060 élèves.

Ce court aperçu montre assez combien d'importance les Polonais de nos jours attachent à la science et à l'instruction. Il donne aussi la meilleure garantie que la Pologne, une fois son existence politique assurée, continuera dans la même voie.

Il nous faut dire encore quelques mots des savants polonais qui, par suite des circonstances politiques défavorables, avaient été obligés de s'expatrier et de travailler dans la vigne d'autrui. Pour ne pas chercher bien loin citons le cas de la célèbre Varsovienne, Madame Curie, née Sklodowska. Tel est le cas de la physiologiste distinguée de Bruxelles, Mademoiselle D. Joteyko, de l'astronome et météorologiste de la même ville, ci-devant membre de l'expédition Gerlache au pôle Sud, Henri Arctowski, du bactériologiste renommé de



l'institut Pasteur, Jean Danysz. On peut dire qu'avant 1914 il n'y a pas eu une seule université en Suisse, en Allemagne et en Russie, où le corps enseignant n'ait compris au moins un, sinon plusieurs Polonais. Un des meilleurs ethnographes de l'Allemagne contemporaine fut le Polonais Kubary, né à Lublin, en Pologne russe. Tout chirurgien connaît le nom célèbre de Mikulicz (lisez Mikoulitch). C'était encore un Polonais, né en Bukovine, pendant quelques années professeur à l'Université de Cracovie. Selon le témoignage de deux auteurs français très compétents, Ch. Vallon et A. Marie, tous les aliénistes et neurologistes contemporains russes sont élèves des deux professeurs polonais de Saint-Pétersbourg, Balinski et Mierzejewski (lisez Miéjéïewski). Les chimistes renommés de la Suisse : Nencki et Kostanecki sont des Polonais, nés, l'un dans le royaume de Pologne, l'autre, en Galicie. Nous ne nommons que les plus célèbres.

A ces noms il faudrait joindre ceux des maîtres français qui sont déjà l'ornement de la science de la République alliée, mais qui sont d'origine polonaise. Le Polonais Michel Wolowski, membre de l'Institut, laissa après lui, dans l'économie politique, un sillage brillant. Dans la médecine, les travaux du gynécologiste Raciborski, mort vers 1870, sont cités encore aujourd'hui. Ce fut aussi un chirurgien polonais, le docteur Woyeykowski (lisez Voïeïkovski) qui fit le premier en France, le 29 août 1834, à Quingey dans le Doubs, l'ovariotomie abdominale ou ablation du kyste de l'ovaire par laparotomie.

En passant aux vivants, nous rencontrons dans le monde médical parmi les sommités (en procédant par ordre alphabétique) : Joseph Babinski, auquel la neurologie doit tant, Frenkiel, professeur de l'oculistique à Toulouse, le professeur Kirmisson (le nom entier de l'éminent chirurgien et orthopédiste est Kirmisson-Mirkowski), les agrégés de Paris Okinczyc, apparenté avec le poète polonais Bohdan Zaleski, Pietkiewicz, descendant d'un sénateur polonais, Potocki. Ajoutons-y dans les sciences et les lettres : Jean Dybowski, botaniste et explorateur dont l'expédition contre les assassins de Paul Crampel fut prompte et rapide comme un coup de poignard, Sigismond Zaborowski, professeur à l'école d'anthropologie auquel l'ethnographie doit tant, T. de Wyzewa (Wyzewski) pour lequel aucune littérature étrangère n'a eu de secret, le professseur de la Sorbonne Fortunat Strowski qui a su pénétrer avec un grand talent l'âme française du XVII[e] siècle, Zyromski, le professeur de la faculté de Toulouse.

## CHAPITRE II

### PRESSE. — INSTITUTIONS PUBLIQUES.

Le premier journal polonais, « Mercure de Pologne » (Merkuriusz Polski), parut en 1660. D'autres journaux suivirent bientôt. La première feuille quotidienne fut « La Gazette de Varsovie » (Gazeta Warszawska) ; fondée en 1773 par l'ex-jésuite Luskina, elle paraît encore et est actuellement l'organe de la Démocratie nationale.

En 1914 on comptait 1.212 publications périodiques en langue polonaise. Dans ce chiffre 107 paraissaient aux États-Unis d'Amérique, 1105 en Pologne russe, 504 en Pologne autrichienne, 205 en Pologne prussienne). Les périodiques quotidiens étaient au nombre de 154, dont 433 hebdomadaires, 221 bi-hebdomadaires, et 315 mensuels. Le parti conservateur avait à Varsovie « La Parole » (Slowo), à Cracovie « Le Temps » (Czas), à Posen « Le journal de Posen » (Dziennik Poznanski). L'organe socialiste était « En avant » (Naprzod), populiste « Ami du peuple » et « Piast ». Les journaux les plus lus sont le « Courrier de Varsovie » et la « Gazette de Grudziondz » (Graudenz en Prusse occidentale) ; cette dernière a 100.000 abonnés.

Nous arrêtons là l'énumération de ces noms. Disons seulement que tous les partis ont leurs organes et que depuis la guerre il parut beaucoup de feuilles éphémères.

Les théâtres polonais sont nombreux.

Varsovie en compte une vingtaine, Lemberg et Cracovie une demi-douzaine, Posen, Vilno, Lublin, Lodz et autres villes de province ont leurs troupes locales.

Les musées et les bibliothèques ont subi dans le courant des siècles des déprédations systématiques. En 1794, fut transportée par les Russes aux bords de la Néva la plus grande bibliothèque polonaise, celle de l'évêque Joseph Zaluski. Elle comptait 298.214 numéros avec près de 400.000 volumes. En 1830, la Bibliothèque de la Société des Amis des Sciences à Varsovie, la Bibliothèque de l'Université de Vilno et la Bibliothèque publique de Varsovie subirent le même sort. La première comptait 400.000 volumes et plus de 2.000 manuscrits. La deuxième contenait 60.000 tomes, celle de la ville de Varsovie 100.000 volumes et 1.500 manuscrits. Les bibliothèques des familles qui avaient pris part au mouvement insurrectionnel suivirent le même chemin. Tous ces livres constituent le fonds de la Bibliothèque Impériale de Saint-Pétersbourg. Toutefois, il faut ajouter qu'une quantité de volumes plus précieux disparurent en route dans les calèches des dignitaires moscovites. On ne les retrouvera jamais.

En 1805 on fonda, grâce à la munificence de patriotes polonais, une nouvelle université polonaise à Krzemieniec. A ce moment, le vent du libéralisme



soufflait en Russie. En 1831, cette université fut fermée, ses 34.000 volumes enrichirent la bibliothèque de l'Université de Kiev.

Quant aux collections artistiques rien qu'après 1831, les Russes emportèrent du Château Royal de Varsovie 165 chefs-d'œuvre de la peinture, puis la collection du blanc et noir de Stanislas-Auguste (110.000 numéros) et la collection numismatique (6.900).

Malgré cela on se ressaisissait toujours et l'initiative publique et privée créait de nouvelles bibliothèques et de nouveaux musées. La guerre de 1914-1918 a taillé de larges brèches dans ces institutions publiques. En Galicie le passage des Russes, des Prussiens et des Bolchéviks, en Ukraine, Podolie, Volhynie et Ruthénie Blanche, les sauvageries bolchévistes ont semé la ruine.

Varsovie possède la bibliothèque de l'Université (576.000 volumes), celle de la famille Krasinski (130.000 volumes, 10.000 manuscrits), plusieurs autres bibliothèques privées, le musée municipal, le musée d'art et d'industrie, nombre de collections privées (Smolikowski, Strzalecki et autres) accessibles au public. Des collections privées importantes existent dans beaucoup de localités des provinces polonaises autrefois russes.

Cracovie a la bibliothèque de l'Université, celle de l'Académie des Sciences, de Czartoryski, des Jésuites et plusieurs autres. De très riches musées : Czartoryski, National, Hutten Czapski, Matejko, Potocki, Industriel, Etnographique, collections privées (Jasienski). A Lemberg se trouvent la fort belle bibliothèque Ossolinski,

doublée d'un musée ; musée et bibliothèque Dziedus-zycki (surtout histoire naturelle), musée municipal, bibliothèque de l'Université (233.000 volumes), musée d'industrie, musée Sobieski, collections Czarnecki, Piniski, Lozinski.

Les villes de province Przemysl, Tarnopol, Tarnow, Chyrow, Zakopane, Nowy Sacz ont de très intéressants musées. Ajoutons-y celui de Teschen, puis des collections logées dans les divers châteaux privés. En premier lieu il faut nommer ici Podhorce et Dzikow (dont le propriétaire a vendu avant la guerre pour l'Amérique le fameux Homme au bonnet de fourrure de Rembrandt), puis Sucha, Lancut, Rozdol (porcelaine de Korzec), Horyniec, Przylbice, Magiera, Medyka, Dukla, Krasiczyn et une vingtaine d'autres. Ce sont quelquefois des collections très riches.

A Posen la superbe bibliothèque et collection de tableaux de la famille Raczynski (d'où vient la célèbre Vierge de Botticelli de Berlin) sont devenues la propriété du gouvernement ; grâce à l'indépendance, elles sont redevenues polonaises. La Société des Amis des Sciences possède un musée et une bibliothèque de 140.000 volumes. Remarquables sont les collections au Chapitre de Posen, à la cathédrale de Gnesen, aux châteaux de Rogalin, Kornik (propriété de l'éminent patriote comte Zamoyski), Goluchow. Ces dernières logées dans un château admirablement situé et qui est un bijou de l'architecture Renaissance, sont l'œuvre de la vie de la comtesse Isabelle Dzialynski. Il m'a fallu une journée entière en 1913 pour visiter ses nombreuses salles.



Les Polonais que la destinée jeta hors de leur pays ont tenu à créer aussi des institutions analogues à celles que nous venons d'énumérer. Les plus considérables sont dans ce nombre : la bibliothèque et le musée de Rapperswil en Suisse (70.000 volumes, 24 000 manuscrits, 23.000 dessins, 2.800 tableaux et sculptures) et la Bibliothèque Polonaise à Paris (6, Quai d'Orléans, 100.000 volumes, en même temps un musée Mickiewicz).

Pour aider au développement de la science polonaise, les savants et mécènes polonais ont fondé nombre de sociétés savantes et d'organisations spéciales. En 1914, on comptait une cinquantaine d'associations importantes de ce genre. En premier lieu, nous nommerons l'Académie des Sciences et des Lettres à Cracovie qui, divisée en trois corps (histoire et philologie ; philosophie ; sciences), a publié depuis 1873, en dehors de son Bulletin mensuel (paraissant en polonais avec des résumés français, anglais, allemands et latins), 303 volumes de Mémoires et 188 d'Archives et monographies scientifiques.

Trois institutions surtout ayant pour but d'aider pécuniairement les savants et la jeunesse studieuse ont rendu des services signalés. Ce sont : à Varsovie, la « Caisse de Mianowski » (doit son nom au fondateur, un des premiers doyens de l'université) qui disposait avant la guerre de 5 millions de capital et avait distribué en 1914, 397.000 francs de subsides, 73.000 comme secours pour publier des œuvres scientifiques ; à Posen, la Société Marcinkowski (du nom du fondateur, émi-

nent médecin), à Rapperswil la fondation comte Chrétien Ostrowski, destinée surtout à des centaines d'étudiants polonais inscrits aux universités françaises, belges et suisses.

## CHAPITRE III

### VIE ÉCONOMIQUE [1].

La Pologne est avant tout un pays agricole. Toutefois d'un côté, les grandes richesses minérales de son sol, d'un autre côté, l'évolution économique ont favorisé dans ses différentes régions l'éclosion de diverses industries.

Des trois segments de l'ancienne République, le segment prussien a atteint le plus grand développement.

La proportion des terres arables, dans les provinces polonaises de la Prusse, est supérieure à celle du reste de l'Allemagne. En 1914, les champs et jardins occupaient, en Posnanie, 63,7 % de la surface totale de la province ; en Prusse occidentale, 56,1 % ; en Prusse orientale (régence d'Allenstein) et en Silésie (régence d'Oppeln) la proportion était sensiblement la même qu'en Prusse occidentale. Cette proportion s'élève dans toute l'Allemagne, à 48,1 % seulement.

1. Nous devons une grande partie des données contenues dans ce chapitre au remarquable livre de M. Émile Tavernier : Les relations commerciales de la France et de la Pologne. Paris (Jouve éd.), 1920.

La culture des céréales occupe, en Posnanie, plus des deux tiers des terres arables (67,2 %), en Silésie 65,2 %, en Prusse occidentale 61,9 %. Un cinquième des terres en culture est occupé par les betteraves et les pommes de terre, particulièrement productives en Silésie et en Posnanie.

Parmi les céréales, le blé est beaucoup moins cultivé que le seigle. En Posnanie, où la terre légère et parfois sablonneuse se prête mieux à la culture du seigle et de la pomme de terre qu'à celle du froment, on trouve 9 hectares de seigle contre un de blé ; en Haute-Silésie, où le climat est déjà plus favorable au blé, 3 hectares de seigle contre un de blé.

En Posnanie, le seigle donne 19,3 quintaux par hectare ; 18,7 en Silésie ; 16 en Prusse orientale et 19 dans toute la Prusse. Avec ses 14 millions de quintaux annuels, la Posnanie produit à elle seule autant de seigle que toute la France. La production en pommes de terre est très abondante en Pologne prussienne et surtout en Posnanie. Elle est une des grandes ressources du pays et elle fournissait largement à la consommation berlinoise. Elle s'élevait en 1913 à 57 millions de quintaux en Posnanie.

Le blé, l'avoine et la betterave sont cultivés davantage en Silésie qu'en Posnanie, mais la production moyenne de la Posnanie dépasse souvent celle de la Silésie, grâce aux remarquables progrès scientifiques accomplis par l'agriculture posnanienne depuis un quart de siècle, progrès qui ont permis de doubler et parfois même de tripler le rendement à l'hectare.



La Posnanie était vraiment le grenier de Berlin et des centres industriels si peuplés de Saxe et de Silésie ; ses exportations étaient en progrès constants. La Posnanie et les deux Prusses exportaient, avant la guerre, 2.500.000 quintaux de seigle et 569.000 quintaux de blé. Cependant, elle importait certaines farines et surtout du son pour la nourriture de son nombreux troupeau porcin.

La forte production des provinces polonaises en betteraves, en pommes de terre et en orge a favorisé le développement des sucreries, des distilleries et des brasseries. Les betteraves à sucre, livrées aux sucreries, représentaient 12 millions 1/2 de tonnes dans toute l'Allemagne, et environ 3 millions 1/2 de tonnes dans les provinces polonaises. Ces provinces produisaient donc près du tiers des deux millions de tonnes de sucre qui se fabriquent en Allemagne, soit presque autant que la France entière.

Au point de vue de l'industrie sucrière, la Silésie tout entière tient le second rang après la Saxe, et la Posnanie le troisième.

Toute la Pologne prussienne comptait en 1875 cinq sucreries donnant 4.000 tonnes de sucre ; il en existait une cinquantaine en 1914 produisant 600.000 tonnes de sucre. Les provinces polonaises pouvaient ainsi en exporter 450.000 tonnes. Il existait, en outre, deux raffineries à Dantzig.

La pomme de terre ne sert pas seulement à la nourriture des populations et à l'engraissement du bétail, mais aussi à la fabrication de l'alcool, dans la propor-

tion d'un huitième (1/8) de la production. Près de la moitié de l'alcool de pommes de terre fabriqué dans l'État prussien provenait des distilleries polonaises, soit 1.300.000 hectolitres (France 3.500.000 hectolitres), lesquelles en exportaient environ 900.000 hectolitres. Quant aux 350 brasseries, elles produisaient 3.000.000 d'hectolitres de bière.

Le bétail des provinces polonaises est en sensible progrès, aussi bien par le nombre que par le poids des animaux, sauf toutefois pour les moutons dont le troupeau est en baisse énorme, à cause de la mise en culture de vastes terrains de pâturage.

Dans les quarante années qui ont précédé la guerre, le nombre des chevaux a augmenté d'un tiers et atteignait 925.000 têtes en 1913 (le 1/4 du troupeau français). Les bovidés représentent 2.400.000 têtes (en augmentation d'un tiers), soit près du cinquième du troupeau français. Le nombre des porcs a triplé et représente près de 3.200.000 têtes, soit environ la moitié du troupeau français. Pour les moutons et les chèvres le chiffre est tombé de 5 millions en 1873 à 1.080.000 en 1913. C'est surtout en Posnanie (où les progrès de l'agriculture sont les plus marqués) que cette diminution est le plus sensible.

En 1912, la valeur vénale du troupeau dans les provinces polonaises de Prusse, atteignait presque 2 milliards. Ces provinces sont exportatrices d'animaux gras et de chevaux de trait (près de 2.000.000 de porcs en 1910, 250.000 moutons, 500.000 bœufs, 56.000 chevaux).



Dans la Pologne autrefois autrichienne et russe les chiffres qui correspondent aux branches énumérées de la production agricole sont inférieurs. Toutefois ils augmenteront avec l'intensification de la culture et l'amélioration des modes d'exploitation.

C'est ainsi d'ailleurs que l'industrie sucrière s'y développe de plus en plus. Les 50 sucreries du « Royaume » fournissent actuellement plus de 200.000 tonnes de sucre (presque le tiers de la France). Sur le marché européen, le sucre polonais concurrencera bientôt le sucre allemand et le sucre russe. En restituant ses provinces polonaises, l'Allemagne perdra le quart de sa production sucrière. Elle deviendra beaucoup moins exportatrice de sucre.

Les industries agricoles sont encore représentées dans le Royaume par : 500 distilleries d'alcool (blé, pommes de terre et mélasse) ; 200 brasseries fournissant un million et demi d'hectolitres de bière, quantité égale à celle produite par la Galicie et plus insuffisante encore puisque la population du « Royaume » est supérieure de 60 °/₀ à celle de la Galicie. Là encore le Polonais est surtout buveur d'eau et de thé, quoi qu'en dise certain proverbe.

La minoterie polonaise était concurrencée par l'importation de farines russes, grâce aux tarifs de chemins de fer qui favorisaient l'importation de Russie en Pologne au détriment de l'exportation de Pologne en Russie.

Les laiteries mécaniques ont fait d'immenses progrès depuis 1900, consécutivement au développement très rapide des coopératives de production.

Les ressources du sous-sol polonais sont très abondantes. Elles sont concentrées surtout au revers de la chaîne des Carpathes.

En premier lieu figure la houille. Elle se rencontre dans un énorme bassin qu'on appelle silésien bien qu'il dépasse le pays qui porte ce nom.

Sur une étendue de 600.000 hectares (trois fois plus considérable que celle du bassin du Nord et du Pas-de-Calais), il occupe les districts de Haute-Silésie, de Silésie autrichienne (Teschen), de Pologne russe et de Galicie. Il est à cheval sur l'ancienne frontière des trois empires. Plus de la moitié du bassin se trouve en Haute-Silésie et produisait 43 millions de tonnes de houille en 1913 (plus que la France entière).

La Galicie, la Silésie autrichienne et la Moravie en possèdent près de 40 °/₀. Le bassin de Karvin près de Teschen, objet de litige entre Tchèques et Polonais, produisait 8 millions de tonnes en 1913. Il se prolonge un peu en Moravie où il est déjà tchèque. Celui de Galicie, encore mal exploité, ne donnait que 2 millions de tonnes.

Quant au bassin de la Pologne russe (Dombrowa-Sosnowice-Czeladz), il donnait près de 7 millions de tonnes en 1913. Il ne représente d'ailleurs qu'à peine la dixième partie de l'étendue totale du bassin silésien.

Les géologues estiment à cent quarante-six milliards de tonnes les réserves carbonifères de ce bassin. Chiffre énorme, surtout si on le compare au chiffre de cent six milliards de tonnes de houille qui représente les réserves de la Grande-Bretagne. On y trouve des couches



qui ont 16 et 20 mètres d'épaisseur. Le charbon est généralement maigre, mais il fournit peu de cendres. La valeur calorique est plus élevée en Silésie, c'est là seulement que l'on trouve du charbon produisant du coke.

Au total, la Pologne pourra compter sur une production houillère de 58 à 60 millions de tonnes, soit une quantité égale à celle que consomme la France annuellement. La production pourra d'ailleurs prendre de l'extension en Galicie où des sondages récents ont révélé l'existence de charbon sur une étendue beaucoup plus grande que celle que l'on avait présumée.

Dans les autres régions de la Pologne on ne trouve, comme combustible solide, que le lignite (que les Polonais appellent charbon brun) qui produit 190.000 tonnes par an, et la tourbe, souvent très abondante. Mais il existe un combustible liquide dont la Pologne sera particulièrement fournie : le naphte qui n'est, en effet, nulle part aussi abondant en Europe que sur le versant extérieur de la chaîne demi-circulaire des Carpathes, au nord en Pologne, au sud en Roumanie.

Les principaux centres de la production du naphte se sont déplacés le long des Carpathes, allant de l'est à l'ouest de la Galicie, puis de l'ouest à l'est. Ils furent d'abord près de Kolomyja (Galicie orientale), puis à Gorlice (Galicie occidentale) ; ils sont maintenant à Boryslaw, à Drohobycz, à Tustanowice en Galicie centrale. Mais on trouve des puits à quelques lieues de Cracovie et tout le long de la chaîne carpathienne.

D'ailleurs, dans plus de 300 localités, apparaissent des traces de pétrole et la sonde n'y a pas encore fait son œuvre.

La Galicie fournissait, en 1913, douze cent mille tonnes de pétrole, mais cette production s'était élevée déjà à 2 millions de tonnes en 1909. Elle prend la troisième place dans le monde et ses progrès sont loin d'être arrêtés.

La Galicie produit aussi de l'ozokérite ou cire minérale. On en trouve peu dans le reste de l'Europe.

C'est aussi dans la région carpathique que l'on trouve les mines de sel les plus anciennement célèbres de l'Europe : Wieliczka et Bochnia. On estime que Wieliczka, dont la superficie est de 500 hectares, renferme plus de 21 millions de tonnes de sel. Dans la seule Galicie, on trouve plus de 500 sources salines qui produisent 141.000 tonnes de sel. La Pologne prussienne (Posnanie) renferme aussi des salines importantes, mais la Pologne russe est moins bien partagée (3.000 tonnes). Au total, la Pologne produit annuellement 224.000 tonnes de sel — quantité susceptible d'être augmentée à mesure des besoins de l'industrie chimique.

Les salines de Kalusz (Galicie orientale) sont voisines de mines de potasse, assez riches pour rivaliser, dans une certaine mesure, avec celles de Stassfurt et d'Alsace. Ces salines, quoique mal exploitées par l'Etat autrichien, donnaient 17.000 tonnes de sel.

La Pologne est moins riche en minerai de fer. On y trouve beaucoup de gisements de fer, mais souvent peu considérables. C'est sur la rive septentrionale de la



Haute-Vistule, notamment entre Cracovie et Kielce, que l'on rencontre les mines de fer les plus riches. Dans le bassin du Haut-Oder les mines s'épuisent. La Pologne russe donnait 250.000 tonnes de minerai en 1911, la Haute-Silésie 233.000 tonnes contre 750.000 en 1890, la Galicie quelques milliers de tonnes seulement.

Si de nouveaux gisements ne sont pas mis en exploitation, la Pologne sera tributaire de la Suède et de la Russie pour le minerai de fer. Des moyens de transport plus perfectionnés, moins coûteux, permettraient sans doute à la France d'exporter en Pologne une partie de son fer lorrain et de son fer normand.

Le minerai de zinc, assez rare en Europe, donne encore une importance de premier ordre à la Haute-Silésie pour la production de ce minerai. C'est autour de Bytom (Beuthen) en Silésie et d'Olkusz en Pologne russe que la calamine et la blende sont le plus abondantes. Elles contiennent jusqu'à 48 % de zinc. La production de la Haute-Silésie atteignait 600.000 tonnes, et celle de la Pologne russe 100.000 tonnes avant la guerre. Au total, la Pologne produit environ 700.000 tonnes de minerai de zinc.

A côté de ce minerai on trouve souvent la galène ou le sulfure de plomb. Les mines de plomb de Tarnowskie Gory (Haute-Silésie) ont produit près de 60.000 tonnes de minerai en 1910. La production en Pologne russe et en Galicie se poursuit depuis longtemps, mais sur des bases moins larges.

On peut en dire autant du minerai de cuivre qui n'est vraiment abondant que dans la province de Kielce, où il

est susceptible d'ailleurs d'une exploitation plus considérable.

Nous mentionnons seulement en passant les très nombreuses eaux minérales qui sont encore fort peu exploitées (Rabka, Ciechocinek, Krynica, Szczawnica, Rymanow, Morszyn, Druskieniki et autres) et la richesse des forces hydrauliques. On estime que les tributaires carpathiens de la Vistule seuls peuvent fournir près de 700.000 chevaux-vapeur, les autres rivières de la Galicie donnant plus de 220.000 H.P. Selon l'évaluation des ingénieurs le système fluvial de la Pologne entière pourrait donner dans dix ans 3 millions de H.P., ce qui économiserait 30 millions de tonnes de charbon par an.

Au courant du XIX^e^ siècle, *l'industrie* polonaise a pris un essor inattendu. Elle ne s'est pas développée d'une façon homogène ; à côté de régions très industrielles, la Pologne en possède d'autres où l'industrie n'est qu'à ses débuts. Mais, au total, le pays fait tous ses efforts pour intensifier sa production.

C'est en Haute-Silésie que s'affirme la prédominance de la grande industrie. Dans cette province de 2.300.000 habitants, les mines et les hauts-fourneaux occupaient en 1913 le tiers de tous les ouvriers (151.000). Les progrès de l'industrie houillère dans cette province ont été particulièrement rapides depuis cinquante ans. Avant 1870, la production fournie par 23.000 ouvriers était à peine de 5 millions de tonnes. En 1913 cette production atteignait 43 millions de tonnes de houille et occupait 125.000 ouvriers (l'Allemagne entière produisait, en 1913, 191 millions de tonnes de charbon et 87 millions de tonnes de lignite).



Le charbon de Haute-Silésie est seul susceptible de fournir du coke dans la région. Douze usines produisent 2 millions de tonnes de coke.

Malgré la pénurie croissante de minerai de fer et la diminution de la production des minerais de zinc et de plomb, l'industrie des hauts-fourneaux a pris un grand développement, grâce à l'importation de minerai étranger, d'Espagne et de Suède.

C'est ainsi que la fonte brute a pu fournir, en Haute-Silésie, plus d'un million de tonnes en 1912, alors que la province ne produit que 230.000 tonnes de minerai de fer. Le fer et l'acier ont été produits en plus grande quantité encore, grâce à l'importation de fontes étrangères. La Haute-Silésie compte 50 fours Martin et de nombreux fours à puddler qui ont fourni en 1912 un million et demi de tonnes.

La production du zinc est assurée par quinze fours qui donnaient 168.000 tonnes de métal. Deux fourneaux à plomb produisaient 42.000 tonnes.

Les autres provinces polonaises ne possèdent pas une industrie métallurgique qui soit comparable à celle de la Haute-Silésie. Cependant les constructions navales, les fabriques de canons et d'armes, les usines pour locomotives et wagons d'Elbing (docks de Schichau) et de Dantzig, les ateliers de métallurgie de Graudenz, de Bromberg et de Posen (fabriques de machines à vapeur) constituent des entreprises importantes qui se rattachent à la grande industrie.

Dans les provinces de Posnanie et de Dantzig, on travaille beaucoup le bois, non seulement le bois des forêts locales, mais les bois importés de Russie et d'Autriche par le Niemen, la Vistule et la Wartha. Les meubles de Dantzig, souvent luxueux, étaient très recherchés dans l'ancienne Pologne, ils ont gardé leur légitime réputation.

Les provinces agricoles de l'Est prussien possèdent aussi plusieurs fabriques d'engrais chimiques (Posen et Bromberg). La Haute-Silésie fabrique également des engrais et beaucoup de produits chimiques qu'elle tire comme sous-produits de ses fabriques de coke et de ses usines de zinc, plomb, fer et phosphates.

Le nombre des ouvriers employés dans la grande et moyenne industrie de la Posnanie et de la Prusse occidentale a quintuplé et sextuplé entre 1880 et 1913. On l'estimait à 420.000 en 1914.

Parmi ces entreprises industrielles quelques-unes sont propriété d'État. D'autres sont entre des mains allemandes ; toutefois les capitaux polonais y tenaient, surtout en Posnanie et en Prusse occidentale, une place de plus en plus grande. Jusqu'en 1883, le nombre des industriels allemands en Posnanie dépassait celui des industriels polonais. Les Polonais, voyant leur population s'accroître sans cesse (et plus vite que la population allemande), se livrèrent de plus en plus au commerce et à l'industrie, au lieu de se confiner dans l'agriculture. En 1895, 56 °/₀ des industriels de Posnanie étaient des Polonais et 58,5 °/₀ en 1907. Le boycottage du commerce allemand pratiqué systématiquement



par les Polonais, dans les dix années qui ont précédé la guerre, a modifié encore cette proportion au bénéfice des Polonais. On comptait approximativement 25.000 industriels polonais en 1913 contre 16.000 allemands.

Partout la masse ouvrière était représentée par les 9/10 de Polonais ; le nombre des techniciens polonais, contremaîtres, ingénieurs, chefs d'atelier, comptables, allait sans cesse grandissant. Cette situation changera, surtout en Posnanie où de nombreuses entreprises allemandes tomberont fatalement en des mains polonaises. D'ailleurs, la colonisation germanique étant arrêtée et divers éléments allemands devant quitter le pays comme « indésirables », l'afflux des travailleurs allemands cessera en Pologne prussienne, et les masses polonaises submergeront peu à peu les îlots germaniques établis dans le pays.

La Pologne russe comptait en 1845, 10.488 établissements industriels avec 40.000 ouvriers fournissant 45 millions de francs de production.

Cinquante ans plus tard, on comptait 13.000 établissements avec 213.000 ouvriers produisant 780 millions de francs de marchandises. En 1910 les chiffres étaient les suivants : 10.953 établissements, 400.000 ouvriers et 2.279 millions de marchandises. La productivité d'un ouvrier avait passé de 978 francs en 1845 à 5.697 francs en 1910. En même temps la concentration des industries était manifeste, le nombre d'établissements diminuait et la production augmentait.

L'industrie textile a définitivement pris la première place dans le Royaume du Congrès. De 43 millions en

1870, sa production est montée à 904 en 1910. Elle a très largement dépassé la production des industries alimentaires qui, de 91 millions en 1870, sont arrivées à 410 millions en 1910.

L'industrie des métaux s'est développée bien plus rapidement encore : 7 millions en 1870 et 292 millions en 1910. Celle des mines et hauts-fourneaux est passée de 9 millions à 159 millions. L'industrie chimique, presque inexistante en 1870, a atteint 80 millions. Celle du bois, qui ne fournissait qu'un million et demi en 1870, atteignait 61 millions en 1910.

Après la dure répression russe contre l'insurrection polonaise en 1863, on pouvait croire que le peuple polonais vaincu, abattu, se résignerait à son sort ; en réalité il travaillait, il produisait, il se reproduisait. Dans le demi-siècle qui sépare la dernière insurrection polonaise de la grande guerre de 1914, la Pologne russe doubla sa population et décupla sa production.

L'industrie s'est concentrée dans quelques régions privilégiées : région de Sosnowice-Dombrowa où le charbon a permis le développement de l'industrie métallurgique, région de Lodz pour la production textile, région de Varsovie où la main-d'œuvre fut toujours abondante et permit de créer des industries variées, région de Czenstochowa, entre Lodz et Sosnowice, où les textiles et les métaux sont également travaillés par un nombre assez considérable d'usines et de fabriques, surtout pour les industries alimentaires.

Les sociétés de Sosnowice (capital 16 millions), de Huta-Bankowa près de Dombrowa (7 millions), ont des capitaux en grande partie français. On comptait avant la guerre 30 usines métallurgiques, 23 avaient repris leur activité au début de 1920. On peut en dire autant des sociétés de charbonnage de Sosnowice, de Dombrowa, de Czeladz, du Comte Renard, etc... Tous ces charbonnages sont actuellement en activité. Les capitaux et une partie de l'administration sont français.



L'industrie sucrière est passée de 22 à 171 millions. Les perspectives de développement de cette industrie restent encore très grandes, surtout lorsque le sucre polonais ne sera plus concurrencé par le sucre d'Ukraine.

La betterave sélectionnée donne jusqu'à 19 % de sucre. La *Gazette de Varsovie* estime que la production sucrière de la Pologne russe pourrait s'élever à 400.000 tonnes. Ajoutée à la production de la Pologne prussienne et de la Galicie, cette production s'élèverait, pour la Pologne entière, à 1.100.000 tonnes (presque le double de la production française).

Toutefois la guerre a troublé ici le rythme de la production. Sur 54 sucreries en Pologne russe, 33 seulement furent en activité en 1918. Au lieu de 200.000 tonnes en 1910 et de 165.000 tonnes en 1913, elles donnèrent à peine 50.000 tonnes en 1918.

C'est à l'initiative des Polonais qu'on doit aussi la création du principal centre industriel de la Ruthénie Blanche. Il se trouve à Bialystok et aux environs. Cette région est comme enclavée dans la Pologne russe, et les industriels qui s'y sont établis sont pour la plupart venus de la Pologne russe en 1830 et 1850, à une époque

où le Royaume était encore séparé de l'empire des tzars par une barrière douanière. Les industriels polonais de Bialystok restaient ainsi en contact direct avec le marché russe.

L'industrie textile tient une grande place à Bialystok (100.000 habitants) et dans les environs. On y compte cinq grandes usines et autant de petites fabriques. Au début de 1920, le travail avait repris presque partout. On estime à 80 millions de francs la valeur globale des produits textiles fabriqués dans cette région.

Dans la Pologne autrichienne, la Galicie est relativement arriérée au point de vue industriel.

En 1902 elle ne possédait encore que 16 % des établissements industriels en activité en Autriche, 10 % des ouvriers d'industrie et 5,50 % des chevaux-vapeur, bien que la population galicienne représentât 28 % de celle de l'Autriche. La Galicie demeurait un pays arriéré au point de vue industriel comme au point de vue agricole. Toutefois la production de la houille, du pétrole et des sels de potasse y a augmenté constamment et est appelée à prendre actuellement une extension nouvelle. Deux grandes associations polonaises, « Union centrale de l'industrie manufacturière galicienne » créée à Lemberg en 1913 et la « Ligue industrielle de secours mutuels » datant de 1914, ont contribué à faire avancer la Galicie dans le domaine industriel.

Une industrie particulière à la Galicie est celle des machines et outils de forage pour puits de pétrole. Concurremment avec l'Amérique et souvent avant elle, les ingénieurs polonais ont perfectionné la science du



forage et de l'extraction naphtifère. Le machinisme d'exploitation s'est développé sous leur direction et la Galicie vend en Roumanie, au Caucase, à Java et en Australie des machines fabriquées à Stryj, à Boryslaw, à Gorlice.

La Silésie de Teschen est modeste comme dimensions (2.300 kilomètres carrés), mais très industrielle. Une bonne moitié cependant en a été détachée de la Pologne par les ambassadeurs de l'Entente, et jointe à la Tchéco-Slovaquie. En 1910 elle comptait 235.000 Polonais, 120.000 Tchèques et 80.000 Allemands. La population s'adonnait plutôt à l'industrie (49 %) qu'à l'agriculture (34 %). On y trouve le terrain carbonifère de Carvin et Ostrava occupant 64.000 hectares et dont les réserves étaient évaluées à 30 milliards de tonnes. En 1913 on en avait retiré 7.400.000 tonnes. Ce terrain a été adjugé à la Tchéco-Slovaquie. L'industrie des hauts-fourneaux, l'industrie cotonnière et le tissage occupent en Silésie de Teschen une place notable ; les toiles silésiennes se vendent beaucoup dans les pays musulmans pour la confection des vêtements

Au développement économique d'un pays correspond l'organisation du crédit. A cet égard un mouvement très actif s'est manifesté en Pologne prussienne où 208 banques populaires (modèle Schultze-Delitsch) groupaient, en 1914, 129.000 membres. Leurs dépôts d'épargne s'élevaient à 333 millions de marks. Dix-sept banques populaires coopératives, 61 sociétés d'achat et de vente de produits agricoles, de nombreuses coopératives commerciales et sociétés rurales de parcellement, enfin

des banques privées aidaient la population polonaise à lutter contre la législation agraire antipolonaise du gouvernement prussien.

Le nombre de banques et le chiffre des dépôts ont été moins élevés dans les deux autres segments de la Pologne, mais ils allaient quand même toujours en augmentant.

A la lumière de tous ces chiffres, la Pologne nous apparaît comme un pays richement doté par la nature et qui a toutes les chances d'atteindre un haut développement économique, ainsi qu'un degré élevé de prospérité. Mais justement pour cette raison son sol, son charbon, son pétrole, son blé seront toujours convoités par les voisins.

Et, pour mettre un frein à ces convoitises insatiables, les habitants de la Pologne seront absolument obligés de se constituer en un État fort, capable de s'opposer à toute invasion. Seule une forte organisation militaire, secondée par un large régime démocratique, peut assurer l'existence de la Pologne et, répétons-le encore une fois, l'équilibre de l'Europe. C'est ce qu'avaient compris les grands fondateurs de l'État polonais au moyen âge, les Miecislas et Boleslav, et c'est ce qu'il faut que comprennent le gouvernement polonais actuel et l'Entenſe qui peut, à un degré considérable, façonner ce gouvernement.

De même que, dans tous les litiges surgissant entre



la France et les Germains, le maréchal Foch a été et reste toujours la dernière instance, de même dans la France de l'Est (nous avons nommé la Pologne), les circonstances géographiques exigent une organisation similaire des choses. La Pologne, en maintenant son individualité, malgré 150 ans de servitude, en fournissant, par sa littérature, son art, sa science et sa culture un apport considérable à la civilisation européenne, a donné les preuves de sa valeur. Mais placée entre des voisins d'une rapacité effrénée, elle sera, pendant longtemps encore, obligée d'écrire en même temps *avec la pointe de son épée* le premier vers de son chant national :

« Je ne suis pas encore morte ! »

# TABLE DES MATIÈRES

## *PREMIÈRE PARTIE*

### GÉOGRAPHIE ET ETHNOGRAPHIE



## *DEUXIÈME PARTIE*

### HISTOIRE

## TROISIÈME PARTIE

### LITTÉRATURE



## QUATRIÈME PARTIE

### I. BEAUX-ARTS



### II. MUSIQUE



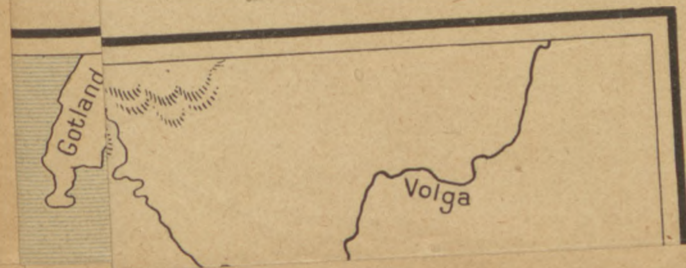
## CINQUIÈME PARTIE

### VIE SOCIALE ET ÉCONOMIQUE



ABBEVILLE. — IMPRIMERIE F. PAILLART.








Éditions Bossard

E. Fonné (d'après V. Bugiel)

# CARTE HISTORIQUE DE LA POLOGNE

SAINT-AMAND (CHER). — IMPRIMERIE BUSSIÈRE.